DARIO ARGENTO ! ★ STEVEN SPIELBERG ! ★ CATCHEURS MEXICAINS ! ★ HAMMER FILMS ! ★ TIM BURTON ! ★ CHRISTOPHER LEE ! ★ RICK BAKER ! ★

LE PLUS FORT DU CINEMA

MAD MOVIES

DOSSIER SPÉCIAL ANNIVERSAIRE 30 ANS

LES ANNÉES MAD

1972 ★ 2002

La révolution numérique de George Lucas

STAR WARS
L'ATTAQUE DES CLONES

L'ÉCHINE DU DIABLE UN PUR CHEF-D'ŒUVRE DE GUILLERMO DEL TORO
SPIDERMAN TOBEY MAGUIRE ET KIRSTEN DUNST, LE COUPLE DE L'ANNÉE
FEMME FATALE LE DOUBLE FANTASME DE BRIAN DE PALMA

DOM : 4,50 € - BEL : 4,50 € - CH : 8FS - CAN : 7,50$CAN - ESP : 4,50 € - ITA : 5,50 € - LUX : 4,50 € - PORT. CONT. : 4,50 € - RCI : 2800CFA - ISSN 0338-0971

M 02016 - 142 - F: 3,80 €

Imprimé en CEE / Printed in EEC

MICHAEL MYERS ! ★ SAM RAIMI ! ★ TWIN PEAKS ! ★ LUCIO FULCI ! ★ DRACULA ! ★ STAN WINSTON ! ★ SCREAM QUEENS ! ★ JAMES CAMERON ! ★ CINÉMA INDONÉSIEN ! ★ STEPHEN KING ! ★ JOE DANTE ! ★ JASON !

★ STUART GORDON ! ★ TERRY GILLIAM ! ★ FREDDY ! ★ SHINYA TSUKAMOTO ! ★ GODZILLA ! ★ PAUL VERHOEVEN ! ★ BARBARA STEELE ! ★ DICK SMITH !

L'ultime combat de l'humanité commence le 22 mai !

Deux Chefs d'œuvre de la Science-Fiction enfin en DVD

*prix de vente possible

Et les 5 saisons complètes
de la série Babylon 5 en coffret 2 K7
au prix exceptionnel de 14.99 €* !

les "specials" en VHS à 9.99 €*

www.warnerbros.fr

WARNER HOME VIDEO

CÉLÉBRATION

édito

En plus d'être un excellent magazine (n'est-ce pas ?), Mad Movies est aussi, en quelque sorte, un virus. Qui est devenu, au fil des années, une véritable épidémie. Bon nombre de lecteurs sont tombés dedans quand ils étaient petits, n'ont jamais pu décrocher et ont transmis leur passion à beaucoup d'autres. On pourrait alors dire que Mad Movies est également une drogue dont on devient rapidement dépendant.

Je me rappelle avoir découvert à sa parution le n° 25 de Mad Movies chez mon cousin, enseveli sous une pile d'autres magazines. La couverture, composée de visuels de Massacre à la Tronçonneuse, de L'Exorciste et d'Alien, entre autres, avait immédiatement retenue mon attention. Je lui demandais alors quelle était la fonction de cette revue qui me paraissait bien différente de Pif Gadget et de Salut !, et il me répondait : *« c'est sur des films dont t'entendras jamais parler ailleurs. Et surtout pas de cette manière là ! »*. Je me suis empressé de le lire dans la nuit (j'avais 8 ans, j'ai surtout regardé les images) et, sans pour autant l'acheter dès le lendemain, j'en ai gardé un souvenir impérissable. À tel point que quelques années plus tard, en octobre 1986, alors que j'allais voir **Cobra** au Miramar, à Montparnasse, j'achetais pour patienter dans la file d'attente le n° 44 de Mad Movies, qui consacrait sa couverture à **Massacre à la tronçonneuse 2**. Ce jour marquait mes retrouvailles avec un visage familier qui, quelques années plus tôt, m'avait déjà interpellé. Je décidais alors de m'abonner au magazine sans plus attendre. Ma fidélité au titre durera ainsi jusqu'à ce que j'y sois employé, en septembre 1996, après y avoir collaboré pendant plusieurs années.

Un même point commun lie fermement Mad Movies à ses lecteurs, et ce depuis ses origines : une passion débordante pour le cinéma de genre en général et plus particulièrement pour le cinéma fantastique. Cette passion, Jean-Pierre Putters, fondateur du titre, l'a initiée il y a maintenant 30 ans, et répercutée de génération en génération, à travers les différents rédacteurs qui se seront succédés au sein du magazine et qui l'auront fait partager aux autres. Pour preuve, comme JPP l'explique d'ailleurs un peu plus loin dans ces pages, beaucoup de fanzines seront nés de l'héritage de Mad Movies.

Pour célébrer cette passion qui perdure depuis déjà trois décennies, nous vous proposons ce mois ci un numéro spécial au sommaire quelque peu chamboulé (vous retrouverez toutes les rubriques habituelles dès le mois prochain). Nous avons pour l'heure décidé de vous faire revivre ces 30 dernières années de cinéma fantastique au travers de la plume de nombreux rédacteurs qui auront participé à l'aventure de Mad Movies depuis sa création. Il ne me reste donc plus qu'à vous souhaiter une bonne lecture.

Damien Granger

MAD MOVIES

ATTENTION, nouveau numéro de téléphone : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634

Rédaction, Administration : 17 rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur** : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction** : Gérard Cohen **Rédacteur en chef** : Damien Granger **Rédacteur en chef adjoint** : Rafik Djoumi **Secrétaire de rédaction** : Arnaud Bordas **Rédaction** : Cédric Delelée, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier **Contributions : Bernard Achour,** Alexandre Bustillo, Stéphane Derdérian, Marc Elmer, Anne-Laure Gauberthier, Guy Giraud, Christophe Lemaire, Professeur Brave Ghoul, Jean-Luc Putheaud, Jean-Pierre Putters, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique** : Isabel Ferreira/Atipik **Photogravure** : Start Plus. **Imprimé en CEE Commission paritaire** : N° 59956 ISSN : N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Publicité** : Marylène Tavares Tél. : 01 44 635 633 Fax : 01 44 635 634 **Abonnements et commandes d'anciens numéros :** DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 **Tél. :** 01 44 84 85 29 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, Yves Barast, Marie Anne Benardais, Alexandre Brillant, Michel Burstein, Agence Cat's, Valeria Ciezar, Françoise Dessaigne, Elysées Editions Communication, Sylvie Forestier, Benjamin Gaessler, Laurence Granec, Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Henry Lenique, Floriane Mathieu, Karine Ménard, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Michael Msihid, Naomi, Céline Petit, Stéphanie Renaud, Alexis Rubinowicz, Sabine Thellier, François Vila.

Un encart de 8 pages **L'Échine du Diable** (Mars Films) est jeté dans le magazine de façon aléatoire.

Directeur de la publication : Benjamin Cohen Editeur : **Custom Publishing France** SA au capital de 250.000 F - 17 rue Rodier, 75009 Paris **RCS Paris :** B 394 412 928. **Principal actionnaire :** Fairway sarl

SOMMAIRE 142

Spiderman

Star Wars

L'échine du diable

22 SPIDERMAN

Moïssakis a vu **Spiderman** et il a pété les plombs. Vous pourrez lire sa déclaration amoureuse le mois prochain, mais en attendant, notre Tisseur Grec est allé s'entretenir du film avec les deux acteurs principaux : Tobey Maguire et Kirsten Dunst, alias Peter Parker et Mary-Jane Watson.

28 STAR WARS ÉPISODE 2

LucasFilms n'ayant pas jugé opportun d'organiser des projections dans des délais raisonnables, nous n'avons pas pu voir **Star Wars Épisode 2 - L'Attaque des clones**. Cela n'a pas arrêté Rougier, qui vous a concocté une petite preview de derrière les fagots. Critique dans le prochain numéro.

34 L'ÉCHINE DU DIABLE

Guillermo Del Toro est un des grands de demain, et nous n'avons pas fini de vous parler de lui. En attendant la bombe **Blade II**, **L'Échine du Diable** arrive sur nos écrans. Pour l'occasion, Djoumi écrit un zoli papier et part s'entretenir avec notre Mexicain préféré (qui lui a broyé les côtes en lui donnant une fraternelle accolade), pour ce qui constitue la première partie d'un long interview-carrière. Cerise sur le gâteau : la mère Gauberthier a rencontré David Marti, le maquilleur du film.

47 LES ANNÉES MAD : 1972-2002

30 ans et toutes ses dents... Ce mois de mai voit coïncider la date anniversaire exacte du premier numéro de Mad Movies. Forcément, un gros dossier s'imposait, se déclinant sous forme de trois décennies et une tripotée de sujets majeurs et de portraits des gens qui ont fait l'actualité du cinéma fantastique durant toute l'existence de votre magazine préféré. De la Hammer à Paul Verhoeven en passant par Jess Franco, Paul Morissey et même Fred Olen Ray (copyright Damien Granger), ce dossier ne se veut pas exhaustif (impossible de toute manière) mais engagé, passionné et aussi... fatiguant puisqu'il aura foutu tous les rédacteurs sur les rotules. À cela, un seul remède efficace et de toute façon envisagé depuis le départ : les retrouvailles avec d'anciens collaborateurs du magazine qui se font une joie de communiquer à nouveau leur passion sur leur genre de prédilection. Enfin, last but not least, JPP sort de sa retraite et signe une introduction au dossier particulièrement enflammée, où il s'épanche avec émotion sur la création de son bébé. Bref, on a pas tous les jours 30 ans !

96 MAD'GAZINE

Brainstorming intensif au 17 rue Rodier lorsque notre rédac'chef Damien Granger annonce la suppression temporaire du Mad'Gaz' pour cause de long dossier. Moïssakis lui colle une rouste pour pouvoir garder quelques pages pour le DVD. Violence, trahison, coups de couteau dans le dos... Le père Granger réplique en s'octroyant également 4 pages pour les inédits, qu'il confie à son Igor d'amour : Alexandre Bustillo. Bref, ça a saigné quoi...

108 IMPACT

Le film du mois, c'est **Femme Fatale** de Brian De Palma. Rafik De Joumi se lance ainsi dans une analyse du dernier film du barbu virtuose et, pour ce faire, s'en va l'interviewer. Pas facile tant le réalisateur n'apprécie pas cet exercice de promotion...

RUBRIQUES

3 Édito / **6** Courrier des Lecteurs
8 Notules Lunaires / **12** Festival
14 Dans les griffes du cinéphage
20 Avis chiffrés / **46** Abonnement
94 Anciens numéros / **104** Mad in France
114 Petites annonces

Inclus dans ce numéro, un supplément spécial sur **L'Échine du Diable**, le merveilleux film de Guillermo Del Toro. Avec article de fond sur l'élaboration du projet, propos rapportés du grand Guillermo, interviews du producteur Agustin Almodóvar et de l'acteur Eduardo Noriega, le tout emballé par l'indispensable Rafiko Del Djoumo.

Pioneer

Écran plasma PDP 503 MXE

Pour l'achat de cet écran plasma, nous vous offrons 1 console de jeux X-Box, 1 manette et 2 jeux au choix

Microsoft XBOX

Écran plasma PDP 433 MXE

Microsoft XBOX

Pour l'achat de cet écran plasma, nous vous offrons 1 console de jeux X-Box

Amplificateur A/V VSA AX10

Pour l'achat de cet amplificateur, nous vous offrons un lecteur de DVD

DVD

Ciné Laser avec Pioneer font la foire du 30 avril 2002 au 30 mai 2002

Lecteur / graveur DVD-R 7000

Pour l'achat de ce lecteur / graveur de DVD, nous vous offrons 15 DVD au choix

15 DVD

Une avalanche de nouveautés et de cadeaux vous attendent à l'une de nos adresses

Lecteur DVD DV 747

Pour l'achat de ce lecteur DVD, nous vous offrons 10 DVD au choix

10 DVD

Lecteur DVD DV 444

Pour l'achat de ce lecteur DVD, nous vous offrons 5 DVD au choix

5 DVD

CINE LASER Home Cinéma

NOS MAGASINS

PARIS 16 (Home Cinéma)
168, av. de Versailles - 75016 Paris
Tél : 01 42 30 97 30 - Fax : 01 40 50 02 28

PARIS 16 (DVD et VPC)
97, rue Chardon-Lagache - 75016 Paris
Tél : 01 42 88 10 59 - Fax : 01 40 50 02 28

ST-GERMAIN-EN-LAYE
30, rue du Vieil Abreuvoir - 78100 St-Germain-en-Laye
Tél : 01 39 73 08 40 - Fax : 01 39 73 08 50

PARIS Bastille
51, rue de Lyon - 75012 Paris
Tél : 01 43 44 01 71
Fax : 01 43 44 07 78

www.cinelaser.com
cinelaser@cinelaser.com

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

TOUT D'ABORD, UN GRAND MERCI AUX LECTEURS QUI ONT ÉCRIT POUR NOUS SOUHAITER UN JOYEUX ANNIVERSAIRE. ENSUITE, ON AIMERAIT REMERCIER TOUS LES LECTEURS DANS LEUR ENSEMBLE, CEUX QUI VIENNENT D'ARRIVER, CEUX QUI NOUS SUIVENT DEPUIS LONGTEMPS, ET MÊME CEUX QUI NE NOUS LISENT PLUS. CE SONT EUX QUI ONT PERMIS À MAD MOVIES DE SOUFFLER SES 30 BOUGIES EN CE PRÉSIDENTIEL MOIS DE MAI 2002. MERCI À TOUS ET VIVE LE CINÉMA FANTASTIQUE !

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Ensuite deux solutions : soit vous cherchez dans la liste des salons le salon madmovies, soit vous tapez /join #madmovies. Et voilà.
Un accès direct est également disponible sur le site Mad, à l'adresse http://www.mad-movies.com/news.php3?223

LE 31e CHEF-D'ŒUVRE OUBLIÉ...

Votre sélection de films oubliés se devait d'être incomplète.
Toutefois, je tenais à profiter de cette occasion pour mettre fin au silence pesant entourant l'**Orca** de Michael Anderson. Certes, ce chef-d'œuvre oublié (ou méprisé ?) ne semble être au départ qu'un vague prétexte pour surfer sur la vague post-**Jaws**, avec un orque dans le rôle de Bruce (il paraît que orque est un féminin, mais je m'en fous). Un pêcheur vénal tue une orque (femelle) et le petit qu'elle porte par la même occasion. Le mâle se vengera et dévorera scrupuleusement chaque membre d'équipage. A priori, le film cumule les défauts : impossible de ne pas faire la distinction à l'écran entre orques filmés en mer, orques filmés en bassin et maquettes ; personnages présents uniquement pour se faire dévorer (**Jaws** : 5 – **Orca** : 5,5 !)... Et pourtant, **Orca** est magnifique. Le propos n'a rien de simpliste, la fin est émouvante et ambiguë, les acteurs fabuleux (Richard Harris et Charlotte Rampling notamment) incarnent des personnages forts et complexes. Le suspens de **Jaws** laisse place à une mélancolie tragique. D'ailleurs, les deux films sont totalement dissemblables. Il suffit d'analyser leur représentation de la mer pour s'en convaincre : Spielberg nous lâche en plein océan et nous rend pourtant claustrophobes, Anderson fait de même et nous voilà saisis par l'immensité et la beauté de la mer. 2 propos, 2 visions, 2 grands films. Je n'oublie pas la musique d'Ennio Morricone, une des plus belles B.O. que je connaisse. Elle mériterait un poème.
Désolé pour tous ces superlatifs, mais cela rétablira l'équilibre. (...)

Harkoth X. Deckard (Toulouse)

Cher Deckard,
Nul mépris pour le beau film contemplatif de Michael Anderson à la rédac de Mad (Damien et Arnaud en sont d'ailleurs deux grands fans). Sache qu'il figurait d'ailleurs dans la première liste de nos 30 scènes inoubliables du mois dernier. Simplement, comme nous l'avons déjà expliqué, il n'y a pas assez de place dans le magazine pour que ces dossiers rétrospectifs puissent prétendre à l'exhaustivité. Néanmoins, ta lettre passionnée est venue à point nommé pour tirer un coup de chapeau à cet excellent film qui, c'est vrai, est souvent sous-estimé, pour la seule raison qu'il est arrivé après **Les Dents de la mer**.

LE CAS FINCHER (ET INVERSEMENT)

Salut bande de Mads !
Dites les enfants, à propos de **Panic Room** de David Fincher, vous cognez vraiment dans le vide ! Une petite précision rien que pour vous (bien que je vous soupçonne d'être au courant...) : Fincher a fait **Panic Room** pour être à nouveau « bankable » auprès des studios, suite à l'échec de **Fight Club** au box-office U.S., afin de pouvoir mettre en chantier son prochain projet, qui n'est autre que l'adaptation de *Rendez-vous avec Rama* d'Arthur C. Clarke ! **Panic Room** est donc un film de commande certes, mais un putain de film de commande, because Fincher of course ! Notre ami Julien Dupuy a donc tout compris, au contraire d'Arnaud Bordas, dont le cerveau « continue d'expérimenter dans le vide ». Fincher, seul cinéaste actuel à avoir une griffe inimitable et immédiatement identifiable, avec Michael Mann et quelques très (mais alors très) rares autres. Fincher is king ! (ça sent encore le jeu de mots foireux, ça.)

Sylvain Diruy (Levallois-Perret)

Cher Sylvain,
Je prends la plume (ou plutôt le clavier) pour te répondre, puisque tu m'attaques directement. Il se trouve que tu ne partages pas mon point de vue sur **Panic Room** *: rassures-toi, ce sont des choses qui arrivent. Pour ma part, j'estime que Fincher est un gars bourré de talent et capable du meilleur (***Alien 3** *et surtout* **Seven***). Simplement, lorsqu'il tente d'élaborer des histoires tarabiscotées (***The Game**, **Fight Club***) en plaquant dessus des délires visuels inappropriés, je ne le suis plus. Fincher a voulu faire un thriller hitchcockien avec* **Panic Room**, *mais là où le grand Alfred se permettait des mouvements de caméra improbables dans le seul but d'accompagner le déroulement de son intrigue, Fincher, lui, fait voltiger sa caméra à travers une cuisine digitalisée et la fait passer à travers une anse de cafetière. Question : où est l'intérêt ?*

Arnaud Bordas

LE CLOU DU SPECTACLE

Hell(o) Mad ! Après bien des années de vénération, je me permets, pour la première fois, de vous écrire pour soumettre à votre œil sagace certains extraits du book photos du déguisement de Pinhead que j'ai réalisé pour faire le malin - et gagner le 1er prix du concours de costumes, tout de même - au Bal des Vampires de Bruxelles, qui clôture chaque année le Festival du Film Fantastique. Côtoyant de hautes personnalités telles que Christopher Lee, Argento ou Robert Englund, nous avons en outre eu l'occasion d'y parfaire notre culture en dégustant des chefs-d'oeuvre de la trempe d'**Ichi the Killer**... Une ambiance inégalable.
Six mois de patience m'ont été nécessaires pour mener à bien cette réalisation ; six mètres carrés de simili-cuir, deux cents mètres de fil nylon, cousu main s'il vous plaît, deux cartouches de silicone, les clous étant des coton-tiges dont j'ai coupé les têtes avant de les coiffer de disques-déchets de perforatrice et de les passer à la peinture métallique (j'en profite pour passer une annonce ; si quelqu'un a besoin de 242 têtes de coton-tiges, faites-moi signe).
Pour ceux que mon travail intéresserait, pour les fans de Clive Barker, ou pour ceux qui ont eu le privilège de m'apercevoir au dit Bal (des félicitations en plus font toujours plaisir, certes), merci de publier mon adresse : batgremlin@hotmail.com

Sacha Feiner (Bruxelles)

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?
• Par courrier : Mad Movies, Courrier des lecteurs, 17 rue Rodier, 75009 Paris.
• Par e-mail : info@mad-movies.com
ATTENTION nouveau numéro de téléphone : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

Cher Sacha,
À la rédac, tout le monde a méchamment bloqué sur les photos de ton costume (même Bertrand, qui a décidé, du coup, de se remettre au sadomasochisme). On publie donc ton œuvre dans ces pages courrier, en espérant que tu nous accorderas des interviews sans hésiter lorsque tu travailleras avec Rick Baker.

DAMIEN THE RIPPER

Bravo aux frères Hughes !
Bien le bonjour à nos journalistes de talents. C'est avec émotion que je constate que le cinéma fantastique se révèle pleins de bonnes surprises (cela arrive encore !). Je suis nostalgique des films comme **Cabal**, **Les Envoûtés**, **Vampire vous avez dit vampire**, où passion rime agréablement avec frisson. Je me trouve face à un chef-d'œuvre du genre : **From Hell** se présente d'une manière efficace dans sa réalisation, géniale dans ses plans, originale dans son histoire. (...) Grâce au ciel, l'époque des grands réalisateurs (John Carpenter, Sam Raimi, John Landis...) n'est pas encore révolue et laisse quelques places fraîchement gagnées par ces petits nouveaux. Un dernier mot encore, adressé à Damien Granger, et je laisse ma place aux autres lecteurs. Mon cher Damien, journaliste de goût, vois-tu un réel intérêt dans les articles de la page pin-up ? Étant une lectrice, je sais de surcroît que nous représentons quand même une part de marché. De belles nymphettes au cerveau

génétiquement modifié (les C.G.M.) n'ont pas de place dans un mag consacré à l'émerveillement que provoque le cinéma fantastique. J'ai bien peur qu'à ce rythme-là, le Mad ne ressemble un jour aux magazines automobiles, où la vulgarité reste un des principaux « moteurs ».
Damien, je me raviserai le jour où, peut-être, une page sera consacrée à un bel esthète à demi-nu, avec un ballon de rugby entre les jambes.

Sandrine Baldelli (Vedene)

Chère Sandrine,
Les choses étant ce qu'elles sont, je profite de ta lettre pour mettre les points sur les i en ce qui concerne la Pin-up. Tu n'es pas la première (et j'insiste sur le féminin) à pester contre la présence de cette rubrique dans Mad. Seulement, il ne faut pas oublier que le cinéma fantastique est un genre qui a toujours privilégié l'imagerie de la belle nymphette poursuivi par les assiduités malveillantes d'un méchant monsieur. La chose n'est pas nouvelle, et ce n'est pas le Petit Chaperon Rouge qui me contredira. Les pin-up et autres scream-queens au décolleté avantageux font donc bel et bien partie de l'univers fantastique, et en tant que telles, elles ont leur place dans Mad Movies. Voilà. Maintenant, si tu veux du muscle viril, y'a plein d'anciens numéros d'Impact à commander, avec de magnifiques photos de Jean-Claude, Arnold ou Steven.

Damien Granger

UNE ARAIGNÉE AU PLAFOND

Salut Mad Movies vénéré !
Je t'écris juste pour te dire que Moïssakis doit arrêter de faire le malin avec **Spiderman** et d'écrire à longueur de colonnes que c'est LE film de l'année. Ça commence à bien faire, surtout que tout le monde sait que le film de l'année, sera **Les Deux tours**. Il faut le lui dire au Moïssakis, avant que je passe faire un tour à la rédac pour lui expliquer le cinéma.
Enfin quoi !

Rafik D. (Paris)

CONCOURS
JEU GRATUIT SANS OBLIGATION D'ACHAT
BLOOD OMEN 2
40 LOTS À GAGNER
20 JEUX BLOOD OMEN 2 POUR PS2
20 TEE-SHIRTS BLOOD OMEN 2

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, du 06/05/2002 au 27/05/2002, ouvert à toutes les personnes résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 23/05/2002 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : **Mad Movies/CPF 17 rue Rodier 75009 Paris.** Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 29/05/2002 à midi au siège du magazine, 17 rue Rodier, 75009 Paris.
Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : 20 **jeux Blood Omen 2 pour PS2** et 20 **tee-shirts Blood Omen 2**. Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés.
La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'envoi des lots, des pertes de courrier ou des lots envoyés par voie postale, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu (envoi des bulletins de participation et de demande de règlement) seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (base 20 g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 27/05/2002. Conformément à la loi Informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant. La liste des gagnants sera publiée dans le numéro de juillet 2002.

COCHEZ LA BONNE RÉPONSE ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE : **MAD MOVIES** CONCOURS **BLOOD OMEN 2** - 17 RUE RODIER, 75009 PARIS
NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE TEL.
QUESTION : LE JEU MET EN SCÈNE :
☐ A. DES ZOMBIES ☐ B. DES VAMPIRES ☐ C. DES CANNIBALES

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du Fantastique.

SLASH
LA FERME DE LA TERREUR

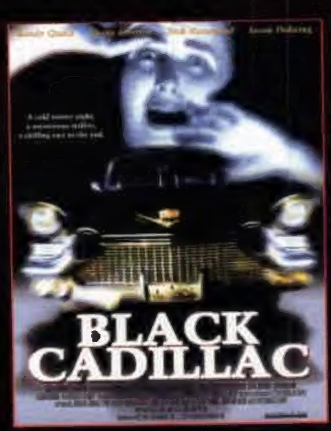
Réalisateur de **Hurlements V**, d'**Inside Out** et assistant sur **Outlaw of Gor** (unique adaptation à ce jour des romans d'heroïc fantasy SM de John Norman), le Sud-Africain Neal Sundstrom revient avec un projet à l'intrigue plutôt excitante. Intitulé **Slash**, ce slasher narre l'aventure d'un groupe de rock allumé dirigé par le chanteur Mac. Alors qu'ils écument les clubs de bas étage, Mac reçoit une lettre de son père Jeremiah qui lui demande de revenir à la ferme de son enfance pour assister aux funérailles de sa tante. Le groupe se rend donc sur les lieux et découvre une communauté minée par la peur d'un vieux mythe appelé « la moisson du sang ». Quant à Jeremiah, son comportement laisse affleurer de sérieux troubles mentaux sous des dehors très sociables. Inquiets au point de vouloir fuir, les rockers se retrouvent coincés dans la ferme. Il devient de plus en plus évident que Mac a enterré d'épouvantables secrets de famille et que le mythe est une réalité...Pour cette sanglante escapade dans la cambrousse, Sundtrom a réuni un casting de jeunes acteurs venus pour la plupart du petit écran: James O'Shea (***Charmed***, ***Roswell***, **Les Vampires du désert**), Zuleikha Robinson (***The Lone Gunmen***, **Timecode**), Craig Kirkwood (**Le Plus beau des combats**) et Danny Keogh (**Une nuit en enfer 3**). Quant au terrifiant Jeremiah, il est incarné par un spécialiste du genre puisqu'il s'agit de Steve Railsback, vu récemment dans **Ed Gein** et mémorable en Charles Manson dans le téléfilm ***Helter Skelter*** de Tom Gries.

C.D.

Slash, le film au titre très explicite!

■ Nouveau film du producteur des **Larmes du tigre noir**, dont on attend toujours la sortie en France, **Bangkok Haunted**, réalisé par Pisuth Praesang-Iam (**When She Loved Her**) et Oxide Pang-Shun (le très réputé **Bangkok Dangerous**), nous offre trois histoires de fantômes ayant chacune un thème bien précis. L'amour, d'abord, où une antiquaire entre en possession d'un vieux tambour qui provoque des rêves bien troublants. Le désir, ensuite, où une célibataire en manque d'amour use d'une substance exotique pour attirer les hommes dans son lit, mais en subit les négatifs effets secondaires. Enfin, la vengeance, où un flic qui enquête sur le meurtre d'une jolie donzelle maquillé en suicide est guidé par un esprit et va déterrer de choquantes révélations. Une nouvelle preuve de la bonne santé du cinéma thaïlandais.

■ Après **Pink Cadillac** avec Clint Eastwood, voici venir **Black Cadillac**, que réalise John Murlowski (**Amityville: The New Generation**) pour Artist View Entertainment. Un trio d'ados fêtards, roulant dans une nuit fouettée par le blizzard, est pourchassé par une mystérieuse Cadillac noire. Ils recueillent alors un shérif tombé en panne, mais comme ils sont intelligents, ils décident de le larguer dans le froid, parce qu'après tout, on ne sait jamais, c'est peut-être lui qui est poursuivi. Ben non, c'est pas lui, parce que la Cadillac les suit toujours, et du coup le film continue. Randy Quaid (**Pluie d'enfer**) et Shane Johnson (**En territoire**



Al Pacino, producteur déterminé et menteur invétéré.

SIMONE
L'ACTRICE ÉTAIT PRESQUE PARFAITE

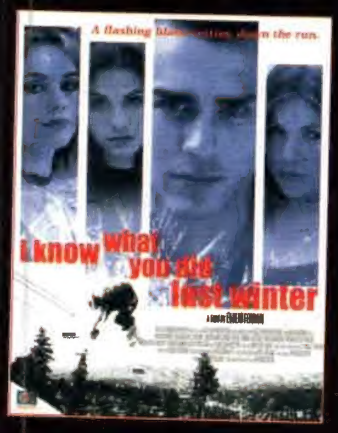
Absent des écrans depuis **Bienvenue à Gattaca**, Andrew Niccol effectue un retour attendu avec **Simone**, qui s'attaque à un sujet brûlant: celui de l'utilisation d'acteurs générés par des images de synthèse. Produit par Jersey Films (**Erin Brokovich**) et terminé depuis plus d'un an, le film met en scène Viktor Taransky (Al Pacino), un producteur dont l'actrice principale abandonne son rôle lors d'un tournage. Il décide alors de la remplacer par une comédienne virtuelle prénommée Simone. Le succès est foudroyant. Tout le monde la croit réelle et la voilà qui devient en plus une star de la chanson. Pris au piège de son propre mensonge, qu'il ne peut avouer sans tout perdre, Taransky ne tarde pas à considérer sa création comme une femme de chair et de sang. Mais certains ne sont pas dupes de l'imposture et entendent bien la démasquer…
Satire du milieu du show-biz (rappelons que Niccol a écrit **Truman Show**), mais aussi réflexion sur le danger des images virtuelles, **Simone** présente la particularité d'utiliser une véritable actrice pour jouer la fausse. Outre cette jeune inconnue, on retrouve au casting Catherine Keener, Jay Mohr, Jason Schwartzmann, Pruitt Taylor Vince et Evan Rachel Wood, qui côtoient deux beautés bien réelles: Rebecca Romijn-Stamos (**Femme fatale**) et Winona Ryder dans leur propre rôle, lesquelles ne feront malheureusement que de brèves apparitions. Le film sera distribué par New Line courant août aux USA.

C.D.

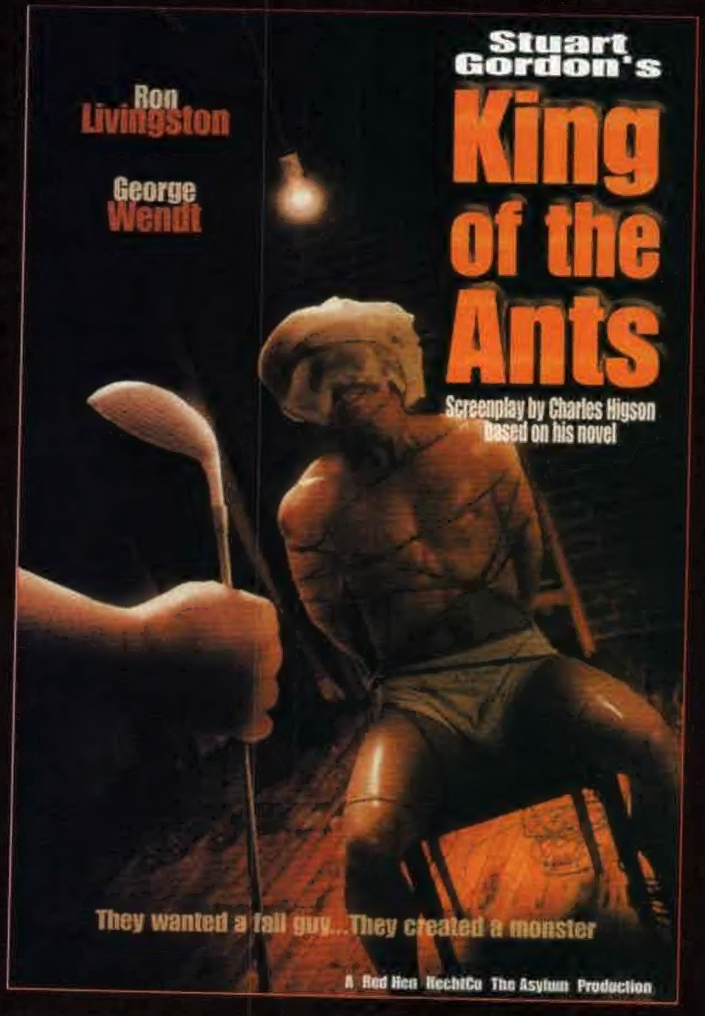
ennemi) sont à l'affiche de cette variation sur **Duel** et **Une virée en enfer**, soi-disant inspirée de faits réels.

■ Producteur pour la télé, spécialisé dans les effets spéciaux et réalisateur de **Fangs** (voir Mad 139), Kelly Sandefur réalise **I Downloaded a Ghost**, produit par Porchlight Entertainment. Une ado se connecte sur un site web appelé Ghost.com et télécharge malencontreusement l'un d'entre eux, un spectre sympa qui se matérialise illico devant elle. Il ne pourra retourner dans l'au-delà que si elle l'aide à retrouver une statue, puisque le fantôme, impliqué par erreur dans le vol de l'objet, ne pourra trouver le repos éternel qu'en la rendant à ses propriétaires. On aurait préféré un film où une ado se télécharge un fantôme queutard, mais bon…

■ Président d'A Plus Entertainment, Emilio Ferrari, qui malgré son nom ne se déplace pourtant qu'à vélo, réalise son premier film avec **I Know What You Did Last Winter** (fallait oser, quand même!). Un groupe d'ados se rend dans une station de ski pour picoler, fumer, copuler et, accessoirement, participer à une compétition de snow-board. Mais voilà qu'ils se mettent à disparaître les uns après les autres et que chacun se met à soupçonner son voisin d'être le meurtrier. À moins que ça ne soit un ours? Une marmotte enragée? Le yéti? Une fondue savoyarde rendue folle par les ahanements de ces touristes en rut? Allez, avouez, vous brûlez de connaître la vérité… Eh ben vous n'avez qu'à voir le film, ça vous apprendra!



■ Produit par la société The Asylum (**Killers 1** et **2**, **The Source**), **King of the Ants** est le nouveau film de ce bon vieux Stuart Gordon (**Re-Animator**, **Dagon**). Tirée d'un roman de Charles Higson, l'intrigue met en scène un tueur à gages, chargé d'honorer un contrat qui va l'entraîner dans une suite d'aventures cauchemardesques infestées de créatures répugnantes. Ron Livingston (**Band of Brothers**) et George Wendt (**House**) partagent l'affiche de ce thriller horrifique aux effets spéciaux signés John Vulich, avec qui Gordon avait déjà travaillé sur **Dolls** et **Castle Freak**, deux productions Charles Band, que le réalisateur vient d'ailleurs de retrouver à l'occasion de **Deathbed** (en tour-



nage actuellement pour le compte de Full Moon). Il n'arrête plus, le bougre !

■ Réalisateur de **Serial Killing Dummys**, Trace Slobotkin rempile en signant **Serial Killer** pour Mainline Releasing, et reprend telle quelle l'idée de son précédent film. Histoire d'épater la jolie gothique dont il est amoureux, un ado humilié par son prof de gym décide de devenir tueur en série. Et ça marche, puisque l'élue de son cœur rêve de devenir sa victime. L'apprenti sadique tente alors de tuer le chien de ses voisins et un papy tremblotant pour s'entraîner, mais s'avère incapable de commettre un meurtre. Ce qui n'est pas le cas du vrai tueur qui décime la ville et qui apprécie modérément qu'un amateur vienne piétiner ses plates-bandes… Justin Urich, Lisa Loeb, Corey Feldman et Thomas Haden Church sont au casting de ce film dont on se sait pas trop si c'est une comédie ou un drame existentiel.

■ Dans **Stingers**, produit par Cinetel, un homme ramène d'Amazonie un essaim de guêpes mortelles dont le venin, une fois traité, pourrait servir à guérir sa femme d'un cancer. Mais l'avion qui transporte le nid s'écrase sur une petite ville des États-Unis, laquelle se retrouve vite envahie par les insectes, qui s'attaquent à ses habitants. Le scientifique n'a plus qu'à trouver un moyen de les détruire. Tout ça rappelle furieusement l'un des films les plus ratés et les plus drôles de l'histoire du cinéma, à savoir **L'Inévitable catastrophe** d'Irwin Allen. Cette fois, la chose est réalisée par Paul Anderson (non, pas celui de **Resident Evil**, enfin, a priori…), avec Shane Brolly (**Impostor**) et Kaarina Aufrano.

■ Réalisé par John Webb, **Vampire Clan** retrace l'affaire Wendorf, qui défraya la chronique en Floride, fin 96. Après la découverte des cadavres d'un couple battu à mort et vidé de leur sang, une enquête de police aboutit à la conclusion que l'action avait été menée par Rod Ferrell, un adolescent de dix-sept ans, leader d'un clan gothique originaire de Louisiane dont les membres étaient persuadés d'être des vampires. Le film raconte leur odyssée, celle de jeunes inadaptés, buveurs de sang et versés dans la

LUST IN THE MUMMY'S TOMB
MIEUX VAUT QUEUTARD QUE JAMAIS

À ce rythme-là, Seduction Cinema va avoir droit à sa place réservée dans chaque numéro de Mad Movies ! Après **Mummy Raider**, la nouvelle coqueluche de la société, Misty Mundae, déjà au générique de **Gladiator Eroticus** et de **Play-Mate of the Apes**, touche à nouveau de la bandelette dans le très sexy **Lust in the Mummy's Tomb**, que réalise William Hellfire (**Caress of the Vampire 2**). Misty interprète une jeune universitaire en vacances dans la propriété de son père, où elle découvre dans une pièce cachée le sarcophage de la momie I-Hop-Shank, qui a récemment été dérobée au musée national. Naturellement très curieuse, elle s'empresse de tripoter l'embaumé et le réveille aussitôt de ses caresses sensuelles. Obsédée après avoir passé tant d'années enroulée dans du p-cul, la momie n'a alors qu'une idée en tête : choper Misty et la tringler dans un recoin du manoir ! C'est alors que Misty, déjà bien épuisée par les performances du vieil obsédé, découvre une deuxième momie, cette fois celle d'une splendide princesse, elle aussi en manque et tout autant attirée par les charmes de l'étudiante… « *Misty m'a vraiment impressionné dans ce film* », déclare le réalisateur, qui avait déjà dirigé l'actrice dans **Cannibal Doctor** et **The Nude Vampire** par le passé. « *Elle s'est complètement investie dans son rôle* ». Pas trop, quand même !

D.G.

Misty Mundae, Patty Perturbed et une momie bien plus en forme que celle de Stephen Sommers !

magie noire, et pose la question suivante: se pourrait-il qu'il se soit agi de vrais vampires? En se basant sur des faits vérifiés et en reliant des preuves jusqu'ici occultées, **Vampire Clan** apporte des révélations troublantes sur cette affaire. Les fans de ***Buffy*** vont adorer et ils auront sans doute raison. Tous les mois, il y a une notule où je me dis: « *j'ai envie de le voir* », et ce coup-ci, c'est celle-là! *(oui, San, bien sûr…)*

■ Co-réalisateur d'**Ice Scream**, une anthologie qui oscille entre

horreur et comédie, Derek Zemrak vient de terminer le très bien nommé **Bikini Planet**, une parodie dans laquelle le Professeur Breast et son fidèle assistant Billy Bigg ont développé la théorie qu'une planète entièrement constituée de femmes siliconées et courtement vêtues sillonnerait notre système solaire. Pour l'intérêt de chacun, le Président des États-Unis dépêche alors immédiatement une équipe de scientifiques dirigée par Flash Rogers pour aller étudier les mœurs de cette peuplade jusque là inconnue. Ils découvriront rapidement que la maléfique Reine Numnum, qui a fait main basse sur le royaume de Boobalonia et sur les réserves de silicone, compte bien envahir la terre. **Bikini Planet** réunit Conrad Brooks, acteur fétiche d'Ed Wood Jr, et la scream queen Stéphanie Beaton (**Witchcraft 9, 10** et **11**, **V-World Matrix**).

■ Collaborateur de longue date de J.R. Bookwalter, Danny Draven, qui avait préalablement réalisé **Horrorvison**, vient de boucler coup sur coup **Hell Asylum** et **Cryptz** pour le compte de Full Moon, désormais rebaptisé Shadow Entertainment. Dans le premier, en fait **Prison of the Dead 2**, un producteur au chômage imagine le reality show ultime: envoyer cinq mannequins super sexy passer une nuit dans une immense demeure où un millionaire excentrique avait séquestré puis tué plusieurs femmes. Si elles tiennent bon, elles recevront chacune la somme d'un million de dollars. Bien entendu, une force d'origine inconnue va s'amuser à les zigouiller. Remake de **La Maison de l'horreur**, **Hell Asylum** réunit Brinke Stevens et Joe Estevez. Dans le second, qui lorgne cette fois du côté d'**Une nuit en enfer**, un groupe de rap en quête d'un label susceptible de les distribuer se laisse entrainer par une créature de rêve dans un strip-club très réputé qui s'avère en fait être infesté de vampires. Ça sent la bonne série B à l'ancienne, bien cul et bien gore!

San HELVING

Flashes

● Le nouveau film d'Alex de La Iglesia est un western spaghetti [illegible] **800 Balas** (800 Balles). Casting non moins alléchant, puisque l'on retrouve notamment aux côtés du réalisateur de **La Comunidad** Carmen Maura et Sancho Gracia.

● Joel Schumacher (**Batman & Robin**) s'apprête à se surpasser [illegible] de **Sanguinaire**, un film tourné par Jonathan Rosenbaum [illegible] Chaney (fils de Lon) [illegible] Eli Roth (**Cabin Fever**) [illegible] Bela Lugosi [illegible]

■ Mehdi Mostafa (**Mr Blonde dans Reservoir Dogs**) [illegible] tandis que le casting du **Blueberry** de Jan Kounen aligne le nom du cascadeur [illegible] de la mort de la femme du grand fauconnier de Louis XIII [illegible] Val Kilmer, qui remplacerait Vincent Cassel, [illegible] Bruce Willis ! Quoi de neuf ?

● Jude Law et Penelope Cruz (**Cruz en Orbite 7**) [illegible] de la nouvelle adaptation de *Docteur Jekyll et Miss Hyde*. Décidément, [illegible]

● L'épileptique Michael Bay se verrait [illegible] **I Am a Legend**, un projet longtemps [illegible] à Schwarzenegger. Mais cette [illegible] a refusé [illegible] le scénario de [illegible] en [illegible] **Massacre à la tronçonneuse**. Avec Alain Afflelou dans le rôle de Leatherface ? On en rêve...

● [illegible] **L'Échine du Diable** [illegible] pour [illegible] Dimension's **At the Mountains of Madness**, d'après la nouvelle de H.P. Lovecraft, qui ne sera toujours pas [illegible] Mexique. C'est dans [illegible]

● Stephen Norrington (**Blade**) réalisera pour la Fox **La Ligue des gentlemen extraordinaires**, d'après la BD d'Alan Moore. Sean Connery y interprétera le rôle de l'aventurier Allan Quatermain, associé avec l'homme invisible, le docteur Jekyll, le capitaine Nemo et Dorian Gray pour combattre un savant fou, le tout situé à l'époque victorienne. Miam!

● [illegible] pour [illegible] **Jason et les argonautes**, [illegible] (**La Momie**) [illegible] **Van Helsing**, [illegible]

aventures du célèbre chasseur de vampires. Outre Dracula, celui-ci se verra confronté à moult monstres dont les droits d'exploitation sont détenus par le studio Universal, producteur du film, parmi lesquels la créature de Frankenstein et le loup-garou.

○ Le cinquième volet de la saga **Alien**, qui ne serait pas une suite mais une préquelle puisque le film se penchera sur l'origine des créatures, pourrait être réalisé par... Ridley Scott, qui s'est dit très excité par l'aventure. Cela dit, on doute qu'il joue toujours autant sur la suggestion, comme il l'avait fait dans l'original.

○ Stefan Rudowitzky tourne actuellement une suite à son excellent **Anatomie**, qui développera plus avant les sournoises activités des médecins de la secte anti-Hippocrate.

○ Comme le troisième **Harry Potter** ne se tournera pas avant 2003, Chris Columbus est pressenti pour réaliser un projet de la Columbia intitulé **Sherlock Holmes and the Vengeance of Dracula**. Jude Law (A.I.) pourrait interpréter le célèbre détective.

○ Philippa Boyens, la co-scénariste du **Seigneur des anneaux**, vient d'adapter pour la télévision le cycle de *SF Terremer* d'Ursula le Guin.

○ C'est quasi-officiel: une fois qu'il aura terminé **Catch Me If You Can**, Steven Spielberg devrait enfin tourner le quatrième volet des aventures d'Indiana Jones. Le script est finalisé, le titre ne devrait pas tarder à être communiqué, et Harrison Ford et Kate Capshaw reprennent du service.

○ Dans la série changements de casting, Vincent Cassel a quitté le plateau de **Sin Eater** de Brian Helgeland et Ryan Philippe celui de **The 9th Configuration**, la préquelle de **L'Exorciste** realisée par John Frankenheimer. Tous deux ont été remplacés au pied levé par d'illustres inconnus.

○ Douché par le flop de **The Patriot**, Roland Emmerich revient à la SF bourrine avec un projet intitulé **Alien Prison**. Ce sera peut-être l'occasion pour nous de consacrer un numéro hors-série à cet artiste dont le talent reste encore à découvrir. (San, ce coup-ci, t'es viré!)

○ Alors que Studio Canal développe un projet similaire avec la bellissima Monica Bellucci, Neil Jordan (**Entretien avec un vampire**) est sur le point de démarrer le tournage de sa propre version de Lucrèce Borgia. Christina Ricci jouera l'empoisonneuse et Ewan McGregor son frere César.

BIFFF 2002

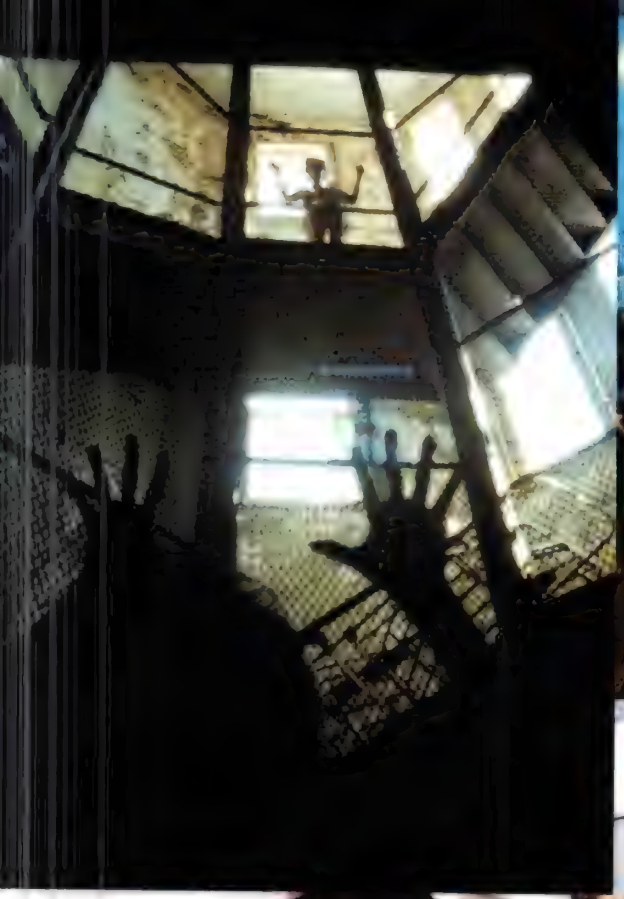
20ème Festival International du Film de Fantasy, thriller et science-fiction de Bruxelles

VINGT ANS ET ENCORE TOUTES SES DENTS, LE BIFFF (POUR BRUSSELS INTERNATIONAL FESTIVAL OF FANTASY, THRILLER & S-F FILM) SE PORTE ON NE PEUT MIEUX EN CE DÉBUT DE MILLÉNAIRE. LE FESTIVAL S'ÉTEND DORÉNAVANT SUR DEUX SALLES, LE FAMEUX PASSAGE 44, LIEUX DE GUEULANTES PRIVILÉGIÉES DES HABITUÉS, ET LE NOVA, UN CINÉMA ARTY AU LOOK BIEN PARTICULIER (TOUT EST EN RAVALEMENT). AVEC UNE CENTAINE DE FILMS PRÉSENTÉS ET UN PEU MOINS DE TRENTE COURTS, TOUS LES SPECTATEURS ÉTAIENT SÛRS DE TROUVER CHAUSSURE À LEUR PIED : DE LA COMÉDIE NOIRE AU FILM TRASH, EN PASSANT PAR LA SF, L'HORREUR PSYCHOLOGIQUE OU LA GROSSE SÉRIE B D'ANTAN. RAJOUTEZ À CELA LA PRÉSENCE DE QUELQUES MONSTRES DU CINÉMA FANTASTIQUE (CHRISTOPHER LEE, SHINYA TSUKAMOTO, ROBERT ENGLUND, JEAN ROLLIN, JÉSUS FRANCO...), ET VOUS AUREZ COMPRIS LES RECETTES GAGNANTES DU FESTIVAL.

Ceux qui regrettent le bon vieux temps où les séries B sincères florissaient, peuvent se rassurer : le genre n'est pas mort. **Dog Soldiers** de l'Anglais Neil Marshall est un pur film de genre, assumé et voulu comme tel. Pas de second degré potache, juste une histoire simple et directe de loups-garous.
Un groupe de militaires réservistes part s'entraîner à la guéguerre dans les magnifiques Highlands d'Écosse. Mais la sortie de décrassage prend une tournure inattendue lorsqu'ils tombent sur un campement militaire où ils ne trouvent qu'un survivant... et des traces de sang partout. La tension puis la panique s'installent : la nuit tombe et de drôles de bruits se font entendre... Puis des loups-garous surpuissants font leur apparition. Secourue in extremis par une habitante locale, la petite troupe se retrouve à l'abri dans une maisonnette au fond des bois. Mais les bêtes ne sont pas loin...
Certes, l'histoire ne brille pas par son originalité. Oui, elle ressemble à **Hurlements** et **La Nuit des morts-vivants**. Mais le sérieux - même si une ou deux touches d'humour bienvenues ont été glissées - avec lequel Marshall tourne son film ne peut pas laisser indifférent. Surtout que le réalisateur se permet de jolis débordements gore bien sentis, genre le capitaine de la section se faisant ouvrir le ventre et essayant de remettre toutes ses tripes à l'intérieur... Et puis un film qui s'amuse à mettre en boîte l'armée ne peut pas être, de toute façon, foncièrement mauvais.

Autre surprise, mais dans un genre très différent, **Session 9** de l'Américain Brad Anderson (qui avait réalisé auparavant la comédie mi-moyenne/mi-pas terrible **Happy Accident**, présentée aussi durant le festival) évoluait dans un esprit très **Shining**. L'hôpital psychiatrique de Danvers, fermé dans les années 80, vient d'être racheté par la mairie de la ville. Gordon Fleming, patron d'une petite société de désamiantage se voit confier les travaux sur le gigantesque bâtiment à la seule condition qu'il termine les réparations dans le temps record d'une semaine. Accompagné de trois collègues, Gordon se met donc au travail. Mais l'ambiance pesante de l'asile ne tarde pas à créer des tensions entre les quatre hommes. Rapidement, l'un d'eux disparaît...
La première surprise que l'on a à la vision de ce film, c'est de constater qu'un réalisateur américain est encore capable de réaliser un thriller fantastico-horrifique subtil et vidé de toutes les contingences, stéréotypes et ritournelles habituels propres à tout ce qui se fait de l'autre côté de l'Atlantique. Il faut dire que le film est new-yorkais, ce qui explique probablement cette approche plus intelligente. L'autre surprise, c'est que **Session 9** met vraiment mal à l'aise. Le genre de film à donner un arrêt cardiaque à un claustrophobe. À ce niveau-là, le réalisateur a vraiment tout mis en œuvre pour nous étouffer : une atmosphère oppressante, des problèmes d'amiantes (donc de respiration) et un vent lourd de folie qui règne dans le bâtiment... Pas d'effets faciles visant à faire peur, mais un contenu psychologique qui devrait mettre vos nerfs à vif.

Enfin, il faut bien parler de la sélection asiatique qui nous proposait notamment de voir le dernier Seijun Suzuki, le magnifique **Pistol Opera**. Celui qui a chamboulé toutes les règles du polar dans les années 60, est donc de retour avec un film qui se pose comme l'aboutissement esthétique de toute une carrière. Rien que ça.
Le scénario, simpliste, tourne autour d'une tueuse à gages qui essaye de monter dans la hiérarchie mondiale des assassins. Ses aventures vont la mener à rencontrer d'autres collègues, tous plus étranges les uns que les autres, jusqu'au fameux numéro un. Film halluciné, à la mise en scène lorgnant sur une esthétique délicieusement kitch, les ballets butô ou encore la peinture, **Pistol Opera** est un film dont l'image ne peut laisser insensible.



D'autant que c'est une actrice très sensuelle, Makiko Esumi, qui tient le rôle principal.
On sait comment Suzuki réussissait à donner des tournures véritablement inattendues à ses films. Avec **Pistol Opera**, ce constat est encore plus poussé à l'extrême, le film se terminant dans un véritable délire visuel qui donne tout son sens à l'opéra du titre. Si vous êtes à la recherche d'un cinéma prosaïque, aseptisé et couru d'avance, alors éloignez vous le plus possible de ce film. Le plus étonnant dans tout ça, c'est peut-être bien le réalisateur lui-même qui, à 77 ans (!), tourne un film que des milliers de réalisateurs dix fois plus jeunes rêveraient d'être capable de réaliser. Comme quoi les réalisateurs peuvent parfois être comme le bon vin et se bonifier avec le temps...

Julien SÉVÉON

Page de gauche : Pistol Opera, le nouveau film de Seijun Suzuki.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : le thriller Session 9, le giallo Almost Blue, et les films coréens Legend of Gingko, Say Yes et Real Fiction.

Ci-dessous : Dog Soldiers, de Neil Marshall, Grand Prix et Prix du Public au 20ème festival international du film fantastique de Bruxelles.

ALMOST BLUE D'ALEX INFASCELLI

Oscillant entre le giallo et le thriller à l'américaine, **Almost Blue** est la preuve que les italiens peuvent encore produire du pur (et bon) cinéma de genre. Le film suit un tueur en série qui agit visiblement sans leitmotiv. Grâce à l'aide d'un aveugle (une petite touche argentesque ?), la police va néanmoins commencer à cerner la personnalité et l'identité du tueur qui change de peau après chaque meurtre.
Malgré ce résumé, **Almost Blue** se situe à des années lumières des films de Bava et Argento. Stylistiquement, le film se rapproche plus des productions d'outre-Atlantique, la petite touche locale faisant indubitablement la différence ici...

LEGEND OF GINGKO
DE PARK JE-HYUN

Préquelle du très beau **Gingko Bed** de Kang Je-Gyu (celui qui explosa le box office coréen avec **Shiri**), **Legend of Gingko** raconte l'affrontement que se livre deux clans, les Hawks et les Volcanoes. Au centre de cette guerre, Vee, une jeune fille qui aurait dû être sacrifiée pour apaiser le Dieu de la Montagne. Clairement destiné à un public d'adolescents (ou du moins « jeune »), **Legend of Gingko** se permet de jolis effets gore et de belles scènes de combats. Certes, le film n'est pas aussi bon que le premier, mais reste, malgré tout, très agréable à regarder.

REAL FICTION DE KIM KI DUK

Kim Ki Duk est en train de se tailler une sacrée réputation internationale depuis **L'Île. Real Fiction**, son avant dernier film (il a depuis tourné l'excellent **Bad Guy**), raconte l'histoire d'un homme qui, un jour, décide de régler ses comptes avec tous ceux qui l'ont par le passé rabaissé et humilié. Passent donc au carton sa copine qui le trompe, l'ancien officier qui le dirigeait durant son service militaire, son boss... On pense un peu au **Chute Libre** de Joel Schumacher, les relents facho en moins. Mais l'aspect le plus unique et incroyable de ce film, c'est qu'il a été tourné en exactement... 3h20 ! C'est en fait douze équipes réparties aux quatre coins de Séoul qui ont tourné, simultanément et durant le même laps de temps, des scènes entièrement improvisées. Dans ces conditions, l'impulsivité du personnage devient la raison d'être même du tournage. Une expérience cinématographique étonnante pour un film vraiment surprenant.

SAY YES DE KIM SUNG-HONG

Sympathique petit film coréen croisant **Duel** et **Hitcher**, **Say Yes** voit un jeune couple quitter Séoul pour passer quelques jours sur la côte. Mais voilà, la petite escapade amoureuse prend une tournure très négative quand un psychopathe (Park Joong-Hoon, le flic de **La Trace du serpent**) prend le couple en chasse et réussit à capturer la donzelle. Son deal : forcer le mari à demander qu'il tue sa bien aimée afin que lui ne soit pas assassiné...

PALMARÈS :

Le jury du 20ème festival international du film fantastique de Bruxelles était présidé par Christopher Lee et constitué de Robert Englund, Jesus Franco, Piere-Paul Renders et Shinya Tsukamoto.
Corbeau d'Or (Grand Prix) : **Dog Soldiers** de Neil Marshall (Grande-Bretagne)
Corbeaux d'Argent (Prix du Jury) : **Fausto 5.0** d'Isidro Ortiz (Espagne) & **Dark Water** d'Hideo Nakata (Japon)
Pegase (Prix du Public) : **Dog Soldiers** de Neil Marshall (Grande-Bretagne)

EMPRISE
L'ANGE EXTERMINATEUR

Tout d'abord, la critique d'un film comme **Emprise** nécessitant obligatoirement d'en dévoiler le final, on conseillera donc aux lecteurs pointilleux de lire ce texte après avoir vu le film, et l'on se contentera de les prévenir qu'ils vont assister à la projection d'un véritable OVNI.

Révélé dans les années 80 par de solides prestations dans des seconds rôles musclés (**Aliens**, **Aux frontières de l'aube**), Bill Paxton, qu'il apparaisse dans des blockbusters (**Twister**) ou dans des films d'auteur (**Un plan simple**), s'est ensuite peu à peu forgé une image de bon américain moyen, tendance rurale. Rien ne laissait donc présager que Paxton, en passant derrière la caméra, livrerait un film aussi dur, aussi sombre et aussi extrémiste.
Au cours d'une nuit orageuse, un inconnu (Matthew McConaughey) débarque dans le bureau de l'agent Doyle (Powers Boothe) et lui explique qu'il sait qui est La Main de Dieu, un tueur qui ensanglante la région depuis un bon nombre d'années. L'homme se rappelle de son enfance heureuse avec son frère et son père (Bill Paxton), un ouvrier veuf qui élevait ses fils dans une atmosphère paisible et joyeuse. Jusqu'au jour où le pater familias se lève en pleine nuit et va réveiller ses deux garçons, leur expliquant qu'un ange lui est apparu et lui a ordonné d'éliminer les démons se cachant sous l'identité de divers êtres humains. Peu à peu, il va basculer dans une folie meurtrière sans rémission, entraînant ses enfants dans son sillage.
Emprise n'est pas *que* le film d'horreur terriblement efficace encensé par Sam Raimi, James Cameron et Stephen King. Il faut le dire tout de suite avant d'aller plus loin : c'est aussi une œuvre d'un mysticisme quasiment fanatique et d'une noirceur impitoyable. Une noirceur étouffante qui étreint le cœur du spectateur au fur et à mesure qu'il assiste à la destruction de cette famille. Dans cette optique, le film ne nous épargne rien, décrivant par le détail la prise de conscience progressive du fils aîné (stupéfiant Matthew O'Leary) tandis qu'il assiste à la chute de son père. Images insoutenables que celles nous montrant le père achevant une victime à la hache en expliquant à ses fils qu'il s'agit d'un démon. Paxton choisit de mettre en scène le film du point de vue de son personnage, de manière subjective et profondément viscérale : on assiste ainsi à la vision effrayante de l'ange

Quand un père de famille ordinaire bascule dans l'ultra-violence fanatique.

K-PAX
FOU ALIEN

Alors qu'il erre dans la gare new-yorkaise de Grand Central en déclarant à qui veut l'entendre qu'il vient d'une planète lointaine, un gugusse dénommé (attention, on ne rigole pas) Prot (Kevin Spacey) est intercepté par des policiers et placé dans un asile psychiatrique. L'imbécile heureux est pris en charge par le docteur Powell (Jeff Bridges), qui décide de le faire revenir à la raison. Manque de pot, le toubib va finir par se demander si son patient n'est pas réellement un E.T. en transit.
Pour commencer, comme vous pouvez le voir, le scénariste (déjà responsable des scripts inoubliables du **Sunchaser** de Cimino et de **Les Puissants**, avec Sharon Stone) fait très fort, avec cette variation comico-poético-foireuse sur le thème du «pauvre petit martien perdu loin de chez lui». Ensuite, le réalisateur Iain Softley (**Backbeat**, **Les Ailes de la colombe**) s'évertue à monter un «insoutenable» suspens tournant autour de l'identité réelle de Prot : est-il fou ou est-il vraiment un martien ? En attendant la «tétanisante» révélation finale, Softley s'aperçoit qu'il a quand même deux heures à meubler avec un sujet pareil. Voyant sans doute le bonhomme dépassé par l'ampleur de la tâche, Kevin Spacey et

Ci-dessus, sur les deux pages, de gauche à droite : Un père illuminé (Bill Paxton) qui a décidé d'emmener ses deux fils (Matthew O'Leary et Jeremy Sumpter) dans un voyage au bout de la folie.

venu communiquer à son bras armé la liste de ses futures victimes, et l'on ressent en même temps que le père l'aura du démon émanant des pauvres diables séquestrés dans sa cave, lorsqu'il impose les mains sur leur tête. Une très belle scène, magnifiée par la superbe photo de Bill Butler (**Les Dents de la mer**), montre même le père, alors qu'il roule vers son lieu de travail, s'arrêter sur une route de campagne et pénétrer dans une grange abandonnée, où un rai de lumière tombant du toit éventré vient se poser sur une hache fichée dans un billot, désignant ainsi au personnage l'arme qui va lui servir à accomplir sa «sainte croisade».

Le gros problème d'**Emprise** vient justement de ce traitement de la subjectivité et de l'identification. Jusque dans les vingt dernières minutes du métrage, on assiste donc à un film de serial-killer bouleversant parce qu'impliquant une certaine proximité affective avec ses protagonistes. En effet, impossible de rester insensible à cette plongée dans l'esprit soudainement dérangé d'un père de famille bon et honnête : si la mise en scène adopte le point de vue du père, la réaction «raisonnable» du fils aîné et le fait que ce point de vue soit justement limité au seul personnage du père font que le spectateur est constamment engagé à prendre du recul sur ce qu'il voit. Jusqu'au final. Là, le film pète littéralement les plombs, justifiant de manière hallucinante les actes de La Main de Dieu au travers d'une scène mettant face à face Matthew McConaughey et Powers Boothe. Et l'on apprend d'un seul coup que les personnes assassinées étaient d'authentiques démons. La conclusion du film, complètement barrée, finit ainsi d'achever la transformation d'un film d'horreur intimiste en «film de super-héros divin».

Œuvre foncièrement brute, à l'esthétique et à la mise en scène inspirées, **Emprise** est un film tourmenté, travaillé par le fond de sauvagerie et de fanatisme qui se terre dans l'inconscient collectif américain. Un cauchemar gothique et quasiment indéfendable, qui met à jour de manière décomplexée le fondamentalisme larvé de son auteur. Un film qui fait VRAIMENT peur.

Arnaud BORDAS

FRAILTY. USA. 2001. RÉAL.: BIL. PAXTON. SCÉN.: BRENT HANLEY. DIR. PHOT.: BILL BUTLER. MUS.: BRIAN TYLER. PROD.: DAVID KIRSCHNER, DAVID BLOCKER ET COREY SIENEGA POUR LIONS GATE FILMS. INT.: BILL PAXTON, MATTHEW MCCONAUGHEY, POWERS BOOTHE, MATTHEW O'LEARY, JEREMY SUMPTER... DUR.: 1H40. DIST.: CTV INTERNATIONAL. SORTIE LE 15 MAI 2002.

Jeff Bridges ont vraisemblablement décidé de prendre les choses en main. Résultat : le premier nous fait un numéro à la **Rain Man**, avec lunettes de soleil, vêtements minables et sourire béat en prime, tandis que le deuxième (visiblement passionné par les enjeux du film) semble s'emmerder correctement. Les deux acteurs passent le film, immobiles, à regarder dans le vague en prenant des airs concernés. Et pendant ce temps, le spectateur sombre peu à peu dans les bras de Morphée. Je n'invente rien : le gars assis à côté de moi s'est endormi pour se réveiller en fin de projection, en me demandant *«Alors ? C'était un faucon ou un extraterrestre ?»*. Je n'ai pas su quoi lui répondre. À vrai dire, le seul moment dont je me rappelle clairement est cette scène mémorable où Spacey-Prot mange une banane en entier, avec la peau, dans un plan-séquence interminable. N'importe quoi.

Arnaud BORDAS

USA. 2001. RÉAL.: IAIN SOFTLEY. SCÉN.: CHARLES LEAVITT D'APRÈS LE ROMAN DE GENE BREWER. DIR. PHOT.: JOHN MATHIESON. MUS.: ED SHEARMUR. PROD.: LAWRENCE GORDON ET LLOYD LEVIN POUR IMF INTERMEDIA FILMS ET LAWRENCE GORDON PRODUCTIONS. INT.: KEVIN SPACEY, JEFF BRIDGES, MARY MCCORMACK, ALFRE WOODWARD, DAVID PATRICK KELLY... DUR.: 2H05. DIST.: UIP. SORTIE LE 8 MAI 2002.

LE ROI SCORPION

LE ROCK DU PAGNE

Memnon est très méchant et ressemble à un dealer californien avec sa barbe de trois jours soigneusement entretenue. Tyran régnant sur la cité de Gomorrhe, il extermine les tribus du désert. Vouées à l'extinction, celles-ci engagent un assassin nommé Mathayus pour estourbir le sorcier qui guide Memnon dans ses campagnes. Mathayus enfourche alors son fidèle chameau et franchit les murs ennemis. Surprise: le sorcier est en fait une sorcière, et bandante qui plus est! N'écoutant que son attribut viril, notre fier guerrier la kidnappe pour attirer Memnon dans son sillage.

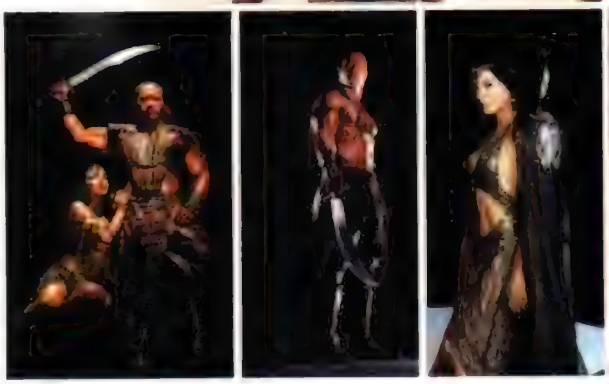
Spin-off du **Retour de la Momie**, où Mathayus nous était présenté lors d'un somptueux prologue, **Le Roi Scorpion** assure la succession de **L'Épée sauvage**, **Conan le Destructeur**, **Kalidor** et **Kull le Conquérant**, mémorables nanars de l'heroïc-fantasy musclée. Il peut même se vanter d'être le pire des quatre. Ça commence très fort avec l'arrivée de The Rock au son de guitares heavy-metal, flanqué de son frère, joué par le comparse indien de Lorenzo Lamas dans la série *Le Rebelle*. Après ça, le catcheur bovin écrase des fourmis rouges avec son menton, s'allie avec des compagnons pittoresques (un voleur qui sort des vannes, un petit garçon sautillant, un inventeur gâteux) et fait plein de mimiques appuyées pour signifier qu'il n'est pas content, qu'il a mal ou qu'il a très envie de saillir femelle. Pendant ce temps-là, Michael Clarke Duncan se déguise en courtisane, Kelly Hu joue comme une porno-star et le bad guy arrête des flèches en tapant des mains.

Bon, évidemment, il y a pas mal d'action avec plein d'épées qui tournoient, des chevaux qui cataclopent et quelques prises de catch (The Rock oblige). Problème, la réalisation du film a été confiée à Chuck Russell, soi-disant passionné par les swashbucklers de l'âge d'or des studios. Il effectue ici un travail pitoyable, ce qui n'a rien d'étonnant si on comptabilise les joyaux qui ont jusqu'ici orné sa carrière: **Freddy 3**, **Le Blob**, **The Mask**, **L'Effaceur** (l'un des plus mauvais Schwarzie), **L'Élue**, autant de titres qui prouvent son statut de fonctionnaire hollywoodien dénué de talent. On pouvait croire que le fait de tourner un film à grand spectacle s'inscrivant indirectement dans un genre censé le motiver allait y changer quelque chose, mais non: le filmage du **Roi Scorpion** est pitoyable et n'atteint même pas le niveau de celui d'un épisode de *Xena*, mal secondé par une photo très laide, des combats réglés n'importe comment et une musique tout juste acceptable. Comme si cela ne suffisait pas, on a droit à une armada de citations lourdingues: **La Momie** bien sûr, mais aussi **Conan** et un emprunt particulièrement gratiné à **Indiana Jones et le temple maudit**. On sait par ailleurs que Stephen Sommers, producteur et co-scénariste du film, a dû intervenir afin d'essayer de sauver le métrage. Il a donc réalisé la séquence d'ouverture, où The Rock pénètre dans une hutte par le toit et fracasse les faciès patibulaires des barbares qui l'occupent. Peine perdue: la scène souffre d'une mise en scène bâclée qui annonce d'emblée le désastre qui va suivre.

Aussi mauvais soient-ils, les quatres titres cités plus haut en référence possédaient tout de même quelques qualités: **L'Épée sauvage** était savoureusement paillard, **Conan 2** et **Kalidor** comportaient quelques belles prises de vue tandis que **Kull**, assez respectueux des textes de Robert Howard, bénéficiait d'un bad guy charismatique en la personne de Thomas Ian Griffith. Pour **Le Roi Scorpion**, on a l'impression que tout a été nivelé par le bas, comme si les producteurs n'avaient conçu leur film que pour des fans de catch et de hard-rock d'emblée considérés comme des crétins. C'est d'autant plus dommage que ces mêmes producteurs ont signé récemment l'excellent téléfilm *Attila*: un script en béton, un casting solide (Gerard Butler, Powers Boothe) et une réalisation efficace en faisaient un spectacle fréquemment ponctué de belles envolées épiques. L'objectif avoué du **Roi Scorpion** était de faire de The Rock le nouveau Schwarzie à travers un grand film à la **Conan**. Résultat: plantage dans les grandes largeurs!

Cédric DELELÉE

THE SCORPION KING. USA. 2001. RÉAL.: CHUCK RUSSELL. SCÉN.: STEPHEN SOMMERS, WILLIAM OSBORNE, DAVID HAYTER & JONATHAN HALES. DIR. PHOT.: JOHN R. LEONETTI. MUS.: JOHN DEBNEY. PROD.: STEPHEN SOMMERS, SEAN DANIEL, JAMES JACKS & KEVIN MISHER POUR ALPHAVILLE/ STEPHEN SOMMERS/ MISHER FILMS. INT.: DWAYNE « THE ROCK » JOHNSON, STEVEN BRAND, MICHAEL CLARKE DUNCAN, KELLY HU, BERNARD HILL... DUR.: 1H30. DIST.: UIP. SORTIE LE 30 AVRIL 2002.



De haut en bas et de gauche à droite: « The Rock » et Michael Clarke Duncan s'envoit des bananes dans la tronche.
«The Rock » et sa copine Kelly Hu prennent la pose comme des bêtes.
Le méchant Memnon (Steven Brand) complote comme un sagouin... Bref, trop bien, Le Roi Scorpion!

MEMENTO MORI

SOUVIENS-TOI DES MORTS

De nos jours, deux adolescentes partagent une histoire d'amour tendre, mais dangereusement exclusive. D'abord, leur passion survit au handicap de Shi-Eun (Lee Young-jin), qui est malentendante, et à l'infidélité de Hyo-Shin (Park Yeh-jin), qui trompe sa camarade avec un professeur mâle. Mais, quand sur leur liaison est levé le sceau du secret, leur bonheur se dissout instantanément dans les eaux pleines de poison de l'opprobre populaire. La Corée ne parvenant pas à se débarrasser de ses tabous ancestraux, le culte de Lesbos est là-bas logiquement sujet à la raillerie et au rejet. Ce fardeau est évidemment bien lourd à porter pour des femmes-enfants ne sachant pas encore maîtriser leurs sentiments. L'extraordinaire puissance de ces derniers permettra à Hyo-Shin, après son suicide, de venir hanter l'esprit de celle qui l'a trahie. Reste à savoir si le désir du spectre est de continuer à aimer, ou bien punir, celle avec qui il a tourné la plus belle page de sa vie…

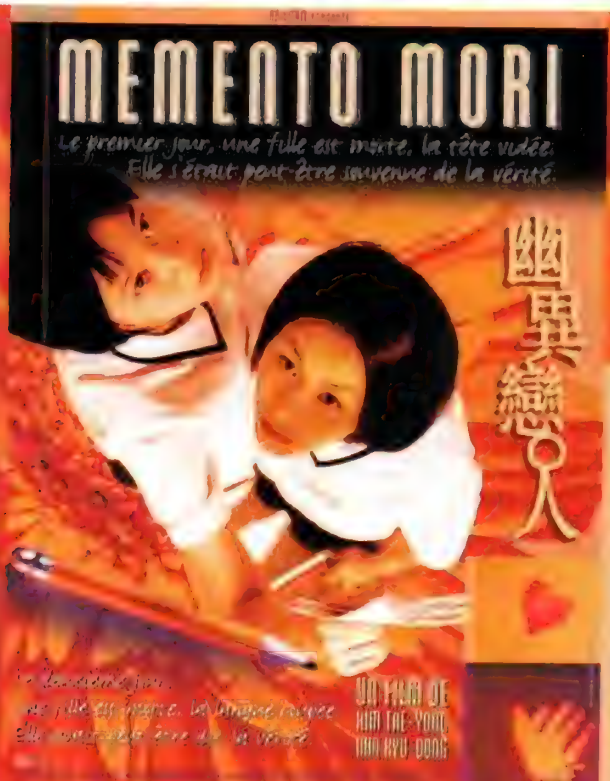
Le film de Min Kyu-Dong et Kim Tae-Yong fut initialement conçu comme la séquelle de leur plus fameux court-métrage, **Her Story**, un drame violent, critique, intimiste et beau. C'est Lee Chun-yeon, le producteur de **Whispering Corridors** (une ghost story se déroulant déjà dans un lycée pour jeunes filles) qui infléchit le scénario de **Memento Mori**, espérant ainsi renouer avec le succès de son long-métrage précédent. Le métrage devait donc ressembler à une version zen de **Carrie** filmée au Pays du Matin Calme. Malheureusement, toute excitante quelle soit, la vision de Lee Chun-Yeon a interdit aux réalisateurs de porter toutes leurs idées sur l'écran (ils étaient déjà handicapés par la censure leur demandant de zapper les scènes trop suggestives sur les plans émotionnels et sexuels, ce qui explique quelques faux-raccords et autres ellipses aux contours mal dessinés). Cependant, en dépit des obstacles mis sur leur chemin par les apparatchiks, Min Kyu-Dong et Kim Tae-Yong sont parvenus à imprimer sur leur film l'érotisme et la subversion, même si on sent à tout instant qu'ils auraient souhaité pousser plus loin leur exploration d'une dramaturgie « shakespearienne ». Impeccablement photographié, **Memento Mori** révèle dès la scène d'ouverture sa véritable nature: un livre d'images sensuelles obsédées par le spleen. Un premier baiser à même une bouche ensanglantée, un oiseau rouge qui rend toute une classe hystérique, Hyo-Shin déclinant la philosophie de Lao-zi, un journal intime décoré comme une petite boite à musique ou un livre de sort maléfique… Le rythme de **Memento Mori** est aussi lancinant que celui d'un mantra. Dans ce contexte, la justesse et l'extrême violence de la performance des comédiennes offre un contraste saisissant. De l'aveu des réalisateurs, elles étaient presque toutes homophobes au début du tournage, héroïnes y compris. Leurs haines, leurs hésitations, leur cynisme, leur désarroi et leur embrigadement sont donc authentiques. Dans ces conditions, on peut penser que confronter l'irréalité, l'âpreté et la pureté des passions adolescentes à la crudité du monde concret aurait suffi à faire de **Memento Mori** un film, littéralement, fantastique. D'un autre côté, si elles n'avaient pas été diluées dans une « solution » horrifique, nous n'aurions jamais pu vous parler des qualités de cette œuvre si joliment enluminée.

Bertrand ROUGIER

CORÉE DU SUD. 1999. RÉAL.: KIM TAE-YONG ET MIN KYU-DONG. NT.: KIM MIN-SUN, PARK YEH-JIN, LEE YOUNG-JIN, PAEK CHONG-HAK. .. DUR.: 1H37. DIST.: AD VITAM. SORTIE LE 8 MA 2002.

À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM LE 8 MAI

www.mementomori-lefilm.com



JEU GRATUIT
MEMENTO MORI

35 PLACES DE CINÉMA POUR 2 À GAGNER

MAD MOVIES

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

TEL.

Extrait du règlement : Jeu gratuit sans obligation d'achat, organisé du 06/05/2002 au 20/05/2002, ouvert à toutes les personnes résidant en France métropolitaine, à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer ce bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 20/05/2002 (le cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : Mad Movies/CPF 17 rue Rodier 75009 Paris. Les réponses illisibles, incomplètes ou raturées seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 22/05/2002 à midi au siège du magazine, 17 rue Rodier, 75009 Paris. Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone. Lots à gagner : 35 places de cinéma pour deux personnes pour le film Memento Mori. Il n'est pas prévu d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés.
La société Custom Publishing France ne peut être tenue pour responsable de l'usage des lots, des pertes ou retards de courrier pour les lots envoyés par voie postale, ni des lots gagnés, ni des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Tous les frais de participation au jeu, renvoi des bulletins de participation et de demande de règlement seront remboursés sur la base du tarif lent en vigueur (base 20 g) sur simple demande écrite adressée au journal avant le 15/06/2002. Conformément à la loi Informatique et Libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de rectification et de retrait des informations les concernant. La liste des gagnants sera publiée dans le numéro de juin de Mad Movies.

BONES

ATTENTION, CHIEN MÉCHANT

Cela fait maintenant une bonne dizaine d'années que le Rap est rentré dans les mœurs au point de devenir une des industries musicales les plus lucratives. On ne compte plus les royalties que certains des artistes de la West Coast ont pu engranger en quelques phrasés et autres samples bien sentis. Évidemment, cet état de fait ne devrait pas nous intéresser ici, même si la plupart des rappeurs n'avaient pas des velléités cinématographiques. Non contents d'avoir ardemment investi les soundtracks d'une bonne poignée de grosses productions (dernièrement **Blade II** et **Training Day**) au cours de la dernière décennie, les rappeurs désirent également tenir la tête d'affiche dans des gros projets qui sentent bon la sueur de slip made in B-movie. En effet, pour un Eminem qui se paye un réalisateur respectable en vue de filmer sa biographie (le Curtis Hanson de **L.A. Confidential** pour **8 Mile**, actuellement en post-prod), combien d'autres ne cachent absolument pas leur désir de flinguer à tout va ? Ice Cube s'en va ruiner du martien pour John Carpenter, Ice T s'investit dans une tripotée de produits direct-to-video et Master P produit et réalise lui-même ses actioners surcouillus dont nous bassine le père Granger à longueur d'Impact. Le cas qui nous intéresse aujourd'hui est celui de Snoop Dogg. Pas forcément le plus talentueux des acteurs (ni même des rappeurs), le Dogg, encore moins que ses collègues, n'aura jamais caché ses influences en provenance d'une sous-culture typiquement californienne. Après s'être fait connaître en reprenant des samples entiers du grand George Clinton, on le découvre ainsi dans une multitude de caméos (**Caught Up**, **Training Day**, **Baby Boy**) et en tête d'affiche d'un direct-to-video signé Albert Pyun (Orson Welles dans le dico cinoche de Damien Granger). Les bénéfices de ce dernier film, **Urban Menace**, auront très certainement marqué les esprits : pour un budget de misère, le cinéaste et sa star se payent une DV, filment un script non écrit en deux après-midi et parviennent presque à foutre une branlée à la plupart des blockbusters qui auront eu le malheur de sortir en vidéo au même moment. Le plus balèze dans l'histoire, c'est finalement de constater la manière dont les rappeurs ont pu, par le biais du Rap et de la vidéo, se créer des empires monstrueux dont ils sont les seuls maîtres, distribuant ainsi leurs disques et leurs films à travers le même label, souvent simultanément. Pour enfoncer le clou, Snoop Dogg va encore plus loin dans la sous-culture en produisant **Doggystyle**, long clip porno toujours réservé au marché vidéo. Énorme succès, bien entendu.

Forcément, il aura fallu peu de temps pour le voir débouler comme tête d'affiche dans un film d'exploitation déguisé en gros B-movie plein de pèzes. Effectivement, le **Bones** qui sort aujourd'hui sur nos écrans n'est rien d'autre qu'un retour aux anciennes valeurs hollywoodiennes directement issues de la blaxploitation. En effet, pour avoir clairement marqué son territoire, le Dogg se met à intéresser les exécutifs des studios qui visent certes la rentabilité immédiate, mais également le monopole du marché. Pas question donc de lui offrir les rênes d'un projet qui tourne pourtant autour de lui et dont l'éventuel succès lui sera entièrement redevable (surtout en vidéo, étant donné la contre-performance du film au box-office US). Le rappeur incarne ici Jimmy Bones, un mac local qui se fait dessouder en 1979 et revient plus de vingt ans plus tard pour retrouver ses assassins. Intrigue classique donc, dont le traitement ne déviera pas tellement d'une des stars

Des blacks, du gore, du Rap et Snoop Dogg... Bones, quoi !

maison de la firme productrice New Line. En effet, **Bones** fait largement penser à une version black d'un bon gros **Freddy** des glorieuses eighties. Du gore mais pas trop, des punchlines qui visent l'effet comique, des apparitions du croquemitaine à intervalles réguliers... Aux commandes, Ernest Dickerson (**Que la chasse commence**, déjà avec Ice T) livre un pur produit d'une qualité proportionnelle à celle de sa filmographie, c'est-à-dire sans grande inspiration mais avec un certain souci de la manufacture. Ce dernier est donc là pour filmer ce qu'on lui a demandé de filmer : les poses assassines de sa star qui voit ici une bonne occasion pour se la péter un bon coup. À la limite, vu que c'est exactement ce que l'on est venu voir, on ne s'en plaindra pas trop. Mais force est de reconnaître que le plus intéressant de l'affaire reste encore les raisons pour lesquelles elle a été montée.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2001. ERNEST R. DICKERSON. SCÉN.: TIM METCALFE ET ADAM SIMON. DIR. PHOT.: FLAVIO LABIANO. MUS.: ELIA CMIRAL. PROD.: LLOYD SEGAN, PETER HELLER ET RUPERT HARVEY POUR HELLER HIGHWATER PRODUCTIONS/NEW LINE CINEMA. INT.: SNOOP DOGG, PAM GRIER, MICHAEL T. WEISS, CLIFTON POWELL, RICKY HARRIS, BIANCA LAWSON, MERWIN MONDESIR, SEAN AMSING... DUR.: 1H35. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 22 MAI 2002

APPARITIONS

MA FEMME S'APPELLE REVIENT...

Apparitions fait partie de ces films qui recyclent une formule rentable dans le seul but de relancer la carrière d'un comédien (ici Kevin Costner, dont le dernier succès populaire remonte à **Bodyguard**, il y a dix ans) : les producteurs d'**Apparences** et de **Sixième sens** nous refont donc le coup du mélo surnaturel à la **Ghost** en espérant que la sauce prenne... Chef du service des urgences d'un hôpital de Chicago, Joe Darrow est inconsolable depuis que sa femme Emily est morte lors d'une mission humanitaire au Venezuela. Son corps n'ayant jamais été retrouvé, il n'arrive pas à admettre sa disparition. C'est alors que des patients ayant connu des expériences post mortem rapportent à Joe ce qui semble être des messages que lui adresse Emily. Les étranges phénomènes qui se produisent dans sa maison achèvent de convaincre Joe qu'elle tente de communiquer avec lui depuis l'au-delà. Il décide de se rendre sur les lieux de l'accident qui lui a coûté la vie...

Le problème d'**Apparitions** n'est pas tant son script intéressant mais mal goupillé que le traitement qui lui est infligé par Tom Shadyac, jusqu'ici abonné aux comédies familiales pas drôles (**Professeur Foldingue**, **Menteur Menteur**, **Docteur Patch**). Totalement dépourvu de suspense, le film enchaîne d'interminables scènes de dialogue pauvrement filmées. Les manifestations surnaturelles ne bénéficient d'aucune mise en place : censées faire peur, elles provoquent au mieux un haussement de sourcil. On est donc bien content quand Joe part pour l'Amérique Latine, ne serait-ce que parce que le décor

change et que le rythme daigne s'accélérer un peu. On a même l'espoir, pendant une minute, que la révélation finale pourrait bien être carrément flippante, faisant de l'épouse parfaite de son vivant un monstre d'égoïsme dans la mort. Déception puisqu'à l'arrivée, la morale est sauve et le futur radieux...

Le seul rescapé de l'entreprise, c'est Kevin Costner, très attachant en veuf rongé par le doute et le chagrin. Il est le seul bon souvenir qu'on gardera de ce ratage qui ne risque malheureusement pas d'optimiser son éventuel come-back... Allez, Kevin, encore un effort, tu dois y arriver !

Cédric DELELÉE

DRAGONFLY USA. 2001. RÉAL. TOM SHADYAC. SCÉN. DAVID SELTZER, BRANDON CAMP & MIKE THOMPSON. DIR. PHOT. DEAN SEMLER. MUS. JOHN DEBNEY. PROD. MARK JOHNSON, TOM SHADYAC, ROGER BIRNBAUM & GARY BARBER POUR GRAN VIA/ SHADY ACRES/ UNIVERSAL PICTURES & SPYGLASS ENTERTAINMENT. INT. KEVIN COSTNER, KATHY BATES, LINDA HUNT, JOE MORTON, SUSANNA THOMPSON... DUR. 1H44. DIST. GBVI. SORTIE LE 5 JUIN 2002

Attention, Kevin Costner va plier une feuille... Suspense !

AVIS CHIFFRÉS

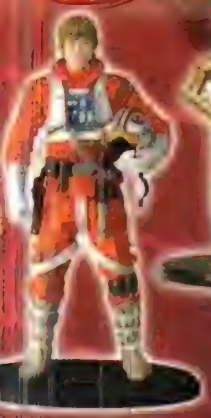
0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
AVALON		3 Malgré la scène d'ouverture et la musique, un film décevant et prétentieux.			6 Le premier film pour les authentiques nerds conçu par un authentique nerd.	5 Il est vraiment très fort ce Mamoru Oshii !	5 Contemplatif et émouvant. Logiquement beau...	6 À voir absolument pour comprendre le sens véritable du mot chef-d'œuvre.	
BONES				1 Quel acteur ce Snoop !	2 Un démarquage black de Freddy Krueger qui n'exploite son potentiel que dans sa dernière bobine.	4 Big Snoop Dogg doin' his thang, naw mean. Strictly fo' da homeys !	3 Exactement ce à quoi on s'attendait : sympathiquement nul...		
L'ÉCHINE DU DIABLE		6 Un film d'une beauté et d'une cohérence proprement hallucinantes.	5 Du gothique crépusculaire intense et émouvant.	6 C'est maintenant officiel. L'Espagne est la nouvelle terre promise.	6 Probablement le plus beau film de l'année.	6 Del Toro vient de se lancer un sacré défi. Il va avoir du mal à faire mieux !	6 Del Toro a accompli ce qui prendrait des années chez certains cinéastes aguerris.	5 Pour ceux qui en doutait, la confirmation qu'un cinéaste est né.	
EMPRISE		5 Un film de fou, au sens propre.	5 Un por diamant noir qui marque la naissance d'un cinéaste exceptionnel		0 Un effroyable, et plutôt bien fichu, film d'intégriste.				
FEMME FATALE		2 De Palma tourne en rond et, pour la première fois, provoque un ennui certain.	4 Qu'il est bon de retrouver le De Palma des années 80 !	4 De Palma se dévoile, vulgaire, précieux, onirique, et les rats « depalmistes » quittent le navire.	1 Un exercice de style pauvre et d'une triste vulgarité.	2 C'est clair, De Palma bave devant ses actrices. Nous aussi, mais c'est tout !	3 1/ DePalma se fait vieux. 2/ DePalma se fait mystique. 3/ Je pleure....	4 Version hitchcockienne de La Princesse et la pute. Que du bonheur...	
LA MACHINE À EXPLORER LE TEMPS	2 Gros Z à 100 millions de dollars.	1 Le temps n'a jamais été aussi long à remonter...	3 Dommage que la romance du début ne dure pas tout le film, parce que le reste...		2 Un téléfilm Hallmark un peu en dessous de la moyenne.	1 Juste pour ce plan magnifique sur la lune qui se fissure			
LE ROI SCORPION		0 Le prototype même du chef d'œuvre maudit !... Non, je déconne...	0 Une insulte à l'heroic-fantasy. Destination : poubelle !	0 Avec Galabru et De Funès, à la rigueur, ça l'aurait fait.	4 C'est rigolo.		0 Pas assez de catch et de commentaires en québécois. Hulk Hogan aurait fait mieux !	1 Kelly Hu est méga-bonne. Voilà, voilà...	
MONSTRES ET CIE	6 Pixar, ça doit vouloir dire génie en anime-langue.	5 Dans la gueule, Shrek !		5 Un dernier plan qui lui vaut sa note d'excellence.	5 Presque aussi génial que les autres films Pixar.	6 D'ici 5 ans, Pixar ne réalisera plus que des chefs-d'œuvre.	5 Jamais débilitant envers son public : la trademark Pixar.	5 Franchement déçu. Le film n'est même pas génial, seulement excellent.	
PANIC ROOM	4 Formidable exercice de genre.	3 Fincher continue d'expérimenter dans le vide.	2 Un Hollywood Night superbement filmé et très con.	4 Cadres superbes, photo superbe... et après ?	5 Fincher profite d'une commande pour expérimenter comme un furieux. Passionnant.			3 Comme toujours, Fincher passe à côté de l'essentiel.	
RESIDENT EVIL	2 Juste pour le joli jeu de jambe de Milla. Le reste est une insulte aux fans du jeu.	4 Le genre de film dont on voit davantage les qualités que les défauts. Bonnard !		3 Anderson invente le gore propre.	3 Les morts-vivants sont nuls, ce qui est un peu gênant pour un zombie movie...	3 Un film quelque peu décevant, mais qui laisse de bons souvenirs.	2 Superbe intro de 15 minutes et magnifique plan final. Au milieu : que dalle !	3 Respecter les amateurs du jeu ne fait pas forcément un bon film	
ROLLERBALL	1 Ce n'est pas le film de McT, soit, mais faut bien juger ce qui est à l'écran !	4 Un McTiernan qui boite, c'est plus beau qu'un Jewison qui parade.	4 Malgré les apparences, 100 % McTiernan. Hargneux et bourré de fulgurances jouissives.	4 On n'aime pas trop Guy Debord à la MGM. N'empêche, difficile de couper les pattes aux géants.	3 McT a transformé un tract inspiré en brûlot révolutionnaire. Choisis ton camp camarade !	1 Pas réalisé, pas écrit pas joué. Need I say more ?	5 Le Starship Troopers de McT. Forcément, ça calme !	2 McTiernan est génial, donc pas d'excuses	
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU	4 Je ne connais pas l'univers de Tolkien, je me suis senti exclu. Mais c'est beau.	6 La rencontre d'un auteur et de son sujet. Total chef d'œuvre !	6 Quand voir un film devient une sensation orgasmique.	4 Au-delà du fantasme..	3 Plutôt assez génial malgré une légère déception.	3 Je l'avoue, j'y croyais pas. Mais quel film !	5 On ne peut pas mettre plus !	6 Plus qu'un film, c'est l'acceptation d'une utopie, un rêve prenant vie	
LE VOYAGE DE CHIHIRO		6 Poétique, gracieux, beau, marrant, profond, mystérieux, délicat, inspiré, émouvant, fou...		6 Un jour, qui sait, Miyazaki réalisera un film tout juste correct.	6 Un rêve éveillé. Littéralement.		5 Moins définitif que Princesse Mononoke mais bon, on chipote là...	6 Extraordinairement beau et sensé. La grande classe !	

L'ACTUALITÉ CULTE DES COLLECTIONNEURS
MAI 2002

VIDEOPOLE

STAR WARS


259 €
239 €
LUKE SKYWALKER

C 3PO

279 €
EMPEROR PALPATINE

225 €
STORMTROOPER

225 €
ROYAL GUARD

Statuettes en résine peintes à la main et numérotées. 30 cm environ. Série limitée à 1 000 ex. pour l'Europe. Livrées avec leur certificat d'authenticité.

729 €
JABBA THE HUTT
JABBA ET LEIA sont vendus séparément

199 €
PRINCESSE LEIA

Jabba thrifter
750 ex. 15 kg, 65 x 45 cm

599 €
SABRE LASER LUKE SKYWALKER

"Réplique à taille réelle en aluminium, limitées à 1500 pièces pour le modèle du blaster et 2500 ex. pour le sabre. Livré dans une boîte présentoir avec n° de série et certificat d'authenticité de Lucasfilms".
DISPONIBLE FIN MAI

799 €
BLASTER METAL HAN SOLO

SPIDER-MAN

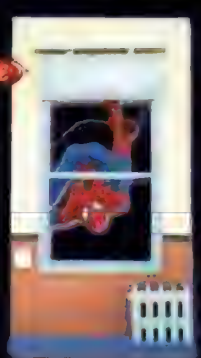
83 €
BUSTE SPIDER MAN ULTIMATE
16 cm. 10000 ex.
BUSTE SPIDER MAN ULTIMATE EDITION SPECIALE prix : 199 €

89 €
SPIDER-MAN STATUETTE DEBOUT BOWEN
13 cm

83 €
SPIDER-MAN / PETER PARKER BOWEN
13 cm.

289 €
Buste résine en taille réelle de 30 cm environ, magnifique réalisation d'Axel Ross et Mike Hill
AMAZING SPIDER-MAN BUSTE TÊTE

119 €
SPIDER-MAN BUILDING
15 cm


169 €
SPIDER-MAN FENETRE
28 cm. 3333 ex.

LA SELECTION "CULTISSIME"

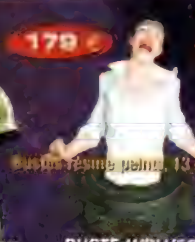
29 €
Réédition 9 cm
CASIMIR ET HIPPOLYTE

59 €
59 €
Statuettes vinyl 30 cm avec bras articulés. Editions limitées de 3000 ex.
DISPONIBLE FIN MAI
GOLDORAK

ACTARUS

38 €
CASIMIR
Casimir résine 16 cm

79 €
SILVER SURFER BOWEN


179 €
Buste résine peint, 13 cm environ
BUSTE WOLVERINE ORIGINES

189 €
BUSTE CAPTAIN AMERICA

Réalisés par les ateliers de la Monnaie de Paris

59,90 €
ANNEAU BRONZE DORÉ

649 €
ANNEAU OR 18K

30 €
SPAWN VII

15 €
Figurines PVC peinturées avec au moins 10 points d'articulation.
WINGS OF REDEMPTION SPAWN

Catalogue disponible sur simple demande
Toute l'actualité des collectionneurs avec Star Wars, Spider-Man, Spawn...

MAGASIN - 12 BIS AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS - M°PLACE DE CLICHY
OUVERT : LUNDI 14H-20H • DU MARDI AU JEUDI 12H-20H • VENDREDI ET SAMEDI 11H-20H

VENTE PAR CORRESPONDANCE DU LUNDI AU VENDREDI DE 12H A 20H AU 01 42 94 24 78 • + DE 4000 RÉFÉRENCES DISPONIBLES

PRODUITS	REF.	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL

LIVRAISON ET PORT : Vidéopole vous livre en COLISSIMO suivi sous 2 à 3 jours à réception de votre commande (dans la limite des stocks disponibles). Voir ci-dessous.

SOUS-TOTAL
Frais de port et d'emballage
TOTAL A PAYER

Montant de votre commande TTC	Frais de port TTC* (conditionnement, assurance, livraison compris)
- de 30€	5.5€
de 30 à 150€	7.5€
+ de 150€	14.5€

*valable pour la France métropolitaine. Autres destinations nous consulter

☐ chèque JE JOINS MON RÉGLEMENT À L'ORDRE DE VIDÉOPOLE
☐ CB n° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐
Date de validité ☐☐ ☐☐ Signature obligatoire

PDMM5/02

NOM : ..... PRÉNOM : .....
ADRESSE : .....
CODE POSTAL : ..... VILLE : .....
TEL : ..... NÉ(E) LE : ..... e.mail : .....

Je désire recevoir le prochain catalogue ☐
Je désire être informé des prochaines offres Vidéopole ☐

Deuxième offensive : LE CALME AVANT LA TEMPÊTE

SPIDERMAN
DE SAM RAIMI

OUI, ON A VU **SPIDERMAN**. OUI, C'EST BEL ET BIEN UN FILM DE SAM RAIMI ET ENCORE OUI, C'EST DÉFINITIVEMENT L'ADAPTATION RÊVÉE. MALGRÉ TOUT, LE FILM RÉSERVE SON LOT DE SURPRISES TOUT À FAIT ÉTONNANTES ET DE DÉFAUTS MINEURS SUR LESQUELS NOUS REVIENDRONS LORS DE LA SORTIE DU FILM LE 12 JUIN PROCHAIN. EN ATTENDANT, SOUS FORME D'EN CAS, VOICI LES INTERVIEWS DES ACTEURS PRINCIPAUX QUI, À N'EN POINT DOUTER, PARTAGENT LEUR PART DE RESPONSABILITÉS DANS LA RÉUSSITE EXEMPLAIRE DE CE GRAND FILM INTIMISTE AUX ALLURES DE BLOCKBUSTER FULGURANT. NE PAS LIRE AFIN DE GARDER LA SURPRISE INTACTE...

INTERVIEW TOBEY MAGUIRE

MONSIEUR ARAIGNÉE

TOBEY MAGUIRE N'EST PAS CONVAINCANT DANS LE RÔLE DOUBLE DE PETER PARKER/SPIDERMAN. IL EST TOUT BONNEMENT STUPÉFIANT ! AUTANT À L'AISE DANS LE COTÉ « GEEK » DU PERSONNAGE QUE DANS SA MATURITÉ FINALE, CE JEUNE ACTEUR DE 27 ANS POSSÈDE DERRIÈRE LUI UNE CARRIÈRE QUI LE PRÉDESTINAIT PLUS OU MOINS À CE RÔLE DE JEUNE NAÏF IDÉALISTE. **HARRY DANS TOUS SES ÉTATS**, **PLEASANTVILLE**, **WONDER BOYS** ET MÊME LA VOIX DU JEUNE CHIOT RÊVANT DE DEVENIR ESPION DANS LA COMÉDIE **COMME CHIENS ET CHATS**... AUTANT DE RÔLES QUI LUI AURONT SERVI D'ÉCHAUFFEMENT POUR LE GRAND « RIDE » INTIMISTE DE SAM RAIMI !

Le* Spiderman *de Sam Raimi est la première adaptation du comics au cinéma. Que pensez vous de l'attente particulière des fans sur ce film ?

Je ne sais pas vraiment. Il y a beaucoup de gens qui attendent ce film à cause du personnage, qui en ont une idée très précise ainsi que de la manière de l'aborder. Personnellement, je suis très fier du film et je pense que nous avons accompli du très bon travail. Je ne connais pas le comic-book sur le bout des doigts, je n'ai lu que les quatre premières années, mais l'essence me semble tout à fait préservée. C'était, je pense, le principal. En ce qui concerne les fans, je pense que Sam Raimi est le choix idéal pour réaliser **Spiderman** car c'est un véritable fan du comics d'origine, depuis très longtemps maintenant. Un fan de Spiderman qui se retrouve ainsi aux commandes du film, représente les autres fans du personnage, et surtout comprend parfaitement la psychologie de Peter Parker dans le sens où, tout petit déjà, il lisait les comics en rentrant de l'école et s'identifiait très intimement au personnage. Je pense qu'il représente en quelque sorte la personne pour laquelle ce comics a été créé. Et plusieurs années plus tard, le voilà en train de prendre toutes les décisions, notamment sur les libertés par rapport au matériau d'origine. Je pense que ces libertés étaient nécessaires, mais également que les nouvelles idées de Sam sont très proches de l'esprit qui caractérise Spiderman. C'est vrai que les fans n'ont pas apprécié le fait que nous retirions les réservoirs de toiles pour les remplacer par une matière organique mais je pense que ses choses sont prises un peu trop sérieusement, dans le sens où il ne s'agit que de détails matériels. Même chose pour l'araignée génétiquement modifiée qui mord Peter. Dans le comics, elle est radioactive mais une telle idée ne passerait pas trop aujourd'hui, dans le sens où la menace radioactive n'est plus la même qu'il y a quarante ans. Tout cela fait partie des modifications nécessaires, d'une part à cause de l'époque, d'autre part, à cause de l'adaptation sur grand écran.

Tobey Maguire dans le rôle double de Peter Parker et Spiderman. Un jeune homme dont les supers pouvoirs représentent surtout une malédiction qui va toucher ses proches...

Vous avez lu le premier traitement de James Cameron, qui devait réaliser le film à une époque. Vous auriez accepté de le faire avec lui ?

J'ai déjà rencontré James Cameron par le passé et c'est quelqu'un de très sympathique, il l'a été vis-à-vis de moi en tout cas. J'imagine que les histoires concernant sa tyrannie sur les plateaux s'expliquent par le fait qu'il soit passionné. Moi en tout cas, je le considère comme un très bon réalisateur. Je pense que son film aurait été excellent mais très certainement différent de celui de Sam. J'adore celui que nous avons fait ensemble alors il m'est très difficile de répondre à votre question...

Travailler avec Sam Raimi, c'est comment ?

Un bonheur. Ce type possède un sens de l'humour formidable, ce qui en fait une personne très agréable à côtoyer. En dehors de ça, sa grande force est de savoir collaborer avec les gens. Il m'encourageait tout le temps à partager mes idées avec lui, à faire partie de l'équipe créative, à développer le personnage à partir de ma propre personnalité. En abondant dans ce sens, en étant à l'écoute des gens, il est parvenu à déléguer autour de lui, ce qui était la meilleure chose à faire tant sa tâche a été colossale. Il m'a carrément dit : *« tu es mon associé sur ce coup-là, je compte sur toi pour transposer Spiderman sur grand écran »*. Il me demandait donc mon opinion à chaque fois qu'il avait une nouvelle idée. C'est vraiment le rêve quand on arrive à collaborer avec un type de son talent, surtout si ce dernier se trouve être en plus un être humain de qualité.

Concernant Spiderman en soi, avez-vous ressenti une certaine pression à l'idée de l'incarner à l'écran, qui plus est sur un film à très gros budget reposant sur vos épaules ?

C'est vrai que les plateaux étaient gigantesques et que le budget était assez conséquent mais pour tout vous dire, on a réussi à se créer une petite communauté de gens qui étaient là pour la même raison : faire le meilleur film possible. Une telle attitude positive vous met dans le bain direct... Vous savez, on a eu deux semaines de répétitions sur ce film, ce qui reste tout de même un luxe sur un film de cette taille, que certains pourraient considérer comme un blockbuster uniquement centré sur l'action. Ces deux semaines-là m'ont vraiment permis de créer une certaine intimité nécessaire avec Kirsten Dunst mais aussi de trouver les marques de mon personnage, de le comprendre encore mieux. De plus, lorsque je joue sur un plateau, je m'affaire très peu sur ce qui se passe autour de moi. À partir de là, je n'ai pas vraiment eu de soucis à me faire...

Vos rôles les plus connus vous montrent souvent dès le départ comme un jeune homme assez naïf, plutôt enfantin et très timide, mais qui acquiert de la maturité au fur et à mesure. Peter Parker fonctionne également de la sorte. C'est un thème qui vous touche ?

Vous savez, c'est du travail de réussir à accomplir une transformation durant le film. Je m'assieds avec le réalisateur, nous utilisons le scénario comme une sorte de plan et nous nous demandons comment on va rendre cette transformation crédible. Pour moi, il s'agit de se concentrer sur cet aspect du film tandis que lui doit me guider dans un ensemble dont il est le seul à vraiment connaître la globalité. Forcément, on se concentre sur les détails. Tout est une question d'échange, entre le réalisateur et moi, sur l'histoire que nous essayons de raconter ou le thème que nous tentons de faire passer. Ainsi, même en tournant les séquences dans le désordre, on parvient toujours à se fixer des repères qui nous permettent de savoir à peu près où nous en sommes. Je suis content que vous voyiez les choses de cette manière, car c'est effectivement ce qui me touche dans le rôle de Peter Parker, ce passage à l'âge adulte. C'est un garçon qui n'a pas tellement de problèmes, si ce n'est bien sûr ses déboires avec les brutes du lycée ou encore son amour pour une fille, mais ça ne le déprime pas plus que ça. À la fin du film, le voilà avec un fardeau sur les épaules, avec beaucoup de responsabilités, du fait de ses pouvoirs. Ce qui compte le plus pour moi, c'est qu'à la fin du film, on ne puisse plus tellement lui donner d'âge particulier du fait de sa maturité. Pour en revenir au thème dont vous me parlez, je tiens à dire que je choisis mes rôles pour différentes raisons. Prenez **Comme chiens et chats** par exemple, dans lequel je double le héros du film. J'ai décidé de faire ce film lorsque je me suis rendu compte un jour, en faisant une lecture pour les camarades de classe de mon petit frère, que je n'avais jamais encore tourné de films pour enfants. Peut-être **Pleasantville** à la limite. Mais il est certain que les enfants s'ennuieraient à **Wonder Boys** ou à **Chevauchée avec le diable** ! C'est vrai maintenant que j'ai interprété pas mal de personnages dans la veine dont vous me parlez, et je dirais que c'en est fini pour moi. Je commence déjà à être un peu vieux pour jouer des lycéens qui ont du mal à parler aux filles ! Je me suis longtemps identifié à ces personnages même si je n'ai plus tellement de problèmes avec les filles. Et puis bon, encore combien de personnages de la sorte avant que le public ne finisse par se lasser de moi ?!?

Doit-on en conclure que* Spiderman 2 *sera donc plus orienté sur la facette adulte du personnage ?

Je ne peux pas trop en parler à vrai dire mais bon, c'est déjà l'optique vers laquelle le premier film tend sur la fin. J'aime particulièrement l'idée que toute la problématique de Peter Parker vienne du fait que son alter ego lui crée des problèmes. Harry le considère comme son ami au moment où il jure la mort de Spiderman. Son dilemme est de combattre des super vilains qui entretiennent une relation avec lui dans le privé et de plus, il doit renoncer à l'amour qu'il porte à une fille pour continuer à assumer ses responsabilités. Tout cet aspect mélancolique m'a particulièrement attiré, d'autant qu'il nous permet de repartir sur d'autres bases pour la suite. Maintenant que les origines ont été racontées, on va devoir se concentrer sur ses moments de tragédies et ça me convient parfaitement.

Vous savez déjà quels vilains seront transposés dans le film ?

Nous avons déjà une petite idée... Quels sont vos vilains préférés ?

En dehors du Bouffon Vert, je dirais le Docteur Octopus, l'Homme-Sable, le Lézard et le Rhino...

Bon... On devrait pouvoir vous contenter avec une partie de ça !

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

INTERVIEW KIRSTEN DUNST
ENTRETIEN AVEC UNE « GIRL NEXT DOOR »

À PEINE ÂGÉE DE 20 ANS DEPUIS LE 30 AVRIL DERNIER, KIRSTEN DUNST POSSÈDE POURTANT UNE CARRIÈRE À FAIRE PÂLIR LES PLUS GRANDES ACTRICES HOLLYWOODIENNES. PAS MOINS D'UNE QUARANTAINE DE RÔLES À SON ACTIF DONT CERTAINS LUI PERMETTENT DE TENIR LA DRAGÉE HAUTE À TOM CRUISE (ENTRETIEN AVEC UN VAMPIRE), JAMES WOODS (VIRGIN SUICIDES), ROBERT DE NIRO (DES HOMMES D'INFLUENCE) ET ROBIN WILLIAMS (JUMANJI). QUESTIONS-RÉPONSES AVEC LA FILLE DONT VOUS ALLEZ BIENTÔT TOMBER AMOUREUX PAR ÉCRAN INTERPOSÉ.

Vous avez dû subir une compétition féroce pour obtenir le rôle de Mary Jane Watson. Comment avez-vous fait ?
Je pense que ce qui a plu à Sam Raimi, c'est l'alchimie entre Tobey et moi-même. L'histoire d'amour dans **Spiderman** représente le cœur même du film. Non seulement elle permet de contrebalancer les moments d'action intenses mais également de s'accrocher aux personnages et de faire vibrer la fibre émotionnelle de l'histoire. Automatiquement, il fallait que cette alchimie soit présente entre Tobey et l'actrice qui allait jouer le rôle de Mary Jane. C'est l'un des points auxquels Sam a accordé le plus d'importance, et c'est ce qui fait que le film ne ressemble pas aux films d'action qui sortent généralement à cette période.

Votre personnage est une synthèse des trois grands amours de Peter Parker : Betty Brant, Gwen Stacy et Mary Jane. Comment avez-vous procédé ?
Je me suis concentrée sur la personnalité de Mary Jane, bien qu'effectivement, une partie de l'intrigue soit tirée de la storyline concernant Gwen Stacy, notamment la séquence du Brooklyn Bridge. Évidemment, les attentes des fans sont particulièrement nombreuses sur ce point et j'ai donc tenté de jouer mon personnage de la manière dont je l'ai ressenti, c'est-à-dire de manière très terre-à-terre, pas du tout comic book ou grandiloquente. C'était de toute façon impossible autrement tant nous avons effectué quelques petits changements, des détails qui font toute la différence. Peter et Mary Jane se rencontrent un peu après les histoires avec Betty et Gwen, mais nous avons décidé de les rendre très proches dès le début en les montrant comme des voisins d'enfance. Je pense que c'est une très bonne idée pour solidifier leur relation d'emblée. Je n'ai donc pas du tout pensé aux autres filles du comics, j'ai même préféré ne pas lire les histoires les concernant afin de me concentrer sur mon personnage qui reste la Mary Jane que vous connaissez à travers le comics.

Malgré la storyline concernant Gwen Stacy 1/, vous revenez dans* Spiderman 2. *Quelle sera l'orientation du film vous concernant ?
Pour tout vous dire, en signant pour le premier film, je me suis engagé pour en tourner deux suites. Je ne sais pas exactement quelle sera l'orientation exacte puisque nous sommes encore en train de travailler sur le script, mais Mary Jane continuera ses études de théâtre et l'aspect de triangle amoureux sera toujours présent avec peut-être un autre garçon que Harry pour accentuer la romance de manière différente. À la fin de **Spiderman**, Peter et Mary Jane sont devenus adultes et je pense que ce sera très intéressant de les suivre sur ce terrain-là. Je trouve que le film, comme le comics, développe de très beaux éléments tragiques qui nous serviront automatiquement pour la suite. C'est l'aspect humain du matériau d'origine qui a fait le succès de Spiderman, qui dure depuis maintenant quarante ans.

Spiderman ***est également un teen movie, mais traité de manière adulte. Sam Raimi a décidé de travailler tous ces éléments de manière réaliste. Comment avez-vous collaboré avec lui ?***
Ce dont vous parlez, c'est précisément le travail que j'ai adoré chez Sam. C'est un homme très doux, formidablement humain et très drôle. Ce n'est donc pas étonnant qu'il ait parfaitement compris que c'est dans cette voie que se trouve l'essence même du film. Comment adhérer à **Spiderman** si vous ne vibrez pas pour les personnages ? Vous pouvez vous payer les meilleurs chorégraphes et les meilleurs effets spéciaux du monde, cela ne servira à rien si vous n'avez pas réussi à cerner le cœur du film, sa fibre émotionnelle. Et je trouve encore une fois que Sam a parfaitement réussi à retranscrire les petits détails qui permettent au film de décoller. C'est pourquoi je suis particulièrement excitée à l'idée de collaborer de nouveau avec lui sur la suite. Je sais déjà qu'il va me gratifier de très belles séquences qui n'auront pas forcément trait à tout ce qui tourne autour des blue-screens et autres attirails techniques. Pour celui-ci, nous avons eu deux semaines de répétitions durant lesquelles nous avons passé en revue tous les détails parce que Sam est très porté sur les petits regards, les intentions. Il n'a pas cessé de me rappeler des choses dont il m'avait parlé auparavant, concernant mon personnage, sans toutefois me les imposer. C'est quelqu'un de très ouvert, ce qui est particulièrement engageant. Je suis arrivée à un stade dans mon métier où je ressens les choses quand elles sont mal faites. J'ai, comme tous les acteurs, besoin d'être dirigée mais je sens quand il s'agit de la mauvaise direction. Ce n'est jamais arrivé avec Sam et dans ces cas-là, c'est vraiment le pied de réaliser une bonne prise !

Kirsten Dunst dans le rôle de Mary Jane Watson. Une rousse flamboyante, avec le cœur sur la main. Spiderman a bien de la chance !

C'est votre premier blockbuster en fait... Malgré le buzz qui vous entoure depuis longtemps maintenant, vous n'avez pas forcément joué la carte de la reconnaissance à grande échelle. Pourquoi cela ?
C'est vrai que depuis **Entretien avec un vampire**, sur lequel j'étais très jeune, je n'ai pas fait d'autre film d'une telle ampleur, jusqu'à **Spiderman**. D'ailleurs, je ne pense pas que cela va se renouveler de sitôt, pas forcément en termes de budget mais plutôt en terme d'attente. Plus gros que l'attente générée par **Spiderman**, ça va être difficile à trouver. Je pourrais contribuer à d'autres blockbusters, mais aucun d'entre eux n'aura le noyau dur de fans qui l'attendent avec autant d'impatience. Faire un gros film ne revient pas nécessairement à faire un gros succès. Du fait de son public acquis d'avance, **Spiderman** est quasiment assuré de faire un carton astronomique, donc je pense qu'aucune des personnes impliquées sur ce film ne se retrouvera dans un tel projet avant longtemps. Je ne choisis pas mes rôles en fonction de ça. Je lis le script avant tout bien sûr, mais cela peut se décider autour d'une rencontre qui s'avère fructueuse, avec un réalisateur ou un autre acteur par exemple. Principalement, si je me rends compte que j'ai envie de raconter cette histoire, je signe tout de suite. Je fonctionne vraiment selon mon instinct.

Vous jouez souvent des rôles de jeune fille modèle mais souvent dans des films aux orientations différentes. Parfois, ce sont des comédies « positives » comme* American Girls, *où à l'inverse des films particulièrement caustiques comme* Belles à mourir. *Est-ce un choix conscient de votre part ?
Je tente de diversifier ma carrière du mieux que je peux. Je ne voudrais pas m'enfermer dans un type de rôle, ce qui n'est pas facile avec les films mettant en scène des adolescents. Je ne vise pas forcément la longévité à tout prix mais se retrouver dans le même rôle tout le temps... Cela deviendrait un métier, à force ! J'adore les comédies, les films plus dramatiques... J'alterne les deux le plus souvent possible. Si Mary Jane représente également un personnage positif, ce n'est pas pour autant une personne sans failles. Elle a ses problèmes au quotidien, elle met beaucoup de temps avant de comprendre qu'elle aime Peter. Je ne cherche pas forcément à casser mon image de films en films, j'espère surtout tomber sur des rôles qui ont de la consistance, qui ne sont pas faits de noir et de blanc... Pour moi, chaque rôle est différent et je tente de l'aborder de cette manière. À vrai dire, je me soucie assez peu de mon image, même si je suis consciente d'en avoir une auprès des spectateurs.

Pour en revenir à Sam Raimi, certains de ses mouvements de caméra et de ses cadrages doivent être un supplice pour les acteurs, non ?
Du fait de la technologie et des effets spéciaux numériques, ses mouvements de caméra ne nous ont pas posés de problèmes. En général, il faut allier la technique avec le jeu émotionnel. Moi j'y suis habituée, donc cela ne me pose pas de problème. Il faut tout simplement être à l'affût du moindre détail pour trouver sa position dans le champ et c'est notre travail d'y parvenir sans dévoiler l'aspect « technique » de la chose. Maintenant, que la mise en scène de Sam me pousse parfois à quelques défis ne me dérange pas du tout. C'est aussi pour ce genre de plaisirs que je fais ce métier !

Des projets avant de commencer* Spiderman 2 *?
Je viens de finir **Levity**, un petit film indépendant avec Billy Bob Thornton, racontant trois histoires différentes qui finissent par s'entrecroiser. Et j'ai également fait une voix pour le film d'animation français **Axis**. C'est un film de science-fiction dans lequel une fille essaie de sauver sa planète. Je ne sais pas quand il sort mais j'ai trouvé son histoire très intéressante et l'animation semble tenir du jamais vu.

1/ Dans une parution désormais mythique d'Amazing Spiderman, le Tisseur tente de sauver Gwen Stacy, l'un des amours de sa vie, qui vient d'être jetée du Brooklyn Bridge par le Bouffon Vert. En vain. La jeune femme succombera dans les bras de Spiderman.

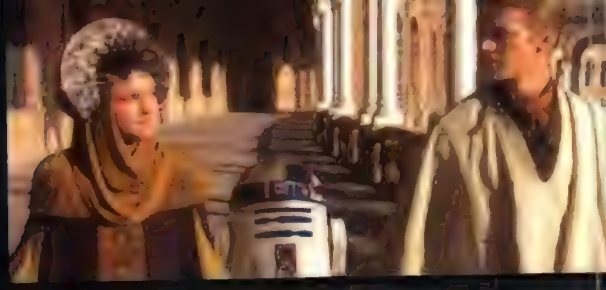
Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

STAR WARS ÉPISODE II
L'ATTAQUE DES CLONES
DE GEORGE LUCAS

UN NOUVEL

QUEL EST LE POINT COMMUN ENTRE *L'ODYSSÉE* D'HOMÈRE, LA QUÊTE D'ŒDIPE, LE DÉLUGE BIBLIQUE ET *LE SEIGNEUR DES ANNEAUX* ? LA RÉPONSE EST **STAR WARS** ! EN EFFET, VINGT ANS APRÈS QUE J.R.R. TOLKIEN SOIT PARVENU À CAPTURER L'ESSENCE DES RELIGIONS CELTIQUES ET NORDIQUES, RÉINVENTANT AINSI LES GRANDS MYTHES OCCIDENTAUX, GEORGE LUCAS DÉCIDAIT DE PROJETER LE MÊME GENRE D'ILLUSION SUR GRAND ÉCRAN. AMBASSADEURS, SOLDATS, FERS DE LANCE, CES DEUX ŒUVRES ALLAIENT DURANT TOUTE LA FIN DU XXÈME SIÈCLE PORTER TRÈS HAUT L'ÉTENDARD DE LA CONTRE-CULTURE, QUI DEVINT CULTURE DE MASSE. MALHEUREUSEMENT, L'ÉCHEC ARTISTIQUE DE **LA MENACE FANTÔME** ÔTA TOUT ÉCLAT À LA MONUMENTALE SAGA DE LUCAS. AU MOMENT OÙ **L'ATTAQUE DES CLONES** POURRAIT CONFIRMER LA DÉFAITE D'UNE FAÇON DE RÊVER, JUGÉE NAÏVE OU DÉMODÉE, LUCAS AFFIRME AU CONTRAIRE AVEC UN BRIN D'ARROGANCE QUE L'**ÉPISODE II** PROUVERA L'IMMORTALITÉ DES LÉGENDES...

ESPOIR ?



Les amants Anakin Skywalker (Hayden Christensen) et Padmé Amidala (Natalie Portman), accompagnés du fidèle R2-D2.

Les clones s'apprêtent à passer à l'attaque et embarquent à bord d'un transporteur de troupes impériales.

Malgré son look de beau gosse, Anakin Skywalker ne tardera pas à devenir l'infâme Dark Vador.

« *Tous les films de* **Star Wars** *ont connu une très mauvaise presse lors de leur sortie* », commente George Lucas. « *Les réactions au sujet de* **La Menace fantôme** *ne m'ont donc pas vraiment étonné, bien que j'ai été surpris que certains fans se mettent eux aussi à émettre des critiques violentes. Dès le départ, j'ai conçu* **Star Wars** *comme une grande saga en trois volets de trois épisodes chacun. Évidemment, chaque volet n'a de sens véritable que s'il est appréhendé dans sa globalité. Or,* **La Menace fantôme** *avait le triple handicap d'être l'opus initial d'une nouvelle trilogie, d'être une préquelle et d'être jugé à l'aune de ce que le public connaissait de l'ancienne saga, dont les objectifs sont radicalement différents de ceux de la nouvelle. L'une est le Yin, l'autre le Yang. La trilogie qui débuta en 1977 se déroule dans un contexte guerrier hautement normalisé et séduisant sur le plan cinématographique, tandis que* **La Menace fantôme** *devait servir d'introduction générale et présenter un contexte humain et politique. Certes, grâce à la popularité de* **Star Wars**, *j'aurais pu me passer de ce préliminaire. Mais en agissant comme cela, non seulement je n'aurais pas respecté ma vision, mais je suis certain que la construction des six films aurait été bancale.* »

Si l'on souhaite abonder dans le sens de Lucas, on peut en effet objectivement constater que la trilogie de Luke Skywalker était construite comme un crescendo extrêmement positif conduisant les héros (et dans leur sillage l'univers tout entier) vers la rédemption (Skywalker devient Jedi, les rebelles gagnent, l'empereur meurt, Darth Vader est pardonné). Les nouveaux épisodes doivent quant à eux montrer l'escalade des manigances politiques et refuser les épilogues heureux. Anakin devenant un monstre et le cosmos ployant sous le poids de la dictature…

Les spectateurs ayant découvert **Star Wars** dans les années 70 s'identifièrent à des protagonistes adultes et olympiens tout en assimilant les codes de l'heroïc fantasy. En refusant le manichéisme et en montrant le monde à travers le prisme déformant du regard d'un enfant, Lucas a, dans **La Menace fantôme**, inversé son système de valeur et de raisonnement. Logiquement, public et critique ont détesté son parti pris. Et, par contraste, les approximations esthétiques, les raccourcis narratifs et les mauvais choix de mise en scène ont d'emblée marqué les esprits. Évidemment, la question que tout le monde se pose désormais consiste à savoir si Lucas est capable de tirer profit de ses erreurs pour invoquer à nouveau la magie avec laquelle il illumina l'horizon cinématographique des années 80.

LE CÔTÉ OBSCUR

« *Darth Vader est un tyran* », explique le cinéaste. « *Ce n'est pas un génocide qu'il commet, c'est une planète entière qu'il détruit et ce sont ses propres enfants qu'il torture. Mon objectif dans cette nouvelle trilogie est de montrer la descente aux enfers de ce personnage. Pour cela, il fallait que je m'intéresse à toutes les périodes importantes de sa vie, et plus particulièrement à son enfance. Je voulais que les spectateurs voient le monde avec ses yeux de gosse, de manière à comprendre pourquoi ce petit garçon est rongé par la peur. Je souhaite que le public assimile son irrépressible besoin d'amour et son complexe de supériorité.* **L'Attaque des clones** *est le point de non-retour à partir duquel Anakin sombre du côté obscur parce qu'il n'est pas capable de se plier aux règles régissant son destin. Le public va être le témoin des prises de position qui vont le transfigurer. En fait, Anakin est corrompu par les petites faiblesses auxquelles chacun de nous est quotidiennement confronté. Malheureusement, il va perdre son combat. Et, comme il n'a pas une destinée ordinaire, ses erreurs vont avoir des conséquences extraordinaires. Parallèlement, sur le plan politique, les complots tissés de* **La Menace fantôme** *prennent ici une ampleur démesurée. Ce film est définitivement plus noir et plus intense que le précédent. Le prochain sera évidemment le plus ténébreux de la saga. Comme en 1977, mes amis m'ont dit que j'étais fou, que mes idées étaient insensées, que le public ne les apprécierait pas car il ne souhaitera pas voir le mal triompher. Mais je m'en fiche. Pour moi, seule l'histoire compte. Je n'ai jamais envisagé* **Star Wars** *comme une franchise commerciale. Honnêtement, le succès des premiers films me surprend encore aujourd'hui. On l'oublie souvent, mais les nouveaux longs-métrages de* **Star Wars** *sont des films indépendants. En gros, c'est mon argent qui est en*

« L'Attaque des clones est définitivement plus noir et plus intense que La Menace fantôme » George Lucas

jeu, je n'ai pas de studio derrière moi, ni pour me dicter sa loi, ni pour me supporter en cas de problème. Parfois, j'entends dire que je suis grippe-sou. C'est vrai, mais je ne fais jamais de choix économiques que je saurais préjudiciable à mes films. Pour moi, le succès d'un long-métrage tient à son histoire, c'est le plus important. Je peux vous assurer que j'ai très longtemps réfléchi avant de porter à l'écran cette nouvelle trilogie. En 1977, le budget minuscule dont je disposais pour tourner **Star Wars** *avait généré beaucoup de pression et de tension avec les techniciens. J'avais perdu l'envie de me retrouver derrière une caméra. Puis, les progrès fulgurants de l'informatique ont facilité le travail des cinéastes manipulant les effets spéciaux. J'ai alors retrouvé le goût du montage, puis le désir de filmer a grandi en moi. Mais je n'aurais jamais entrepris de réaliser une nouvelle trilogie si je n'avais pas été certain de son utilité. Plutôt que de nuire à la saga avec Luke Skywalker, j'aurais préféré ne pas continuer à développer l'univers cinématographique de* **Star Wars**, *notre collection de romans et de bédés le faisant suffisamment bien comme ça. Mais, à force de les peaufiner, j'étais convaincu de disposer pour le scénario des* **Episodes I**, **II** *et* **III** *de lignes directrices possédant autant d'impact que celles des premiers opus. J'avais imaginé le concept de la force pour réveiller une certaine forme de spiritualité chez le jeune public, ce n'est donc pas un hasard si on peut retrouver dans* **Star Wars** *des notions communes à toutes les grandes religions. Le côté lumineux et le côté obscur figurent dans mon esprit la compassion et l'avidité, ce besoin détestable de posséder les objets et les êtres, de ne pas accepter l'échec ni le rejet. Cette idée peut, a priori, sembler simpliste et manichéenne mais elle est à la base de maints édifices spirituels plus complexes. Dans la première trilogie, je m'étais attaché sur la description du côté lumineux. Il était nécessaire de rétablir l'équilibre en montrant le chemin qui mène au côté obscur. »*

Même si on retrouve les incontournables Yoda et Obi-Wan Kenobi (Ewan McGregor), Star Wars Episode II : L'Attaque des clones fourmille également de nombreux personnages inédits, robots et monstres en tous genres.

UN SCÉNARIO À TIROIRS

Dans **L'Attaque des clones**, la force redevient donc l'âme du scénario. Pour preuve, l'anéantissement de l'ordre Jedi, le complot fomenté par les deux plus puissants seigneurs du Sith et les agissements des maîtres Jedis occupent des places majeures au cœur de l'intrigue. George Lucas a semble-t-il consenti beaucoup d'efforts pour corriger les erreurs et autres fautes de goût commises sur l'**Épisode I**. En collaborant avec Jonathan Hales, un scénariste prolixe responsable de la série des ***Aventures du jeune Indiana Jones*** et plus récemment de l'histoire sur laquelle est basé **Le Roi Scorpion**, le réalisateur a choisi un partenaire d'écriture connaissant parfaitement son univers. Cette décision semble a posteriori judicieuse puisqu'en dépit des rumeurs alarmistes concernant le script de l'**Épisode II**, on doit à sa lecture objectivement constater que ses ambitions sont très

« La caméra numérique Sony très haute définition m'a permis de transcender mes objectifs » George Lucas

supérieures à celles de **La Menace fantôme**. L'histoire a d'ailleurs été rédigée pour mettre en valeur des éléments de ce dernier film et de la première trilogie. C'est donc non seulement l'aspect ludique de son récit mais aussi la corde sensible de la nostalgie que Lucas souhaite conjointement faire vibrer dans **L'Attaque des clones**. L'efficacité de ce genre de scénario à tiroirs, où les sous-intrigues s'accumulent en faisant référence aux connaissances des spectateurs, est depuis longtemps avérée. Le principal avantage de cette stratégie narrative est, en sollicitant sans arrêt le public, de flatter son ego. Lors de la vision de **La Menace fantôme**, l'auditoire avait l'impression de perdre son temps car il était condamné à observer passivement une suite d'images sans vie et d'événements sans enjeux. Conscient que cette manière de concevoir le cinéma possède peu d'attraits, Lucas a, dans **L'Attaque des clones**, tout mis en œuvre pour susciter l'intérêt et l'émotion (notamment en gardant le secret sur les principaux climax du film 1/).

D'abord, le métrage s'organise autour d'une série de rencontres déterminantes mettant en scène exclusivement des personnages importants (Sénateurs, Jedis, Assassins) ou des protagonistes-clés de l'ancienne trilogie. Les héros (Obi-Wan et Anakin) étant séparés, le rythme du récit est accéléré. L'action gagne donc logiquement en intensité. Ainsi, le film s'ouvre sur une tentative de meurtre puis continue par une longue course-poursuite et, après plusieurs rixes, se clôt sur un affrontement dantesque mettant en scène des centaines de Jedis. D'autre part, l'intrigue prend enfin une dimension cosmique en adéquation avec le titre de la saga puisque chaque mouvement des personnages est ici susceptible de faire basculer l'univers dans le chaos.

ULTIMES FIGNOLAGES

Les lecteurs les plus attentifs auront remarqué que la structure scénaristique adoptée par Lucas pour **L'Attaque des clones** ressemble à s'y méprendre à celle de **La Guerre des étoiles** et de **L'Empire contre-attaque**. Le cinéaste joue ici avec l'identité de l'empereur comme il le fit en d'autres temps avec celle de Dark Vador. Anakin se retrouve dans une position presque identique à celle de Luke Skywalker : même histoire d'amour contrariée, même apprentissage laborieux, mêmes incertitudes. À travers les personnages de Jango Fett, de Boba Fett (son fils) et de l'armée de clones conçus à leur image, les problèmes de filiation (signalons que l'on ignore aussi le nom du père d'Anakin) redeviennent le moteur du récit. Évidemment, en dépit de l'amélioration du scénario, le pouvoir de séduction de ce dernier reste intrinsèquement lié à la manière dont Lucas est parvenu à régler les problèmes logistiques qu'il rencontra sur l'**Épisode I**. D'ailleurs, le tournage avec la caméra numérique Sony très haute définition aurait dû être un élément aggravant. Cependant, Lucas se veut rassurant : « *Quand j'ai commencé à filmer* **La Menace fantôme**, *je n'avais pas réalisé de long-métrage depuis plus de vingt ans, ce qui explique les difficultés que j'ai rencontrées. Heureusement, j'ai beaucoup appris sur le plateau, notamment en termes de gestion des blue screens. Cette fois-ci, en dépit des habituels retards dans la livraison du scénario qui sont consécutifs à ma maniaquerie, tout s'est très bien passé, au point que nous avons terminé de filmer avec de l'avance sur le planning. Le tournage de scènes supplémentaires était prévu depuis le début. J'agis ainsi car j'aime regarder une première version du film pour voir ce qu'il lui manque et ensuite prendre du recul avant de retoucher la bande jusqu'à ce que j'en sois entièrement satisfait. Le montage est l'opération la plus importante dans le processus de création filmique. Mais, tous les effets spéciaux et les ellipses du monde ne peuvent remplacer la performance d'un acteur. C'est pourquoi je me suis octroyé le confort d'un rendez-vous supplémentaire avec mes comédiens pour fignoler les détails qui le méritaient. Je suis absolument ravi du résultat final. Le tournage s'est déroulé comme dans un rêve et la caméra de Sony m'a permis de transcender mes objectifs… ». Reste à patienter jusqu'au 17 mai pour savoir si les fantasmes de Lucas sont toujours capables d'enflammer les ardeurs et l'imagination du public…

Bertrand ROUGIER

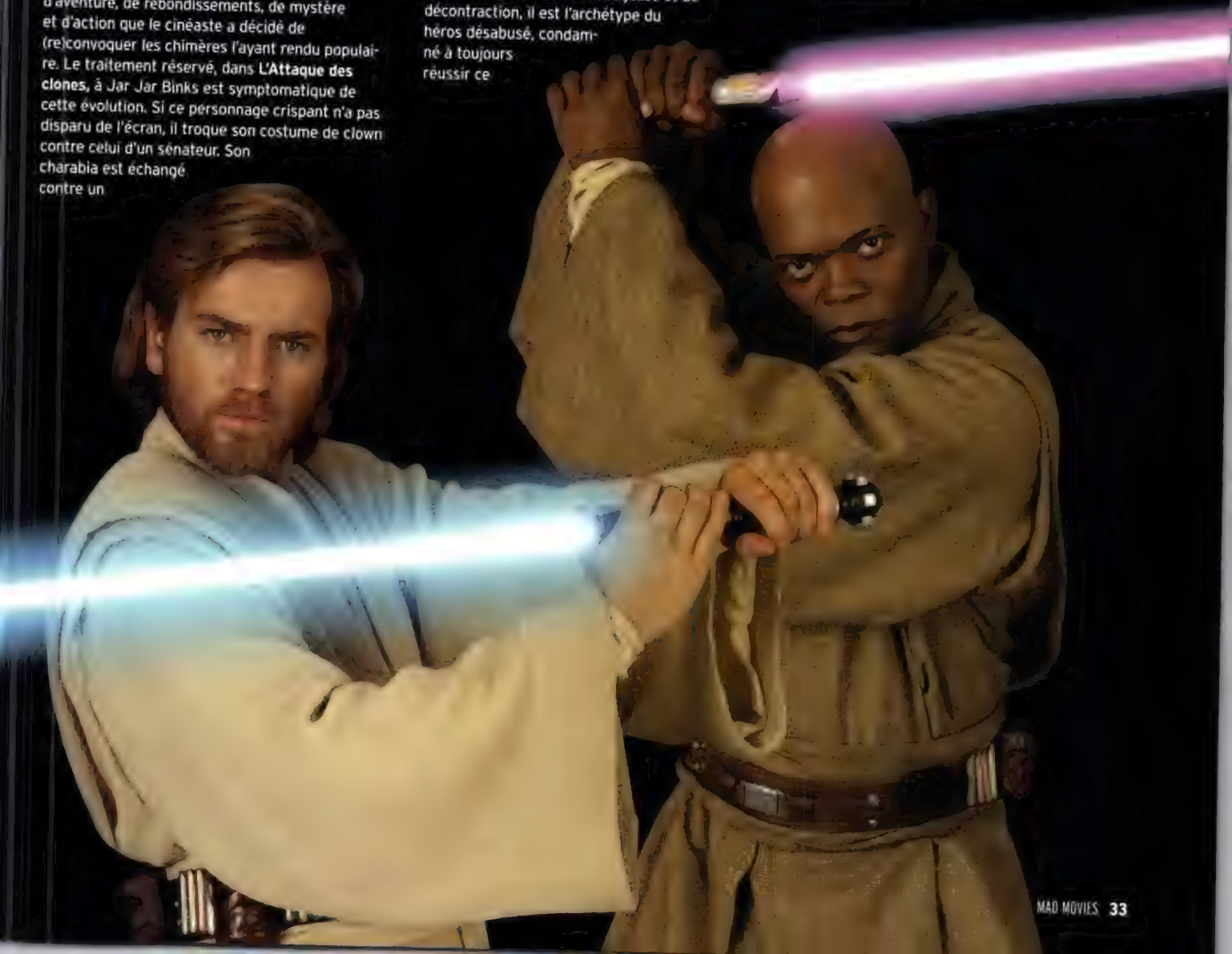
1/ Aucune copie du film n'a circulé sur Internet et 4 pages du script furent indisponibles jusqu'au dernier moment, même les comédiens de doublage n'y ayant pas accès.

La conception de l'univers féerique de ce nouvel épisode de Star Wars a une nouvelle fois été confiée à l'équipe du studio ILM, qui s'est chargée de créer de multiples décors et vaisseaux en images de synthèse, en plus des nombreux personnages extraterrestres, parmi lesquels on retrouve Jar Jar Binks (sur la photo du milieu, à gauche), cette fois beaucoup moins présent, et grimé en sénateur.

Star Wars Épisode II : L'Attaque des clones marque l'arrivée de Jango Fett (Temuera Morrison, sur la photo du bas, à gauche), le père du chasseur de prime Bobba Fett, la véritable star de la première trilogie.

LES ENJEUX DE L'INTRIGUE

Durant 61 jours, les studios londoniens d'Elstree, le désert de Tunisie, l'Italie et l'Espagne ont servi de décor à **L'Attaque des clones**. Les deux tiers du film sont constitués d'images en prises de vues réelles, le tiers restant étant le produit du génie des animateurs et des graphistes combiné à la puissance des ordinateurs. Au final, plus de 90 % des plans du métrage ont été retouchés à la palette graphique... Ces informations, et bien d'autres concernant la pléiade de produits sous licence LucasFilms, vont au mois de Mai tenter de résoudre l'énigme posée par **L'Attaque des clones** en la mettant en équation. Pourtant, chacun sait qu'aucun chiffre n'a jamais expliqué le talent d'un cinéaste ni le succès d'un film. **Star Wars** est d'abord une saga d'heroïc fantasy, c'est-à-dire le contraire d'un concept commercial. Ici, on doit d'abord penser à produire du rêve et du carburant pour l'âme avant de fabriquer des produits dérivés. Certes, dans **La Menace fantôme**, en s'attachant à décrire avec une rigueur suspecte les pérégrinations logiquement terre-à-terre d'un gamin, Lucas laissa penser qu'il ne savait plus regarder vers le ciel, qu'il préférait garder les yeux rivés sur son porte-monnaie. **L'Attaque des clones** devrait apporter un démenti à cette triste théorie. C'est à grand renfort d'aventure, de rebondissements, de mystère et d'action que le cinéaste a décidé de (re)convoquer les chimères l'ayant rendu populaire. Le traitement réservé, dans **L'Attaque des clones,** à Jar Jar Binks est symptomatique de cette évolution. Si ce personnage crispant n'a pas disparu de l'écran, il troque son costume de clown contre celui d'un sénateur. Son charabia est échangé contre un langage plus châtié et ses apparitions réduites au strict nécessaire, de manière à conserver les gimmicks comiques déjà récurrents dans la première trilogie. Dénué de charisme dans **La Menace fantôme**, les protagonistes principaux de **L'Attaque des clones** sont enfin gratifiés d'une aura en rapport avec leur statut véritable. Ainsi, le double jeu de Palpatine (Ian McDiarmid) prend une nouvelle dimension. Indétectable aux yeux du sénat et des Jedis, son imposture et sa vilenie n'en sont que plus délectables. La toile sur laquelle il tisse ses noirs desseins se transforme en tableau de maître qui n'en finira pas d'alimenter les analyses et les polémiques. Héros sans grade, à la fois martyre et judas potentiel, Anakin (Hayden Christensen) adopte un comportement des plus ambigus. Doté d'un pouvoir immense, il va par un étrange concours de circonstance posséder une femme superbe et acquérir une totale liberté d'action. Dans une position que tous les spectateurs devraient lui envier, il fera pourtant basculer dans la tragédie l'existence de toutes les personnes qu'il aime sincèrement (et ce sans jamais entreprendre d'action vraiment répréhensible). Quant à Obi-Wan Kenobi (Ewan McGregor), son rôle devient prépondérant. Alliance de sagesse et de décontraction, il est l'archétype du héros désabusé, condamné à toujours réussir ce qu'il entreprend, sauf quand une chose lui tient vraiment à cœur, car il est immunisé au bonheur... Mais, contre toute attente, le couple le plus séduisant de **L'Attaque des clones** n'est pas le duo Anakin/Obi-Wan, ni les amants damnés Anakin/Padmé. La paire la plus intrigante est en effet formée par Yoda et le Conte Dooku (Christopher Lee), un Jedi maudit aux pouvoirs infinis. L'antagonisme entre les deux hommes explose dans un duel où plus que deux êtres, ce sont deux conceptions du monde qui s'affrontent. Leur combat produit des étincelles tout en réalisant le souhait à peine formulé des fans de la saga : voir Yoda déployer l'envergure de ses talents tout en décochant une réplique qui va directement s'inscrire dans les annales de la série. Une fresque d'heroïc fantasy doit impérativement présenter un univers dépaysant (pas de problème pour Lucas de ce côté-là), des enjeux capitaux et des personnages hauts en couleur. Dans **L'Attaque des clones**, Lucas a visiblement concentré ses efforts sur ces deux derniers points. À défaut d'être parfaite, cette démarche possède au moins deux vertus : nous rassurer sur la lucidité et l'honnêteté du cinéaste et continuer à faire vivre le mythe original.



L'ÉCHINE DU DIABLE
DE GUILLERMO DEL TORO

FANTÔMES & FANTASMES

PRÉPAREZ-VOUS D'ORES ET DÉJÀ À SUBIR TRÈS PROCHAINEMENT LE FEU NOURRI DE L'OFFENSIVE DEL TORO. PREMIÈRE SALVE, LE 8 MAI, AVEC **L'ÉCHINE DU DIABLE**. UN PETIT COIN D'ESPAGNE DÉSERTIQUE, ÉCRASÉ PAR LE SOLEIL ET LE RENONCEMENT. DES PERSONNAGES MINÉS PAR DES SECRETS INAVOUABLES ET UN LIEU LITTÉRALEMENT HANTÉ PAR CE QUI S'Y EST PASSÉ. UNE ŒUVRE À NULLE AUTRE PAREILLE, BOURRÉE D'INFLUENCES DIVERSES ET POURTANT TOTALEMENT ASSIMILABLE À L'UNIVERS SINGULIER DE SON AUTEUR. UN FILM Ô COMBIEN FANTASTIQUE, QUI CHARRIE AVEC LUI UN MÉLANGE ÉTOURDISSANT D'IMAGES INÉDITES ET DE THÈMES OBSÉDANTS. UN FILM QUI MARQUERA VOTRE RÉTINE ET VOTRE IMAGINATION AU FER ROUGE, EN POSANT D'ENTRÉE UN UNIVERS À LA FOIS ORIGINAL ET IMMÉDIATEMENT IDENTIFIABLE. BREF, UN FILM QUI PORTE LA MARQUE DES GRANDS CHEFS-D'ŒUVRE.

EL AÑO DEL TORO

POUR NOUS, L'ANNÉE 2002 A DÉBUTÉ EN JANVIER, À GERARDMER, LORS DE LA PROJECTION DE L'INDISPENSABLE **ÉCHINE DU DIABLE**. ELLE A CONTINUÉ AVEC LE TRAUMATISANT **BLADE II** (SORTIE IMMINENTE). ELLE VIENT DE CULMINER SUITE À NOTRE RENCONTRE AVEC GUILLERMO DEL TORO, UN AUTEUR COMPLET DONT ON ATTENDAIT DEPUIS DE LONGUES ANNÉES UNE EXPLOSION PROBABLE. C'EST FAIT ! C'EST ICI ET MAINTENANT QUE ÇA SE PASSE ! ET ÇA DÉBUTE AVEC CE FILM ESPAGNOL QUE NOUS VOUS ORDONNONS DE VOIR, TOUTES AFFAIRES CESSANTES...

Ci-dessus :
Des enfants confrontés de plein fouet aux effets d'une terrible tragédie.

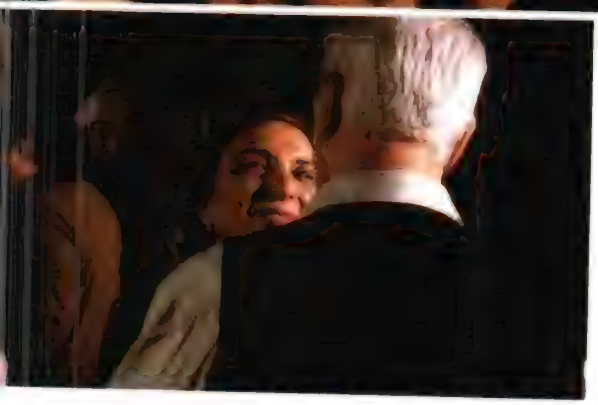
À droite :
Jacinto (Eduardo Noriega), un être miné par la cupidité, prêt à aller jusqu'au bout.

Oui, l'année cinématographique 2002 est déjà celle de Guillermo Del Toro. Et pourtant, cette consécration ne se réduit pas à la seule qualité ébouriffante de **L'Échine du Diable** et de **Blade II**. Certes, les hasards de la distribution vont effectivement permettre au public français de recevoir coup sur coup ces deux bombes dans les yeux, contribuant à créer l'événement. Mais le plus marquant dans l'affaire aura été l'apparente ingénuité avec laquelle Del Toro valide définitivement tout un discours critique qui vise à désenclaver les traditionnelles chasses gardées. En effet, **L'Échine du Diable** possède tous les signes extérieurs d'un authentique film d'auteur, au sens le plus européen du terme. Porté pendant seize ans par son géniteur, écrit par ses soins, truffé d'obsessions déclarées, d'éléments autobiographiques assumés, porté par un « discours » clairement identifiable, il a été produit en indépendant, sous la bannière d'une institution de festivals (Almodóvar en l'occurrence). Conçu à sa suite, **Blade II** n'est, au départ, rien moins qu'un film de commande, de studio, un blockbuster d'été, une séquelle, une franchise commerciale, un film d'action à public mâle adolescent. Dans la catégorie « non-auteur », on fait pas mieux ! Or, c'est bien le même homme et la même passion qui animent ces deux films antinomiques, ces deux conceptions du cinéma. Aucun doute n'est permis quant à l'investissement, le sérieux et l'inspiration qui y ont présidé, si ce n'est, bien sûr, les guéguerres sémantiques qui séparent encore les cultures des deux continents occidentaux 1/. Si l'on a déjà connu des artistes capables de faire le pont entre l' «auteurat » européen et Hollywood (Paul Verhoeven), aucun ne l'avait accompli à la fois aussi brièvement et en modifiant aussi peu sa démarche (quatre ans séparent **Le Quatrième homme** de **Robocop**). Plus fort encore, Del

Toro, parfaitement conscient d'enchaîner un « film d'auteur » et un « produit », a adapté sa démarche personnelle à chacun des projets, et en est ressorti avec un drôle de retournement de situation. En effet, à y regarder de près, le catalogue de références cinématographiques qui peuplent **L'Échine du Diable** appartient spécifiquement à un certain cinéma populaire dit « de studio ». On pense tour à tour au Mario Bava d'**Opération Peur**, aux **Révoltés de l'an 2000** (**¿ Quién puede matar a un niño ?** - 1976) de Narciso Ibanez-Serrador (œuvre frappadingue qui inspira, semble-t-il, le Stephen King des *Enfants du maïs*), aux westerns des années 60, au Buñuel de la période mexicaine et à toutes les ghost-stories de la création. À film personnel, références intimes, et Del Toro explique lui-même à quel point ces œuvres ont forgé son être dans toute son intimité. Et comme on le verra dans les semaines à venir, **Blade II** va, lui, chercher ses références dans une cinématographie jugée moins grand-public (Kawajiri, Tsukamoto, Jodorowski...), en tout cas si l'on s'en tient aux fameux critères de territorialité critique. Une cinématographie qui, cette fois, a été découverte et digérée par le Del Toro adulte, avec le rapport forcément plus analytique qui en découle.

VOUS AVEZ DIT AUTOBIOGRAPHE ?

Il n'y a pas de secret particulier à la démarche foncièrement moderne dont fait preuve le cinéaste. Guillermo Del Toro est une gigantesque machine à manger et digérer de la cul-



Ci-dessus :
Carlos (Fernando Tielve), un orphelin parmi ses semblables.

Ci-contre :
Carmen (Marisa Paredes), la directrice autoritaire de l'orphelinat, et le professeur Casares : deux personnages abîmés par la guerre.

ture, qu'elle soit académique ou populaire, à lui donner corps et cohérence pour en extraire sa propre voix et gérer ses propres démons. Et contrairement à d'autres cinéastes du même acabit (De Palma, pour ne pas le citer), il en est aussi parfaitement conscient et il l'assume pleinement ! En bref, un cas fameux de résilience qui ne déplairait pas au Professeur Cyrulnik 2/.

Ainsi, **L'Échine du Diable** est un livre ouvert sur l'intimité sublimée de son auteur. L'école de jésuites dans laquelle Del Toro grandit est ici devenue l'orphelinat Santa Lucia, cette institution perdue au milieu d'un désert fantasmagorique, qui survit tant bien que mal aux échos insistants de la guerre civile qui fait rage dans cette Espagne des années 30 (une analogie ouverte aux « fantômes » de la révolution mexicaine). Nous découvrons ce lieu et ses étranges habitants à travers les yeux du jeune Carlos (Fernando Tielve), référent tellement évident du regard du cinéaste que la caméra adopte avec lui le principe d'une découverte progressive (angles bas, travellings constants, obliques et circulaires qui vont chercher dans les coins, etc...). Ici, les enfants vivent selon une franchise outrancière (cohabitation anarchique de violence, de peur et de compassion) alors que les adultes responsables du groupe sont déchirés par leurs multiples « manquements ». La directrice Carmen (Marisa Paredes) y est une grande dame à la jambe de bois. Le professeur Casares (Federico Luppi), un amoureux impotent doublé d'un intellectuel superstitieux. L'homme à tout faire Jacinto (Eduardo Noriega) un monstre en devenir, forcément séduisant et énergique. Et enfin, une bombe plantée en plein milieu de la cour, le cœur palpitant d'une guerre que tout le monde redoute sans la voir, mais aussi le totem de la « tribu » d'enfants, le symbole d'une nuit qui vit se dérouler un drame honteux qui hante, littéralement, ces lieux.

LE RÈGNE DE L'IMAGINATION

En dire plus sur le synopsis serait, d'une part, dévoiler quelques surprises, et faire peu de cas de la structure toute particulière de **L'Échine du Diable**. Une structure narrative éclatée, à mille lieues de la construction en trois actes à laquelle font allégeance 99 % des films contemporains. Ici, Del Toro choisit de suivre ou de planter ses multiples sous-intrigues au gré du tempo plutôt que selon les nécessités du récit. Beaucoup de séquences sont en effet construites à la manière de rimes, répétées, avec des différences subtiles qui viennent troubler leur parfait agencement. De même, la disparition provisoire de certaines sous-intrigues permet de les faire ressurgir en prenant le spectateur à revers, démultipliant ainsi leur pouvoir évocateur. Cette structure pourrait aisément rappeler celle d'**Anna et les loups** de Carlos Saura (1973), cet autre « film espagnol fantasmatique en huis clos symbolisant la guerre civile ». À la différence que Saura choisissait la tonalité fantastique pour échapper à la censure franquiste, là où Del Toro juge le fantastique comme seule alternative à un discours global, non circonscrit à la seule fable politique (la voix-off qui débute et conclue le film est celle d'un fantôme, *« una fantasma »*). Autre différence de taille, Saura gérait des personnages archétypaux, là où Del Toro les aborde avec la plus grande franchise et un amour déclaré pour leur humanité complexée. Mais jouer la carte du constat ne signifie pas pour autant que le cinéaste s'exclue de la moralité de ses personnages. Bien au contraire, ceux auxquels il identifie ses propres valeurs partagent les mêmes initiales (Cásares, Carlos, Carmen, Conchita), stigmatisant par la même les deux adversaires identifiés que sont Jacinto et Jaime (initiales J.C. ? À vous de déduire...). Par contre, Saura et Del Toro partagent entièrement cette vision « familiale » de la guerre civile. Une guerre qu'on ne voit pas mais qui est inlassablement et cruellement rejouée dans les murs de l'institution. Mais après avoir installé avec soin une atmosphère tangible, incroyablement réaliste (car partiellement vécue) de la vie quotidienne au sein de cet orphelinat, Del Toro n'hésite pas à déployer sa batterie de références et de compétences pour attirer le spectateur en terre inconnue, cette frange qui n'appartient ni au monde physique ni au pur fantasme, mais à une espèce d'univers intérieur sculpté dans les éléments. Dès l'apparition du fantôme du jeune Santi, **L'Échine du Diable** va déployer ses trésors photographiques, son génie du décor et du son (voir l'interview qui suit) pour nous propulser vers ce que Del Toro appelle poétiquement *« l'écosystème de l'imaginaire »*. Des personnages jusqu'alors parfaitement « naturels » vont prendre toute leur dimension mythologique et symbolique pour nous offrir un final grandiose, inspiré et inoubliable. Un des plus grands moments qu'il vous sera donné de vivre en cette année 2002.

L'année de Del Toro...

Rafik DJOUMI

1/ voir, à ce titre, comment une traductrice, au demeurant charmante, ne pouvait s'empêcher « d'interpréter » les propos d'Eduardo Noriega par le prisme des idées reçues. Ainsi, « **Blade Dos**, *es una pelicula muy tecnica* » devenait « **Blade II**, *c'est un film moins personnel* » !

2/ voir Boris Cyrulnik : *Les Vilains petits canards* (éditions Odile Jacob).

EL ESPINAZO DEL DIABLO. ESPAGNE/MEXIQUE. 2001. RÉAL.: GUILLERMO DEL TORO. SCÉN.: GUILLERMO DEL TORO, ANTONIO TRASHORRAS, DAVID MUÑOZ. DIR. PHOT.: GUILLERMO NAVARRO. MUS.: JAVIER NAVARRETE. DÉC.: CESAR MACCARÓN. PROD.: GUILLERMO DEL TORO ET PEDRO ALMODÓVAR POUR EL DESEO ET TEQUI-A GANG. INT.: EDUARDO NORIEGA, MARISA PAREDES, FEDERICO LUPPI, IÑIGO GARCÉS, FERNANDO TIELVE... DUR.: 1H47. DIST.: MARS DISTIBUTION. SORTIE LE 8 MAI 2002.

INTERVIEW

GUILLERMO DEL TORO
UN HOMME D'EXCEPTION

AUTANT LE DIRE TOUT DE SUITE, LA MOITIÉ DES JOURNALISTES QUI ONT RÉCEMMENT RENCONTRÉ GUILLERMO DEL TORO EN SONT RÉSOLUMENT TOMBÉS AMOUREUX. ACCUEILLANT, CULTIVÉ, ÉLOQUENT, SINCÈRE, VIVACE ET PLUS ENCORE ; VOUS POURREZ VOUS-MÊME JUGER DE CES MULTIPLES QUALITÉS DANS LA PREMIÈRE PARTIE DE CE LONG ENTRETIEN QU'IL NOUS A ACCORDÉ (LA SUITE SERA PUBLIÉE DANS LE PROCHAIN NUMÉRO, À L'OCCASION DE LA SORTIE DE **BLADE II**). LE BONHOMME A MÊME ÉTÉ JUSQU'À SE PRIVER DE REPAS POUR RESTER PLUS LONGTEMPS AVEC CEUX QU'IL APPELAIT *« MY FRIENDS FROM MAD MOVIES »* (ET REPARTIR, AU PASSAGE AVEC 5 KG D'ANCIENS NUMÉROS QU'IL AVAIT DÛMENT COMMANDÉS). BREF, SI L'ON AJOUTE CES JOYEUSES CARACTÉRISTIQUES À LA QUALITÉ DÉMENTE DES DEUX FILMS QU'IL NOUS OFFRE CETTE ANNÉE, VOUS COMPRENDREZ EN QUOI DEL TORO A REJOINT ILLICO LE PELOTON DE TÊTE DES CINÉASTES À SUIVRE DE TRÈS TRÈS PRÈS.

Ci-dessus :
Un magnifique dessin de Santi le petit fantôme, réalisé par le señor Guillermo, spécialement pour Mad Movies (on est super content !).

Note : Certains éléments importants relatifs à l'intrigue de **L'Échine du Diable** étant dévoilés dans cet entretien, on conseillera aux lecteurs souhaitant rester « vierges » de toute information, de le lire après avoir vu le film.

L'Échine du Diable est un projet qui vous semble très personnel. Quelles en sont les origines ?
Lorsque j'ai eu 12 ans, j'ai hérité de la chambre de mon oncle qui était décédé trois ans auparavant. Nous avions été très proches durant ma petite enfance ; nous parlions de fantômes, de littérature surnaturelle telles que celles de Lovecraft, Machen, Blackwood. Un jour, il m'avait dit : *« Lorsque je mourrai, je reviendrai afin que tu saches qu'il y a un après »*. Ainsi, un soir, je faisais mes devoirs et j'ai entendu une voix haletante, très profonde, triste. Au début, je n'ai pas eu peur. J'ai passé un quart d'heure à regarder autour de moi, à chercher à voir quelque chose. Mais il n'y avait rien à voir, et pourtant la voix se déplaçait avec moi, à travers la pièce. Puis, soudain, j'ai reconnu sa voix ! J'ai réalisé qu'il s'agissait d'un fantôme. J'ai alors pris peur et je me suis enfui. Je n'ai jamais oublié la tristesse de cette voix. Je voulais faire un film où le fantôme soit un des éléments du récit. Pas une histoire de fantôme : une histoire avec un fantôme. Car dans les histoires de fantômes classiques, comme *Le Château d'Otrante* d'Horace Walpole ou bien même *Les Hauts de Hurlevent*, que je considère être un roman gothique, il y a certes un fantôme mais il y côtoie une romance, une intrigue politique.

Considérant cette expérience, on pourrait retrouver le personnage de votre oncle dans chacun de vos films...
Oh oui, d'une certaine manière. C'était mon meilleur ami d'enfance, et j'ai passé du temps en sa compagnie. Il m'a emmené voir **2001 l'Odyssée de l'Espace**, **Taxi Driver** (j'avais 10 ans !), **Le Métro de la Mort** (Gary Sherman - 1972), **Tomb of the Blind Dead** (**La Noche del Terror Ciego** d'Amando de Ossorio - 1971), des films espagnols, italiens, japonais comme **Onibaba**. C'était un grand ami, dont l'influence sur ma vie fut énorme. Et depuis tout petit, je rêvais d'écrire des histoires et de les illustrer, car j'étais un fana de comic-books. Puis j'ai découvert le cinéma vers 8 ans. Je me servais de mes jouets et de la caméra de mon père pour faire des petits films d'animation. Ce n'est qu'en les projetant que j'ai vraiment pris conscience du cinéma, qu'il y avait des gens qui « faisaient » ces films. Il ne s'agissait plus de choses acquises qui tombaient des arbres comme des fruits bien mûrs. J'avais presque cette vision naïve que les films étaient des événements qui se produisaient, et que quelqu'un les capturait avec une caméra. C'est seulement lorsque j'ai compris le travail qu'il y avait derrière que j'ai vraiment commencé à être fasciné par ça.

Le choix de l'orphelinat découle aussi d'éléments autobiographiques.
Oui. Mon enfance a été terrible. J'étais dans une institution jésuite pour garçons. Le lieu était beau, mais rempli de violence. Les enfants s'y battaient de manière très brutale. Je me souviens d'un gamin, lancé par ses camarades contre une colonne, et qui a perdu toutes ses dents, d'autres se battant avec des planches à clous. Un autre enfant poignardé dans le ventre avec un compas. J'ai même assisté au spectacle d'un gamin qui fut jeté dans un puits puis lapidé ! Mes souvenirs d'enfance sont essentiellement des souvenirs de violence et de peur. Tous ces combats que vous voyez dans le film, j'en ai été soit le témoin soit la victime. Et dans ma ville natale, il y a un vieux lac, le lac Chapalan. Une légende veut qu'une femme y ait été noyée, et que si vous vous y baignez, la femme vous tirera par les pieds et vous noiera également. J'ai toujours trouvé que l'idée d'un fantôme au fond de l'eau était une chose particulièrement terrifiante. Toutes ces choses se sont combinées. Depuis tout jeune, j'ai toujours sur moi un livre où je note et griffonne toutes mes idées. L'enfant qui, dans le film, dessine sur son petit cahier, c'est

À droite, de haut en bas :
Conchita (Irene Visedo), une employée de l'orphelinat, partagée entre l'amour qu'elle porte aux enfants de l'institution et celui qu'elle éprouve pour Jacinto.

Jacinto et ses hommes de main : quand engagement franquiste et appât du gain font bon ménage.

Jaime (Iñigo Garcés), soupirant maladroit de Conchita, ennemi intime puis ami de Carlos.

moi ! Les autres enfants qui rêvent autour de l'histoire du *Comte de Monte-Cristo*, c'est moi ! Je partage aussi beaucoup de points communs avec les personnages adultes du film.

Beaucoup d'éléments du film rappellent* Los Olvidados *(1950). C'est d'autant plus curieux que ce film mexicain a été réalisé par l'Espagnol Luis Buñuel, et que vous, le réalisateur mexicain, vous avez fait votre film en Espagne !
Oui, tout à fait ! **Los Olvidados** est une référence centrale. Ma démarche n'était pas celle d'un hommage, mais je sentais que l'esprit de ce film tiendrait de Buñuel, à la fois très anarchique et très catholique. Il fait partie de ceux que j'admire le plus, car il a accompli ses plus belles œuvres dans un système industriel, en l'occurrence l'industrie mexicaine. Ma carrière oscille elle-même entre des films très personnels et des films que j'ai fait au sein de l'industrie hollywoodienne. J'en viens à penser que si je peux caser une ou deux images totalement folles, anarchiques, au sein d'une production hollywoodienne bien huilée, ce serait fantastique. La jambe de bois de Carmen est typiquement « buñuelesque ». Les deux films que j'ai le plus regardés durant le tournage sont **Au revoir les enfants** (Louis Malle - 1987) et **Los Olvidados**, deux films qui abordent l'enfance de manière vraie, débarrassés de tout « enchantement ». Ainsi, les noms des personnages de Jaime et Jacinto sont volontairement calqués sur celui de Jaivo, le grand voyou de **Los Olvidados**. Ils se ressemblent même physiquement.

La structure narrative est très éclatée, très différente de la construction rigoureuse en trois actes à laquelle on est habitué. Le fait que le script définitif soit un mélange du vôtre et de celui de jeunes critiques espagnols explique-t-il cela ?
Oui ! Entre **Mimic** et **Blade II**, je voulais faire un film qui soit clairement étranger à Hollywood. Ici, les éléments ne trouvent pas de résolution obligatoire. L'enfant qui n'a pas de nouvelles de ses parents n'aura pas de réponse. Aucun des personnages ne trouve d'accomplissement particulier. Il y a trois ou quatre histoires qui vont et viennent, mais le véritable cœur de l'histoire est celui de la guerre et du fantôme. Et là aussi, je ne voulais pas d'une histoire de fantômes hollywoodienne, et encore moins d'un film de guerre. Dans le cinéma d'horreur, vous devez attendre avant de montrer le monstre, afin de décupler la peur qu'il peut engendrer. Je voulais au contraire montrer très tôt le fantôme, afin que l'on ressente plutôt de la pitié à son égard, quelque chose qui renvoie à la tristesse que j'ai perçue dans la voix de mon oncle revenant. Je voulais qu'à la fin du film, ce fantôme soit, pour le public, un enfant plutôt qu'un monstre. Autre élément très éloigné d'Hollywood : le personnage du méchant connaît son instant le plus humain quelques secondes avant sa mort. Même les procédés visuels, très compliqués, que j'ai utilisé pour l'explosion sont assez anti-hollywoodien, puisque j'évite le « dans ta gueule » pour privilégier plutôt la sensation de perte et de chaos qui suit l'explosion.

D'ailleurs, le rythme de cette séquence fait penser à la scène du suicide du père dans* L'Enfant Miroir *(Philip Ridley - 1990)...
C'est curieux. On m'a souvent cité ce film comme un exemple de ce que, moi-même, j'aimerais a priori faire. Or, je l'ai vu et il ne m'a pas marqué plus que ça. Peut-être qu'en tant que specta-

Jacinto, debout dans la cave de l'orphelinat : là où tout a commencé...

Ci-dessus, de haut en bas : Jaime, Conchita, Jacinto, des personnages aux passions et aux intérêts contradictoires.

Photo de droite : Le professeur Casares parmi ses élèves : un homme bon, cultivé et honnête, mais qui ne saura enrayer le malheur qui pèse sur l'orphelinat.

teur, on est plus souvent attiré par ce qui vous est étranger que par ce qui vous ressemble. Mais s'il y a un autre film très honnête vis-à-vis de l'enfance qui m'ait marqué, c'est certainement **La Nuit du chasseur** (Charles Laughton - 1955), auquel je rajouterais sans doute **Opération Peur** (1966). Vous vous souvenez peut-être que, dans ce film de Mario Bava, il y a une arche avec deux trous sur les côtés, qui donne la sensation d'une bouche énorme avec deux yeux. J'ai répliqué très exactement cette arche pour l'entrée de l'orphelinat.

Puisqu'on en est à Bava, impossible de ne pas parler de la photo magnifique de* L'Échine du Diable *et de ses couleurs si particulières...

Sur le plan visuel, les idées maîtresses étaient, pour le fantôme, celle d'un insecte prisonnier de l'ambre, et pour la guerre et l'histoire, les teintes sépia des vieilles photos en noir et blanc. Ainsi, la palette de couleur variait entre sépia, marron et or, afin que tous les personnages donnent l'impression d'être prisonniers de l'ambre, du sépia, du passé. Dans ce même ordre d'idée, je savais d'emblée que l'architecture maîtresse de l'orphelinat serait celle des arches. (il ouvre son livre et montre une photo de tableau sur laquelle ont été griffonnées des indications - NDR) La forme de l'arche contribue également à emprisonner les personnages. J'ai ici dessiné le fantôme sous une arche. C'est comme s'il était cap su é dans cette forme particulière. Et si nous avions, dans les couloirs, un virage en angle droit, nous nous débrouillions pour le faire légèrement arrondir. Avec le chef opérateur Guillermo Navarro, nous cherchions à évoquer ce sentiment de vieille photographie, ce qui nous a mené, pour les extérieurs, à nous reporter sur des couleurs généralement utilisées dans le western, et pour les intérieurs, à nous pencher plutôt sur les films de Bava.

En France, on définit ces couleurs comme étant des couleurs « terre »... et on les retrouve notamment dans ce western situé au Mexique qu'est* Vera Cruz *(Robert Aldrich - 1954).

Exactement ! Et l'autre western que nous avons littéralement cité, c'est le plan final de **La Prisonnière du désert** (John Ford - 1956), lorsque le « fantomatique » John Wayne s'éloigne dans le désert, et que la caméra est sous une arche en contre-jour. Nous avons cité ce plan avec les silhouettes de Federico Luppi et de l'enfant. On pourrait s'imaginer qu'il s'agit de vol qualifié. En réalité, je donne toujours une certaine tournure qui éloigne la scène de la citation pure et simple. Ayant grandi très tôt avec les films, c'est comme une seconde nature, un langage. Sur chaque plateau, j'ai avec moi un certain nombre de films que je juge importants, et je les regarde chaque matin avant le tournage. C'est aussi une occasion pour moi de réaliser pleinement que moi aussi, je fais des films. C'est très enfantin comme manière de procéder, j'en conviens. De même, en préparant le script, j'isole entre 10 et 20 livres, soit de la littérature, soit des images qui me semblent importantes. Sur **L'Échine du Diable**, j'ai beaucoup consulté les illustrations d'Arthur Rankin (**Mad Monster Party**), un spécialiste des contes de fées. L'essentiel de son œuvre est faite de couleurs sépia et de teintes « terre ». Sa palette m'a servie de guide.

Le thème de la décrépitude se retrouve dans chacun de vos films...

J'ai toujours été hypocondriaque. Depuis que j'ai sept ans, j'ai peur de mourir. Je suis aujourd'hui beaucoup moins angoissé, mais quand j'étais petit, j'étudiais les manuels de médecine. Chaque maladie que j'aie pu apprendre à connaître, je me suis persuadé que je l'avais. Je me voyais atteint de tétanos, de tuberculose. Plus je découvrais les limites de la résistance du corps à la maladie, plus je me persuadais que c'est ce qui m'attendait. J'étais obsédé par la biologie et la mort, jusqu'à ce que je découvre qu'un bon moyen de tricher était le surnaturel. Maintenant que je suis père, j'ai déplacé cette angoisse sur ma petite fille, et j'ai constamment peur pour elle. Mais je ne suis pas pour autant sorti d'affaire. Dès que j'ai un petit point de côté, je dis toujours à ma femme : *« c'est le cancer ! »*. Elle a pris

l'habitude d'en rire. À vrai dire, à l'âge de 7 ans, j'avais déjà 70 ans mentalement. Je n'ai jamais été un enfant, jamais ! Je suis beaucoup plus proche de l'état d'esprit d'un enfant aujourd'hui que je ne l'ai été à l'époque. Mais en définitive, je ne pense pas qu'il y ait un ordre chronologique donné pour le bonheur ou pour l'enfance. J'étais vieux quand j'étais jeune. Je ne me sentais jamais à ma place avec les autres enfants. Ils avaient constamment envie de taper sur l'un d'entre eux, de tuer des animaux, et moi, à côté d'eux, j'avais la sensation d'avoir 75 ans. Maintenant, à 37 ans, je me sens déphasé avec les adultes qui m'entourent. J'aime aujourd'hui m'amuser avec les jouets de ma fille, regarder un bon film d'horreur avec elle. Ça ne s'est pas passé dans l'ordre, certes, mais du moment que ça se passe !...

En plus de rappeler votre oncle, Federico Luppi incarne aussi la culture, et il ne peut pourtant demeurer que sous forme de fantôme.

Oui, car je voulais que chaque adulte porte une réelle imperfec-

« Le fantastique est une des clés idéales pour décoder et comprendre le monde. »

t'on, afin de faire ressortir l'union des enfants comme le seul personnage « complet » du film. Carmen est une grande femme, mais il lui manque une jambe. Elle est pleine d'idéal, mais ne peut marcher. Casares est l'homme cultivé, romantique, mais il est totalement impotent. C'est un homme de science qui boit un breuvage infect par superstition. Jacinto est, physiquement, l'amant parfait, mais il n'a pas de cœur. Je voulais ainsi que Casares (Federico Luppi) soit à ce point médiocre, en tant que personne, que j'en ai fait un révolutionnaire incapable de tirer un coup de feu. Il est amoureux, mais ne peut faire l'amour. Si l'on s'en tient à la déclaration du film selon laquelle un fantôme représente ce qui n'a pas été complété, ce qui vous hantera le reste de vos jours, alors Casares est le seul personnage du film qui ne mène aucune action à son terme. Il le déclare : *« J'ai toujours laissé les choses inachevées, mais pas cette fois-ci ! Cette fois-ci, j'irai jusqu'au bout ! »*. Et il meurt ! Même cela, il ne l'a pas fini. Rien ne se conclut vraiment dans ce film. La bombe n'explose pas, alors qu'on a droit à une gigantesque explosion. Le fantôme n'est pas libéré de sa condition. Il reste dans le bassin. Casares ne quittera jamais l'orphelinat. Même les enfants ne sont pas secourus par la police ou le gouvernement. Nous les laissons livrés à eux-mêmes, face au désert. Ceci est finalement plus réaliste qu'un film qui se « conclue ».

Le mot espagnol pour fantôme est « fantasma », ce qui en français signifie quelque chose dont on rêve sans le concrétiser, une chimère. Ainsi, le public français qui verra le film en V.O entendra au début « Soy un fantasma », ce qui revient à dire « Je suis une chimère ». Le film est une chimère...

Ah oui, ça c'est intéressant ! Et fantasme, en anglais, se dit « fantasy », ce qui désigne le cinéma fantastique. Vous savez, je crois vraiment d'ailleurs que le fantastique est une des clés idéales pour décoder et comprendre le monde. Même Jésus-Christ avait compris que le meilleur moyen d'éduquer les gens, de leur faire comprendre un concept, était le recours à la fable. Le fantastique est apte à traiter des idées, à travailler sur l'absolu. Le cinéma d'horreur, par exemple, est un genre éminemment politique. Cela peut être de droite ou de gauche, mais le film d'horreur sera toujours politique.

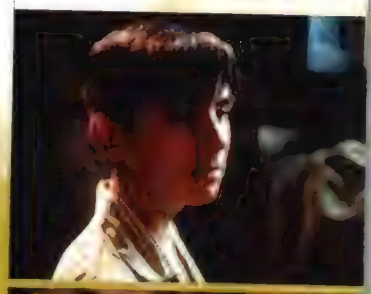
Sachant que vous portez ce projet depuis un certain temps, a-t-il affecté d'une certaine manière* Cronos *ou* Mimic *?

Dans un sens. Mais ce qu'il a le plus affecté, ce sont les films que je n'ai PAS faits. Ainsi, la scène où l'on voit le héros poursuivi par le fantôme dans le corridor était au départ une scène que j'imaginais avec le Christ, et ceci était pour un autre projet. Tout ce qu'il en reste, en définitive, c'est cette figure du Christ qu'ils placent sur l'école pour faire croire qu'elle est catholique. En gros, le projet est resté indépendant de mes autres films, même si beaucoup de modifications y ont été apportées. Il y a 16 ans, il tournait beaucoup plus autour de l'imaginaire latino-américain. Aujourd'hui c'est une fable beaucoup plus européenne. Il me reste, de ces 16 ans de gestation, tout un tas d'idées laissées de côté qui, je l'espère, affecteront d'autres de mes films à venir. C'est d'ailleurs le rôle de ces carnets que je tiens avec précision, et dans lequel je note toute idée graphique, intellectuelle, qui me semble digne de figurer dans un film.

Déjà, dans* Mimic*, vous n'hésitiez pas à montrer des morts d'enfants.* L'Échine du Diable *comporte aussi son lot de décès...

Il y a un gros problème dans la manière avec laquelle les

Ci-dessus :
Lors de la nuit fatale qui voit disparaître Santi, Jaime assiste, ébahi, à l'atterissage d'une bombe au milieu de la cour principale.

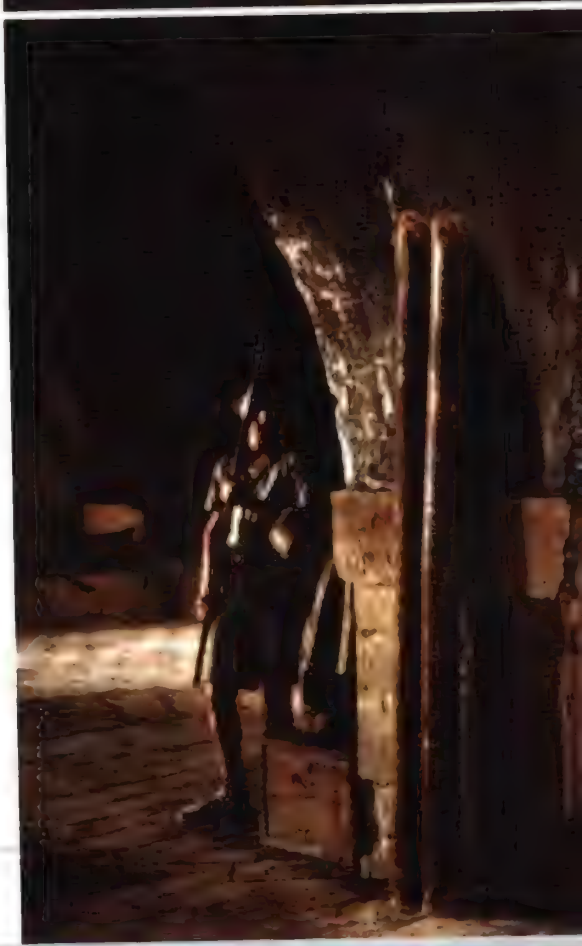


enfants sont traités dans les films en général, tout particulièrement aux États-Unis. Les enfants y sont dépeints sous la forme de créatures fantastiques. Les enfants des films américains sont bien plus mythologiques que la Licorne. Ce sont des créatures qui sont toujours futées, intelligentes ; elles savent ce qu'elles font ; elles ont toujours une ligne de dialogue qui remet tout le monde à sa place ; elles sont belles et invulnérables. Vous pouvez leur lâcher un T-Rex aux trousses, elles s'en sortiront, résisteront à toute forme d'attaque. J'ai la sensation que cela donne aux enfants une idée fausse de leur propre mortalité. En tant qu'enfant, je préférerais voir un film qui me renvoie à ma mortalité plutôt que le contraire. Ça me serait beaucoup plus utile dans le monde réel plutôt que de laisser la société me dire que je suis immortel. Si quelqu'un vient me molester, me frapper, me violer, je saurais au moins comment réagir parce que personne ne m'aura caché cette évidence que le monde est un endroit horrible et que l'enfance ne m'en protège pas. De plus, mes films ne sont pas autorisés au public des enfants. Je pense, moi, qu'ils sont adaptés aux enfants, mais la classification des censeurs en décide autrement. Dommage, les enfants auraient adoré mes films. Moi, en tant qu'enfant, je les aurais certainement adorés. Plus le film était violent, fou, plus il devenait fascinant. Si je traitais cette violence comme une fin en soi, ce serait certainement une démarche répréhensible, mais en l'état des choses, je me contente de montrer que lors d'une grosse explosion, un enfant présent sur les lieux est réduit en cendres. S'il se retrouve face à un insecte de deux mètres, il sera probablement dévoré. Je suis plus obsédé par l'idée de m'échapper de certaines conventions du film hollywoodien que de m'en prendre aux enfants de mes films. Et en même temps, j'aime faire des films hollywoodiens qui contiennent ces moments improbables, comme dans l'exemple de **Mimic**.

Vous définiriez vous comme un cinéaste « collectionneur », un rassembleur d'éléments épars ?
Oh oui. Tout à fait. C'est très important. Lorsque je me suis engagé sur **Blade II**, j'ai dit aux responsables : *« Il vous faut réaliser que mon intérêt dans ce projet n'a rien à voir avec le « hype ». Je m'intéresse au passé, à l'antique, aux musées. Le film que je vais faire sera un film de fétichiste collectionneur ».* La montre de **Cronos**, les insectes de **Mimic**, le fantôme de **L'Échine du Diable**, ce sont tous des objets de collectionneur. Il y a des gens qui collectionnent les papillons, moi je collectionne les images. Une fois l'image filmée, je la coche en me disant *« OK ! Celle-ci, je l'ai »*. Au départ, je désirais devenir peintre mais je n'avais pas le talent graphique nécessaire en tant qu'illustrateur. Donc, faire des films revient en quelque sorte à peindre. Je suis obsédé par la composition, le cadre qui, dans mes films, doit ressembler à une illustration, à une peinture, à un comic-book. Dernièrement, un ami a vu **Blade II** et m'a avoué que, quel que soit la rapidité de tel ou tel plan, il pouvait systématiquement être isolé du métrage et faire figure de case de bédé. Et j'aime par ailleurs penser qu'on pourrait isoler chaque image de **L'Échine du Diable** et en tirer une toile, l'illustration d'un conte pervers.

Voyez-vous un lien entre votre héritage catholique, la violence de votre enfance, votre statut d'hypocondriaque, et ce thème obsédant de la mort qui revient dans vos films ?
Lorsque vous avez l'intuition qu'il existe quelque chose qui est là, mais hors de votre portée, de votre monde physique, seul l'art ou la religion vous permettent d'y accéder. Vous y acquérez un sens du magique, du spirituel, et rien d'autre dans la vie ne vous permet d'atteindre cela, ni la drogue, ni l'alcool, ni le sexe. Ces derniers éléments sont ce qu'ils sont mais ils vous rattachent à la terre ferme, au quotidien. Mais lorsque vous croyez à la religion, ou au cinéma, ceux-ci vous disent : *« Il existe autre chose, au-delà »*. J'ai le sentiment que le recours, par exemple, à un fantôme

« Je suis obsédé par la



Carmen, une femme marquée par le destin, dans sa chair comme dans son esprit, et qui dissimule ses blessures derrière une apparence austère.

À droite, de haut en bas : Jacinto fait montre d'une cruauté sans limites envers les enfants.

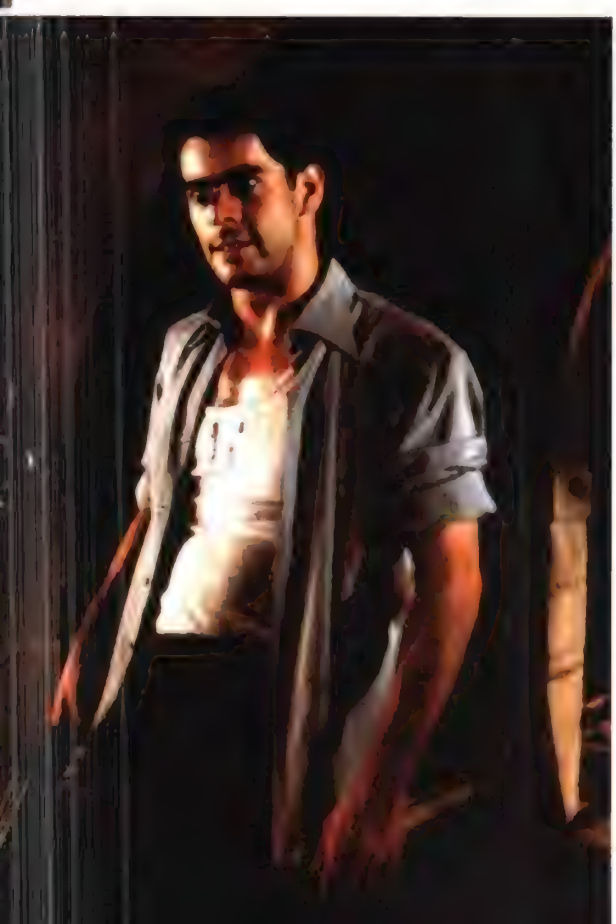
ou à un dérèglement biologique, sont des éléments qui contribuent à vous amener sur cet autre versant, cet au-delà. Le reste du temps, votre quotidien consiste en factures, embouteillages, publicités, télévision, mais rien, absolument rien de cela, qui vous parle de ce que vous avez en vous. Or, les films d'horreur ne parlent que de cela, de ce qu'il y a en vous. Le danger récurrent des grands films d'horreur, si vous y réfléchissez, n'est pas la mutilation ou la mort physique, mais la transformation, le fait que le soi devienne autre chose. Il s'agit de morts qui ne peuvent pas mourir, de destruction de votre identité d'humain. Ainsi, en faisant des films d'horreur, je ne parle que d'une chose : ce qui fait notre humanité. Si ce n'est pas humain, ça n'a pas grand intérêt.

On est en plein Freud là...

Oui, et j'ai lu son essai *L'Inquiétante étrangeté*. La théorie de l'effroi que Freud y énonce m'a semblé incroyablement séduisante. Je ne l'ai retrouvé qu'une seule fois parfaitement mis en

...mposition, le cadre... »

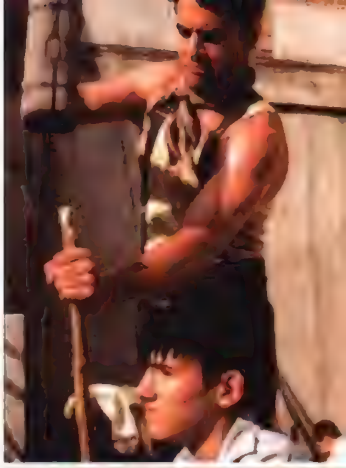
forme et c'était dans un poème d'Emily Dickinson : *« Le pressentiment est cette ombre qui s'allonge sur la pelouse, indiquant le coucher du soleil, notifiant à l'herbe effarouchée, l'arrivée des ténèbres »*. C'est beau car cela vous dit qu'essentiellement, ce qu'on appelle l'effroi ici, le pressentiment ailleurs, est, sans aucun doute possible, le crépuscule de l'âme lorsque celle-ci sait que viennent les ténèbres. Voilà pourquoi, cet effroi est l'une des plus belles choses, des plus profondes, que le cinéma d'horreur puisse évoquer. C'est l'image d'un personnage qui s'engage dans un couloir plongé dans l'obscurité. Cette image est bien plus terrifiante que le moment où il va croiser le fantôme. C'est la raison pour laquelle j'accorde autant d'importance dans mes films d'horreur à l'architecture des lieux, le seul moyen instantané par lequel vous pouvez évoquer cet élément insaisissable. C'est aussi une des raisons pour lesquelles je ne tourne jamais en cinémascope, toujours en 1.85. Car l'écran large ne me permet pas de construire cette architecture, de donner la sensation de l'endroit. Pour moi, les meilleures compositions sont celles du rectangle simple, proche du carré. Si je le pouvais, je tournerais même carrément en 1.37, qui est un format qui offre le plus parfait équilibre pour l'architecture. Je m'étonne de cette affection qu'ont les jeunes réalisateurs pour le cinémascope. La composition idéale qu'envisageaient les grecs anciens, la mesura, était celle d'un rectangle dans un carré dans un rectangle dans un carré et ainsi de suite, beaucoup plus proche du 1.37. Ce sont les producteurs qui ont imposé l'idée du 2.35 à l'époque où la télévision s'était emparée du format 1.33 et concurrençait ainsi le cinéma. Voyez sur des milliers d'années d'histoire de la peinture : combien de tableaux en cinémascope ? La composition en 2.35 est spécifique au film, et ce n'est pas la meilleure composition. Éventuellement, si vous tournez un western ou un film épique, je peux le concevoir. Le seul film que je m'imagine faire dans ce format est **Monte-Cristo**, ou peut-être même **Hellboy**.

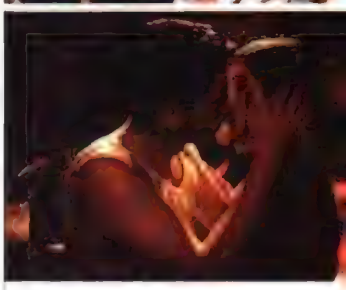


***Parlez-nous de* Monte-Cristo...**

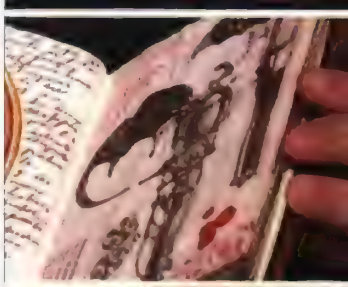
C'est une adaptation très gothique du livre d'Alexandre Dumas. J'ai toujours pensé que Dumas avait tenté à travers cette histoire d'évoquer l'esprit des *1001 nuits*, sa fascination pour l'Orient. Or, à chaque fois que ce roman a été adapté, il l'a été soit sous la forme d'un simple film d'aventure, soit sous la forme d'un « classique » écrit en gros, où tout le monde est rigide, important, et dans lequel vous perdez tout sens de l'amusement, de l'invention, de l'exotisme originel. Je me suis alors demandé ce que cela donnerait si on le transposait en western. Dans le livre, le Comte est souvent évoqué à travers des termes comme « pirate », « vampire », « voleur ». C'est une figure très sombre. Et dans mon adaptation, le Comte ne sort et n'agit que la nuit. Il est plus proche d'un Dracula de western, tout habillé de noir, de rouge et d'or. Il possède un bras entièrement mécanisé qui lui permet de dégainer plus vite que quiconque. Un gant mécanique au-dessus de la main qui a dépéri durant son séjour en prison. Cette vision est totalement folle, mais extrêmement belle. Elle est chargée d'éléments gothiques, très catholiques. Parce qu'à mon sens, **Monte-Cristo** sera un film très catholique, une histoire de revanche qui prend son public à revers. Dans les adaptations traditionnelles, le public est censé se réjouir lorsque le héros obtient sa revanche et tue ses ennemis. Dans mon adaptation, vous finirez par réaliser la folie du personnage. Durant les vingt dernières minutes, il se perd dans sa revanche, il plonge dans le péché. La revanche, c'est comme une trique. Lorsqu'elle se réveille, vous ne pensez plus. Vous cherchez seulement à baiser. Et je veux un film où, progressivement, le spectateur réalise que ce personnage va tout détruire, tuer tout le monde sans distinction. Il perd tout repère moral qui nous permettrait d'y voir une figure du bien. Il est fou ! La fin du film possède une putain de belle scène de duel, où ce héros perdu dans sa folie se retrouve face à ses ennemis, au cœur de sa vieille hacienda en ruines, à moitié recouverte par les sables du désert. Il est tellement enragé que les coups de feu de ses ennemis ne suffisent plus à l'arrêter. Il perd un bras, des morceaux de sa poitrine, une partie de sa jambe, mais il continue d'avancer. Il est tellement plein de haine et de rage qu'il en devient cette chose surnaturelle, avançant sur un pont suspendu, au coucher du soleil... Cela fait dix ans que j'essaie de monter ce projet, que je le porte en moi, et je suis toujours dessus, j'ai toujours ces images avec moi. Mais le film est tellement énorme dans mon esprit que je dois trouver les conditions parfaites pour le réaliser. Pour l'heure, ses caractéristiques particulières font que les investisseurs ont peur de s'engager sur un tel projet. Pas de problème ! Je crois qu'il ne faut surtout pas forcer les événements. Votre seul véritable pouvoir de cinéaste, c'est le pouvoir d'attendre les meilleures conditions. Mes contemporains ont tous fait leur premier film 3 à 4 ans avant que je ne fasse **Cronos**. Moi, j'attendais de pouvoir faire ce premier film tel que je le voulais. Je ne suis pas une figure de pouvoir, je ne suis pas riche, mais je peux attendre. Il y a un proverbe asiatique qui dit : *« Si tu attends suffisamment longtemps au bord de la rivière, tu verras y passer le corps de ton ennemi »*.

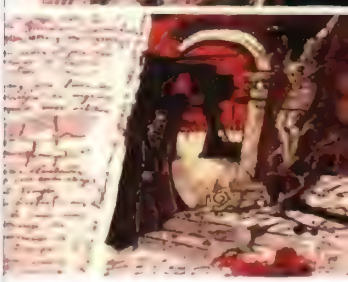
Propos recueillis et traduits par Rafik DJOUMI





Ci-dessus, de haut en bas : un univers à contre-jour, où l'amour et la haine s'entremêlent dans un ballet funèbre.





ENTRETIEN AVEC DAVID MARTI
RESPONSABLE DES MAQUILLAGES POUR DDT

LE SOUFRE ET LE LATEX

DEPUIS UNE BONNE DÉCENNIE, DDT (DU NOM DES INITIALES DES FONDATEURS DE LA SOCIÉTÉ, DAVID MARTI, DAVID ALCALDE ET TATO PONS) S'EST IMPOSÉ COMME LEADER IBÉRIQUE DES SPFX DE MAQUILLAGE AVEC LES FAUX CORPS D'AFTERMATH, LES CRÉATURES LOVECRAFTIENNES DE DAGON OU ENCORE LES ALIENS D'ARACHNID. LOGIQUE, DONC, QU'ILS SE RETROUVENT SUR L'ÉCHINE DU DIABLE, UNE AUTHENTIQUE BAFFE POUR TOUS LES AMATEURS DE LATEX.

Ci-dessus :
Montse Ribe et son homme, l'avenant David Marti, les deux superviseurs des effets spéciaux de maquillage de L'Échine du diable.

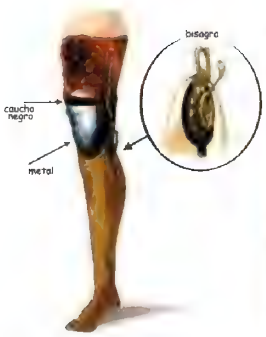
Comment a débuté votre travail sur* L'Échine du Diable *?
Dès décembre 1999, Guillermo nous a donné une première version du script de **L'Échine du diable** et nous avons aussitôt commencé les designs. Le vrai travail sur les SPFX a débuté en mars 2000 pour se terminer en août.

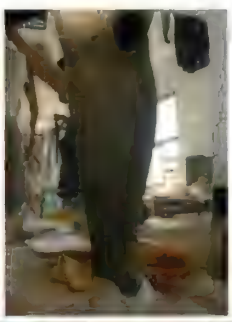
Combien de personnes ont travaillées à vos côtés ?
Le noyau dur était composé de Montse Ribe, ma copine, qui en plus d'être une excellente maquilleuse, est un sculpteur hors pair. Il est assez rare de croiser une fille dans ce corps de métier pour la signaler. Il y avait aussi Xavier Bastida, le mec le plus méticuleux que je connaisse, Arturo Balseiro, un ancien élève de Dick Smith, Shohei Terashita, qui a surtout travaillé sur la jambe orthopédique, Sandoval, le meilleur dessinateur au monde, José Manuel Meneses et enfin Miguel Mage Rodríguez, notre garçon à tout faire.

Connaissiez-vous déjà Guillermo Del Toro ?
Oui, je l'avais croisé la même année où j'ai rencontré Rick Baker au festival de Sitges en 1992. Guillermo était venu pour **Cronos** et nous présentions le court-métrage de Nacho Cerda, **Aftermath**. Guillermo a tellement aimé notre travail qu'il nous a cherché pendant tout le festival pour nous féliciter. Je me souviendrai toujours de ce qu'il nous a dit en nous quittant : *« Un jour, je tournerai un film en Espagne, et vous serez de la partie ».*

Est-ce que l'expérience de Del Toro dans le maquillage vous a aidé ?
Oui et non. Le bon point, c'est qu'il comprend parfaitement ce que nous pouvons ou pas faire. Comme je le dis souvent : *« Nous faisons des effets spéciaux, pas des miracles ».* D'un autre côté, il connaît toutes les ficelles qui rendent le boulot plus facile. Du coup, il exige la perfection pour chaque pièce créée. Et il est intraitable, il veut recevoir des photos par e-mail chaque jour, ce qui est dingue parce qu'il sait très bien qu'il est impossible d'obtenir de nouvelles choses quotidiennement sur des travaux de si longue haleine ! Et puis Guillermo est un homme insatiable sur deux choses : la nourriture et les stimulants créatifs.

Santi a un look inédit...
En plus de nous montrer les dessins qui garnissent son inséparable carnet de bord, Guillermo nous avait dit : *« Le fantôme doit être très délicat, comme une poupée de porcelaine fêlée, avec de grands yeux noirs et un trou énorme sur le haut du crâne ».* Sur nos premiers croquis, Santi avait des yeux énormes et il lui manquait la moitié du crâne, ce qui signifiait qu'il fallait faire une marionnette animatronique. Guillermo a aussitôt réalisé à quel point cette option compliquerait le tournage, et il nous a orientés vers un maquillage plus traditionnel. Après des douzaines de dessins et quelques bidouilles sur Photoshop, nous avons commencé à faire des sculptures et finalement Guillermo a choisi la création la plus subtile. Nous sommes donc allés du look le plus spectaculaire au plus crédible. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé sur tous les SPFX du film : du plus au moins. Nous avons ensuite utilisé deux types de mousses de latex (GM et la McLaughlin) et c'est une artiste absolument géniale, Stevi de Contour





Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas :
L'un des nombreux designs de la jambe orthopédique signé Shoehei Terashita.

Shoehei Terashita et Montse Ribe assemblent les différentes pièces de la jambe construite notamment en fibre de verre.

La jambe, celle portée par l'actrice, en cours de modelage dans les ateliers de DDT.

L'une des fausses têtes de Junio Valverde en cours de construction. Ici le modelage.

Puis le résultat hyper réaliste.

Ci-dessus, de gauche à droite : **Le maquillage de Santi en sept étapes.**
Deux designs du fantôme créés José Manuel Meneses/
Une photo retouchée sur Photoshop d'un jeune acteur pressenti pour le rôle/
L'une des premières sculptures de la prothèse sur un moulage en plâtre/
La sculpture définitive en attente de moulage/
Le jeune acteur en cours de maquillage/
Le résultat final, après peinture et ajout des lentilles de contact

Contact Lens, qui s'est chargée des lentilles de contact. Elle est au Canada et travaille à une vitesse prodigieuse pour un tarif défiant toute concurrence. Nous n'avons fait qu'un test avant le tournage, pour les couleurs. Ceci dit, j'aurais tué Guillermo s'il n'avait pas aimé notre travail après cette éreintante période de design.

Le jeune interprète de Santi ne s'est jamais plaint ?
Même s'il était effrayé par chaque pose de lentilles, et même s'il fallait deux heures pour poser son maquillage (quatre lorsque l'on voyait son corps en entier), Junio Valverde s'est avéré être le gamin le plus patient que j'ai rencontré. Et puis, une fois maquillé, il était extrêmement heureux parce que tout le monde était pétrifié en sa présence.

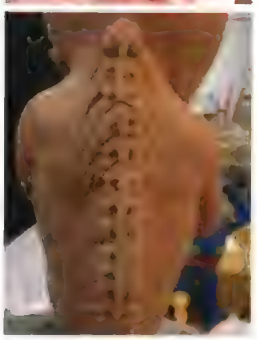
(ATTENTION ! NE PAS LIRE LA QUESTION ET LA RÉPONSE SUIVANTES SI VOUS N'AVEZ PAS VU LE FILM.)

Parlez-nous de la mort de Jacinto...
Comme je vous le disais tout à l'heure, au début, Guillermo veut toujours quelque chose de très spectaculaire. En l'occurrence, il nous avait dit que Jacinto serait transpercé debout par des douzaines de lances. Nous avions donc construit un mannequin en moulant entièrement Eduardo Noriega en position debout. Après des semaines de travail, Guillermo nous appelle pour nous dire que, finalement, Jacinto allait s'effondrer au premier coup de lance. À la poubelle notre mannequin : nous avons dû repartir de zéro et remouler Eduardo, cette fois en position allongée.

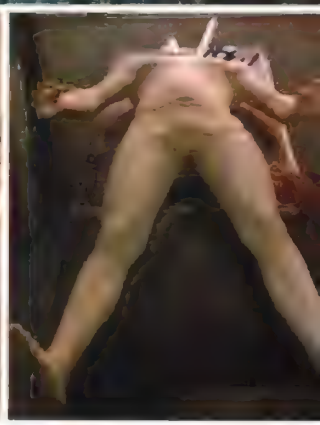
Vous étiez aussi chargés de construire des faux fœtus...
Les fœtus ont été conçus avec un excellent silicone, le VISIL 1068. Nous avons créé sept fœtus, et nous avons utilisé quantité de petites pièces (comme des mains ou des jambes) pour remplir les bocaux. Chaque membre du studio a conçu un fœtus afin de les rendre tous très différents. Environ un enfant sur 10 000 est victime de l'échine du diable, une malformation que l'on repère aujourd'hui facilement lors de la grossesse. Ce que vous voyez dans le film est le pire cas d'échine du diable. Nous avons donc fait beaucoup de recherches sur Internet et sur de vieux livres de médecines pour obtenir des modèles. Le fait que le film s'ouvre sur notre création était d'ailleurs non seulement un honneur, mais aussi un plaisir. On s'est bien marré pendant le tournage de ce générique, en jetant plein de trucs dégueulasses dans l'aquarium qui abritait une version agrandie du fœtus. Nous étions comme des gamins qui jouent dans une baignoire avec leur canard en plastique. Je me souviens aussi que nous avons piqué une crise de fou rire terrible lorsque Guillermo s'est mis à entonner la chanson de **Goldfinger** pendant ce tournage.

Vous avez également construit la jambe orthopédique de Carmen (Marisa Paredes)...
C'était un vrai cauchemar ! Guillermo voulait que cette jambe soit une sorte de chef-d'œuvre de l'orthopédie, conçue en bois, métal et cuir. Nous avons construit une jambe pour la scène où Carmen l'ôte et deux autres que l'actrice portait quand elle marchait. Mais parvenir à concevoir une jambe qui soit à la fois pratique et confortable pour Marisa était d'une difficulté ignoble.

Parlez-nous des autres effets du film...
Nous avons fait un mannequin pour Santi, le vrai garçon, quand il tombe dans le bassin. Il crachait de l'air par la bouche et du sang sortait de sa blessure. Je crois que tout le monde a été impressionné par l'incroyable réalisme de cet effet dont je suis très fier. Nous avons conçu une petite prothèse sur le nez de Jacinto, ce qui fut là encore un cauchemar parce que la prothèse a été réalisée en gélatine. Avec la chaleur de l'été espagnol, le maquillage se désagrégeait à la vitesse grand V... Casares a lui aussi un maquillage lorsqu'il est brûlé et nous avions conçu un faux torse pour la mort de Carmen, lorsque Casares lui retire un morceau de vitre. Mais Guillermo a coupé ce plan très sanglant du montage final. Nous avons construit aussi une jambe d'enfant, quelques effets gore pour les séquelles de l'explosion et plus de 500 limaces !



Ci-dessus, de gauche à droite : **Des sculptures des fœtus, dont la fameuse échine du diable/**
Eduardo Noriega en court de moulage et le tirage lorsque son personnage devait mourir debout.



Quels sont vos projets ?
Nous devrions réaliser tous les maquillages de **Hellboy**, excepté le personnage éponyme, puisque c'est Rick Baker qui s'en charge. Guillermo pense aussi tourner un autre film en Espagne sur lequel nous serions chargés des effets. Et puis, on a quelques scripts qui devraient se monter sous peu : l'un avec des vampires de l'espace, un autre avec des hommes-animaux... Bref, que du bon !

Agradeciendo las atenciones de los senores David Marti y Gabriel Rolain.

Propos recueillis et traduits par Anne-Laure GAUBERTHIER

Offre spéciale d'abonnement*

Mad Movies

40 % de réduction

30e anniversaire

*Offre aux nouveaux abonnés. Pour les abonnés en cours, cette offre vaut pour prolongation de 11 numéros de leur abonnement. Offre limitée dans le temps, valable jusqu'au 30 juin 2002.

BULLETIN D'ABONNEMENT

1 AN D'ABONNEMENT POUR 25 €

❑ **Oui,** je m'abonne/je prolonge mon abo pour 1 an (**11 numéros**) : 25 € au lieu de 41,80 €, prix au numéro (**-40 %** de réduction).

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
Europe par voie de surface : même tarif que pour la France métropolitaine.
Hors Europe et DOM-TOM par avion : 11 numéros : 40 €

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF**
❑ par chèque ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_____ Date d'expiration _____ Mois/Année

Date Signature obligatoire

★ DARIO ARGENTO ! ★ STEVEN SPIELBERG ! ★ CATCHEURS MEXICAINS ! ★ HAMMER FILMS ! ★ TIM BURTON ! ★ CHRISTOPHER LEE ! ★ RICK BAKER ! ★ MICHAEL MYERS ! ★ SAM RAIMI ! ★ TWIN PEAKS ! ★ LUCIO FULCI ! ★ DRACULA ! ★ STAN WINSTON ! ★ SCREAM QUEENS ! ★ JAMES CAMERON ! ★ CINÉMA INDONÉSIEN ! ★ STEPHEN KING ! ★ JOE DANTE ! ★ JASON ! ★ STUART GORDON ! ★ TERRY GILLIAM ! ★ FREDDY ! ★ SHINYA TSUKAMOTO ! ★ GODZILLA ! ★ PAUL VERHOEVEN ! ★ BARBARA STEELE ! ★ DICK SMITH ! ★ GORE FRANÇAIS ! ★ TOBE HOOPER ! ★ FRANKENSTEIN ! ★ JESS FRANCO ! ★ JOHN CARPENTER ! ★ MARTINE BESWICK ! ★ DAVID CRONENBERG ! ★ FRED OLEN RAY ! ★ X-FILES ! ★ JOHN McTIERNAN ! ★ PETER JACKSON !

LES ANNÉES MAD

1972 ★ 2002

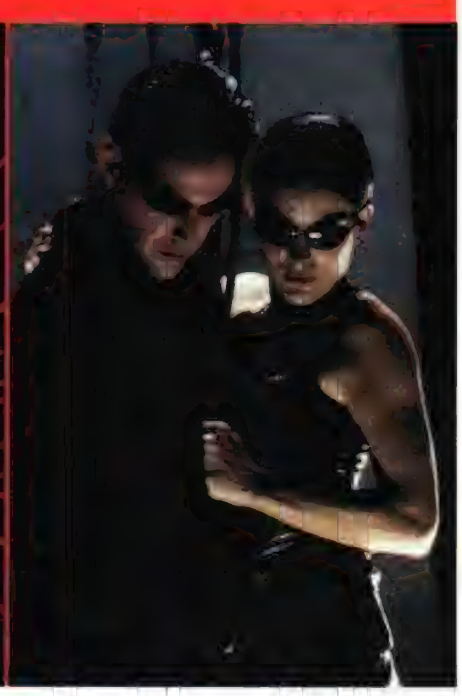
Vous en êtes désormais tous conscients, on va donc pouvoir arrêter de le rabâcher à chaque numéro : Mad Movies fête ce mois-ci ses 30 années d'existence. Un rapide calcul mental vous permettra alors d'en déduire que le magazine est né en... « mai 1972 » vient de répondre la rédac' à l'unisson (c'est toujours rassurant de constater qu'il y en a qui suivent, surtout les principaux concernés !). Pour célébrer ce 30ème anniversaire, toute l'équipe de ce beau magazine que vous tenez entre vos mains s'est concertée, non pas pour établir une liste de ce qu'elle estime être ses meilleurs films fantastiques, puisque ce dossier a déjà été fait (et bien fait) à l'occasion du numéro 100, mais plutôt pour vous faire revivre, au fil des pages qui suivent, les événements qui auront marqué ces trois décennies en terme de cinéma fantastique.

Pour réaliser ce travail surhumain, nous avons ensuite décidé de faire appel à tous ceux qui avaient déjà écrit en ces pages. C'est l'occasion, toujours sympathique, d'aller débattre du choix des sujets autour d'un bon verre avec des potes perdus de vue. Si certains ont immédiatement répondu présent à l'appel, d'autres ont été coincés, à chaque fois avec un regret touchant dans le son de la voix, de décliner l'offre par manque de temps. Julien Carbon, par exemple, est désormais à Hong-Kong où il écrit plein de scénarios pour Tsui Hark et Michelle Yeoh, François Cognard prépare actuellement son premier long-métrage, et Jimmy Frechon, qui est rentré de Cannes avec un Grand Prix obtenu dans la section court-métrage, se concentre déjà sur de nouveaux projets. On vous, on ne peut pas vraiment leur en vouloir.

Enfin, il a fallu trouver l'orientation qu'allait prendre ce fameux dossier. Et croyez-nous, l'orientation d'un dossier, c'est chaud à trouver ! On avait bien pensé consacrer dix pages par année, mais on s'est rapidement rendu à l'évidence qu'on n'arriverait jamais à tenir les délais et qu'on ne serait pas en kiosque avant fin août ! Panique à bord, branle-bas de combat, séances de remue-méninges... et l'idée géniale de regrouper toutes les thématiques sélectionnées en trois périodes de dix ans nous est soudainement apparue terriblement logique. Comment ne pas y avoir pensé plus tôt ? Et tout ce temps perdu alors qu'il nous fallait abattre des textes au kilo* ! Il était largement temps de reprendre nos esprits et de nous mettre sustitôt au travail...

Le Mad Fleck

* Nous vous invitons d'ailleurs à avoir une petite pensée pour Rafik qui, en bon adepte du sumo-yourmaïsme, s'est retrouvé à l'hôpital après avoir passé 8 bonnes heures à compiler la liste des célébrités décédées dans les années 80 et 90.



Trente ans d'âge... bonne cuvée !

Trente ans ! Le cri vole à la rédaction tel un leitmotiv obsessionnel, avec cette singularité fascinante qu'une date aussi symbolique ne signifie pas la même chose pour un jeune pigiste de vingt ans que pour son camarade, voisin de clavier mais déjà cinquantenaire. Avec aussi cette douce interrogation du premier au second, pour tenter de comprendre ce qui pouvait bien provoquer il y a trente ans l'envie, pour ne pas dire le besoin vital, de créer un magazine tel que Mad Movies.

Il faut savoir qu'en 1972 la situation différait pas mal de celle d'aujourd'hui. Le manque d'information rendait celle-ci d'autant plus précieuse, et les rares ouvrages disponibles se vénéraient comme le retour de Loft Story sur nos petits écrans embués d'une émotion bien légitime (excusez, le lyrisme m'emporte...). *Le Fantastique au cinéma* de Michel Laclos, *Images de la Science-Fiction* de Siclier et Labarthe, *Le Cinéma Fantastique et ses mythologies* de Gérard Lenne, ou encore *La Science-Fiction au cinéma* de Jean-Pierre Bouyxou, constituaient alors nos livres de chevet sur les chemins hasardeux de nos cauchemars éveillés. La création dans les années 60 des premiers Monster's magazines américains (Famous Monsters, paru en fait dès 1958, Monster World, Castle of Frankenstein, Spacemen, Fantastic Monsters of the Films, Horror Monsters, Mad Monsters, etc.) favorisait en France un désir de les imiter, mais sans pour autant tomber dans la bouillie complaisante de leurs textes le plus souvent simplistes, et destinés de préférence à des adolescents fascinés.

En France, justement, les premiers à réagir le firent en 1962, sous la forme de ce qui allait devenir la bible du fantasticophile de base des années soixante et soixante-dix, le mythique Midi-Minuit-Fantastique (20 numéros parus, dont quatre doubles, d'où cette numérotation de 1 à 24). Une simple observation du Courrier des Lecteurs fera mieux comprendre l'importance de ce titre, où l'on déniche des lettres de Léo Malet (père de Nestor Burma), Jacques Bergier (écrivain et scientifique), William Castle (cinéaste et producteur), Jean-Pierre Dionnet (Mister Cinéma de Quartier), Jean-Louis Bouquet (écrivain et scénariste), ainsi qu'une abondance de signatures qu'on retrouvera bientôt dans divers fanzines ou dans les magazines professionnels spécialisés : Jean-Claude Urphéant (Cyclope), Gérard Temey (Mercury-Bis), Thierry Ollive (Le Styx), Jean-Claude Michel et Alain Schlockoff (L'Écran Fantastique), ou encore un Jean-Pierre Bouyxou, déjà cité. Les vocations midi-minuistes se firent en effet rapidement sentir et cela devait nous offrir vers la fin des années 60 et le début des années 70 des titres comme Horizons du Fantastique, L'Écran Fantastique, Miroirs du Fantastique, le trio Vampirella, Creepy, Eerie - pressé de répandre chez nous l'esprit des Monster's Magazines - et aussi, bien sûr, un certain Mad Movies...

À l'époque, le fanzinat fleurissait bien et Mad faisait alors partie d'un bouquet médiatique amateur aux noms étranges doucement ciblés : Le Styx, Vamp, Le Masque de la Méduse, Jonathan, Peeping Tom, Pour le Cinéma Fantastique, Skull Island, Cerbère, d'autres encore dont je me plaisais à dénoncer les coupables activités dans un dossier titré Zine Story paru dans le n°14 de Mad Movies, publié en décembre 76, et qui figure sûrement... enfin peut-être... eh non, définitivement pas dans cette pourtant déjà monstrueuse collection de Mad entassée dans votre chambre, que maman vous avait pourtant bien expressément demandé de ranger, parce que ça finit par encombrer, zut alors...

De tous ces pieux efforts ressortaient l'envie d'informer, de faire découvrir, face à une critique institutionnelle ignorant (dans le meilleur des cas), ou bien plombant sévère les meilleures œuvres fantastiques de l'époque. Qui n'a pas en mémoire (tout le monde !) cette appréciation perfide –

LE HORS SÉRIE JOHN CARPENTER

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière. Tous ses films décryptés et bien plus encore. 148 pages.

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
_____
Code Postal _____
Ville _____
Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

Oui, je commande ___ exemplaire(s) de MAD MOVIES HORS-SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER

Prix unitaire pour l'Europe : 5,95 € (frais de port compris)*

Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 8,99 €

Montant total : _____ €

Règlement joint par chèque établi à l'ordre de : Mad Movies / CPF

Pour commander découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le avec votre règlement à l'adresse suivante :

D.I.P.
MAD MOVIES HORS SÉRIE
18 à 24 quai de la Marne
75164 Paris cedex 19

Fondateur de Mad Movies, Jean-Pierre Putters (en bas à droite) pose ici sur le tournage du film **Time Demon**, qu'il a co-produit, en compagnie du réalisateur Richard J. Thomson et de quelques actrices.

mais drôle… – d'un journaliste très impressionné par **La Malédiction des Pharaons** signé Terence Fisher : *« Une momie ressuscitée sème la panique. Comment s'en débarrasser ? Le ridicule s'en charge »* ? Pendant ce temps, le très sérieux Répertoire Général des Films, édité par la non moins sérieuse Centrale Catholique du Cinéma (aux Editions « Pensez Vrai », quand même), préférait tout de suite avertir les téméraires hésitant un peu à la porte des **Maîtresses de Dracula** (du même Fisher) : *« Des réserves s'imposent pour le genre de ce film, fondé sur l'horreur et la terreur, n'éveillant que des plaisirs morbides lorsque ses outrances ne secouent pas la passivité du spectateur »*. Face à cet état d'esprit largement obscurantiste, l'envie nous vint en effet de parler aux cinéphiles de façon à peu près normale. Non pas en professionnel de la critique, car avec mon CAP de pâtisserie en poche, plus l'exploration de divers petits métiers, plus folkloriques que véritablement lucratifs (barman, vendeur, représentant en choses diverses, démarcheur pour TV à tirelire, vendeur de calendrier des aveugles, modèle pour catalogues de prêt à porter, etc...), ça aurait fait un peu « lège » de toute façon. Il s'agissait plutôt de se poser en simple spectateur de film, désireux d'établir avec le lecteur une relation passionnelle jamais abandonnée depuis lors. De ne pas pousser en avant le dernier blockbuster à la mode, mais de célébrer plutôt le shocker qui dépote grave au point de lui consacrer parfois la couverture : souvenez-vous, les **Gorgo**, **Le Cauchemar de Dracula** (en pleine période **Mad Max**, en plus), Santo et le cinéma mexicain, **Le Masque du Démon**, **Reanimator**, **House**, **X-Tro**, **Massacre à la Tronçonneuse 2**, **From Beyond**, **Le Jour des morts-vivants** et bien d'autres, sans oublier un certain **Terminator** que nous étions alors bien les seuls à défendre. De même, les dossiers tâchaient de contribuer à une histoire du cinéma fantastique, à travers les âges et à travers les pays, sacralisant en quelque sorte le genre, qui devait acquérir rapidement ses lettres de noblesse, grâce à nous, certes, mais aussi grâce aux autres à qui nous avions peu ou prou ouvert la voie.

Car l'apport de Mad Movies ne fut jamais négligeable. Certains fanzines à sa suite vécurent pour connaître des fortunes assez diverses : Péplum, Walpurgis, Star and Space Magazine (d'un certain Alain Carrazé, aujourd'hui mieux connu), Crépuscule Galactique, Chair Pour Frankenstein, Fantastic Fanzine, Intruder, Sang… Sas (un zine jadis amené à la rédaction par un petit Damien Granger accompagné de sa maman…), Scream, Frissons, Ténèbres (*« Laissez-vous pénétrer dans le monde de Ténèbres »* proposait alors solidement son éditeur, violant la syntaxe sans trop en mesurer les conséquences), Ciné-Zine-Zone, Monster-Bis, Le 35 (un titre fantôme édité par Didier Allouch et tiré à un seul exemplaire pour rentrer aux projos de presse !), Nostalgia, Phantasm (de Christophe Lemaire), le Mongol Fier, Antinéa (le « one-shot » glorieux de notre ami Marc Toullec, alias Luc Tarmoule, alias Tom Racullec… Arrête, Marc, ou je le montre à tout le monde !), Silent Scream, Sepulcral, Fantazine, Rouge Profond (de François Cognard), Spectrum, Fade to Blood (sous-titré *« Le fanzine assoiffé de sang »* !), Heretic, Fanzinard, Zombi Zine (du regretté Pierre Pattin, ancien collaborateur de Mad Movies), Prophetie, The Bat (de notre vieux complice et ami Marcel Burel), Dans l'Abîme du Fanzine, Horror Pictures, Le Crépuscule des Monstres, Rhésus 0 (dirigé par Christophe Gans, collaborateur un temps de Mad Movies, lui aussi), Effroi, De l'Autre Côté du Pont, Blue Screen (dont Rafik Djoumi, David Martinez et Sandra Vo-Anh, allaient participer, à des degrés divers, à l'aventure Mad), Gunfight (où Cédric Delelée priait déjà **Conan le Barbare**), Near Dark (où s'était perdu le tout jeune Stéphane Moïssakis), Vault of Horror ou Satanic Films. Et encore faut-il s'arrêter là aux années quatre-vingts, sinon le dossier « Trente Ans » entier n'y suffirait pas, mais tout va bien, restez assis, je suis payé au feuillet…

Même si pour tout dire, je considère aujourd'hui le genre fantastique avec davantage de recul (rien que la vision récente de la bande-annonce de **Blade II** suffirait à ne pas me faire regretter mon abandon de poste, dû tout aussi bien à la surcharge de travail et au stress correspondant), j'apprécie fort le labeur effectué depuis la relève, avec notamment la périodicité mensuelle, la pagination augmentée, l'élargissement des rubriques, et tous les efforts accomplis pour poursuivre une œuvre dont je fus autrefois l'instigateur. Keep up the good work, les gars, moi je vous lis toujours.

Jean-Pierre PUTTERS

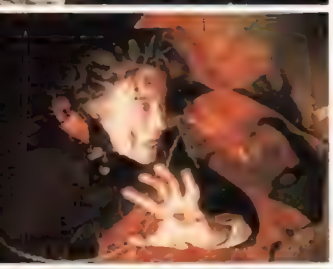
GHETTOÏSÉ DANS LA DÉCENNIE PRÉCÉDENTE, LE FANTASTIQUE SE RADICALISE À L'OCCASION DE LA LIBÉRATION DES MŒURS. LE FILM D'HORREUR DEVIENT GORE, LE FANTASTIQUE COQUIN FLIRTE AVEC LE PORNO, LE THRILLER S'ADONNE AUX PSYCHO-KILLERS ULTRA-VIOLENTS. MAIS DE JEUNES RÉALISATEURS, NOURRIS PAR CE «GHETTO», VONT INSUFFLER À HOLLYWOOD QUELQUES EXCÈS DE VIOLENCE CERTAINE (**L'EXORCISTE, LES DENTS DE LA MER**) OU TRANSFORMER LE BIS EN SÉRIE A (**LA GUERRE DES ÉTOILES**). ENTRE CARTONS DU BOX-OFFICE, EXTRÉMISME DES SALLES DE QUARTIER ET RADICALISME POLITIQUE DU GENRE, IL N'Y A PRESQUE PLUS DE PLACE POUR UN FANTASTIQUE DE LA DEMI-MESURE.

1972 1981

L'ÂGE DES EXTRÊMES

LA CHUTE DE LA MAISON HAMMER

Page de droite : Le Cirque des Vampires.
Cette page, à droite : Les Sévices de Dracula.
Ci-dessous : Lust for a Vampire, Dracula vit toujours à Londres et Comtesse Dracula.



1973 ! Époque bénie pour l'amateur et le futur lecteur de Mad. Pourtant, dans les « glorieuses » seventies, on ne possédait pas de VHS, ni encore moins de DVD. Pour assurer sa ration hebdomadaire de rêves, il fallait se rendre soi-même dans les salles obscures à la découverte de la « perle noire ». À cette époque, la firme britannique Hammer Films commençait à décliner. Finis les frasques victoriennes du **Cauchemar de Dracula** et de **Frankenstein s'est échappé**, adieu les bandelettes de **La Malédiction des Pharaons**, et bonjour… l'érotisme !

En effet, les producteurs avaient décidé de miser sur le sexe pour rameuter un public séduit par un nouveau fantastique - n'oubliez pas que **L'Exorciste** se profilait à l'horizon - et il fallait bien que les spectateurs reviennent chez la Hammer.

Cela passa du très bon au pitoyable. Tout d'abord, on décida d'actualiser le mythe gothique de **Dracula** en le transposant dans le swinging London. Ce fut **Dracula 73** de si sinistre mémoire, et n'écoutez pas les faux nostalgiques qui continuent à encenser ce film sous prétexte qu'il nous ramène à une époque bénie - seule la séquence pré-générique vaut le détour. La présence de Lee et Cushing se révéla un gage toujours aussi sûr pour l'« Hammérophile », mais le charme était rompu. Une suite toute aussi inutile lui fut attribuée, **Dracula vit toujours à Londres**.

Mais ne crachons pas dans la soupe, en bon amateur de la Hammer qui se respecte. Il y eut à cette époque de fabuleuses productions, comme **Le Cirque des vampires** et la trilogie consacrée à la famille Karnstein… Après un excellent **Vampire Lovers**, un médiocre **Lust for a Vampire**, on nous gratifia du sublime **Les Sévices de Dracula** où Cushing atteignait ni plus ni moins la perfection ultime ; L'érotisme étant ici représenté par de séduisantes jumelles - les soeurs Collinson - qui, malheureusement, disparurent de nos écrans.

Hammer, malgré le déclin des productions gothiques, était toujours persuadé que le filon pouvait être exploité… mais d'une autre façon. Ce fut de Hong Kong que la lumière - ou plutôt les ténèbres ! - vint… Les films de Kung Fu étaient

alors très populaires et la vieille Lady Anglaise décida de s'associer avec de fringants asiatiques : les Shaw Brothers. Ainsi naquit **Les Sept vampires d'or**, une sympathique petite production mixant les canines vampiriques et les arts martiaux ! Tourné à Hong Kong par le vétéran Roy Ward Baker, **Les Sept vampires d'or** nous réservent quelques moments bien excentriques. Ainsi voit-on l'ami Cushing suggérer que si les vampires classiques reculent devant la croix, leurs homologues asiatiques, eux, tout naturellement, vont fuir une représentation de… Boudha !!! Logique et délirant à la fois… Mais toutes les tentatives de redonner un sang neuf à la Hammer se soldèrent par de cuisants échecs et ce malgré la qualité de certaines de ses productions. À ce titre, signalons que **Docteur Jekyll & Sister Hyde** reste un des meilleurs film de cette époque.

Concurrencée à la fois, par ses propres compatriotes - la firme Amicus - et les films américains à effets spéciaux consacrés au satanisme - **L'Exorciste** et **La Malédiction**, Hammer Films finit pitoyablement sa carrière avec un navrant **Une fille pour le Diable**, où seul émergeait un cas-

CHRISTOPHER LEE **LE PRINCE**

Christopher Frank Carandini Lee naît à Londres le 27 mai 1922. Dès l'âge de neuf ans, il découvre sa vocation sur les planches de son école lors d'une pièce théâtrale de fin d'année. L'après-guerre le surprend à la recherche d'un emploi (il sera employé de banque), mais surtout d'un rôle, pour apprendre, de la bouche même des producteurs, que sa trop grande taille (près d'1,90 m) ne le prédestine pas à devenir un grand acteur (!). Contraint d'incarner des silhouettes dans ses premiers films (en 1947 : **L'Étrange rendez-vous** et **One Night With You**, de Terence Young), il éclate dans sa fascinante composition du **Cauchemar de Dracula**, en 1958, et démarre une carrière au service du fantastique, qu'il minimise souvent au profit d'une filmo internationale jugée plus classe. Et pourtant, outre le prince des vampires, il incarnera la créature de Frankenstein, la Momie, Fu-Manchu, Sherlock Holmes, Raspoutine, d'autres encore à la faveur de près de deux cents films explorant tous les genres cinématographiques, même si son rôle le plus saisissant reste celui de Sanson, le bourreau, dans **La Révolution française**. Mais, quelles que soient ses réticences à l'égard du fantastique, surtout « l'horreur » qu'il nous disait détester au plus haut point à l'occasion

du Festival de Clermont-Ferrand organisé par Mad Movies, Lee reste le seul héritier des grandes figures du genre ; une fois éteinte la lignée des Boris Karloff, Bela Lugosi, Peter Cushing, Basil Rathbone, Peter Lorre ou Vincent Price. Autrefois célébré, de tout temps reconnu, il persiste et signe aujourd'hui en honorant de sa présence la trilogie du **Seigneur des anneaux** ou encore **Star Wars Épisode 2 : L'Attaque des clones**. Mais est-ce à dire qu'il est à jamais perdu pour les circuits parallèles ? Pas sûr, puisqu'il circule toujours le bruit de sa participation au **Cries in the Night : Orlof 2001** (bientôt 2002, on suppose…) de Jésus Franco, après les présences annoncées, puis démenties, de Malcolm McDowell, Udo Kier, Paul Naschy, et dernièrement Robert Englund dans le rôle du bon docteur Orlof. Une grosse affaire à suivre…

Jean-Pierre PUTTERS

ting honorable : Richard Widmark, Christopher Lee et Nastassia Kinski.
En 1973, les amateurs avaient enfin pu se retrouver et se réunir pour la seconde convention du film fantastique et de science-fiction. Le cadre était folklorique à souhait - le Palace - et chaque soir, c'était le festin, pas moins de 3 films projetés ! Ce fut là que je rencontrai Terence Fisher, Peter Cushing, et même l'ami Paul Naschy venu présenter ce qui restera comme son chef d'œuvre : **Le Bossu de la morgue**. Imaginez le plaisir pour un amateur, à cette époque où fleurissaient de « vrais » films fantastiques ! Avec ce festival, pas besoin d'aller au Styx ou au Colorado - les salles parisiennes d'alors - les cauchemars arrivaient directement sur l'écran du Palace et nous permettaient de revoir plein de copains : JPP himself, Alain Petit, François Joyeux, Thierry Olive, etc..
Pour un peu, je verserais dans l'ancien combattant et vous dirais que *« c'était le bon temps »* ! Mais il fallait retourner à la triste réalité car, en dehors de ce festival destiné à notre boulimie, le reste de l'année était bien maigre… Malgré tout, quelques bons « Bis » visionnés au Colorado sont encore dans ma mémoire… C'est dans les seventies que j'ai rencontré **Le Monstre du château**, frôlé **La Chair du Diable**, me suis perdu dans **Dunwich Horror** sous les regards d'une créature invisible. Décidément, il est très difficile de ne pas tomber dans une nostalgie trop facile, mais cette époque est à tout jamais perdue et seuls les VHS et les DVD restent les garants de cette mémoire. Quelques passages à la cinémathèque éveillent encore des souvenirs et la lecture de certains magazines me replonge souvent dans cette ambiance si particulière…
Aujourd'hui il est de bon ton d'encenser tout ce qui est labellisé « Hammer » et tout bon critique, qui se respecte, voue un culte à la firme britannique… Mais n'oubliez pas qu'il y a une trentaine d'années, certains écrivaillons - il y en a qui sévissent encore, je ne cite pas de noms ! - n'hésitaient pas à massacrer le travail de gens comme Terence Fisher, Freddie Francis ou Peter Sasdy. Une actrice comme Ingrid Pitt est, de nos jours, reconnue comme une « scream queen » incontournable, mais en 1975, on ne connaissait rien de sa carrière - excepté **Comtesse Dracula** - car **Vampire Lovers** était resté scandaleusement inédit. De la même manière, Caroline Munro n'avait pas eu la chance de voir distribuer en France son **Captain Kronos, Vampire Hunter**, un bien beau film pourtant.
Que les choses soient bien claires : je suis et resterai un inconditionnel des films fantastiques anglais… mais je suis toujours un vrai fan de fantastique avant tout ! Non, il n'y a pas que des navets actuellement, comme le prétendent certains aigris. Des gens comme Tim Burton, Sam Raimi ou David Cronenberg sont toujours là pour me rassurer par leur talent et leur amour du genre. Je ne souhaite pas, sincèrement que la Hammer renaisse de ses cendres. Une rumeur, il y a quelques années, faisait état de productions de remakes… Je pense que c'est une profonde erreur. Il faut laisser reposer ces glorieux vestiges du cinéma fantastique passé et en garder la vision au plus profond de soi-même. Après tout, n'est-ce pas cela, le patrimoine ?

Jean-Luc PUTHEAUD

1972
PSYCHO PARTY
Trois ans après le traumatisme de l'affaire Charles Manson, et suite au massacre des jeux olympiques de Munich, les tueurs au cinéma laissent une place délibérée aux psycho killers dénués du moindre scrupule. Derrière les classiques Orange mécanique et L'Inspecteur Harry se profilent en effet cette même année 1972 Carnival of Blood, Barbe-Bleue, The Fan, Fright, And Soon the Darkness, Torso, La Fille de Jack l'Eventreur, The Manipulator ou Les Insatisfaites poupées erotiques du Pr Hitchcock. Les italiens, qui eux ont, en plus, forte affaire avec les Brigades Rouges, déclinent le giallo à toutes les sauces : La Queue du Scorpion, Malastrana, Overtime, L'Iguane à la langue de feu, Le Diable a sept visages, L'Œil dans le labyrinthe, L'alliance invisible, Mais qu'avez vous fait à Solange ?, La Tarentule au ventre noir, Le Venin de la Peur, The Slasher. Bref, ça joue fort du couteau !

CLASSIQUES DU NANAR
Il y a des nanars qui s'assument. Flesh Gordon, variation sexuelle du fameux serial, en est l'exemple le plus frappant, avec son attaque de Penisaurus et ses vaisseaux aux formes évocatrices. Mais rien ne vaut, après tout, le nanar véritablement psychotronique, celui qui tente la carte du sérieux sur un argument déjà flingué d'avance. A ce titre, le mythique Night of the Lepus écrase tout. La déjà vieille Janet Leigh tente d'empêcher une ville campagnarde d'être rasée par une horde de… lapins géants. Si ! Si ! Des tout mous au poil doux qui sautillent gaiement dans tous les coins. L'apocalypse quoi !

HONG KONG SUR SEINE

Désertées des westerns et péplums qui ont assuré leurs heures de gloire durant les années 60, les salles de quartier répondent au sérieux « engagé » du cinéma des années 70 (polars italiens et blaxpoitation) en sortant des cartons quelques héros magnifiques pas encore frappés du sceau de la méfiance et du second degré. L'heure de la première vague hongkongaise en France a sonné, d'abord révélée en 1972 par le mythique **La Main de fer** avec Lo Lieh, puis répercuté par les débordements de violence technicolor de Chang Cheh (**La Rage du tigre, Les Disciples de Shaolin**), **Les Griffes de jade** de Ho Meng Hua et bien sûr le raz-de-marée Bruce Lee (projeté dans l'unique salle du Hollywood Boulevard, sous une affiche gigantissime du petit dragon dessinée par Jean Masci). Les grands circuits font la sourde oreille, mais les petits distributeurs se jettent sur la manne asiatique. Très vite, de Barbès à Pigalle, on ne compte plus les ninjas, samouraïs, monstres godzillesques, super inframen et autres 18 hommes de bronze qui ornent les devantures du Trianon ou du Ciné Barbès. Dans ces salles se presse une foule hétéroclite de mauvais garçons et d'ouvriers maghrébins, découvrant les splendeurs d'Asie 20 ans avant l'élite critique. Cette élite est alors suffisamment peu concernée pour avoir, au mépris de toute considération culturelle, regroupé le kung fu, le wu-xia-pan, le kaiju, le chambara ou le kaidan-eiga sous l'appellation grossière de « Cinéma karaté », une attitude à la frange du racisme, qui laissera s'échapper des titres litigieux tels que **Au karaté t'as qu'à ré-attaquer, Un petit coup dans les baguettes** ou **Il faut battre le Chinois pendant qu'il est chaud**. Avec la disparition progressive des salles de quartier, l'Asie populaire va déserter les écrans. Mais le virus est déjà inoculé et il ne se passera pas 10 ans avant que le public avide ne réclame le retour de ses héros.

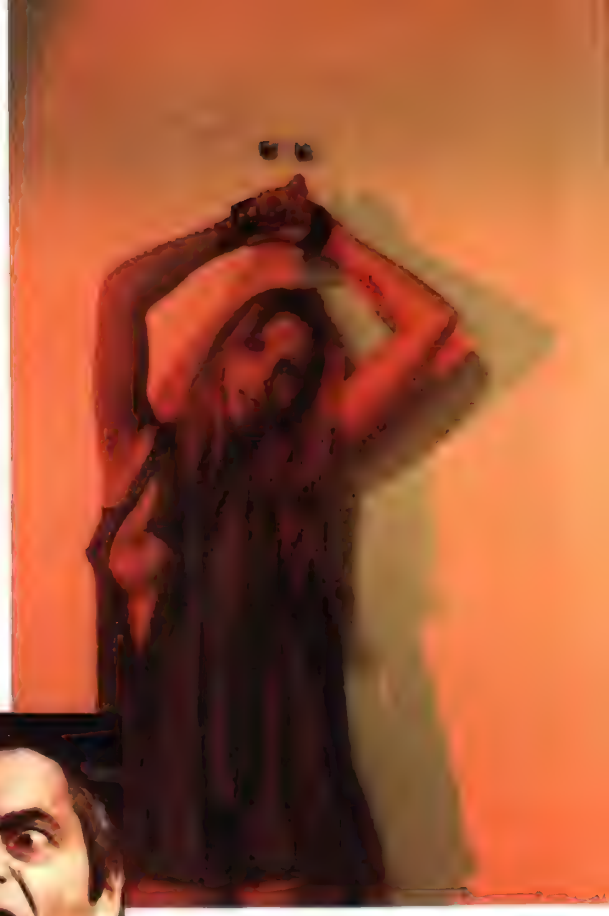
Rafik DJOUMI

DICK SMITH **YODA**

Dick Smith est le grand sage du maquillage d'effets spéciaux, le précurseur qui ne fut jamais avare de conseils, le bon samaritain qui accueillit à bras ouverts tous les amateurs qui frappaient à sa porte, le visionnaire qui inventa les bases des SPFX de maquillage moderne aux côtés de son confrère et ami, l'Anglais Stuart Freeborn (**2001, Star Wars**). Bref, Dick Smith a créé cet artisanat tel qu'il explosera dans les années 80, et ce dès le début des seventies avec LE film matriciel du maquillage moderne : **L'Exorciste**. D'où un statut enviable de star discrète et respectée, lui permettant d'échapper aux remous qui secouent l'industrie. Logiquement, Dick Smith abandonnera progressivement les plateaux de tournage au début des années 90 pour occuper les postes honorifiques de conseiller (**La Mort vous va si bien, Les Contes de la nuit noire**), et surtout pour continuer de transmettre sa science aux générations futures (l'ouvrage *Dick Smith's Advanced Professional Make-Up Techniques*).

Julien DUPUY

JESS FRANCO OU LA TENDRESSE DU MAUDIT



Au temps joli de l'éclosion des premiers exemplaires ronéotés de Mad Movies à la devanture des librairies spécialisées dans la presse marginale, d'aucuns pensaient que Jess Franco, demeurerait à jamais l'homme d'un seul film : **L'Horrible Dr Orlof**. Obscure co-production franco-espagnole, le film suscita, lors de son apparition sur les écrans français, quelque intérêt (on peut lire, à cet égard, la juste critique de Michel Caen dans Midi-Minuit Fantastique n°7), si bien que la critique spécialisée attendait avec impatience d'autres coups d'éclats de ce réalisateur.

En l'espace d'une décennie, seule une poignée de films signés Franco était apparue aux frontons des salles françaises, sans jamais (et parfois très injustement) susciter à nouveau l'intérêt des « Midi Minuistes » de base.

Quand **Les Nuits de Dracula** est diffusé sous nos climats, le diable d'homme a réalisé une bonne quarantaine de films, tous voués au fantastique, au bizarre, à l'aventure, et, de surcroît, presque tous portent les stigmates du goût prononcé de l'auteur pour l'érotisme.

Le numéro 3 de l'édition française du magazine américain « Vampirella » et le fanzine « Le Masque de la Méduse » font découvrir à leurs lecteurs (sans mauvais jeu de mots) médusés que Jess Franco a adapté Stevenson, Edgar Wallace, Exbrayat, Sax Rohmer, Bram Stoker, Sade, qu'il a redonné vie au Docteur Fu Manchu, au comte Dracula, au Docteur Mabuse, qu'il a fourré son nez dans le Necronomicon, qu'il a collaboré avec des personnalités aussi prestigieuses qu'Orson Welles ou Jean-Claude Carrière. Jess Franco devient très vite une énigme.

La majorité de ces quarante films, on ne les voit pas, les distributeurs les boudent, la vidéo n'existe encore qu'au stade des professionnels de l'audiovisuel... On ne peut compter que sur des séjours à l'étranger pour découvrir, presque accidentellement, telle co-production hispano-allemande, germano-anglaise ou italo-espagnole signée Jess Frank, Frank Manera ou Frank Hollman ! Le comble, c'est que Jess Franco réside en France à quelques coudées de l'avenue des Champs-Élysées et seuls quelques initiés, comme le poète éthylique Gérard Cossevin, fréquentent assidûment son salon, lorsque Jess vient y reprendre souffle entre deux tournages. Et puis les choses s'accélèrent. Jess Franco, qui entre temps a expérimenté avec succès puis mis en œuvre des méthodes de travail hyper rapides et très économiques, entreprend une collaboration très prolifique avec le producteur français Robert de Nesle.

Entre fin 1971 et fin 1973, cette collaboration suscitera quatorze films, puis cinq autres pour la seule année 1974.

Certaines œuvres iconoclastes mais prodigieusement novatrices, telles **Dracula prisonnier de Frankenstein**, **Les Expériences érotiques de Frankenstein**, **Les Démons**, **La Comtesse perverse** ou **Les Possédées du Diable**, deviendront au fil du temps de véritables classiques du genre. Bien évidemment, ces films tournés à l'emporte-pièce, sans autres têtes d'affiches que l'indispensable et fidèle Howard Vernon, montés, sonorisés, distribués dans la hâte (car le temps c'est de l'argent) apparaissent bien indigents à une critique spécialisée (rassurez-vous, la critique bien pensante ne se hasardait guère dans les salles de Strasbourg Saint Denis ou Pigalle) nourrie depuis des années par les très sains et très hygiéniques produits de la Hammer Films.

Rares sont les voix qui se sont, en ces temps troublés, élevées dans le silence pour souligner le talent de tel ou tel « quickie » signé Jess Franco. Il suffit, pour se faire une idée de la terrible réputation du cinéaste aux lourdes lunettes d'écailles de parcourir les « Saison Cinématographique », les « Analyse Générale des Films »,

1973 AVORIAZ

Aux origines, 3 jours de festival, 10 films projetés et une soirée de courts métrages passionnés. Le genre fantastique intéressant peu grand monde, la manifestation organisée par Lionel Chouchon et Bérard Brémont se déroule entre amateurs éclairés. Si l'on excepte 1976, où le Standard Automatic et sa horde de gnocchis (Buñuel, Chabrol, Vadim, Varda) récompensèrent du néant, la première décennie d'Avoriaz est un quasi sans faute, sans équivalent au monde, jugez vous-mêmes : Duel, Soleil vert, Phantom of the Paradise, Carrie, Patrick, C'Était demain, Elephant Man, Mad Max 2, El Topo, Le Monstre est vivant, Massacre à la tronçonneuse, Meurtre sous contrôle, Les Révoltés de l'an 2000, La Dernière vague, Eraserhead, Phantasm, Mad Max, Fog, Hurlements.

Malheureusement, dès 1983, les médias s'emparent de l'affaire et transforment le rendez-vous d'initiés en kermesse par comité. Lentement, ils, dans le jury des artistes, de moins en moins, préfèrent rester chez eux, leur amour des caméras et des tentacules plutôt gluants. Avec les années ne seront plus récompensés que les produits les plus consensuels, des films totalement oubliables qu'on ne voit jamais ressortir pas leur exhumation de prestige, dans quelle pénombre ont fini l'opéra Jamais Jack Gwillow et John Harrisson ?). Et le jury ignorera avec superbe des titres aussi obscurs que La Mouche, Street Trash, Robocop, Simetierre.

Passablement dégoûtés, les pionniers de ce festival d'exception montent la clé sous la porte.

P.B.

LE FANTASTIQUE, CAMARADE...

Dès la fin des années 60, sous l'influence conjointe du rock et du peace-and-love, les écoles de cinéma enseignent aux aspirants cinéastes à être un auteur intégral et faire voler en éclat la prétendue forteresse bourgeoise. Ceci nécessite le recours à un genre économique, apte à aborder symboliquement tous les thèmes, propre à toutes les dérives et suffisamment codifié pour intéresser d'éventuels producteurs à petit budgets. Le fantastique va dès lors jouer le rôle autrefois dévolu au thriller ou au série B, et ce d'autant plus aisément que les « auteurs » n'osent pas se frotter à ce genre « sale », qui

voire les colonnes des Fanzines contemporains. En ce temps-là, Jess Franco est plus connu pour son aptitude à « aligner les navets par paquets de douze » que pour ses réels talents de cinéaste. Courant 1973, Jess Franco renoue avec son premier producteur français, Marius Lesœur, et cette nouvelle collaboration verra naître quelques œuvres fort dignes d'intérêt comme **La Comtesse noire** ou **Exorcisme et messes noires**, qui font aujourd'hui les délices des éditeurs de DVD d'outre-Atlantique.

La plus totale confusion règne quant à la paternité du cinéaste espagnol en regard de ces productions françaises qui, sur un plan strictement légal, ne peuvent être signées par un cinéaste étranger. Dès lors, tout ce qui porte pseudonyme devient un film potentiellement franquien, les soupçons pèsent (parfois encore aujourd'hui) sur d'aimables couillonnades comme **Orloff et l'homme invisible** ou **Le Lac des morts vivants**, que, même en période de totale non-inspiration, Jess Franco n'aurait pu concevoir…

Trente années se sont écoulées. Mad Movies est toujours debout et Jess Franco n'a pratiquement jamais cessé de tourner. Ce qui tend à prouver la véracité du vieil adage : « les chiens aboient et la caravane passe ». Le cinéaste est aujourd'hui culte, il est l'objet de toutes les attentions, on l'invite plusieurs fois par an au sein de festivals, de rétrospectives, les responsables de la Cinémathèque Française (l'excellent Jean-François Rauger en tête) ont, avec un certain succès, amorcé une courageuse réhabilitation de son œuvre, de la plus ambitieuse à la plus modeste, mais hélas, Jess Franco a toujours autant de mal à « monter » ses projets.

Verrons nous enfin un jour se concrétiser le tournage de ce remake modernisé de **L'Horrible Dr Orloff** dont il rêve depuis plusieurs années ? La suite au prochain numéro…

Professeur BRAVE GHOUL

LE CLUB DES TROIS

Aux États-Unis, dans les années 70, les spécialistes du Z qué sont Andy Milligan, Al Adamson et Ted V. Mikels continuent d'inonder les drive-ins de leurs films d'exploitation aux budgets microscopiques. Réalisateurs cultes travaillant en marge du système hollywoodien, ils possèdent tous les trois une bonne base de fans fidèles. Attaché à tous les postes et spécialiste du film d'horreur aux effets spéciaux rudimentaires mais suffisamment gore pour faire illusion, Andy Milligan dirige coup sur coup le mythique The Rats are coming ! The Werewolves are here ! et The Man with Two Heads. De son côté, le très prolifique Al Adamson persiste et signe dans la formule qui l'aura rendu célèbre : chacun de ses films, Brain of Blood, Blood of Ghastly Horror ou encore Nurse Sherri ressemblent à plusieurs reprises dans des versions et sous des titres sensiblement différents. Quant à Ted V. Mikels, il diversifie ses projets et œuvre ainsi dans l'horreur (The Corpse Grinders), dans le fantastique satanique (Blood Orgy of the She Devils) et dans l'action (The Doll Squad). Seul survivant (Andy Milligan est décédé le 3 juin 1991 des suites du sida et Al Adamson a été retrouvé assassiné chez lui le 3 août 1995), Ted V. Mikels vient tout juste de compléter The Corpse Grinders 2 et Mark of the Astro-Zombies, tous les deux tournés en vidéo. G.G.

BARBARA STEELE **LA SORCIÈRE**

Née en Irlande, elle commence dès l'âge de sept ans à brûler les planches des matinées enfantines de son école. Elle suit des cours d'art dramatique, tapote au piano, esquisse deux ou trois pas de danse et décroche quelques rôles au théâtre où un agent de la Rank la remarque aussitôt. À vingt ans, elle tourne ainsi son premier film, **Bachelor of Hearts**, suivis par **Entrée de service**, **Opération Scotland-Yard**, **Les 39 marches** (pas celles d'Hitchcock, celles de Ralph Thomas) et d'autres titres passés plus ou moins inaperçus.

Mais c'est son rôle dans **Le Masque du démon**, le premier long-métrage de l'italien Mario Bava, qui va la sacrer grande prêtresse du cinéma fantastique. Les films s'enchaînent alors, comme les initiés dans une soirée SM : **Les Amants d'outre-tombe**, **La Danse macabre**, **L'Effroyable secret du Dr. Hichcock** (là encore, pas Hitchcock !), **Le Spectre du Pr. Hichcock**, **La Sorcière sanglante**, **La Sorella di Satana**, **Le Cimetière des morts-vivants**, **Un Angelo per Satana**, autant de titres annonciateurs de délicieux frissons. Sa présence illumine toujours l'écran, avec sa longue silhouette et ses immenses yeux verts, et l'on se dit souvent qu'elle aurait fait merveille en partenaire de Patrick McNee dans ***Chapeau melon & bottes de cuir***. Après une longue absence sur les écrans, elle produit et écrit des titres comme **Deep Alone** (1994), ou **Donald Cammell : the Ultime Performance** (1998). Plus récemment, elle vient de tourner dans **The Prophet** de l'ami Fred Olen Ray, un nostalgique de la grande époque qui s'ingénie toujours à engager les grandes gloires passées (John Agar, Russ Tamblyn, Telly Savalas, Aldo Ray, et même Kirk Alyn, Superman dans les serials américains des années 40 et 50. D'après ce qu'on raconte, il lui aurait simplement crié *«Alyn !!!»* pour qu'il revienne...). Elle y officie aux côtés de Don « The Dragon » Wilson, l'agent secret capable de prévoir le futur après avoir subi de secrètes expériences dans sa jeunesse.

Jean-Pierre PUTTERS

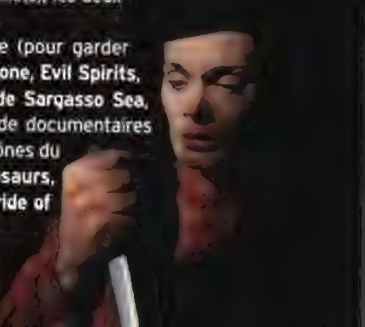
MARTINE BESWICK **LA SAUVAGE**

Belle jamaïcaine dont la sensualité à fleur de peau n'empêche pas une certaine énergie virile très tôt perçue des producteurs. D'où son emploi fréquent de beauté dominatrice, de femme-guerrière ou de primitive tout au long de sa carrière.

Très jeune, elle décide de devenir Marilyn Monroe. Vaste programme ! Dans le doute, elle suit des court de danse et d'art dramatique, pose comme mannequin, incarne deux ou trois silhouettes avant de se voir proposer le rôle d'Honey (joué finalement par Ursula Andress) dans **James Bond contre le Dr. No**. Un faux rendez-vous rattrapé par son personnage de Zora dans **Bons baisers de Russie**, où elle combat devant un Bond très intéressé une autre gitane amoureuse du même homme. Une scène reprise clefs en main dans **Un million d'années avant Jésus-Christ**, où elle affronte cette fois Raquel Welch. La Hammer-Films, alors bien émue par les recettes d'une histoire pourtant aussi antédiluvienne, remet ça la même année avec **Les Femmes préhistoriques**, ce qui nous vaut l'image culte de Martine, sommairement vêtue d'un bikini en peau de bête et agenouillée devant le totem de sa tribu, une statue de rhinocéros à l'énorme corne pointée vers le ciel. Plus symbolique, tu meurs... Une autre scène-choc nous attend dans **Dr. Jekyll et Sister Hyde** (1971), où le héros de Stevenson (incarné par Ralph Bates) se retrouve en phase finale transformé en femme (Martine Beswick). Bien surpris de sa métamorphose, il (ou elle, on ne sait plus...) découvre son corps devant la glace et écarte, émerveillé(e), les deux pans de sa chemise. Le spectateur compatit très fort.

Martine Beswick se fait aujourd'hui appeler Martine Beswicke (pour garder l'anonymat ?) et tourne principalement dans des séries B : **Cyclone**, **Evil Spirits**, **Invasion of the Scream Queens**, **La Nuit de l'épouvantail**, **Wide Sargasso Sea**, etc... Elle reste présente en nos mémoires grâce à une série de documentaires retraçant les grandes lignes de sa carrière, aux côtés d'autres icônes du cinéma fantastique : **100 years of Horror : Giants and Dinosaurs**, **Behind the Scenes with Goldfinger**, ou encore, en l'an 2000, **Bride of Monster Mania**.

Jean-Pierre PUTTERS



L'ENFER DES SOUPIRS

FIN DU MONDE

Sans taper dans la sociologie à deux euros, force est de constater que, plus l'église traditionnelle perd du terrain, plus les châtiments divins prennent goût à l'écran. Pour l'athéisme galopant des seventies, la fin du monde est proche, c'est sûr. Elle se fera, au choix, par la disparition de toute végétation (Silent Running), par un raz-de-marée (La Dernière vague), par l'effet de surpopulation (Soleil vert), par une épidémie foudroyante (Virus), par un messie maltraité et revenchard (La Grande menace) par l'arrivée de l'Antéchrist (La Malédiction, Damien, La Malédiction finale) dont un Antéchrist adepte du nucléaire (Holocauste 2000), par manipulation génétique (Les Décimales du futur), par des vampires (Le Survivant), des prophéties (Fin du monde Nostradamus 2000) ou un retour à la tribalité (New York ne répond plus).

Derrière ce catastrophisme ambiant, on relève des thèmes récurrents (nucléaire, catastrophes écologiques, laisser-aller politique, expérimentations immorales) qui font écho à une prise de conscience générale de la fragilité du monde et de son écosystème... Ah merde, on avait dit pas de socio !

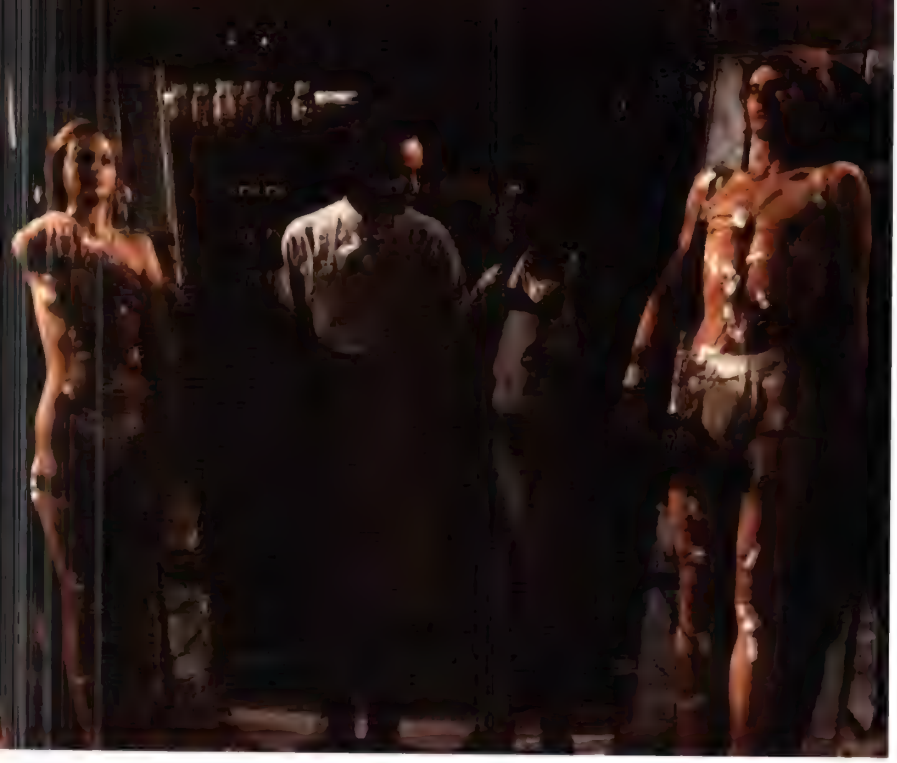
R.O.

Pour nous, public français, la carrière de Dario Argento est biaisée. Films non sortis en France (**Le Cinque Giornate**, **Opera**), mal distribués (**Trauma** –mais qui s'en est plaint entends-je de loin– et surtout **Le Syndrome de Stendhal**), échec au box office (**Phenomena**), anachronisme des distributeurs (**Les Frissons de l'angoisse**, distribué chez nous après **Suspiria** et amputé d'une quarantaine de minutes). Heureusement que **L'Oiseau au plumage de cristal** et **Le Chat à neuf queues** n'ont pas subi ce triste sort (ce qui permis à Michel Heurtault d'écrire la première monographie de l'enfant terrible du thriller transalpin dans Peeping Tom n°2 !) car à tout voir n'importe comment et dans n'importe quel sens, on en perdrait même le principe évolutif de sa carrière.

Or en (re)voyant chronologiquement ses films, on s'aperçoit que l'évolution ne se situe pas dans la recherche d'une logique thématique ascensionnelle, comme David Cronenberg semble en avoir décidé pour sa carrière. A contrario, Argento semble suivre une évolution liée à son caractère, à son tempérament, voire à son époque. Son défaut est peut-être de décortiquer un thème pour le remonter d'une autre façon, mais à chaque fois, l'objet a d'autres facettes, de nouveaux éclats, de nouvelles préoccupations. C'est ainsi que ses quatre premiers giallos ont petit à petit rodé le réalisateur, que ce soit au niveau technique, graphique ou narratif, pour permettre l'explosion de la bombe appelée **Suspiria**.

En fait, il semblerait que l'intrusion du fantastique dans la carrière d'Argento soit due en partie à Daria Nicolodi, très versée dans l'occultisme et créditée comme co-scénariste, Si **Suspiria** est le fruit d'une rencontre, qui eut lieu lors des **Frissons de l'angoisse**, où la future femme d'Argento obtint le rôle féminin principale, celle-ci sera à l'origine du premier grand film d'horreur moderne made in Europe et fera reconnaître Argento en France huit ans après ses débuts. On perdrait son temps à tenter d'expliquer l'alchimie d'un tel film ; de même qu'on pourrait organiser des débats entre détracteurs et défenseurs, personne n'arriverait à se mettre d'accord. C'est qu'Argento a un tempérament italien qui aime allier la gratuité et la science du cinéma, l'esbrouffe et le culturel. Et entre meurtres démesurément grand-guignolesques et musique agressive, **Suspiria** n'oublie pas ses références à l'expressionnisme allemand, au cinéma japonais (tel **Seijuu Gaakuen** / **Le Couvent de la bête sacrée** de Norifumi Suzuki) et ses citations de Thomas de Quincey. Toujours en parlant d'évolution, **Inferno** est un surprenant pari dans ce sens. Après les insultes que lui a valu **Suspiria** en France, l'ambition prend le pas sur le commercial. Argento s'emprisonne (ou se libère) dans sa propre thématique et la ramène uniquement à l'onirisme, aux femmes et aux armes, larguant les amarres de la narration classique. La peur panique générée par **Suspiria** débouche ici sur de plus profondes considérations du fantastique. Toujours avec cette même application artistique poussée au maximum (choix de la musique, des couleurs, des décors), Argento change de format (le 1.85 est utilisé pour la première fois avant **Ténèbres**), évoque **L'Année dernière à Marienbad** de Resnais et parle de ses trop proches rapports non plus avec le meurtre, mais avec Thanatos elle-même, avec tout ce que cela implique de métaphysique. **Inferno** est la première œuvre ambitieuse (ce qui ne veut pas dire intellectuelle) de son auteur, comme un vulgaire romancier deviendrait poète. Le parallèle entre les deux oeuvres, autrement dit le film étalon et son remake, montre un esprit particulièrement fidèle à sa création, logique avec lui-même, creusant et approfondissant son sujet pour trouver l'idée ou la scène qui annihilera certainement ses angoisses. Mais peut-être Argento est-il allé trop loin cette fois-ci. La structure éclatée d'**Inferno** et sa vision d'une Mort qui nous gouvernerait tous l'ont certainement trop éloigné du quotidien pour dissoudre ses craintes paranoïaques liées à l'écriture de ce film aux USA. Alors Argento reviendra en ce début des années quatre-vingt à la forme la plus extrême du giallo. **Ténèbres** est un terrifiant regard sur notre quotidien livré à l'insécurité de tous les jours. Encore une fois, la mort frappera surtout les femmes (plus belles que jamais), mais, ici plus question d'être soumis aux desiderata d'une sorcière, mais simplement à l'esprit torturé et malade d'un criminel en pleine possession de ses moyens.

Stéphane DERDERIAN



LA CHAIR ET LE SANG

L'apparition à l'époque sur le marché du disque des b. o. du doublé de Paul Morrissey **Chair pour Frankenstein** et **Du sang pour Dracula** faisait figure d'exploit. Elles figurent parmi les plus somptueuses compositions jamais produites pour le cinéma d'horreur et restituent l'esprit de démesure qui anime ces deux films. Tripes et inceste (et idéologie nazifiante écrira Jacques Zimmer à l'époque) pour l'un, romantisme, sang et bidet pour le second. Voici pour résumer ce que ces deux titres proposent ; vous devinez dès lors ce qui avait attiré l'attention dès leur sortie nationale. En gros une volonté de choquer et de détruire les sacro-saints mythes du cinéma fantastique, les intouchables références d'un genre devenu paraplégique (justement), par le cynisme et le sexe en montrant un Dracula en fauteuil roulant et un Frankenstein se masturbant sur les entrailles de sa belle créature. C'est dire si le relief, vendu à l'époque (et encore aujourd'hui) comme le meilleur de son époque, n'était qu'un gadget promotionnel de plus. Entre en scène René Château qui inclut en son temps ces deux authentiques joyaux dans sa collection vidéo des « classiques de l'épouvante » et pour ceux qui hésitent à rire ou à y voir de véritables qualités plastiques et artistiques (et je ne parle pas des prouesses d'Udo Kier), le débat reste ouvert. Pourtant, en 74/75, c'était un débat interdit aux moins de dix-huit ans distribué à grand renfort de publicité (Jean Yanne fut même de la partie) ; et étonnement dans le fanzinat d'alors : ce pourquoi le fantasticophile boutonneux était montré du doigt, devenait accessible à toutes et à tous dans les grands circuits commerciaux, au même titre que **L'Exorciste**. Pourtant aujourd'hui encore ils font déplacer encore les foules et tout destructeurs des mythes qu'ils sont, ils sont devenus mythiques à leur tour. Mythiques et non classiques. Subtile différence. Peut-être ne recèlent-ils pas le même langage fédérateur que **Frankenstein junior** ou **Le Bal des vampires**. Peut-être a-t-il manqué à ces films un certain degré culturel (comme on a pu le lire à l'époque), ce qui fait qu'ils ne sont bons qu'à être exhibés comme de simples curiosités cinématographiques. Alors d'où venait finalement cet étrange engouement qui, de Vampirella au Figaro en passant par France-soir, en rajoutait malicieusement sur le côté « boucherie » et érotisme « plus vrai » grâce au relief ? De leurs apparitions sur les écrans français à leur somptueuse édition en laser disc, le courant continue de passer. Et donc comment ne pas terminer en paraphrasant François Cognard dans Starfix septième du nom : précipitez-vous ! Ce sont deux chefs d'œuvres et de chair et de sang.

Stéphane DERDERIAN

MONSTRES ATOMIQUES

Gros lézard vert crâcheur de feu, réveillé d'un long sommeil par l'utilisation de l'arme nucléaire. Godzilla aime se promener dans Tokyo pour écraser plein d'immeubles du haut de ses quelques 20 mètres (titre : un acteur dans un costume en caoutchouc piétine des maquettes en allumettes). C'est le célèbre Inoshiro Honda qui filme les premières aventures du monstre de la Toho en 1954, dans le film homonyme. Godzilla devient aussitôt un véritable mythe, forçant la Toho à en faire très rapidement un monstre sympa, qui protégera désormais les villes de l'invasion d'autres créatures mal intentionnées telles que Ghidrah, Gigan, Megalon, Hedorah ou même King Kong ! Godzilla connaîtra de nombreuses suites (un peu plus de 20 à ce jour) et le film de monstres devient alors au Japon un genre à part entière, symptomatique de la terreur atomique, des désastres de Nagasaki et d'Hiroshima. Ainsi, les ptérodactyles géants de Rodan sont réveillés par des radiations atomiques, le papillon vedette de Mothra est découvert sur une île proche d'un lieu où se sont déroulés des essais nucléaires et les mutations de Matango ont pour origine l'explosion d'une bombe A. Ce pourrait presque passer pour du cinéma institutionnel !

S.D

LES SUPERSTARS DU CATCH MEXICAIN

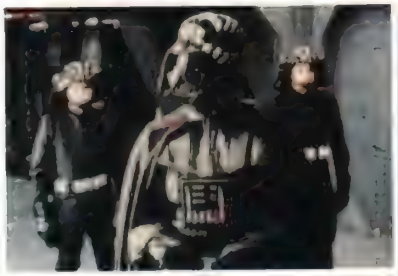
Outre les nombreux films de science-fiction tels que **La Nave de los Monstruos**, **La Aventura al Centro de la Tierra**, et des films fantastique et d'horreur plus traditionnels, parmi lesquels on trouve des titres comme **El Museo de los Vampiros** et **Frankenstein, el Vampiro y Cia**, où le vampirisme et le mythe de Frankenstein côtoient donc une drôle inventions, le cinéma mexicain se caractérise surtout par un courant favorisant avant tout les films de catcheurs, véritables héros nationaux. Les Blue Demon, Neutron, Mil Mascaras et autre Zorro, avec leurs costumes et leurs masques multicolores, sont innombrables. Mais le plus célèbre et aussi le premier à être apparu sur les écrans, c'est Santo. Star très populaire dans son pays, Santo est un vrai référent du ring, puisqu'il a combattu le cambrioleur dans les années 40 ! Au cinéma, il représente l'archétype du superhéros dans toute sa splendeur : comme le crime sous toutes ses formes, est en relation directe avec le potron grâce à un téléviseur disposé dans sa loge, ne révèle jamais son identité et est en grande partie masqué. Films spécialement tels : Santo et le trésor de Dracula, Magie noire à Haiti, Le Monstre sans visage, Superman contre l'invasion des martiens et autre Momies de Guanajuato voyaient le héros masqué affronter plein-mêts, des gangsters, des vampires, des momies, des zombies et des savants fous en tout genre entre deux combats de catch, forcément très vrai !

LA DÉFERLANTE STAR WARS

Photos de cette page :
Vous aurez tous reconnu les personnages de **La Guerre des étoiles**, premier du nom, l'œuvre de George Lucas (sur la photo, en train de diriger Carrie Fisher, alias la Princesse Léia) qui a révolutionné le septième art d'un point de vue technique, narratif et commercial.

Page de droite :
Le maquilleur Tom Savini interprète l'intrépide Sex Machine dans **Une Nuit en enfer**.
Tobe Hooper, entouré de sa joyeuse famille de tarés sur le tournage de **Massacre à la tronçonneuse 2**.

Cette année-là, soit plus de dix ans après la sortie de **2001**, la SF est un genre moribond, à tel point que s'y intéresser est devenu source de moquerie. George Lucas en sait quelque chose : voilà quatre ans qu'il tente de vendre aux studios hollywoodiens un script qui parle de vaisseaux s'affrontant dans l'espace, d'une princesse secourue par un valeureux fermier armé d'une épée laser, et d'un tyran casqué et vêtu de noir qui fait sauter des planètes entières. Son premier film, un pensum futuriste intitulé **THX 1138**, n'a pas rapporté un sou. La Fox, suite au succès impressionnant de son **American Graffiti**, accepte finalement de lui confier un budget de onze millions de dollars, soit une misère, considérant l'ambition du projet et les nombreux effets spéciaux requis. En outre, Lucas accepte de réduire son salaire sous la garantie de toucher 40 % des recettes du film et d'obtenir les droits des éventuelles suites et de tous les produits dérivés. Il crée alors ILM, une société d'effets spéciaux que rejoignent des fondus d'informatique et de maquettes. Supervisé par le producteur Gary Kurtz, le tournage se déroule en Angleterre et en Tunisie dans des conditions spartiates, parallèlement au travail d'ILM qui subit les pressions de la Fox, inquiète du temps nécessaire à finaliser ne serait-ce qu'un seul plan. Le 25 mai 1977, le film, intitulé **Star Wars** (**La Guerre des étoiles** chez nous), sort enfin sur les écrans.
Et là, c'est la révolution. Partout à travers le monde, des millions de jeunes spectateurs qui croient pénétrer dans une salle de cinéma pour voir un film se retrouvent non pas face à un écran, mais à un portail ouvert sur un univers fabuleux qui ne demande qu'à être franchi. Le triomphe est colossal. Le film rapporte plusieurs centaines de millions de dollars, révolutionne le septième art d'un point de vue technique, narratif et commercial, redore le blason terni de la musique de film symphonique, déclenche des milliers de vocations artistiques dans le public, où naît toute une génération de fans et de collectionneurs de BO (il y en a même deux qui travaillent à Mad aujourd'hui, qui doit d'ailleurs une large part de son lectorat au film de Lucas). Étourdis par le phénomène, les autres studios financent une floppée de space-operas, allant jusqu'à remonter des épisodes de séries télé SF pour les sortir en salles (**Galactica**, **Buck Rogers**). Aucun d'entre eux ne rencontrera le succès escompté. Quant à Lucas, il ne regrette pas son deal avec la Fox : devenu immensément riche, il crée son propre studio indépendant, localisé dans un ranch de plusieurs centaines d'hectares, loin d'Hollywood dont il déteste cordialement les exécutifs. Le reste, tout le monde le connaît : Lucas fait de **Star Wars** un empire sur lequel il règne sans partage, au sein duquel il produira les trois **Indiana Jones** pour son ami Steven Spielberg. Un quart de siècle plus tard, grâce à un merchandising qui lui rapporte des sommes colossales et les autres films de la saga, il est toujours sur le trône,



Ci-contre :
William Finley incarne le tourmenté Winslow Leach dans **Phantom of the Paradise**, le film culte de Brian De Palma pour toute une génération.
Robert Shaw et Richard Dreyfuss face au requin des **Dents de la mer**, un autre film culte pour toute une génération, mais réalisé par Steven Spielberg cette fois.

LES ENFANTS TERRIBLES

On les appelait eux les « enfants terribles d'Hollywood », ceux qui avaient été nourris au biberon des diffusions télé et du vrais des années 50, fréquentaient les mêmes cinéclubs, et traînaient sur les cinémathèques étrangères. Lorsque le Hollywood de l'âge d'or entame sa longue agonie, elle met d'autre choix que de s'en remettre à ces petits jeunes, fraîchement débarqués des écoles et formés aux théories de la Nouvelle Vague. John Milius devient chef de projet chez Universal, allié naturel de jeunesse à presque toute la bande, tandis que Coppola ou Scorsese les bousculent de leur réalisme critique précoce. De Palma tâtait improvise ses comédies (**Wedding Party**, **Hi Mom!**), Steven Spielberg réalise des téléfilms concluants (**Duel** et, George Lucas réalise de tirer ses tout premiers en Noir et Blanc ! Et c'est à travers le fantastique, genre mal aimé et donc révolutionnaire, que ces trois là allaient intégrer et révolutionner la Mecque du cinéma. Lucas passe un **THX 1138** fortement arty, Burtt au monde le

malgré le départ de Gary Kurtz qui quitte le navire après **L'Empire contre-attaque** pour s'en aller faire **Dark Crystal**. Que Lucas ait ensuite produit **Labyrinth** et que l'absence de Kurtz ait sérieusement handicapé la qualité du **Retour du Jedi** et de **La Menace fantôme** laisse imaginer à quel point son influence a dû être déterminante sur **Star Wars**. Un sujet que ni Lucas, ni la Fox ne tiennent à aborder (pour plus d'infos, consulter Rafoliver Djoumistone). Quant à Kurtz, il a purement et simplement disparu de la circulation…

Coppola a dit un jour à Lucas : *« Si tu l'avais voulu, tu aurais pu créer une religion »*. Dans cette phrase tient toute la puissance mythologique de la saga. Tout a été dit sur **Star Wars**, la dernière chose en date étant que l'œuvre de Lucas avait du souci à se faire face à la trilogie du **Seigneur des anneaux**. Peu importe : on a toujours le même frisson qu'hier quand retentissent les cuivres de John Williams et que s'affiche : *« Il y a bien longtemps, dans une galaxie très, très lointaine… »*. Au même titre que **Citizen Kane**, **Star Wars** est un des films les plus importants de l'histoire du cinéma. *« Ne me donnez pas des scènes, donnez-moi des plans »*, ordonna un jour Lucas à ses troupes. C'est dire à quel point il a défini les bases de l'entertainment tel qu'on le pratique désormais à Hollywood.

Cédric DELELÉE

TOM SAVINI **L'ARTISAN TORTURÉ**

Rarement carrière d'un maquilleur aura été autant conditionnée par sa vie. C'est **Man of a Thousand Faces** avec Lon Chaney, qui révèle à Tom Savini ses deux passions : le maquillage et le jeu d'acteur. Ayant grandi dans un quartier italien pauvre, le gamin doit se débrouiller avec les moyens du bord pour assouvir sa passion. Il tire de ses premières expériences un sens sans égal du bricolage à l'économie. Après avoir réalisé quelques masques pour un théâtre local et ajouté des cicatrices à un sergent instructeur soucieux d'effraver les nouvelles recrues, Savini part au Vietnam en tant que photographe de guerre. Il en revient hanté à jamais par des visions innommables, et trouvera dans les maquillages, devenus dès lors vitaux pour son bien être moral, une salutaire catharsis. Le bricolage et un sens viscéral de la souffrance sont donc les deux éléments qui qualifient la carrière brillante de Savini, deux atouts exclusifs qui s'expriment pleinement dans la trilogie des morts-vivants de George Romero. Des maquillages qui, s'ils n'ont pas la finesse aristocratique de Baker ou de Smith, demeurent d'une efficacité redoutable et indémodable.

Julien DUPUY

CINÉ FANTASMATIQUE

Producteurs peu scrupuleux touchant à tous les registres, Harry H. Novak et David F. Friedman auront profité des années 70 pour s'en mettre plein les fouilles avec ce genre qu'on nomme Sexploitation. Après avoir commis de nombreux films érotiques ruraux (Country Hooker, Country Cuzzins…) et autres Kiss Me Quick, Venus in Furs et Fandango, Harry H. Novak continue de satisfaire les spectateurs mâles en manque de femmes dévêtues avec The Toy Box, The Exotic Dreams of Casanova, The Pigkeeper's Daughter et les mythiques Please Don't Eat my Mother, dans lequel une plante carnivore s'attaque aux conquêtes de son propriétaire, et Wham Bam Thank You Spaceman, une parfaite spatiale de 1975 qui s'intitulait précédemment Erotic Encounters of the Fourth Kind. David F. Friedman, lui, s'était fait la main sur les Blood Feast, 2000 Maniacs et Color Me Blood Red d'Herschell Gordon Lewis avant de s'amuser à détourner certains mythes du cinéma à l'occasion de The Erotic Adventures of Siegfried, The Erotic Adventures of Zorro et The Adult Version of Jeckyll and Hyde. Il produira par la suite le premier Ilsa, La Louve des SS, et vient juste de continuer 2001 Maniacs et Blood Feast 2 : All U Can Eat.

D.G.

TOBE HOOPER **LE TEXAN FOU**

Pour beaucoup de cinéphiles, Tobe Hooper n'est l'homme que d'un seul film.

Après avoir enseigné et réalisé quelques documentaires, ce natif du Texas (il est né le 25 janvier 1943 à Austin) révolutionne le film d'horreur en 1974 avec le très culte **Massacre à la tronçonneuse**. Pour avoir filmé le Texas comme d'autres auraient filmé un charnier, le barbu rentre dans la légende et se constitue une filmographie exclusivement consacrée au genre. Il remplace Leatherface par un alligator dans **Le Crocodile de la mort** (1976), adapte Stephen King au cinéma (**Les Vampires de Salem** en 1979), nous fout la banane avec un deuxième chef-d'œuvre (**Massacre dans le train fantôme**, 1981), s'associe avec Spielberg pour les besoins de **Poltergeist** (1982), déshabille Mathilda May dans **Lifeforce** (1985) avant de donner une suite à son chef-d'œuvre en 1986, avec le déjanté **Massacre à la tronçonneuse 2**. Arrive alors une période de vache maigre qui le voit enchaîner les séries télés (***Les Contes de la crypte***, ***Histoires fantastiques***, ***Les Cauchemars de Freddy***), les séries B (**The Mangler**, 1995) et les séries Z (**Night Terrors** en 1993, **Robe de sang** en 1992). Récemment sorti des limbes avec **Crocodile** (une démarcation sympathique du **Crocodile de la mort**), Hooper n'est plus qu'un honnête artisan de la série B. Avec du recul, on s'aperçoit que **Massacre à la tronçonneuse 2** est son dernier grand film. Un beau chant du cygne certes, mais un peu prématuré.

Alexandre BUSTILLO

LE CARRÉ D'AS DE LUCIO FULCI

Photos de cette page, de haut en bas: **La Maison près du cimetière, Frayeurs** et **L'Au-delà**.
Page ci-contre, en haut: **L'Enfer des zombies.**

L'Enfer des zombies, **Frayeurs**, **L'Au-delà** et **La Maison près du cimetière**. Quatre films d'horreur qui portent la griffe d'un seul homme : le défunt Lucio Fulci.
Qui était Lucio Fulci avant **L'Enfer des zombies** ? Un réalisateur tout terrain passant sans état d'âme de la gaudriole au polar. Un obscur tâcheron pour les uns, un artisan variablement doué pour les autres. Quoi qu'il en soit, Fulci fait ce que font les autres cinéastes du cinéma de genre italien. Mieux que certains d'ailleurs, surtout à l'occasion de deux westerns crépusculaires (**Le Temps du massacre**, **Les Quatre de l'apocalypse**), d'un cruel drame historique (**Béatrice Cenci**), d'un thriller horrifique (**La Longue nuit de l'exorcisme**) et d'une adaptation très libre d'Edgar Poe (**L'Emmurée vivante**). La chance que lui offre **L'Enfer des zombies**, Fulci la saisit après que Enzo G. Castellari ait décliné l'offre de le mettre en images dans l'écume saignante du **Zombie** de George A. Romero. Un succès tel, que les producteurs italiens fondent désormais leurs espoirs sur le créneau du gore et des morts-vivants. Et, contre toute attente, le réalisateur de **Croc Blanc** et d'**Obsédé malgré lui**, se découvre de réelles dispositions pour le genre. À l'instar, une trentaine d'années en amont, de Terence Fisher, auquel le patron de Hammer confiait **Frankenstein s'est échappé** puis **Le Cauchemar de Dracula** sans aucune certitude de réussite. Une rencontre fructueuse et, en un seul film, une étiquette de nouveau maestro de l'horreur. Sans complexe, sans le moindre échantillon de pudeur, Fulci s'adonne dans **L'Enfer des zombies** aux festins anthropophages, aux démembrements et aux explosions de viande froide. Une manière, rayon humour noir, de prolonger les blagues de potache des études de médecine qui précédèrent son entrée dans le monde du cinéma.
Accompagnée d'une nostalgie pour un fantastique gothique remontant aux années 60 et à Mario Bava (dont Fulci revendique l'héritage), une vocation est née. Une réputation aussi, notamment entretenue par les coupes imposées par la censure dans certains pays, dont la France. Le succès mondial de **L'Enfer des zombies** scelle le destin cinématographique de Lucio Fulci. Le sachant bon et rentable dans ce registre, le producteur Fabrizio De Angeliis lui amène coup sur coup **Frayeurs**, **L'Au-delà** et **La Maison près du cimetière** sur un plateau. D'autres réussites dûes évidemment au talent du réalisateur, à son goût pour le macabre, mais également à la contribution des collaborateurs précieux que sont le chef opérateur Sergio Salvati, le scénariste Dardano Sacchetti, les responsables des effets spéciaux Giannetto de Rossi et Maurizio Trani, puis le compositeur Fabio Frizzi... Une « dream team » au service de films qui ne brillent certes pas par des scripts très éla-

borés, mais essentiellement par l'expression honnête d'une forme de fantastique outrancière, grand-guignolesque et baroque. Qu'ils touchent au vaudou, à la malédiction ou à l'ouverture des portes de l'autre monde, il s'agit toujours de budgets modestes, d'œuvres bricolées selon les préceptes d'un système D typiquement italien.
Tournés entre 1978 et 1981, **L'Enfer des zombies**, **L'Au-delà**, **Frayeurs** et **La Maison près du cimetière** imposent Lucio Fulci en référence du genre au même titre qu'un Mario Bava ou un Dario Argento. Après quoi, le réalisateur se repose sur ses lauriers. S'il surenchérit, à la même époque, dans le malsain avec **L'Éventreur de New York** et livre avec **Le Chat noir** une adaptation correcte mais conventionnelle d'Edgar Poe, Lucio Fulci semble avoir perdu la main. Privé de ses plus précieux collaborateurs, il se replie jusqu'à son décès dans le plagiat systématique de tout ce qui marche alors : le sous **Mad Max 2** (**2072, les mercenaires du futur**), le giallo sur le retour (**Murder rock**, **Ænigma**) et l'héroïc-fantasy au rabais (**Conquest**). Le maestro n'est plus que l'ombre de lui-même, miné par la maladie et désormais plus proche de la série Z que de la série B. En 1995, le Dario Argento producteur lui offre cependant la possibilité de mettre en scène **Masque de cire** auprès de son chef opérateur de l'âge d'or, Sergio Salvati. Une opportunité de retour en grâce. Mais Lucio Fulci rend son dernier souffle le 13 mars 1996, victime d'avoir oublié, avant de se coucher, de prendre l'insuline nécessaire à son diabète. Argento achèvera **Masque de cire** sans lui.

Marc TOULLEC

HAUSSE DE LATEX

Les leçons du patriarche [illegible] Le Loup-garou de Londres [illegible]. Le syndicat des maquilleurs se sent bien con...

R.D.

ON RANGE LES CISEAUX ?

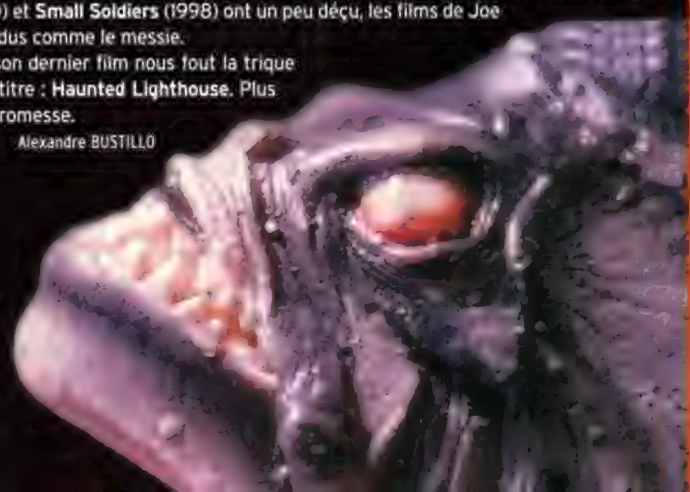
La [illegible] des majors ? [illegible] +-libération politique aura [illegible] transformé le cinéma mondial. Tandis que les [illegible] Rouges se lancent dans le pour ultra sanglant [illegible] le documentaire ethnologique [illegible] (**Monde Cannibale**), les américains peaufinent les [illegible] pour [illegible] montrer, en gros plan, une [illegible] se déchirant le vagin à coups de crochet ?). En France, à l'exception d'une [illegible] qui relie des cadavres dans des sacs d'école (**La Tête ailleurs** de François Ceccaldi), on préfère la fesse coquine. Un peu partout, l'homme cinématographique est ramené à sa condition primitive (manger et copuler = violence et sexe !). Prise au piège, la vieille France établit l'infamante loi du X en 1975. Un genre désigné (le porno) n'aurait plus le droit de côtoyer les films dits «normaux», plus droit à l'affichage et serait frappé d'une taxe spéciale (en gros, je te baise et tu raques !). Si aux USA, le X s'applique aussi à la violence (donc les films d'horreur), la France réactionnaire préfère purement et simplement interdire les **Massacre à la tronçonneuse** et autre **Zombie**, et massacrer au montage les succès potentiels les plus litigieux (**Mad Max**). Le scandale culturel est tel que la gauche mitterandienne s'en servira comme argument électoral. Quand les « rouges » débarquent à l'Elysée, la télévision panique et cherche à montrer allégeance au pouvoir en place. FR3 ira même jusqu'à diffuser en prime-time une émission opportuniste consacrée à l'horreur, débutant par la décomposition du **Fantôme de Milburn** et cumulant les pires extraits imaginables ! Les salles, elles, rattrapent dix années de retard et le cinéma gore pullule dans les circuits. La vidéo naissante n'ayant pas encore de système de censure, se servira exclusivement du sexe et de la violence comme produit d'appel. C'est l'époque merveilleuse où, à la sortie des écoles, les gamins lèchent les vitrines des premiers vidéo-clubs qui diffusent en boucle **Cannibal Holocaust** ou **Maniac** (que votre serviteur a découvert ainsi, sans le son !). René Château base sa campagne vidéo-commerciale sur l'argument *« Les films que vous ne verrez jamais à la télé »* sans se douter que, trois ans plus tard, l'arrivée de Canal Plus entérinera le cinéma d'horreur et le porno comme des genres incontestablement rentables. Derrière l'hypocrisie d'une « liberté d'expression totale », nous découvrons dans le n°46 de Mad (janvier 1987) un président de commission qui, non content de voir des nazis partout, avoue que les version présentées en festivals ne sont pas celles distribuées en salles ! Censure pas morte alors.

[illegible]

JOE DANTE

La carrière de Joe Dante ne commence vraiment qu'en 1976. L'homme a déjà trente ans et ne possède qu'un film obscur à son actif, totalement invisible aujourd'hui, **Movie Orgy**, tourné en 1968. Associé avec son ami d'enfance Jon Davidson, il prend le pari avec Roger Corman de réaliser un film en une semaine avec un budget dérisoire de 50 000 Dollars. Le résultat ? **Hollywood Boulevard**, un film qui va lui permettre de faire ce dont il a toujours rêvé : du cinoche, de la série B à l'état pur dans un esprit proche des Monsters Movies des années 50. En découle une carrière incroyable, ponctuée de véritables chefs-d'œuvre : on y trouve le meilleur ersatz des **Dents de la mer** (**Piranhas**, 1978), un film de loups-garous aux transformations incroyables (**Hurlements**, 1980), un conte de Noël démoniaque et envoûtant (**Gremlins**, 1984), des gamins partis à la rencontre d'extra-terrestres (**Explorers**, 1985), un voyage dans le corps humain (**L'Aventure intérieure**, 1987) ou encore un hommage au ciné d'antan (**Panique sur Florida Beach**, 1993). Même si **Gremlins 2** (1990) et **Small Soldiers** (1998) ont un peu déçu, les films de Joe Dante sont attendus comme le messie.
Et pour preuve, son dernier film nous tout la trique rien qu'avec son titre : **Haunted Lighthouse**. Plus qu'un titre, une promesse.

Alexandre BUSTILLO



L'ÂGE D'OR DES BOOGEYMEN

En créant le personnage mythique de Michael Myers pour les besoins d'**Halloween** en 1978, jamais John Carpenter n'aurait imaginé qu'il allait par la même occasion engendrer des dizaines de boogeymen désireux de se faire une place au soleil.

Avec son masque alliant la neutralité à la terreur (et ses faramineuses recettes au box-office), Michael Myers devient une référence et oblige ses successeurs à adopter un look marquant et immédiatement identifiable. Alors que beaucoup de slashers continuent de fonctionner selon la règle du whodunit (**Vendredi 13** de Sean S. Cuningham en 1980, **Happy Birthday** de Jack Lee Thompson en 1981, **Island of Blood** de William T. Naud en 1982 ou encore **Massacre au camp d'été** de Robert Hiltzik en 1983), d'autres films se lancent dans l'aventure et nous offrent un panel de tueurs très diversifié, qui connaîtront plus ou moins de succès. Et on trouve de tout en ce début des années 80 : un tueur équipé d'un lance-flammes (**Pyromaniac** de Joseph Ellison, 1980), un autre qui change de costumes pour chacun de ses meurtres (**Terror Train** de Roger Spotisswoode, 1980), un motard adepte de la machette (**Les Yeux de la terreur** de Ken Hughes, 1981), un ogre bûcheron (**Madman** de Joe Giannone, 1981), un mineur armé d'un piolet (**Meurtres à la Saint-Valentin** de Georges Mihalka, 1981), un GI nostalgique des champs de batailles (**Rosemary's Killer** de Joseph Zito, 1981), un redneck hirsute (**Le Tueur de la forêt** de James Bryan, 1981) ou encore un grand brûlé passé maître dans l'art de cisailler son prochain (**Carnage** de Tony Maylam, 1981).

Ridicule dans **Le Tueur du vendredi** (Steve Miner, 1981), où il apparaît pour la première fois, Jason Voorhees adopte un look vraiment marquant (masque de hockey/combinaison noire) pour les besoins du troisième chapitre de la série **Vendredi 13** (**Meurtres en 3 dimensions** de Steve Miner, 1982) et rentre dans la légende. Succès aidant, il dépasse le maître Michael Myers (qui tombe un peu dans l'oubli après le très réussi **Halloween 2** réalisé par Rick Rosenthal en 1981) et devient dans l'inconscient collectif de nombreux cinéphiles l'image suprême du Boogeyman. La fièvre ne retombe pas un instant en 1982. Un tueur déguisé en cow-boy persécute une famille dans les paysages majestueux de Monument Valley (**La Vallée de la mort** de Dick Richards), un taré défonce des bimbos à la perceuse (**Slumber Party Massacre** de Amy Holden Jones) et les petits fous du National Lampoon parodient **Vendredi 13** dans l'hilarant **American Class** de Michael Miller.

Jason, lui, continue de massacrer les ados de Cristal Lake (**Vendredi 13 chapitre final** de Joseph Zito, 1983) sans se soucier de la concurrence (un tueur à tête de sorcière dans le **Curtains** de Richard Ciupka ou encore le père Noël assassin de **Douce nuit, sanglante nuit** de Charles Sellier) et s'approprie le monopole du meurtre à haut débit.

Pour trouver un concurrent valable, Jason devra attendre 1984 et l'arrivée de Freddy Krueger, le croquemitaine sorti de l'imagination de Wes Craven. **Les Griffes de la nuit** intronise le grand brûlé aux griffes d'acier adepte du bon mot et de l'humour noir. Le tueur de Elm Street triomphe et enchaîne les séquelles (**La Revanche de Freddy** de Jack Sholder en 1985, **Freddy 3 : les griffes du cauchemar** de Chuck Russell en 1987, **Le Cauchemar de Freddy** de Renny Harlin en 1988...), creusant chaque fois un peu plus l'écart avec un Jason qui commence à s'essouffler. Figure emblématique des eighties, Freddy devient le chef de file incontesté d'un genre nouveau, mêlant l'horreur à la comédie. Figurines, merchandising, t-shirts, tous les ados de la planète vouent un culte au maître des rêves.

Star d'une série télé de 44 épisodes de 1988 à 1990 (***Les Cauchemars de Freddy***) réalisés entre autre par Tobe Hooper, Mick Garris et Tom McLoughlin, Freddy commence lui aussi à s'essouffler et peine à renouveler son public.

Jason, qui connaît aussi une série télé estampillée ***Vendredi 13***, mais n'entretenant aucun rapport avec lui, ne fait plus peur à personne et se voit dépassé par une concurrence qui reprend du poil de la bête : Michael Myers revient en grande forme dans l'excellent **Halloween 4** de Dwight H. Little (1988), William Lustig nous balance son effroyable **Maniac Cop** (1988) et Tom Holland assure la relève de Freddy avec son Chucky sorti de **Jeu d'enfant** (1988).

Les années 90 mettront un terme à tout ce faste. Pendant que Jason et Freddy attendent patiemment de ressusciter dans un film en commun, Michael Myers est de nouveau le boss incontesté des Boogeymen, rappelé à la mémoire des spectateurs par le biais de très bonnes séquelles. Ce n'est que justice. La boucle est donc bouclée.

Alexandre BUSTILLO

ARIAS SPATIALES

7 j/7 - 24 h/24 - 08 91 67 00 01 (0,23 €/mn) - www.cinestore.com

N COFFRET COLLECTOR
UI VA VOUS ENSORCELER Pré-commande le 05/06/02

2 DVD

Réf. : 1060041
49,99 €

UN DVD POUR LES GOUVERNER TOUS

2 DVD : 1er DVD le film version cinéma 3 h00
2ème DVD 2 H 40 de Bonus sous-titrés dont 3 Making Of "La Quête de l'anneau" " Le Voyage vers la Terre du Milieu " " Bienvenue dans la Terre du Milieu " " 15 "featurettes" présentant la "Terre du Milieu"
Le coffret contient "May It Be" de Enya • La prière • Le livre "LES DEUX TOURS" • 10 minutes supplémentaires hommage du deuxième volet

Pré-commande le 08/06/02

2 DVD

Réf. : 1060042
26,30 €

24 SECONDES DE PLUS

2 DVD 1 face. 2 versions. Changement des scènes. DVD 1 : Le film que tu as vu. Pour ceux qui n'aiment pas les gores et les films. Le karaoké. Les scènes où le film a été tourné. Bonus supplémentaires. Les liens sur le film n'a pas été tourné.
DVD 2 : Vu en Japon.
BBC Film Night : sur le tournage. Versions Japon, Hong Kong, Italie, Espagne. 1 Livret de 80 pages avec plus de 200 photos. Français. Anglais DD 5.1

2 DVD

Réf. : 1340043
25,99 €

Filmographies. Bande annonce. Notes de production. Documentaire. Making Of de 25 mn. Interviews. Cam audio. 2 Clips musicaux. Photos. Bonus surprises.

Réf. : 1340044
25,99 €

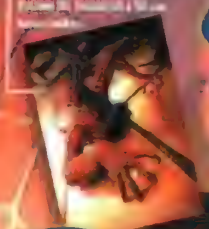
2 DVD. Filmographies. Bande annonce. Reportages. Making of. Interview. Storyboard. 2 H de bonus. 6 Croquis de dessins originaux en 25 x 35. Edition spéciale des trois nouvelles de Brian Aldiss. Affiches de film en 60 X 80.

Réf. : 1060042
160 €

13 DVD. Chapitrage par épisodes. 8 DVD de la saison 1 et 5 DVD de la saison 2. 1 DVD Bonus nombreux et documents rares.

Pré-commande le 11/06/02

Petite affiche Spider-Man



Réf. : 662120
15,99 €

Casquette Spider-Man The Movie

Réf. : 662103

Réf. : 662104
8,99 €

Réf. : 1340017
26,25 €

2 DVD

2 DVD : DVD 1 : Commentaire audio de John Carpenter et de Natasha Henstridge (VOST). Trailer et Film annonce cinéma. DVD 2 : Introduction de John Carpenter, invité spécial du DVD français de Ghosts Of Mars. Red Dawn Night. Making Of. Making Of effets spéciaux. Photos du plateau. Filmographies. Bandes annonces.

Pré-commande le 05/06/02

Réf : 662102

TEE-SHIRTS EXCLUSIFS

LE TEE-SHIRT 21,19 €

Réf : 662101

Tee-shirts Spider-Man The Movie

Tee-shirts sérigraphiés face.
Taille M ou XL.

Spider-Man, the movie © 2001 Columbia Pictures Industries, Inc. All rights reserved.

Attention : tous nos DVD sont en vente par correspondance uniquement. Pas de vente en boutique.

JE JOINS MON RÈGLEMENT À L'ORDRE DE CINESTORE-DVD

☐ Chèque ☐ Mandat cash

☐ CB N°

Date de validité

Signature Obligatoire

LIVRAISON

• CINESTORE-DVD vous livre vos DVD en Colissimo Suivi sous 2 à 3 jours à réception de votre commande.

*France métropolitaine
Dans la limite des stocks disponibles.

FORFAIT DE PORT	1 seul article	plus d'1 article	Supplément articles en pré-commande
France Métropolitaine	2 €	5,30 €*	+ 2 €/article en pré-co*
DOM	7 €	13 €	+ 7 €/article en pré-co
TOM	10 €	15 €	+ 10 €/article en pré-co
Europe (Suisse comprise)	8 €	12 €	+ 8 €/article en pré-co

*GRATUIT si le montant de votre commande en France métropolitaine est supérieur ou égal à 76 €

Commander à : CINESTORE - 5, rue MEISSONIER - 75017 PARIS ☐ OUI, je désire recevoir les produits suivants :

RÉF	DÉSIGNATION	TAILLE	PRIX UNIT.	QTÉ	TOTAL

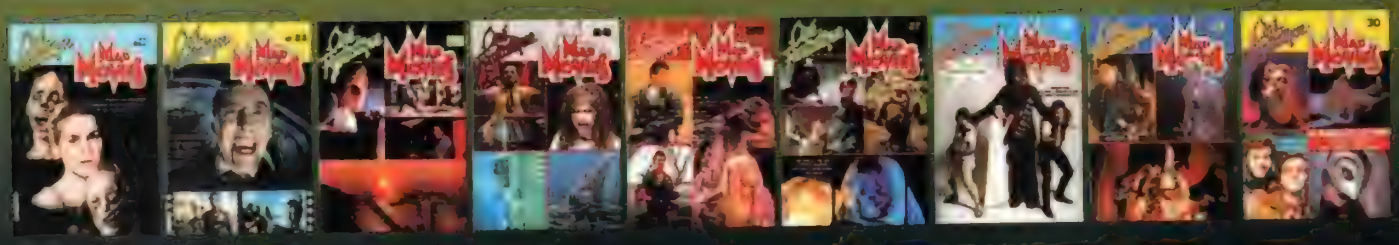
SOUS TOTAL	
Forfait de port et d'emballage (voir tableau ci-contre)	+
Frais de port DVD PRÉ-COMMANDE x ____ =	+
TOTAL A PAYER	

Prénom
se
Postal Ville
Né(e) le MM05

1982 1991

LA GÉNÉRATION DES «FANBOYS»

PORTÉ AUX NUES PAR TOUTE UNE VAGUE D'ADOLESCENTS, LE FANTASTIQUE DEVIENT LE GENRE ROCK PAR EXCELLENCE, DIVISÉ EN CATÉGORIES QUI VOIENT NAÎTRE DES FANS SPÉCIFIQUES. AU-DELÀ DE LA GÉNÉRATION LUCAS-SPIELBERG, MAJORITAIRE, ON COMPTE LES ACCROS DU GORE, LES FLINGUÉS DU GOTHIQUE, LES FÉRUS D'HEROÏC FANTASY, LES PREMIERS CYBER-PUNKS, LES BISSEUX PURS ET DURS, AUTANT DE PUBLICS POUR QUI SE MULTIPLIENT LES CONVENTIONS, LES MAGAZINES DÉDIÉS, LE MERCHANDISING. HOLLYWOOD S'AVENTURE DANS CE DOMAINE ET FAIT SON BEURRE À COUPS DE BUDGETS RAISONNABLES (**TERMINATOR, ALIENS, PREDATOR, ROBOCOP**) TANDIS QUE L'EUROPE IGNORE SUPERBEMENT CETTE NOUVELLE MANNE ÉCONOMIQUE.



LES TEMPS GLORIEUX DU BIS ITALIEN

Umberto Lenzi, Sergio Martino, Lucio Fulci, Joe D'Amato, Sergio Corbucci, Ruggero Deodato, Luigi Cozzi, Antonio Margheriti, Enzo G. Castellari... Ces petits maîtres du cinéma bis italien révélés dans les années 60/70 avec des westerns boueux et crépusculaires (**Django** made in Corbucci), des space opera au charme rétro (**Star Crash** made in Cozzi), des peplums absurdes (**Zorro contre Maciste** made in Lenzi), des kung-fu tout aussi absurdes (**Hercule contre karaté** made in Margheriti), des polars rentre dans le lard (**Big Racket** made in Castellari), des gores poétiques (**L'Au-delà** made in Fulci), des comédies olé-olé (**Les Zizis baladeurs** made in Martino), des érotiqueries bandulatoires (**Viol sous les tropiques** made in D'Amato) et des classiques du faux snuff movie (**Cannibal Holocaust** made in Dédodato), tous ces grands noms répondaient donc encore présent dans la première moitié des années 80. Époque révolue et bénie où quelques critiques rebelles de Mad et de Starfix (Libé, Les Cahiers, que foutiez-vous ?) défendaient les derniers films de l'âge d'or du cinéma populaire rital. Avec le budget coke d'Abel Ferrara sur ses derniers tournages, ces metteurs en scène dont le prénom se terminent presque exclusivement en « o » ont slalomés une dernière fois sur les grands succès américains du moment. **Terminator**, **Mad Max** et **New York 1997** ont ainsi été repassés à la sauce spaghetti dans des déjanteries pelliculées remplies de zooms hasardeux et de seconds couteaux américains en fin de carrière comme Vic Morrow, Henri Silva ou Ernest Borgnine. Les nostalgiques de ce cinéma imparfait se souviennent avec délices des ruines désaffectées d'une usine de banlieue romaine transformées en décors d'apocalypse à deux sous pour le **2019 après la chute de New York** de Sergio Martino (1983), d'un raz-de-marée de bagnoire submergeant une maquette de plate forme pétrolière dans le speedé **Atlantis Interceptor** de Deodato (1983), de simili acteurs en peaux de bête singeant des hommes préhistoriques dans **La Guerre du fer**, un sous-sous **Guerre du feu** hilarant signé Umberto Lenzi, de cette pauvre starlette bouffée toute crue par des centaines d'escargots (la mort la plus débile de l'histoire du cinéma) dans **Aenigma** de Fulci (1987), des explosions en pleine jungle prenant le pas sur les dialogues et les personnages dans **Nom de code : oies sauvages** de Antonio Margheriti (1984), de ce requin en plastique gonflable chopant un méchant accroché à un hélicoptère dans **La Mort au large** de Enzo Castellari (1982), d'un vieil héros de peplum revisité par la musculature béate de l'ex Hulk Lou Ferrigno dans **Hercule** de Luigi Cozzi (1983), et des apparitions de mutants ringards aux écailles avariées dans **Le Gladiateur du futur** de Joe D'Amato. Sans oublier celui qui, par son inconscience absurde et sa démesure outrancière, est devenu à jamais le film culte de toutes ces années bis : **Les Rats de Manhattan** de Bruno Mattei. Avec sa version française hystérique, ses dialogues cultes destinés à cacher la pauvreté du budget (« il y a des milliers de rats derrière cette porte ») et ses scènes gores décalées (des rats aux regards paumés sortant de la tripaille de bedaines en latex), **Les Rats de Manhattan** symbolise à lui seul l'état d'esprit de ces cinéastes qui portent aujourd'hui un regard mégalo (Sergio Martino) ou amusé (Castellari) sur leurs travaux.

Aujourd'hui, le cinéma bis italien est bel et bien mort, au même titre que Sergio Corbucci, Lucio Fulci ou Joe D'Amato qui, avant de rendre l'âme, aura signé une centaine de pornos à peine graveleux durant toutes les années 90. D'autres comme Castellari, Martino ou Deodato se sont recouverts dans des mini-séries télé sans âme, sans bastos, sans insultes, sans maquettes, sans gunfights et sans sang. Disparu en douceur à la fin des années 80, le cinéma bis italien survit aujourd'hui grâce aux hommages de la cinémathèque française (les sacro-saintes soirées du vendredi soir), à des éditeurs fous de DVD (un frappadingue a osé sortir une version collector des **Rats de Manhattan** en zone 1...mais sans l'indispensable version française !) et à quelques chouettes fanzines nostalgiques comme Ciné Zine Zone, le Bissophile ou Monster Bis. Et si par hasard il vous reste quelques VHS d'époque, conservez-les bien sous formol, histoire de lutter à votre façon contre cette mondialisation pourrie où le bis italien n'aura même plus droit de vie sur les plus petites chaînes du câble.

Christophe LEMAIRE

Photos de cette page, à gauche : **Les Guerriers du Bronx 2.**

Ci-dessous : **Les Guerriers du Bronx (1, donc), 2019 après la chute de New-York et Les Rats de Manhattan**, sorti chez nous sous le titre **Les Mutants de la 2ème humanité.**

Y'A PAS DE SECRET

Le succès des revues spécialisées au début des années 80 (Mad, L'Écran, Starfix) a été incroyablement facilitée par le boycott des blockbusters d'alors, à la fois dans la presse et à la télévision. En effet, le gamin à qui il prenait l'envie de chercher de la doc sur Indiana Jones, Alien, Mad Max ou même Star Wars vivait un véritable parcours du combattant. Par encore galvanisée par l'implantation des majors, la France résistait tellement bien à l'envahisseur qu'un film comme Blade Runner pouvait sortir de manière pratiquement anonyme (affiches dans les bars, un point c'est tout). Allez expliquer ça aux p'tits jeunes !

R.D.

Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite : **Razorback**, **Harlequin**, **Mad Max** et **Next of Kin**, sorti en France en vidéo sous le titre **Montclare, Rendez-vous avec l'horreur.**

SIGNES AUSTRALES

Le cinéma fantastique, d'horreur ou de science-fiction n'a jamais été une spécialité australienne. La preuve : il faudra attendre 1974 pour que le premier grand film local du genre connaisse l'honneur d'une distribution internationale. Au point qu'on en arrive presque à se demander s'il y en a eu d'autres avant que Peter Weir n'ait la bonne idée de réaliser **Les Voitures qui ont mangé Paris**. Manque d'intérêt pour la question ? Absence de véritables talents ? Crainte de la compétition avec la tradition américaine ou anglaise ? Il y a sans doute un peu de tout ça. Reste que le même Peter Weir s'imposera comme le seul véritable auteur dans cette discipline avec **Pique-nique à Hanging Rock** et **La Dernière vague**, avant d'infuser son sens inné du surnaturel à des productions moins typées. Mais à part lui, personne ne laisse une impression vraiment durable. Grand Prix d'Avoriaz en 1978, **Patrick** fait bien son petit effet, de même que **Long week-end** un an plus tard. Pourtant, lorsque George Miller dégoupille **Mad Max** au tout début des années 80, le choc est terrible : on n'a jamais vu ça, et on se dit qu'on avait eu tort de sous-estimer l'Australie en la matière. **Mad Max 2** et **Razorback** confirment un temps ce sentiment, entretenu par la relative originalité de **Harlequin**, de **Survivor**, de **Next of Kin** ou de **Link**, mais il faut vite déchanter. Le redoutable triplé de Philippe Mora (**Howling III**, **The Beast Within**, **Communion**), le ridicule dragon volant de **Kadaicha**, la mièvrerie de **D.A.R.Y.L.** ou les monstres à deux balles de **Outback Vampires** prouvent hélas que le continent n'a guère la fibre fantastique. Le seul à toujours œuvrer dans le genre s'appelle Alex Proyas, mais c'est sous la bannière hollywoodienne qu'il a réalisé **The Crow** et **Dark City**. Résultat : le fantastique australien n'existe plus.

Bernard ACHOUR

CUVÉE 82

Au festival de Paris de la rentrée 82, le mot circule chez les «vieux de la vieille» que le genre fantastique est définitivement mort et enterré. Rétrospectivement, on sourit à l'évocation des titres qui font l'exclusivité de ce trimestre : **Mad Max 2**, **The Thing**, **E.T.**, **Blade Runner**, **Poltergeist**, **Evil Dead**, **Conan le Barbare**, **Tron**, **Le Dragon du lac de feu**, **Métal hurlant**, **Brisby**, **Carnage**, **Dark Crystal**, **La Ferme de la terreur**, **L'Épée sauvage**, **La Créature du marais**, **Creepshow**... bref à chaque semaine, son classique ou semi-classique. Des trimestres «moribonds» comme ça, on en redemande ! R.D.

RICK BAKER : LE GÉNIE

Ultime « pur » de cet artisanat, Baker a conservé intacts sa réputation et son intégrité à travers sa filmographie. Pourtant, sa carrière n'a rien d'un long fleuve tranquille : de sa collaboration houleuse avec Carlo Rambaldi sur le remake de **King Kong** aux trahisons de son élève Rob Bottin sur **Hurlements** et **Legend**, de sa brouille avec Steven Spielberg sur **E.T.** à l'enchaînement de projets avortés au début des années 90 (**Isobar** de Roland Emmerich), Baker a traversé bien des tempêtes avant d'atteindre la position intouchable qui est aujourd'hui la sienne. Accessoirement, non content d'avoir donné ses lettres de noblesse à l'art du maquillage moderne, l'élève le plus prestigieux de Dick Smith a convaincu l'Académie des Oscars de décerner une récompense spéciale pour son corps de métier suite à la sortie du **Loup-garou de Londres**. Depuis, Baker a remporté six statuettes dorées, et en regard de ses projets (**Hellboy**, **The Hulk**, **Ring**), nous ne jouons certainement pas les Cassandre en affirmant que sa carrière nous réserve encore de nombreux de coups d'éclats. Bref, s'il ne devait rester qu'un génie dans l'art du maquillage, ce serait lui.

Julien DUPUY

DRÔLE DE LUSTIG

1982, c'est l'année de **Vigilante**. Cinéaste brut de décoffrage, ayant œuvré toute sa carrière dans la série B authentique, William Lustig n'en est pas moins un auteur marquant. Du moins pour le jeune cinéphile des années 80, qui découvrait en salles des métrages aussi traumatisants que **Maniac** ou **Maniac Cop** (et son accroche qui déchirait joliment : « *Vous avez le droit de rester silencieux... pour toujours !* »). C'était l'époque bénie où la caméra de Lustig arpentait les ruelles de New York, collée au ras du bitume, dévoilant un monde interlope et crasseux d'où émergeaient des visages marqués par la folie ou la vengeance. Lustig, c'est Fred Williamson surgissant de la pénombre pour nettoyer les rues de sa ville à coups de shotgun, c'est Bruce Campbell poursuivi par un flic revenant, c'est le faciès torturé du regretté Joe Spinell penché sur la prostituée qu'il vient d'étrangler... **Maniac**, **Vigilante**, **Maniac Cop**... Des films inoubliables qui ont conservé encore aujourd'hui toute leur efficacité et leur saveur vénéneuse. Depuis 1997 et son faiblard **Uncle Sam** (photo ci-contre), Lustig n'a plus tourné pour le cinéma. Reviens William, tu nous manques...

Arnaud BORDAS

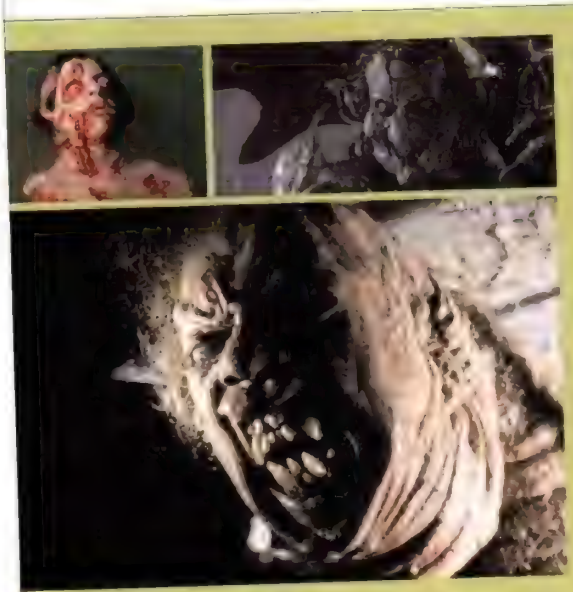
RESIDENT ROMERO

L'impact qu'a pu avoir la trilogie des morts-vivants de George Romero est énorme, et dépasse de loin le cercle même de ceux qui ont vu ces films. À l'origine d'un tel engouement, un sentiment intime, universellement partagé et rarement évoqué, auxquels ces œuvres auront donné corps (c'est le rôle même de la mythologie) : la peur indicible de la perte d'humanité et de la désagrégation du corps. Ce thème a beau traverser l'ensemble du cinéma fantastique, il a pris chez Romero un versant globalisant. La perte d'humanité s'est muée en fin de civilisation. La désagrégation du corps en implosion du corps social. Toute la connivence délicieuse qu'entretien le discours politique de Romero avec ses cauchemars personnels tient à cette simple idée, divisée en trois temps. Réalisé à l'époque de la lutte pour les droits civils, **La Nuit des morts-vivants** (1969) organise la cohabitation impossible entre de jeunes blancs « square », un groupe de rednecks et un black. Les termes de mixité et d'entraide y prennent une tournure vitale. Après une décennie marquée par les désillusions politiques, la violence revendicatrice et le renoncement face à la société de consommation, **Zombie** (1978) se déroule dans un supermarché assiégé, où les morts vivants se révèlent bien souvent moins dangereux que les hordes barbares qui écument le pays en déroute. Enfin, à l'heure où une mondialisation corporatiste, armée et technologique, projette de monnayer l'homme, **Le Jour des morts-vivants** (1985) prophétise son public, et le jette dans des sous-sols sordides où militaires et scientifiques s'apprêtent à commettre l'impensable.
L'engagement politique, voire philosophique de Romero sur cette trilogie a été à ce point franc et décidé, qu'il a accouché de ce qu'on nomme, avec facilité, « l'œuvre d'une vie ». Un monument qui, hélas, a contribué à rejeter dans l'ombre tous ses efforts parallèles (dont l'excellent **Incident de parcours**). Le maestro a récemment laissé entendre qu'un quatrième opus était sérieusement envisagé. Vu les remous politiques, il va avoir de quoi faire !

R.D.

UNE PILE NUCLÉAIRE DANS LA

Révélation du cinéma fantastique à l'âge de 22 ans, Sam Raimi retourne la tête d'un certain Stephen King qui taxe ainsi son **Evil Dead** de *« film d'horreur le plus original depuis des années »*. Mini sensation au marché du film Cannois en 1982, ce premier film verra sa réputation grandir au fil des années sans jamais être démenti par l'épreuve du temps. Avec ce néo-classique en poche produit pour peau de zob, Raimi intéresse forcément les indépendants qui se chargent ensuite de lui couper les pattes pour **Mort sur le grill**, sorte d'excroissance décomplexée de l'œuvre de Chuck Jones. Le résultat, fortement amputé d'une bonne demi-heure, comporte néanmoins ses adeptes puisqu'on en retrouve des influences sur le travail d'un Scorsese (**After Hours**), rien de moins ! Ce semi-échec artistique pousse le cinéaste à accepter l'offre généreuse du producteur Dino De Laurentiis : réaliser une suite/remake d'**Evil Dead** pour une somme dix fois supérieure à l'original. Avec 3,7 millions de dollars en poche, Raimi retrouve ainsi sa forêt maléfique et offre à sa caméra le plus beau shoot à l'héroïne possible ! Celle-ci se faufile alors dans les coins les plus improbables, décolle dans les airs pour suivre les personnages et traverse les murs sans sourciller. Summum de la virtuosité faite film, **Evil Dead 2** se permet même de supplanter son grand frère dans le cœur des fans. Il est donc temps pour Sam Raimi de jouer dans la cour des grands avec son premier gros budget (11 millions de dollars, une somme faramineuse pour lui !) et, par extension, son premier gros film. Si **Darkman**, adaptation officieuse du *Fantôme de l'opéra* de Gaston Leroux, déçoit ceux qui attendaient de lui une escalade dans le gore rigolard, il fait plus que contenter les amateurs de comic-book : il les fout au tapis ! Pour la première fois dans l'histoire du cinéma, on peut ainsi parler de manifeste de l'esprit comics, tant le Darkman s'approprie diverses caractéristiques de super héros torturés et tant le travail formel de Sam Raimi renvoie à l'esthétique Marvel de la grande époque. Au finish, une grande tragédie qui ne ressemble en rien à ce qu'il est permis de voir sur grand écran. Ce succès artistique et financier offre à Sam Raimi les clés d'un **Evil Dead 3** qui entretient peu de rapports avec les deux précédents, au point d'être renommé **L'Armée des ténèbres** pour sa sortie aux USA. Suite directe d'**Evil Dead 2**, **L'Armée des ténèbres** s'oriente plus encore vers la comédie physique et rend hommage aux films d'aventures fantastiques de Ray Harryhausen. Malheureusement, jusqu'à la récente édition collector DVD chez Anchor Bay, impossible de savoir quel était le véritable travail du cinéaste tant le film subira diverses



ROB BOTTIN L'ENFANT TERRIBLE

Dans le grand vaudeville des maquillages du début des années 80, Rob Bottin a endossé très vite, et plutôt délibérément, le rôle d'agitateur. Qu'il s'agisse de sa rupture brutale avec Baker ou de ses frictions avec l'Académie des Oscars qui refusa de nominer **The Thing**, Bottin s'est très vite bâti une réputation de génie indomptable. Sans doute éreinté par ce début de carrière tonitruant où il enchaîne coup sur coup **Hurlements**, **The Thing**, **Legend** et **Explorers**, l'artiste s'est ensuite enfermé dans une tour d'ivoire où seuls des projets très fortunés peuvent l'atteindre. D'où son divorce d'avec ses réalisateurs de prédilections (Joe Dante et Paul Verhoeven en particulier) et sa réapparition très épisodique dans quelques grosses productions (**Mission : Impossible**, **Seven**, **Charlie et ses drôles de dames**, **Fight Club**). Les fans du barbu, réputé aujourd'hui fou, ne désespèrent pourtant pas de le voir renouer avec la fougue qui l'animait au début de sa carrière, peut-être dans un nouvel emploi, celui de réalisateur, à l'occasion de l'Ariésienne **Freddy contre Jason**.

Julien DUPUY

CAMÉRA

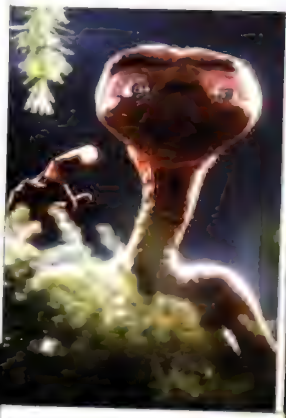
coupes suivant les pays où il sera exploité. L'échec encore plus désastreux de **Mort ou vif**, monumental western-spaghetti aux résonances de tragédie grecque, considéré comme l'un des plus mauvais films de l'année 1995 par un collectif de critiques ramollis du bulbe, poussera notre cinéaste chéri à une remise en question durant laquelle il exercera ses fonctions de producteur télé (créant ainsi la série populaire ***Xena***). Raimi revient ainsi au cinéma quatre ans plus tard avec un film au titre prophétique. **Un plan simple** fonctionne ainsi à l'épure, à la mise en images nécessairement sage car imposée par l'intrigue toute en rage contenue. Enchaînant à la suite **Pour l'amour du jeu** (une commande de Kevin Costner, proprement exécutée) et **Intuitions** (concerto de cris étouffés), Sam Raimi poursuit sa convalescence critique et se retrouve à la tête du blockbuster le plus attendu de cette année : **Spiderman**. Un mélange de ses deux tendances, à la fois intimiste et traversé de fulgurances phénoménales. Comme vous vous en doutez, nous aurons tout le loisir de revenir concrètement sur le bonhomme à ce moment-là.

Stéphane MOÏSSAKIS

AMBLIN, LA CRÉATURE DE SPIELBERG

Lorsqu'il réalise **Amblin'** en 1968, Steven Spielberg ne se doute pas que le titre de ce court métrage tourné pour 15 000 misérables dollars (et dont il dira plus tard : « *Je m'y suis fait les dents comme sur une pub pour Coca Cola* ») ornera les affiches d'un incroyable tir groupé de triomphes commerciaux qui lui en rapporteront plusieurs milliards. Bombardé prince de Hollywood grâce aux cartons successifs des **Dents de la mer**, de **Rencontres du 3e type** et des **Aventuriers de l'Arche perdue**, il n'a au début des années 80 qu'une seule envie : « *Produire des films que j'aimerais voir, mais que je n'aurais aucune envie de mettre en scène* ». C'est pendant le bouclage du **Poltergeist** de Tobe Hooper, où il assure la fonction de producteur exécutif (et de co-réalisateur non crédité), qu'il pose donc dans le plus grand secret les bases de ce qui sera sa propre société de production, Amblin Entertainment (l'apostrophe disparaîtra au bout de quatre ans), dont le logo reprendra l'image la plus célèbre de **E.T.**. Entre 1984 et 1987, pas moins de sept grands films fantastiques en sortiront : **Gremlins**, **Retour vers le futur**, **Histoires fantastiques**, **Le Secret de la pyramide**, **Miracle sur la 8e rue**, **L'Aventure intérieure** et **Harry & les Henderson**. Outre que certains d'entre eux casseront tout au box-office, ils ont chacun fait l'objet d'un contrôle quasi dictatorial de leur initiateur qui, comme dans le cas de **Retour vers le futur**, fut parfois le seul à accepter des scénarios refusés par tous les autres studios. De **Qui veut la peau de Roger Rabbit ?** à **Men In Black**, la suite a amplement confirmé que Spielberg est devenu un des producteurs les plus malins et inspirés de son époque.

Bernard ACHOUR



LA MALÉDICTION POLTERGEIST ?

En 1982, Steven Spielberg et Tobe Hooper unissent leur talent pour accoucher d'un film d'horreur racontant l'histoire d'une famille aux prises avec une maison hantée par des esprits revanchards.
Poltergeist, et ses deux séquelles (réalisées en 1986 et en 1988) formèrent ainsi une trilogie que certains illuminés qualifièrent de "maudite", simplement parce que quatre acteurs impliqués dans les films moururent brutalement. Il y eut d'abord Dominique Dunne (la grande sœur) qui fut tuée par son petit ami en 1982, puis Julian Beck (le prêcheur maléfique) qui décéda d'un cancer pendant le tournage du 2ème épisode. Ce fut ensuite le tour de Will Sampson (le guérisseur indien) qui mourut sur la table d'opération en 1987, et enfin, celui de la petite Heather O'Rourke, qui disparut à l'âge de 10 ans, juste après les dernières prises de vue de **Poltergeist III**, suite à une malformation cardiaque.
À part ça, le reste du casting se porte bien, merci.

Ar.B.

L'INVASION DES SCREAM QUEENS

Le phénomène « Scream Queen » commence au début des années 80 avec le film **Mausoleum**, dans lequel la jolie blonde Bobbie Bresee, une ancienne playmate de Playboy, se dénudait généreusement avant de se transformer en monstre sanguinaire telle nous refera d'ailleurs le coup dans le simulaire **Evil Spawn**). Au même moment, bon nombre de productions telles que **Slumber Party Massacre**, **Don't Go Near the Park** ou encore **Killing Touch** exigent de plus en plus fréquemment des donzelles quasiment vêtues en victimes, parmi lesquelles Michelle Bauer, Linnea Quigley et Brinke Stevens, futures chefaines du mouvement « Scream Queen ». En 1985, Linnea Quigley justement, se fait remarquer en interprétant Trash, la punkette qui danse nue sur des tombes dans **Le Retour des morts-vivants**. Deux ans plus tard, les Scream Queens deviennent définitivement un élément incontournable et récurrent de la série Z, cette fois dans des rôles plus avantageux, au détour de films tels que **Nightmare Sisters**, **Sorority Babes** ou **Hollywood Chainsaw Hookers**, tous avec les mêmes Bauer, Stevens et Quigley. Si la relève fut assurée au fil des années avec l'arrivée d'actrices comme Julie Strain, Debbie Rochon ou encore Nikki Fritz, leur emploi diffère désormais sensiblement. Alors que les Scream Queens avaient jadis pour fonction d'insuffler un peu d'érotisme dans le Fantastique, celui-ci est aujourd'hui devenu le plus souvent un simple gimmick pour servir la soupe à des productions exclusivement érotiques.

Damien GRANGER

JAMES CAMERON LE GRAND ARCHITECTE

MONEY-MAKERS

Même si l'on tient compte de l'inflation, on reste aujourd'hui stupéfaits par l'économie de moyens des blockbusters fantastiques fin 70 à début 80. A savoir que **La Guerre des étoiles** s'est fait pour 11 millions de dollars, que **L'Empire contre-attaque** a coûté 2 fois moins qu'**Apocalypse Now**, ou qu'avec le budget de la colossale **Porte du Paradis**, on aurait pu faire 4 **Alien** d'un coup !
Bien que le genre fantastique ait donné la caution de sa rentabilité, les producteurs restent prudents et préfèrent les valeurs refuge que sont les films « à stars » (qui se souvient d'**Ishtar**, film le « plus cher du monde » ?). Et ceux qui ont le malheur de battre des records budgétaires se bouffent de monumentales gamelles, tel Dino De Laurentiis et son **Dune** à 50 millions, ou George Lucas et son cultissime canard de l'espace **Howard**. L'inflation ne viendra pas du wonder boy Steven Spielberg étonamment économe, mais de Sir James Cameron. L'ex-transfuge des séries B de Roger Corman a prouvé qu'il pouvait faire **Terminator** pour le prix d'une pair de pompes, et **Aliens** pour celui d'un vélo. Mais quand la Fox lui donne le feu vert pour **Abyss**, l'aventurier possède un crédit quasi illimité. À hauteur de 60 millions, il fait définitivement entrer le fantastique dans l'ère du blockbuster. Même si le film est un semi-échec (sauf en France, cocorico) les studios ont pris le pli. Les vedettes les plus rentables ne s'appellent plus Redford ou Dustin Hoffman mais Schwarzenegger, Harrison Ford et Stallone. Si **Total Recall**, **Batman**, **Indy 3**, **T2** s'avèrent des deals hautement juteux, il y aura d'inévitables ratés, tel le miraculé **Waterworld** qui parvint, in extremis, à rembourser ses 175 millions. Champion du budget mammouth, Cameron se fera régulièrement éreinter par une critique imbécile, qui oublie systématiquement qu'au moins, avec Jimmy, l'argent est à l'écran. Rappelez vous, à l'occasion, que **Speed 2** a coûté presque aussi cher que **Titanic** ! R.D.

Quand il tourne **Terminator** en 1983, James Cameron est un total inconnu. Pire car, pour beaucoup, son nom serait le pseudonyme d'un tâcheron italien accroché au générique de **Piranha 2, les tueurs volants** ! Si James Cameron, 27 ans alors, a bel et bien contribué à la réalisation de **Piranha 2**, c'est pour être viré au terme d'une semaine de tournage par son producteur. Un sort peu enviable réservé à un novice formé à l'école Roger Corman. Pour Corman, il bricole justement les décors et effets spéciaux de **La Galaxie de la terreur**, **Mutant**, **Les Mercenaires de l'espace** et même ceux de **New York 1997** en sous-traitance. Du travail à l'économie mais formateur puisque, auteur en 1978 du court **Xenogenesis**, le cinéaste en herbe y apprend à tirer le maximum d'un budget minimum. Ce qui lui permet de boucler **Terminator** pour une enveloppe à peine supérieure à 6 millions de dollars.
Pendant qu'il travaille en douce à la post-production de **Piranha 2** pour en atténuer le désastre artistique, James Cameron écrit le premier jet du scénario de **Terminator**. D'où lui vient l'idée ? De deux épisodes de la série TV ***Au-delà du réel***, ***Demon With the Glass Hand*** et ***Soldier***, écrits par le romancier Harlan Ellison qui lui reprochera longtemps cet emprunt. Plus encore de **Cyborg 2087**, une série B de 1966 qui présente un androïde remontant le cours du temps jusqu'aux années 60 pour éviter que l'humanité ne sombre dans le chaos. Sous influence ou non, James Cameron écrit **Terminator** dans la perspective de le mettre lui-même en images. Ce qu'il obtient des patrons d'Orion au terme de deux années d'attente. Deux ans à attendre qu'un producteur lui accorde sa confiance, à biffer du story-board les séquences et plans inutiles, à ressasser les détails du script... À penser à l'interprète idéal du Terminator. Orion lui suggère l'ex-star du football O.J. Simpson en androïde assassin et Arnold Schwarzenegger en Reese, sauveur de Sarah Connor. Oubliant Simpson, lui-même successeur de Lance Henriksen dans le rôle, James Cameron se fixe sur le second. Et ne lâche plus le morceau. Comédien limité, et le sachant, Arnold Schwarzenegger comprend l'astuce. Il accepte donc la proposition de jouer un méchant pour lequel l'inexpressivité de Yul Brynner devient LA référence. L'ancien champion de culturisme s'impose désormais comme une

FRED OLEN RAY POUR L'AMOUR DU BIS

Grand pape de la série Z californienne dans les années 80, Fred Olen Ray passe son enfance à regarder les films de ses précurseurs, les Andy Milligan, Ted V. Mikels, Al Adamson et autre Ray Dennis Steckler. En 1976, il réalise son premier film, **The Brain Leeches**, qu'il produit lui-même en hypothéquant sa moto. Accablé par le résultat, il enterre l'unique copie dans le jardin de son ancienne maison. Suivent **Alien Dead**, **Scalps**, **Biohazard** et **The Tomb**, avec Sybil Danning et John Carradine, qui lance sa carrière. L'année 1987 sera glorieuse pour Fred Olen Ray puisqu'il réalise **L'Invasion des cocons**, son plus gros budget à ce jour (1 million de dollars) au moment où sort en France, en exclusivité au Trianon, le film d'action **Armés pour répondre**, qui rameute 10 000 spectateurs en une semaine ! Il enchaîne alors les films, à raison de 6 par an, parmi lesquels **Hollywood Chainsaw Hookers**, **Beverly Hills Vamp**, **Alienator**, **Bad Girls from Mars**, ou encore **Dinosaur Island**, films qui comprennent tous les mêmes ingrédients : horreur campy, humour bien gras et bimbos

évidence dans la peau blindée de l'increvable androïde. À tel point que James Cameron et sa productrice-épouse Gale Anne Hurd reculent le tournage de l'été 1983 à mars 1984 pour assurer sa présence au générique, du fait qu'il s'est engagé à tourner **Conan le Destructeur**.

À partir du 21 mars 1984, James Cameron amorce un éprouvant marathon. Il lui arrive de tourner trente heures d'affilée, puis d'enchaîner sur sept heures de réécriture du scénario. Coinçant sa bulle sur un maximum de quatre heures quotidiennes, il livre en septembre 1984 le premier montage de **Terminator**. Enthousiaste, la direction d'Orion recule alors la date de sortie de quelques semaines pour donner le temps au cinéaste de peaufiner son film, de serrer les boulons du récit. Sage décision. Reculer pour mieux sauter en somme car, quand il sort sur les écrans américains, **Terminator** fait un malheur. Sur le créneau de la science-fiction, il distance au box-office deux luxueuses superproductions, le **Dune** de David Lynch et la suite de **2001, L'odyssée de l'espace, 2010**.

Également salué par la critique et lauréat de quelques distinctions prestigieuses (dont le Grand Prix d'Avoriaz), **Terminator** conduit James Cameron dans la cour des grands. Là, il tourne **Aliens**, **Abyss**, **True Lies** et **Titanic**. Plus deux autres **Terminator**, **Terminator 2 – Le Jugement dernier**, fort d'un budget de 100 millions de dollars, puis l'attraction de parc Universal **Terminator 2 3-D** en association avec le tandem John Bruno/Stan Winston. Alors pourquoi pas **Terminator 3 : Rise of the Machines** dans lequel Arnold Schwarzenegger reprend pourtant du service ? Simplement parce que ses producteurs ne lui offrent pas la garantie d'un inconditionnel contrôle artistique sur le projet. Si James Cameron possède nombre de qualités, ce ne sont pas l'hypocrite flexibilité hollywoodienne et le goût du compromis. Surtout concernant un concept dont il constitue le seul et unique initiateur.

Marc Toullec

à la poitrine siliconée. L'âge d'or de la série Z étant révolu, Fred Olen Ray n'aura signé que deux films sous son vrai nom ces dix dernières années, préférant dorénavant abattre de l'actioner à petit budget pour payer ses factures sous le pseudonyme Rodney McDonald. N'empêche que le bonhomme a déjà plus de cent films à son actif !

Damien GRANGER

STEPHEN KING **LA CAMÉRA À LA PAGE**

Au milieu des années 70, un jeune professeur d'anglais du Maine, désireux de devenir écrivain, balance à la poubelle un manuscrit qu'il juge mauvais. Durant son absence, sa femme trouve la pile de papier et se met à la parcourir. Quand son mari rentre, elle a terminé l'histoire et, totalement enthousiaste, elle le persuade d'amener le manuscrit chez un éditeur. Le roman s'appelait *Carrie*, et son auteur, Stephen King.

C'est le début d'une carrière d'écrivain exceptionnelle, qui va marquer durablement la littérature fantastique contemporaine mais aussi le cinéma. Les droits de chaque bouquin de King sont ainsi immédiatement achetés par tel ou tel producteur. Les plus grands cinéastes (De Palma, Kubrick, Carpenter...) comme les faiseurs de séries B (Lewis Teague, Tobe Hooper, Mark Lester...) se sont frottés aux histoires du maître du best seller horrifique. Dans les années 80, le nombre d'adaptations (tirées de romans, de nouvelles ou de sujets originaux) du King explose littéralement : **Shining, Cujo, Creepshow, Dead Zone, Christine, Firestarter, Cat's Eye, Stand by Me...** Et à partir du début des années 90, les pavés les plus épais de l'auteur feront l'objet d'adaptations télévisuelles sous forme de feuilletons (***Ça, Les Tommyknockers, Le Fléau...***), certaines de ces mini-séries étant carrément des remakes d'adaptations cinématographiques antérieures (***The Shining*** ou bientôt ***Dead Zone***).

L'univers de King est immédiatement identifiable et très visuel, ce qui en facilitait forcément la transcription sur un écran de cinéma. Un univers contemporain, naturaliste, où l'horreur surgit sans crier gare dans la vie la plus quotidienne. Le succès de King s'explique sans doute dans cette manière originale de faire côtoyer les vies banales de nos contemporains avec des événements surnaturels (impliquant des extraterrestres, des monstres ou même le Diable). Le débit gargantuesque de l'écrivain assure donc un vivier de sujets bien fourni pour les producteurs en mal d'inspiration. Aujourd'hui encore, Hollywood adapte du King à tour de bras, mais la plupart du temps dans le cadre de productions importantes (budgets confortables et stars au générique). Il est clair, au moment où l'on attend **Dreamcatcher** (avec Morgan Freeman) et **Dolan's Cadillac** (avec Sylvester Stallone), que les adaptations classieuses et magnifiques de Frank Darabont (**Les Évadés, La Ligne verte**) ont fait beaucoup pour la crédibilisation de King en tant qu'auteur majeur. L'époque des années 80, où les nanars estampillés King (**Les Enfants du maïs, Peur bleue...**) fleurissaient sur nos écrans semble être bien révolue.

Arnaud BORDAS

ALLONS ENFANTS DE LA TRIPAILLE...

Début des années 1980. Les États-Unis et l'Italie produisent des films gore sans compter. Le public en redemande. La France réagit-elle au mouvement ? À peine. Opportuniste, la firme Eurociné ficelle maladroitement **Le Lac des morts-vivants, L'Abîme des morts-vivants, Mondo cannibale** et autre **Terreur cannibale**, des films conçus forcément avec les moyens du bord ; Jean Rollin soigne un brin plus une **Morte-vivante** à la fois portée sur l'horreur anthropophage, l'érotisme et la romance post-mortem. Plus nanti, Raphaël Delpard réunit quelques comédiens alors en vue (Catherine Alric, Pierre Clémenti...) pour les besoins d'un **Clash** où une fuyarde, en possession d'un gros butin, cauchemarde sur son propre double enfant. Fumeux. Plus nanti encore et surtout plus doué, Francis Leroi (qui vient de nous quitter) sort du hard pour son **Démon dans l'île**, avec Anny Duperey, Jean-Claude Brialy et des objets ménagers possédés qui occasionnent de corrects effets spéciaux gore. Un sérieux échec commercial. Gore n'est décidément pas français. Ni les très Z **La revanche des mortes-vivantes** de Pierre Reinhard en 1987, ni **Il était une fois le diable** de Bernard Launois (**Touch' pas à mon biniou** et **Sacrés gendarmes** tout de même), deux ans plus tôt, n'inversent le processus. Pas plus d'ailleurs que le pourtant plein de bonne volonté **Les Prédateurs de la nuit** de Jess Franco en 1988, un artisan pourtant passé maître dans l'art d'user du scalpel et de la seringue.

Marc TOULLEC

IN MEMORIAM

1980 : Alfred Hitchcock, Mario Bava, Terence Fisher, George Pal, Tex Avery.

1981 : Abel Gance.

1982 : Philip K. Dick, Vic Morrow, John Brahm, Roy Webb.

1983 : Paul Blaisdell, Richard O'Brien, Georges Auric.

1984 : Santo, Byron Haskin, James Mason, Harry Waxman.

1985 : Orson Welles, René Barjavel.

1986 : Elsa Lanchester, Frank Herbert, Ray Milland, Robert Stevenson, Andreï Tarkovsky.

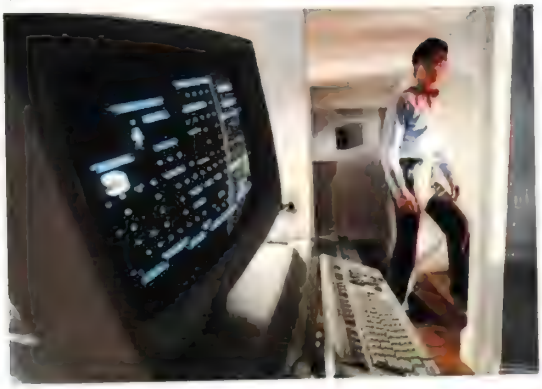
1987 : George Franju, Andy Warhol, Richard Marquand.

1988 : John Carradine, René Cardona, Emeric Pressburger, Robert Heinlein, Douglas Hickox.

1989 : Joe Spinell, Karel Zeman, Reginald Le Borg, Daphné Du Maurier, John Cassavetes, Osamu Tezuka, Franklin J. Schaffner, Bette Davis.

RIEN QUE POUR VOS YEUX

De la même manière que le cinéma des années 70 a progressivement abandonné la rigoureuse grammaire de l'âge d'or hollywoodien, le monde de l'entertainment subira vers le début des années 80 une vague particulière que le plus commun des spectateurs surnommera aujourd'hui l'esthétique clip, terme encore en activité. Il faut donc compter sur une horde de cinéastes dont la formation technique passera ainsi par ce nouveau format ainsi que celui de la publicité. Les premiers à baliser ce terrain expérimental se nomment Ridley et Tony Scott (**Alien**, **Les Prédateurs**), Adrian Lyne (**Flashdance**) ou encore Steve Barron (**Electric Dreams**). Déjà, ce premier aperçu pose une problématique particulière. Quel est le point commun entre les exemples cités ou, pour rentrer dans le lard des idées reçues, comment définit-on le cinéma-clip ? Question-piège en effet, à laquelle il est difficile d'apporter une réponse satisfaisante. En effet, rien que dans les titres précités, diverses influences se dégagent sans pour autant concorder les unes avec les autres. Tout le travail effectué par des producteurs comme le duo Don Simpson/Jerry Bruckheimer (**Top Gun**) ne trouvera de répercussion que durant cette année 1986, qui verra naître LE mètre étalon du « genre » : **Highlander** de Russell Mulcahy. Ce formidable exercice de style alliant la puissance de divers mouvements de caméra, de raccords séquences audacieux, de montages cuts à une musique rock marquante, paraît bel et bien daté aujourd'hui pour une simple et bonne raison. Il s'agit d'un reflet cinématographique d'une certaine époque désormais révolue. En effet, avant de parler cinéma-clip, parlons clip tout court. Moyen de communication permettant aux artistes musicaux de diffuser leurs œuvres sur les ondes hertziennes, le clip s'impose automatiquement comme un fourre-tout dans lequel il est question, globalement, d'illustrer visuellement un morceau musical donné. Cette activité existe déjà au cinéma dans un genre précis qui est celui de la comédie musicale. Mais comme ce dit-moyen reste avant tout une méthode marketing, le but n'est pas tant d'illustrer le morceau que d'en extraire un concept particulier (plus ou moins proche du contexte) qui permettra d'attirer l'auditeur/spectateur. Évidemment, il n'y a rien de plus changeant que la mode musicale, donc par extension, le clip musical. Par extension, la terminaison cinéma-clip restera la même pour un « genre » qui ne cessera pourtant jamais de muter. Si le format intéresse un temps des réalisateurs ayant déjà fait leurs preuves au cinéma (John Landis, Brian De Palma, Martin Scorsese, William Friedkin), une génération spontanée que l'on surnomme les clippeurs se forme sans pour autant qu'un lien puisse être fait au fil des années. D'une école à peu près similaire (ils ont même fondé ensemble Propaganda, LA boîte à



JOHN CARPENTER / DAVID CRONENBERG **LES FAUX JUMEAUX**

Si l'on essaye de dégager quelques noms ayant marqué le cinéma fantastique des années 80, il est clairement impossible de passer à côté de John Carpenter et de David Cronenberg. Les deux cinéastes étaient à cette époque au sommet de leur carrière, accumulant les chefs d'œuvre : **The Thing**, **New York 1997** ou **Prince des ténèbres** pour le premier ; **Videodrome**, **Dead Zone** ou **Faux semblants** pour le second. Autant de films qui apparaissent aujourd'hui comme des balises du genre. Et pourtant... Leurs œuvres respectives, si elles représentent à elles deux la quintessence de l'horreur sur grand écran, n'en sont pas moins dissemblables. Divergences thématiques d'abord : les personnages cronenbergiens sont des parias malades et autodestructeurs, aux prises avec les affres de leur propre intériorité (psychologique et/ou physique), tandis que le héros de Carpenter est un battant, une force qui avance et lutte contre les éléments négatifs qui entravent son chemin. Ainsi, le Seth Brundle de **La Mouche** ou le Max Renn de **Videodrome** sont des précurseurs égocentriques, entièrement hermétiques à ce qui les entoure. Alors que le Snake Plissken de **New York 1997** ou le Desolation Williams de **Ghosts of Mars**, tout en étant de farouches individualistes, n'en sont pas moins des êtres ouverts vers le monde extérieur par le fait même qu'ils acceptent (bon gré, mal gre) de se confronter à ce dernier.

On a là deux conceptions différentes de la narration qui découlent naturellement des deux visions susdites : l'une, somme toute classique, partant d'un point A pour arriver à un point B et décrivant en cours de route les interactions entre les personnages (Carpenter a beaucoup parlé de son admiration pour Howard Hawks), et l'autre, plus moderne, chargée de sens et de symboles, bref, plus intellectualisante.

De là viennent sans doute les deux parcours opposés des deux metteurs en scène à l'orée des annees 90. Cronenberg s'est

Photos de la page de gauche, au centre : **Electric Dreams.**

En bas : **Chromosome 3** et **The Thing.**

Photos de cette page, ci-contre : Le duel final d'**Highlander** opposant Christophe Lambert/Connor MacLeod à Clancy Brown/Kurgan.

Ci-dessous : **Frankenhooker** et **Frères de sang.**

En bas à droite : Jeremy Irons dans **Faux Semblants.**

clips), un David Fincher (**Seven**) et un Michael Bay (**Armageddon**) représentent deux opposés formels dont le cinéma est pourtant taxé de « clippesque ». Doit-on comprendre alors qu'un montage ultra-cut fait toute la différence ? Si tel est le cas, pourquoi dans ce cas ne pas inclure **Matrix** dans cette catégorie ? Doit-on alors se baser sur la multitude de mouvements de caméra « non conscients » (qui ne suivent donc pas l'action mais invoque plus précisément un état d'esprit) ? Si oui, **Piège de cristal** serait alors « clippesque ». Serait-ce alors une simple question de virtuosité ? Alors le **Versus** de Kitamura rentrerait dans cette catégorie, et pourtant... Bref, la multitude d'exemples qui contredisent la définition générale de cinéma-clip laissent précisément à penser que ce dernier n'existe que par bribes, lorsqu'un cinéaste compose un montage que le morceau musical va dynamiser (et vice-versa). L'essence même du clip en somme. On en vient même à penser que ce terme péjoratif ne serait alors qu'un raccourci critique des plus fainéant pour catégoriser un large mouvement exclusivement visuel issu de divers horizons. Là évidemment, on rentre dans une autre problématique...

Stéphane MOÏSSAKIS

peu à peu éloigné du cinéma de genre dans lequel il œuvrait jusqu'alors pour dériver vers un cinéma beaucoup plus auteurisant, lui permettant certes d'approfondir les obsessions qui étaient les siennes mais aussi de prendre la pose et d'abreuver les critiques d'objets analysables et décortiquables à l'infini. Carpenter, en bon intuitif qu'il est, a continué de faire le cinéma qu'il pratiquait sans jamais se soucier de la reconnaissance tardive qu'on lui prodiguait ni de ce que l'on pouvait penser de lui (Snake attitude !). Le plus paradoxal étant dans cette histoire que l'introverti soit celui qui se soit démené pour contenter ses exégètes (et donc pour aller vers les autres) alors que l'extraverti est celui qui s'est replié sur lui-même, restant sourd aux sirènes du qu'en-dira-t-on.

Arnaud BORDAS

VIDEO NASTIES

Après une brève guerre des formats d'où sortira vainqueur le plus mauvais de tous (le système VHS), la vidéo s'installe doucement dans les foyers sous les cris alarmistes des « spécialistes » qui hurlent à la mort du cinéma. Comme à l'habitude, les majors jouent l'attentisme et laissent les indépendants essuyer les plâtres. Le cinéma d'horreur y trouve immédiatement son compte, puisque les salles américaines le cataloguent dans la catégorie X, et que l'Angleterre ou la France l'interdisent purement et simplement. Pendant que les premiers vidéo-clubs font leur beurre à coups de pirates des derniers succès au prix d'un mois de salaire, certains éditeurs établissent de petites fortunes avec des œuvres aux droits d'exploitation dérisoires (**Evil Dead**, **Driller Killer**, **I Spit on your grave**, **Mother's Day**). Celles-ci sont vendues dans les endroits les plus inattendus, des stations-service aux grandes surfaces. Plus fort, les films peuvent être vus simultanément sur grand et petit écran (en France, **Evil Dead** est dispo près de 8 mois avant sa sortie) puisqu'aucune législation n'est encore définie.

Une honteuse campagne de désinformation se met en place, largement alimentée en sous-main par les majors. On accuse ces films d'horreur, ces « video nasties » de tous les maux. On condamne leur accessibilité rendue aisée au jeune public, bref on en veut à mort aux distributeurs indépendants de s'être fait de l'argent en défrichant le terrain ! En Angleterre, le terme « video nasties » désigne encore aujourd'hui tout film violent et censuré...

R.D.

FRANK HENENLOTTER LE FRANC-TIREUR

Quand on met, en bas âge, le pied à l'étrier de la réalisation avec des bandes 8mm aux titres particulièrement évocateurs (**The Attack of the 250 Alien Hamburgers, Son of Psycho, Gorilla Queen...**), quand on déplore que son premier travail un tantinet pro (**Slash of Knife**) soit d'abord jugé trop violent pour faire la première partie du **Pink Flamingos** de John Waters, on n'est évidemment pas un artiste comme les autres. Farouchement underground, férocement indépendant et attaché à la fréquentation assidue des bas-fonds les plus nauséeux de New York, Frank Henenlotter est de cette étoffe. **Basket Case** marque, en 1982, son arrivée dans le genre. Tourné, au gré des arrivées de capitaux, entre putes et maquereaux dans des hôtels de passe craignos pour un budget très serré de 150 000 dollars, **Basket Case** stigmatise également l'intérêt du cinéaste pour les êtres difformes. En l'occurrence, une tumeur vivante séparée d'un frère siamois « normal » qui le trimballe dans un panier. Depuis, que ce soit dans les deux séquelles de **Basket Case**, dans **Elmer le remue-méninges** (un parasite suceur de cervelle) ou dans **Frankenhooker** (variation sur le thème de Frankenstein, avec une créature faite de morceaux de péripatéticiennes), Frank Henenlotter prône un cinéma à la fois transgressif et déconneur, minimaliste dans ses moyens et excessifs dans ses effets. Refusant tout compromis, il voit ses projets les plus délirants avorter, à l'instar d'**Insect City** et ses cafards intelligents prenant possession de New York. Ainsi, plutôt que de jouer les mercenaires, il dirige la collection vidéo Something Weird, consacrée aux séries B et Z du monde entier. Une manière de rester fidèle à lui-même.

Marc TOULLEC

LÂCHEZ LA BÊTE !

Ci-contre, John McTiernan, en 1987, sur le tournage de **Predator**.

Ci-dessous : Pierce Brosnan et Lesley-Anne Down dans **Nomads**, le premier film de John McTiernan, tourné en 1986.

Autres photos de cette page : **Predator**.

La balle de l'année 1987, c'est bien évidemment **Predator**, monument de cinéma organique, viscéral, dans lequel l'élément topographique (la jungle) prend une importance phénoménale au fur et à mesure qu'il s'occupe de masquer un ennemi « invisible », surnaturel, qui se fond dans le décor pour traquer ses proies. Face à lui, un Schwarzie meilleur que jamais devant la caméra d'un illustre inconnu nommé John McTiernan. Pas tout à fait inconnu certes, puisqu'un an auparavant, ce dernier aura signé un premier film, **Nomads** avec Pierce Brosnan, pas tout à fait réussi mais jonglant malgré tout avec quelques éléments qui vont définir son cinéma pour les années à venir (gestion de l'espace intégrant des éléments narratifs, usage du langage comme mode d'expression corporel...). Grand fan de la Nouvelle Vague française et d'une certaine idée du cinéma européen (réunissant aussi bien Bernardo Bertolucci qu'Ingmar Bergman), John McTiernan va tant et tant analyser sa passion qu'il se retrouve ainsi à jouer des principes formels pour construire ses œuvres. En 1988, son Piège de cristal redéfinit clairement les paramètres du cinéma d'action derrière lesquels Hollywood va tenter de courir dix ans durant. Cette nouvelle norme imposée, sorte de classicisme novateur, passe donc par une tendance heureuse à l'iconisation à laquelle n'échappera pas Bruce Willis, interprète d'un John McClane officieusement intronisé « last action hero ». On notera que le Predator sera également rentré dans le bestiaire du fantastique de la même sorte. Le succès de ses deux néo-classiques permet à John McTiernan de se retrouver aux commandes de l'adaptation d'une œuvre de l'écrivain Tom Clancy pourtant réputée inadaptable. **À la poursuite d'Octobre Rouge** devient ainsi le premier film d'action diplomatique, dans lequel McTiernan se permet de synthétiser la narration au fur et à mesure que l'intrigue multiplie les enjeux politiques et, par extension, verbaux. Une réussite exemplaire qui donne foi dans le bonhomme, ne laissant absolument pas augurer de la suite. **Medecine Man**, puisqu'on en parle, déçoit franchement sur certains points autant qu'il enthousiasme sur d'autres. Bien décidé à réparer ce qu'il considère comme des scories sur **Predator**, McT filme la jungle amazonienne comme aucun autre n'y parviendra jamais plus. Au passage, il en oublie certains de ses principes globaux et livre probablement ce que l'on peut considérer comme l'un des plus beaux films ratés

au monde. Retour au fantastique en 1993, par le biais de **Last Action Hero** dans lequel il poursuit sa thématique « Die Hardesque ». Jack Slater (Schwarzie again), héros de fictions cinématographiques californiennes traverse le grand écran pour se retrouver dans la réalité new-yorkaise et s'apercevoir qu'il n'existe qu'au travers des yeux d'un enfant qui l'adule. Ce pont représenté par l'écran de cinéma amène logiquement le cinéaste sur **Die Hard 3**, deuxième suite de **Piège de cristal** qu'il signe après avoir refusé la première. Après avoir ainsi importé la réalité de McClane au cinéma dans le premier opus, McT traverse le chemin inverse en intégrant le cinéma dans la réalité de McClane. Enchevêtrement de situations toutes plus folles les unes des autres, **Die Hard 3** fonctionne sur les principes de prise directe de la Nouvelle Vague, tendance blockbuster cela va sans dire. Ce qui nous amène rétrospectivement à penser que **Last Action Hero** serait bel et bien le véritable **Die Hard 2**, lien manquant et synthèse de la thématique abritant les aventures de McClane. Repoussé deux ans durant pour cause de massacre au montage, son film suivant, **Le 13e guerrier** (réminiscence de **The Demon's Daughter**, son premier film semi-amateur traitant déjà d'une histoire de Vikings) nous arrive en pleine gueule en 1999, en même temps que son remake du **Thomas Crown** de Norman Jewison. Le premier prouve très clairement qu'un chef d'œuvre tronqué reste malgré tout un chef d'œuvre tandis que le second tend à démontrer que les « recréations » du cinéaste sont tout, sauf traités par-dessus la jambe. Le cas **Rollerball**, second remake d'un film de Jewison, pousse McTiernan à brillamment refonder ses principes de réflexion à travers l'image (comme ce fut le cas au travers des **Die Hard**) tandis qu'il livre un brûlot contestataire à la **Starship Troopers**. La suite se nomme **Basic**, thriller militaire offrant de multiples points de vue à la **Rashomon**, et sort en février 2003 aux USA. On attend ça avec impatience. Pas vous ?

Stéphane MOISSAKIS

RIDLEY SCOTT **THE SHOOTER**

Réalisateur de spots publicitaires à succès, Ridley Scott n'entame sa carrière de cinéaste qu'à l'âge de 38 ans, mais s'impose d'emblée par un incontestable chef-d'œuvre : **Duellistes**, un film dans la lignée du **Barry Lyndon** de Stanley Kubrick. Ensuite, en posant les bases du langage usité par la science-fiction moderne, il rénove par deux fois les figures imposés du genre. D'une beauté plastique incomparable, **Alien** (1979) et **Blade Runner** (1982) explorent tout le spectre s'étendant du film de monstre au récit d'anticipation métaphysique.

Avant de découvrir **Star Wars**, Ridley Scott ne s'intéressait pas à la science-fiction, si l'on excepte sa passion pour **2001, l'odyssée de l'espace**. Toutefois, amateur inconditionnel de Métal Hurlant (une revue qu'il découvrit grâce à son ami le producteur Ivor Powell), il désirait ardemment partager sa perception du cinéma d'anticipation avec un public qui, comme lui, rêvait en grand large. Scott entame alors la production d'une version pop-art du drame classique *Tristan et Iseult*, la matrice sur laquelle Shakespeare broda *Roméo et Juliette*. Une princesse vêtue en porte-jarretelles de soie noire devait y être courtisée par un paladin chevauchant un destrier chromé hurlant du « Heavy Metal ». Mais, au moment où Gérald Vaughan-Hugues révise le « final draft » de **Tristan et Iseult**, la vision du long-métrage de Lucas fait comprendre à Scott que son projet d'opéra cosmique est obsolète. Dès lors, convaincu de la puissance de la science-fiction en tant que mode d'expression, le cinéaste plonge dans le script d'**Alien** (Dan O'Bannon). Si le film est une réussite artistique et commerciale exceptionnelle, Scott eut toutes les peines à imposer son style aux producteurs de la Fox. Il vécut l'enfer pour imposer Moebius (les costumes) et Giger (les créatures) sur le design de son métrage...

Dino De Laurentiis (**Hannibal**) propose alors à Scott la direction de **Dune** en lui fournissant plus de garanties. Le réalisateur décline l'offre pour exhumer le script de **Dangerous Days**, qui devint **Blade Runner**. Une fois encore, Scott puise son inspiration dans les pages de Métal Hurlant. Les experts comptables des studios restent donc hermétiques à son univers sémantique et esthétique. Devant lutter contre une star capricieuse (Harrison Ford, le transfuge de **Star Wars**) et des producteurs pusillanimes qui lui imposent un happy-end et n'hésitent pas à récupérer quelques plans coupés de **Shining** (Kubrick) pour le bricoler, Scott parvient quand même à tisser une toile où les sous-textes religieux, politiques et sociaux ressemblent à un poème infiniment pessimiste. Le Cyberpunk cinéphile est né !

Possédant énormément de talent pour mettre en scène des univers de comics book atrabilaires, Ridley Scott va malheureusement s'égarer en acceptant de rejoindre la nomenklatura des studios. Certes, **Legend** tente encore d'invoquer la magie de l'heroïc fantasy, mais son manichéisme simpliste ne séduisit pas les « nerds ». Ensuite, **Traquée**, **Black Rain**, **Thelma et Louise**, **1492 - Christophe Colomb**, **Lame de fond**, **GI Jane**, **Gladiator**, **Hannibal** et **La Chute du Faucon Noir** seront autant de coups de barre, de folie, de génie, de tête et de pompe, aux partis pris narratifs hasardeux. Comme Faust, il semble que Scott soit condamné à perdre son âme à mesure que sa gloire augmente...

Bertrand ROUGIER

LE MUSCLE, C'EST FANTASTIQUE

Nos musclés préférés (Schwarzie, Stallone, Van Damme...) ont beaucoup contribué, à partir de la fin des années 80, au succès du blockbuster fantastique, qui leur donnait l'occasion d'accomplir des exploits surhumains. Que ces montagnes de viande soient ici remerciées pour avoir rempli les pages d'Impact.

Ar.B.

BASTON, CORAN ET HÉMOGLOBINE

Tradition, folklore, grand-guignol... Trois termes qui caractérisent à eux seuls le cinéma fantastique indonésien. On pourrait aussi ajouter une certaine propension au kitsch, plus ou moins volontaire selon l'humeur, à des effets spéciaux en carton-pâte, bricolés à l'avenant, à des éclairages souvent baveux et agressifs, à des scènes d'une rare violence, au gore le plus crasspec qui soit. Explosions de têtes à gogo, corps découpés en rondelles et autres mutilations en tout genre vont bon train ! Souvent maladroits techniquement, les films indonésiens reposent en grande partie, d'un point de vue scénaristique, sur les croyances populaires, la superstition et la religion islamique. Ainsi, bon nombre de productions se fondent sur des histoires de vengeance où la magie et quelques revenants verdâtres servent à punir l'adultère. Comme dans **La Reine de la magie noire**, où une femme trompée par son mari s'en va chercher l'aide d'un vieux sorcier pour lui faire regretter son infidélité. Idem dans **The Haunted House**, où une femme, qui couche avec des hommes beaucoup plus jeunes qu'elle dès que son mari a le dos tourné, est hantée par un fantôme qui la plonge progressivement dans la folie. Un autre argument incontournable du cinéma de genre indonésien, c'est la colonisation hollandaise, qui aura donné naissance au film **Le Guerrier**, dans lequel un paysan rebelle défiait l'envahisseur à grands coups de sabre et se retrouvait confronté à un homme-légo dont les membres tranchés reprenaient immédiatement leur place ! Interprété par Barry Prima, la star locale, **Le Guerrier** aura connu deux suites, **Le Guerrier des ténèbres** et **Le Défi de Ninja**. Très prolifique dans les années 80, le cinéma fantastique indonésien s'est aujourd'hui éteint. Subsistent quelques rares films d'action tournés par l'américain Sam Firstenberg.

Damien GRANGER

TWIN PEAKS : MYTHE TÉLÉVISUEL

LA FIN DU BIS

Les années 90 ont sonné le glas du genre Bis et Z en salles. Ce phénomène fut surtout marquant sur Paris, où le nombre de salles était important. Des salles populaires qui alimentaient les fantasmes des amateurs. Des centaines de fans vous raconteront encore la fameuse séance du Brady où une personne était décédée. Rappelons que la salle ne fait que 280 places et que pour 80 entrées le proprio de l'époque (ce cinéma appartenant aujourd'hui à Jean-Pierre Mocky) faisait péter le champ' ! Nombres d'Indiana Jones de la Fayence évoquent l'aventure que représentait le fait d'aller pisser au milieu des voyeurs. Il est vrai que ses salles l'étaient, sales, que le kebbab avec lequel on rentrait faisait office d'airwick et rafraîchissait l'air, qu'une majeure partie de la clientèle venait plus pour dormir ou s'exhiber que pour voir des films. Mais pour 2 Euros on pouvait voir **Super Argo contre les hommes volants** et **Portés Disparus 2**, avec des rats qui couraient entre les fauteuils. C'est dans une de ces salles que j'ai pu voir **Les Vikings** sur grand écran couplé avec **Atlantis Interceptors** de Ruggero Deodato. La clientèle de ces salles, à forte majorité immigrée, a été poussée de plus en plus vers la périphérie, la vidéo a envahi les grandes surfaces et les soldeurs ont commencé à proposer des K 7 entre 30 et 60 francs, majoritairement des films Z mal dupliqués au doublage incertain. Puis sont arrivés tous les marchands de sapes et de chaussures, grands consommateurs d'espaces finissant d'achever les dernières salles. Ainsi est née la légende du bon vieux temps où l'on pouvait voir les films bis en salles...

Guy GIRAUD

À Cannes en 1990, un phénomène étrange bien que limité frappait la Croisette : certains jours à heures fixes, la quasi-totalité de la communauté cinématographique américaine abandonnait ses occupations (projections, réunions, rendez-vous) pour assister à la rediffusion de ***Twin Peaks*** au pavillon américain. Le feuilleton venait de démarrer, et avait immédiatement plongé les spectateurs dans une dépendance inconditionnelle. La France était encore en léger décalage (la diffusion de la série sur la 5 ne devait débuter qu'à l'automne suivant), mais déjà, tous les fans de Lynch étaient en possession du pilote édité par Warner Home Vidéo. Cette version spécialement montée pour l'Europe proposait un dénouement artificiel et précipité. Dès le pilote, on sentait la marque d'une œuvre unique. Auparavant, Lynch avait poussé ses expérimentations dans des directions auxquelles on avait fini par s'habituer. Les

portes qu'il a ouvertes avec ***Twin Peaks*** l'ont conduit dans des voies inattendues. Pour commencer, Lynch trouve l'occasion de manifester à grande échelle sa capacité à s'exprimer dans un format différent. Mieux que la photo, la peinture ou la sculpture qui sont de l'ordre du confidentiel, la série télé lui permet de développer à grande échelle un univers multidimensionnel : le mystère, le sexe, la drogue et le meurtre cohabitent avec l'absurde et la comédie. On a tendance à sous-estimer l'humour chez Lynch, alors que c'est un élément important sinon primordial de son univers. C'est particulièrement évident dans ***Twin Peaks***, où plus d'un tiers des personnages ont un rôle essentiellement comique.

D'ailleurs, la plupart de ses interprètes ont connu un sommet avec la série. Certains étaient déjà familiers, comme Kyle MacLachlan. D'autres, plus ou moins oubliés comme Russ Tamblyn, ou Piper Laurie, ont fait des come backs remarqués. La plupart des jeunes interprètes (Sheryl Lee, Lara Flynn Boyle, Sherilyn Fenn) ont été brusquement révélés. Quel que soit leur statut, aucun n'a jamais été mieux mis en valeur que dans la série.

Si Lynch sait mettre en valeur ses collaborateurs, il sait aussi en tirer parti. C'est sa principale force. Toute sa carrière est nourrie de collaborations fameuses. Elles sont nombreuses et leur durée très variable, mais elle sont toujours extrêmement fructueuses. À cet égard, ***Twin Peaks*** est un triomphe de collaboration entre Lynch avec Mark Frost, un producteur de la télé, responsable de ***Hill Street Blues*** (Jusqu'alors, on ne s'en était pas rendu compte parce que leur collaboration n'avait pas débouché concrètement : ensemble, ils avaient développé ***One Saliva Bubble***, qui ne s'est jamais fait). Dans le même esprit de collaboration, Lynch a délégué la mise en scène à des réalisateurs de passage, se gardant les épisodes les plus importants. Les réalisateurs étaient choisis parce que Lynch avait confiance en eux : c'étaient des amis d'enfance comme Caleb Deschanel ou Tim Hunter. La série a aussi solidifié la collaboration avec le compositeur Angelo Badalamenti. Ils s'étaient connus par hasard sur **Blue Velvet**, mais se sont véritablement attachés sur la série. Depuis, le compositeur est indissociable de l'œuvre du cinéaste.

La série a fini par échapper au contrôle de Lynch à partir du moment où il n'a plus trouvé le temps d'écrire les scripts avec Frost. Du moment où d'autres auteurs sont arrivés, le ton a dérivé loin de son créateur. C'était l'époque où il travaillait sur **Sailor et Lula**.

Un symptôme de l'importance de la série est visible dans le besoin qu'a éprouvé Lynch d'en recréer l'univers au cinéma. Et **Fire Walk With Me**, en dépit de ses imperfections, marque la découverte par Lynch d'une nouvelle direction à explorer, l'ébauche d'une nouvelle forme de film qui se précisera avec **Lost Highway** et trouvera sa représentation la plus parfaite avec **Mulholland Drive**. Qui, faut-il le rappeler, était conçu à l'origine pour être une série télé...

Marc ELMER

KNB L'USINE

Après avoir fait leurs armes sur la série des **Freddy** (champ d'expérimentation idéal pour les latexeux des eighties), Robert Kurtzman, Greg Nicottero et Howard Berger fondent leurs initiales et leurs talents dans la société KNB. Le professionnalisme du trio (entendez : sa rapidité) et ses tarifs avantageux leur valent la confiance de réalisateurs prestigieux comme John Carpenter, Sam Raimi ou Wes Craven. Autre clef du succès de KNB : les velléités de réalisation de Robert Kurtzman leur permettent de s'acoquiner avec un scénariste ambitieux, Quentin Tarantino. Ce dernier accepte de développer un pitch de Kurtzman (**Une nuit en Enfer** en l'occurrence) en échange de leur participation gracieuse à son futur premier film. Un coup de poker qui s'avère juteux, puisqu'il permet ensuite à KNB de travailler sur tous les films de Tarantino et de son ami Robert Rodriguez. Dernier atout de KNB : sa participation épisodique à de prestigieuses grosses productions, depuis la réalisation des faux buffalos de **Danse avec les loups**. D'où une filmo éclectique, où se côtoient **Boogy Nights** (l'énorme chibre de Mark Wahlberg, c'était eux !) et **Mulholland Drive** d'un côté, **La Nuit des chauves-souris** et la plupart des productions Nu Image de l'autre.

Julien DUPUY

STUART GORDON JOYEUSE BARBAQUE

Débarqué du théâtre, un jeune réalisateur nommé Stuart Gordon adapte une nouvelle de Lovecraft et balance en pleine poire d'un public ébahi un festival de barbaque giclante et d'humour hystéro. **Reanimator** devient instantanément un film-culte. Tourné l'année suivante, **From Beyond** va encore plus loin dans le gore baveux et le sexe déviant. La suite est plus inégale : s'il persiste dans l'horreur frappadingue (**Dolls**) ou gothique (**The Pit & the Pendulum**, **Castle Freak**, le téléfilm ***La Fille des ténèbres***) et rédige le script du génial **Body Snatchers** version Ferrara, il s'essaie aussi à la série B SF qui n'a pas les moyens de ses ambitions (**Robotjox**, **Fortress**, **Space Truckers**). Après en avoir été réduit à tourner des épisodes de la série télé inspirée de **Chérie, j'ai rétréci les gosses** (film qu'il a par ailleurs co-écrit), Gordon vient de rejoindre la firme espagnole Fantastic Factory et d'y réaliser **Dagon**, encore une fois d'après Lovecraft. Un véritable retour aux sources puisqu'il y retrouve Brian Yuzna, qui produisit ses trois premiers films et pour qui il écrivit **Le Dentiste** et **Progeny**. Une carrière étonnante de cohérence donc, ce qui n'a rien d'étonnant quand on sait que le bonhomme s'est fait virer de la fac pour y avoir monté une version naturiste de *Peter Pan* !

Cédric DELELÉE

FILMER L'INDICIBLE

œuvre d'Howard Phillips Lovecraft
890-1937), père de la littérature fan-
astique moderne, a toujours titillé le
néma. Et pourtant, rares sont les
daptations ayant réussi à capter l'es-
ence de son œuvre si singulière. La
ute sans doute à un imaginaire quasi-
ent impossible à visualiser, utilisant
vocabulaire plus qu'allusif pour
crire des horreurs « innommables »
« indicibles », bref des choses que le
rveau humain ne peut même pas se
présenter. Des notions comme le tri-
gle carré étant plus faciles à mettre
le papier que sur un écran, on peut
mprendre le désarroi de certains réa-
teurs face à l'ampleur de la tâche.
elques films tenteront de relever le
i dans les années 50-60 (**La**
édiction d'Arkham, **La Malédiction**
Whatheley, **Dunwich Horror**...)
s en vain. Il faut bien reconnaître
a ce jour, la seule tentative crédible
e celle de John Carpenter avec son
re de la folie (au titre original tota-
ent lovecraftien : **In the Mouth of**
ness). Stuart Gordon, lui, avec
nimator et **From Beyond**, choisit de
ourner le problème et de trahir
craft en injectant dans son univers
éléments lui étant totalement
ngers, en l'occurence l'humour noir
noir) et l'érotisme. Gordon est
nu récemment à Lovecraft avec
n, tentative plus sérieuse d'adap-
n. Enfin, inutile de vous dire qu'à la
, on attend fébrilement le **At the**
ains of Madness sur lequel tra-
actuellement Guillermo Del Toro.

Ar.B.

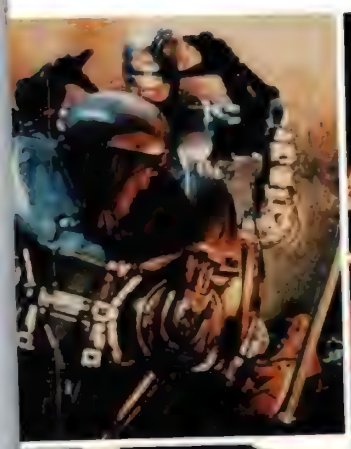
DU SANG NEUF

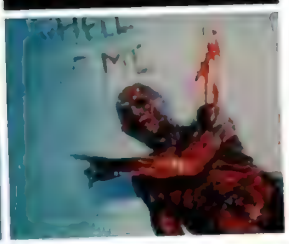
La fin des années 80 voit arriver toute une génération de jeunes cinéastes talentueux qui, par la suite, confirmeront ou infirmeront les espoirs placés en eux. Ainsi, Tim Burton explose littéralement avec son délirant **Beetlejuice**, qui nous familiarise pour la première fois avec un univers éminemment personnel. Kathryn Bigelow, elle, sèche tout le monde avec **Aux frontières de l'aube**, un hallucinant western moderne peuplé de vampires. Au même moment, à l'autre bout du monde, un Néo-Zélandais allumé de la tête, Peter Jackson, livre un film gore shooté aux hormones cartoonesques : le démentiel **Bad Taste**. Ces trois films seront pour leur auteur de véritables tickets d'entrée pour tourner à Hollywood. Aujourd'hui, Burton, Bigelow et Jackson font partie de la A-list hollywoodienne (Damien me rappelle qu'à la même époque, le Finlandais Renny harlin faisait des débuts fracassants avec le film d'horreur **Prison**, pour finir lui aussi sur la fameuse liste quelques années plus tard, mais bon...). Tous n'ont pas eu le même parcours : il suffit de penser à Jim Muro, qui réalisa l'ébouriffant **Street Trash** avant d'entamer une carrière lucrative de steadycamer émérite, ou Clive Barker, qui fit son petit effet avec le gorissime **Hellraiser** mais qui, ensuite, ne transforma jamais entièrement cet essai marquant. Enfin, avec la sortie sur nos écrans du mémorable **Histoire de fantômes chinois**, cette époque est aussi la découverte par l'Occident d'un cinéma fantastique asiatique hautement innovant qui sera assimilé par Hollywood au milieu des années 90.

Arnaud BORDAS

À SUIVRE...

Ci-dessous, pêle-mêle, plein de films avec le chiffre 2 à la suite du titre : **Robocop 2, La Mouche 2, Maniac Cop 2, Hellraiser 2** et **Gremlins 2.**





Le phénomène des suites n'est certes pas nouveau au début des années 90, notamment lorsque l'on se remémore les années fastes du serial ou encore le système du cinéma d'exploitation, similaire dans son principe d'exploration d'un sujet donné sans pour autant en redouter la redite. Paradoxalement, le cahier des charges sur une suite reste on ne peut plus strict. Logique, puisque dans une dynamique de marché, une suite est lancée à partir du moment où la preuve est donnée qu'un certain public potentiel répondra présent aux nouvelles aventures de son (ses) héros préféré(s). Ne pas froisser le spectateur potentiel, telle est la devise. Le cas qui nous intéresse ici est cependant bien particulier puisqu'en l'espace d'un an et demi, durant le passage des années 80 aux années 90, plusieurs icônes du fantastique vont amorcer leur retour, pas forcément dans les conditions auxquelles on s'attendait, sous une forme particulière d'expérimentation. Prenons pour commencer les exemples de **Retour vers le futur 2** et **3**, qui viennent prolonger une franchise populaire en stand-by depuis quatre longues années angoissantes, où les fans auront projetés leurs fantasmes générés par une très excitante fin ouverte au terme du premier opus. Outre le fait que ces deux prolongements aient été mis en chantier dans la continuité avec une sortie programmée à six mois d'intervalles (chose aujourd'hui rendue courante par la trilogie du **Seigneur des anneaux**, **Matrix 2** et **3** et **Terminator 3** et **4**), les films reprennent littéralement le concept du premier pour en exploser les limites de la virtuosité narrative qui, de manière logique, annihilera le rythme soutenu du premier opus au profit d'une course contre la montre haletante. Si le charme de **Retour vers le futur** était de présenter une époque révolue, celui de ses suites est de foncer pied au plancher (avec toutefois un certain essoufflement vers la fin) sans finalement se soucier de la facture originale. Autre cas d'école, le fameux **Gremlins 2** qui va plus ou moins entériner la malheureuse chute de Joe Dante, cinéaste chéri de ces colonnes. Le premier Gremlins, synthèse parfaite entre le pur «X-mas movie» à la Spielberg (ici producteur) et le cartoon live propre au cinéaste, est atomisé par un scénario prétexte à abriter toutes formes d'humour oscillant entre la parodie, les private jokes, le slapstick ou encore la satire au vitriol. Méchamment offensif mais pourtant assimilé par les enfants, **Gremlins 2** se permet même des vannes à la Andy Kaufman où le spectateur est plongé dans l'interrogation au moment où la pellicule casse avant de s'apercevoir que les Gremlins ont pris le contrôle de la salle de projection. Bref, un vrai film d'auteur non-sensique dont Joe Dante paye encore aujourd'hui le director's cut qui lui fut généreusement attribué à l'époque... L'optique est par contre différente sur **Robocop 2**, **Predator 2** et **Maniac Cop 2**. Puisque les concepts d'origine de chacun de ses films furent traités avec le plus grand sérieux, décision fut prise de marcher sur les traces du revival comic-book (rappelons que **Batman**, sorti l'année précédente, a tout fracassé au box office) afin d'optimiser les péripéties les plus frappadingues. À ce petit jeu, chacune de ces suites s'offre un beau lifting excluant le second degré et surtout une identité propre par rapport à l'original. La menace urbaine se fait ainsi moins réaliste, plus grandiloquente, comme s'il s'agissait avant tout de décrire une sorte de déliquescence très «fin du monde» complètement fantasmagorique. Si l'on fait l'impasse sur certains titres moins fédérateurs mais néanmoins importants (**Massacre à la tronçonneuse 3**, **Freddy 5**, **Le Retour de Flesh Gordon**, **La Mouche 2**, **Hellraiser 2**), que doit-on retenir de cette volte/face généralisée ? Le système rentre ainsi de plein pied dans les années 90 et trouvera son aboutissement dans la séquelle la plus maousse qui soit : **Terminator 2**. Une sorte de mètre-étalon du blockbuster pour les années à venir ainsi qu'une belle démonstration de force quant aux attentes du public, qui ne sont pas toujours forcément celles que l'on croit.

Stéphane MOÏSSAKIS

ROBERT ENGLUND **LE CAMÉLÉON**

Rien ne semblait prédestiner Robert Englund à devenir une des stars du Fantastique. Natif de la Californie (il est né à Glendale, le 6 juin 1949), l'apprenti comédien prend des cours de théâtre à l'UCLA avant d'obtenir son premier rôle au cinéma en 1974 dans **Buster & Billie**, une bluette inspirée de *Roméo et Juliette*. N'ayant pas un physique de jeune premier, il enchaîne les rôles inconséquents dans une dizaine de films dont **Monsieur St-Yves** (Jack Lee Thompson, 1976), **Hustle** (Robert Aldrich, 1975) ou encore **La Galaxie de la terreur** (Bruce D. Clark, 1981).

La gloire, le bonhomme la rencontre en 1984, grâce à Wes Craven, qui lui confie le rôle du nemesis nocturne Freddy Krueger dans **Les Griffes de la nuit**. Avec le succès du film et de ses six séquelles, Robert Englund accède au rang d'acteur culte passé maître dans l'art du travestissement. Il est tour à tour artiste maudit et défiguré dans **Le Fantôme de l'opéra** (Dwight H. Little, 1989), professeur de ballet travesti et paraplégique dans **Danse macabre** (Greydon Clark, 1991), marquis de Sade libidineux dans **Night Terrors** (Tobe Hooper, 1993) ou encore patron tyrannique et de nouveau handicapé dans **The Mangler** (Tobe Hooper, 1995). Ce Lon Chaney des temps modernes en profitera pour passer derrière la caméra en 1988 pour réaliser **976 Evil**. Plus discret aujourd'hui, malgré des apparitions notables dans **Urban legend** (Jamie Blanks, 1998) et dans **Python** (Richard Clabaugh, 2000), Robert Englund risque de faire un come-back fracassant avec **Jason vs. Freddy**, le « crossover » le plus attendu de l'histoire du cinéma.

Alexandre BUSTILLO

UNCUT MOVIES présente

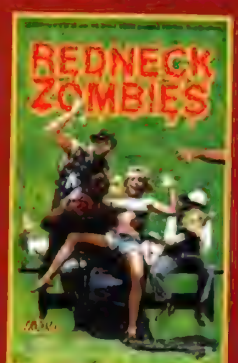
Vous serez littéralement hypnotisé et horrifié par le bain de sang et le festin anthropophage qui se déroulera sous vos yeux ! Par pitié, munissez-vous d'un sac à vomi avec de regarder ce film ! Une production TROMA (THE TOXIC AVENGER, TERROR FIRMER) qui renvoie LA NUIT DES MORTS-VIVANTS à un simple conte pour enfants !

SKINNED ALIVE est un film gore époustouflant qui présente la plus belle famille de tarés que l'on ait vu depuis MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE et LA COLLINE À DES YEUX. SKINNED ALIVE est présenté dans une édition collector comprenant le film dans sa version intégrale remasterisée et le making-of d'une durée de 35 minutes.

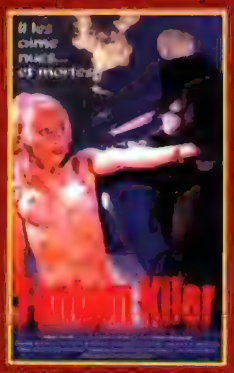
LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

C'est un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toute l'histoire du cinéma.

Une œuvre hyper sanglante destinée à satisfaire les amateurs de gore les plus exigeants.



"Tout l'esprit TROMA rassemblé dans un seul film. Indispensable au néophyte."
- Mad Movies



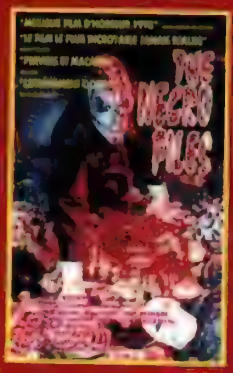
"Un hommage très dénudé aux films de Mario Bava et de Dario Argento."
- Mad Movies

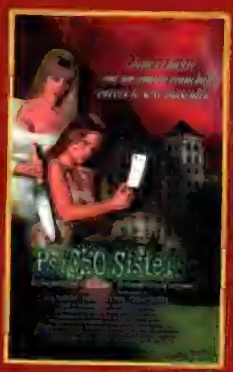
PSYCHOS IN LOVE est une œuvre définitivement culte qui vous hantera pour des nuits et des nuits à venir...

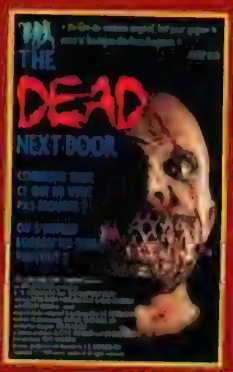
Scènes érotiques extrêmes, meurtres gore, viols barbares et nécrophilie sont au programme de ce film choc.

SITE INTERNET

http://members.aol.com/UNCUTMOVIES







Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 22,50 € la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 3 K7 - 5 € ; 4 K7 et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ SCRAPBOOK*
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ DECAMPITATED
- ❑ ANGEL OF DEATH*
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ GENERATION aX
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ THE NECRO FILES*
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ PREMUTOS
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER*

** Déconseillé aux moins de 16 ans. Contient des scènes érotiques explicites.*

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

1992 2001

UN GENRE «OBLIGATOIRE»

SOUS LA PRESSION DE BLOCKBUSTERS DE PLUS EN PLUS RENTABLES, LE FANTASTIQUE INTÈGRE LES FOYERS ET LES MENTALITÉS LES PLUS RÉSISTANTES, AU POINT QUE MÊME LA TÉLÉ SE MET DE LA PARTIE (TWIN PEAKS, X-FILES). CHAQUE TRANCHE D'ÂGE OU CATÉGORIE SOCIALE VOIT APPARAÎTRE SON FILM FANTASTIQUE PERSONNALISÉ, DU GAMIN À LA MIDINETTE, DU CADRE OU DE L'OUVRIER À LA MÉNAGÈRE DE MOINS DE 50 ANS. DE SON CÔTÉ, LE PUBLIC FANTASTICOPHILE, À LA RECHERCHE DE SENSATIONS MOINS NORMALISÉES, S'AVENTURE EN TERRES INCONNUES (JAPON, HONG KONG) PRÉFIGURANT UNE MONDIALISATION CULTURELLE EN MARCHE, TANDIS QUE LES «FANBOYS» DE LA DÉCENNIE PRÉCÉDENTE PASSENT DERRIÈRE LA CAMÉRA ET FONT EXPLOSER LES CINÉMATOGRAPHIES LOCALES (FRANCE, ESPAGNE, NOUVELLE-ZÉLANDE).

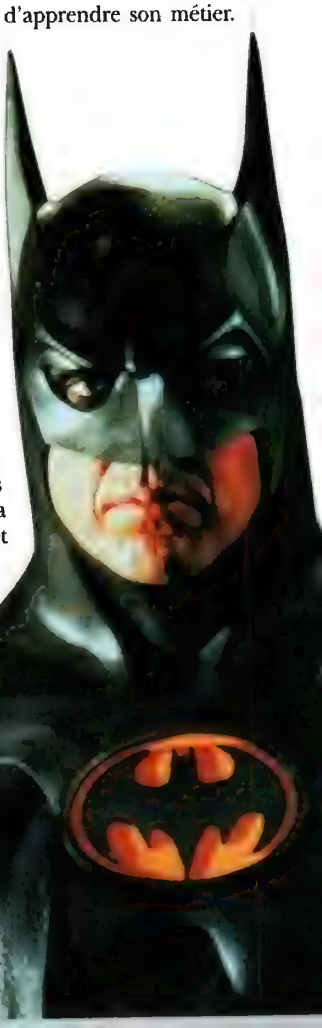
UN GÉNIE DÉPLOIE SES AILES

Quel est le véritable métier de Tim Burton ? Cinéaste ? Artisan ? Auteur ? Mercenaire ? Il est évident qu'une mise en perspective de son travail conduit à plusieurs conclusions différentes. On l'imagine lunaire, un peu ailleurs et certainement loin du monde hollywoodien, mais ce dernier, en businessman à la recherche de son intégrité, parvient à imposer son director's cut à la toute puissante Warner sur le blockbuster le plus attendu de cette année 1992 : **Batman le défi**. Probablement considérée comme son meilleur film par beaucoup de fans du réalisateur, cette suite du méga-carton de 1989 ne s'impose pourtant pas comme une revanche de Burton sur le système qui l'aura brimé durant ses années Disney ou encore lors de la première adaptation du personnage créé par Bob Kane. Il s'agit avant tout d'une œuvre personnelle, marquée d'une forme de dépression névrotique et entièrement dévouée aux freaks schizophrènes (Batman, Catwoman, le Pingouin) qui participent à cette aventure ne ressemblant en rien à celles publiées par la DC Comics. En effet, si l'on excepte finalement le premier Batman dont il signa certes la mise en image (du moins au générique), Tim Burton aura toujours réussi à imposer sa patte sur le matériau d'origine, pour le pire comme le meilleur. Transposer le *Frankenstein* de Mary Shelley (**Frankenweenie**, court-métrage live de la période Disney), s'inspirer de l'œuvre du Dr Seuss (**L'Étrange Noël de Mr Jack**), servir la soupe à un comique télévisuel (**Pee Wee's Big Adventure**) ou encore conter la vie du « plus mauvais cinéaste de tous les temps » (**Ed Wood**) revient toujours chez Tim Burton à la même conclusion : parler de soi. Autant d'exemples d'auto-analyses qui se présentent sous forme de carrière et qui laissent exploser à la face du public la véritable personnalité, plus complexe qu'il n'y paraît, de celui que l'on surnomme « le génie de Burbank ». À ce petit jeu, chaque étape primordiale de sa vie trouve un écho dans diverses de ses œuvres : son enfance (**Edward aux mains d'argent**), sa rébellion adolescente (**Mars Attacks !**), sa passion pour Vincent Price (**Vincent**) puis leur amitié (**Ed Wood**) et même sa dépression à la suite de la mort de son ami Anton Furst, production designer du premier **Batman** (**Batman le défi**). Comme cela arrive souvent aux artistes faisant l'objet d'un malentendu (n'oublions pas qu'il restera longtemps considéré comme un cinéaste à blockbuster), Tim Burton va vivre ces dernières années un revirement de carrière (amorcé par la reconnaissance critique), au moment même ou celle-ci bât doucement de l'aile (**Ed Wood** et **Mars Attacks !** sont deux bides conséquents et le projet **Superman Lives** ne parvient pas à finalisation). Ce changement de perception apportera une prise de conscience chez le réalisateur qui semble aujourd'hui être mal perçue par une partie de son public. Ainsi, les deux projets qui suivent (**Sleepy Hollow** et la relecture de **La Planète des singes**) seront deux commandes sur lesquelles il s'agit tout de même d'imprimer un certain savoir-faire, chose à laquelle Tim Burton n'aura jusque-là jamais été habitué (voir ainsi les séquences d'action des **Batman** pour s'en convaincre). En effet, le cinéma de Burton est à ce point personnel qu'il se passe aisément d'une grammaire cinéma (sommairement présente) et joue davantage sur des souvenirs qui habitent et nourrissent littéralement l'intrigue contée. Ainsi, **Sleepy Hollow**, et plus encore **La Planète des singes**, témoignent d'une nouvelle volonté de la part du cinéaste : celle d'apprendre son métier. Le premier affiche un rapport esthétique proche des habitudes burtonniennes (le reste est malheureusement sans intérêt) tandis que le second annonce clairement sa condition de « machine de guerre hollywoodienne » dès les premières minutes. Après avoir tant donné de sa personne, Tim Burton décide donc de s'adresser aux autres et le fait bien. En ce sens, il prend le chemin inverse en tentant de ne plus s'imposer comme LA figure principale de son propre cinéma, mais seulement comme l'un des éléments primordiaux. Le voilà donc à la fois cinéaste, artisan, auteur et mercenaire. Une démarche unique pour un homme d'exception.

Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-dessous, de gauche à droite : **Christopher Walken/Max Shrek et Michelle Pfeiffer/Catwoman dans Batman le défi.**

En bas : **Danny De Vito/Le Pingouin et Michael Keaton/Batman dans Batman le défi.**



CINÉ COMICS

À la fin des années 70, dans la foulée du **Superman** de Richard Donner, quelques super héros font l'objet d'adaptations foireuses (la plupart en séries télé) : Spiderman, Hulk, Captain America, Docteur Strange... Une deuxième vague, initiée par les **Batman** de Tim Burton, surgira au début des années 90 : **Punisher, Captain America, Les 4 fantastiques, Rocketeer, The Shadow, Judge Dredd, Le Fantôme du Bengale...** De joyeux navetons, qui oscillent entre le blockbuster et la série Z, mais qui, à l'arrivée, ne font pas honneur au genre.

Il faut attendre la fin de la décennie pour voir débouler (enfin !) des projets soignés et inspirés, du type **Blade**.

Le succès des **X-Men** de Bryan Singer va relancer la machine, cette fois-ci pour de bon. Sur l'année à venir, on attend donc **Spiderman, The Hulk, Daredevil, X-Men 2** et **Hellboy**. Chaud !

Ar.B.

LE RENOUVEAU DISNEY

À la fin des années 80, suite aux bides consécutifs de **Taram et le chaudron magique**, **Basil détective privé** et **Oliver & compagnie**, les exécutifs de chez Disney font plutôt grise mine, à tel point qu'ils envisagent même de fermer le département animation. Arrive alors à la tête du studio Michael Eisner. Dans ses valises, le mogul amène Jeffrey Katzenberg. Ce dernier va être carrément l'artisan de la renaissance flamboyante de Disney, lançant toute une suite de projets sur lesquels travailleront plusieurs équipes, permettant ainsi de sortir désormais un long-métrage d'animation par an. Katzenberg fait deux bons choix. D'abord, il décide de laisser les artistes s'exprimer en limitant au maximum les garde-fous, et ensuite, il ramène dans le giron de Disney deux petits génies de Broadway, Alan Menken et Howard Ashman (décédé en 1991). Les deux hommes (créateurs de bon nombre de comédies musicales, dont **La Petite boutique des horreurs**), vont donc mettre sur pied une série de dessins animés magnifiques, sur lesquels ils s'occuperont de la musique, des chansons, mais aussi de la production et de nombreux autres détails (comme la création de personnages secondaires). Résultat : un carton au box-office ! **La Petite sirène**, **Aladdin**, **La Belle et la bête** et **Le Roi Lion** seront ainsi d'immenses succès publics et critiques, permettant ainsi à Disney de rentrer dans ce que d'aucuns appelèrent « un nouvel âge d'or ».
Pourtant, Katzenberg ne restera pas chez Disney et s'en ira fonder avec Steven Spielberg le studio Dreamworks, où il lancera un département animation hautement compétitif, donnant ainsi l'idée aux autres grands studios de rentrer en concurrence directe avec la maison de Mickey. À la longue, la qualité et la rentabilité des films d'animation Disney s'en ressentiront.
Mais tout n'est pas perdu pour l'oncle Walt : il lui reste un atout de taille dans sa manche. Un atout nommé Pixar...

Ar.B.

LA RÉVOLUTION NUMÉRIQUE ÉCLATE

Les fanas d'effets spéciaux ont longtemps considéré Dennis Muren au mieux comme un technicien loyal, au pire comme un autiste frileux. En effet, tandis que la plupart de ses confrères d'ILM partent voler de leur propres ailes en créant des sociétés d'effets spéciaux fructueuses (John Dykstra avec Apogee, Richard Edlund avec Boss Films, Peter Kuran avec VCE), lui reste cloîtré dans le giron de Lucas. Mais avec les sorties, à deux ans d'intervalle, de **Terminator 2** puis de **Jurassic Park**, l'appréciation du technicien change du tout au tout. On réalise alors que Muren n'est pas entré dans les effets spéciaux pour se remplir tranquillement les fouilles mais pour mener à bien une entreprise folle : donner vie à des créatures photo-réalistes grâce aux technologies numériques. Aboutissement de sa carrière, le film de Spielberg porte le coup de grâce à un siècle d'expérimentations optiques.
Histoire de rattraper le coche, les journaleux tentent alors d'explorer les prémisses de la révolution, et remontent jusqu'au tentacules liquides d'**Abyss** ou au chevalier de verre synthétique du **Secret de la pyramide** pour les plus téméraires. En réalité, c'est en 1979 que Muren débute ses expérimentations. Lorsqu'il retourne chez Lucas pour **L'Empire contre-attaque** après une petite trahison (**Galactica**), il fait part à son patron de son envie d'impliquer les ordinateurs dans les effets spéciaux. Lucas consent alors à débloquer des fonds pour un test. Résultat : il faudra plusieurs mois à un solide groupe d'acharnés pour donner naissance à un X-Wing de synthèse voltigeant devant un fond étoilé pendant quelques secondes. Là où la plupart auraient abandonné, Muren et Lucas sont convaincus que tout n'est qu'une question de temps et décident que, le moment venu, il seront prêts pour la révolution. C'est dans cette optique qu'ils développent une cellule spécialisée en la matière (qui deviendra plus tard Pixar) et c'est dans cet espoir que Muren reste cloîtré au Skywalker Ranch.
Pourtant, camouflé derrière les ostentatoires **Tron** ou **Starfighter**, les vrais avancées en la matière d'ILM passent relativement inaperçues durant les dix années à venir.

Qui, par exemple, se souvient qu'**Empire du soleil** de Steven Spielberg (1987) propose déjà des avions en image de synthèse ? De même, tandis que les maquilleurs du monde entier se font un sang d'encre en découvrant les morphings d'**Indy III** ou de **Willow**, personne ne prête attention à l'effacement numérique de câbles dans **Retour vers le futur 2**. Alors que la colonne d'eau d'**Abyss** fait rêver le monde entier, les premiers pas du logiciel Photoshop dans la série du ***Jeune Indiana Jones*** ne bénéficient d'aucune couverture médiatique. Pendant que les spectateurs tombent raides fous devant les circonvolutions très Dali du T1000 mourant de **T2**, quasiment personne ne note la présence de flammes digitales ou d'un pompier traité numériquement sur un toit enflammé dans **Backdraft**. Enfin, alors que tout le monde fixe la pluie qui glisse sur les écailles synthétiques du T-Rex de **Jurassic Park**, personne ne remarque que le 4x4 que la grosse bestiole écrabouille sous ses griffes est, lui aussi, entièrement virtuel.
Bref, pour participer à la révolution, il faut alors voir au-delà des vedettes du moment, chose que James Cameron, Robert Zemeckis, George Lucas, Jeunet et Caro et une petite poignée d'autres parviendront à faire. Curieusement, ce sont les techniciens qui ont le plus de peine à suivre le mouvement, notamment ceux qui avaient claqué la porte d'ILM, laissant Muren à ses rêves fous. La preuve : toutes les sociétés citées au début de cet article mettent la clef sous la porte dans les quatre ans qui suivent **Jurassic Park**. Mais l'homme qui pâtit le plus de la mainmise du numérique est l'as de l'animation image par image, Phil Tippett. En l'espace de la seule production du film, le technicien semble avoir vieilli de plusieurs décennies, un peu comme s'il endossait physiquement le vieillissement accéléré d'une technique soudain obsolète. Car sur **Jurassic Park**, tous ses plans de dinos animés image par image et améliorés numériquement (ajout de flou, de mouvements de caméras portées à l'épaule) sont jetés à la poubelle. Une fois le choc digéré, il s'avère être pourtant celui qui parvient le mieux à intégrer la révolution digitale en la ramenant à un vrai artisanat (chose peu évidente, vu les outils de travail) et ce, grâce à sa connaissance des techniques traditionnelles. Ses grands œuvres tels que **Starship Troopers** et **Blade II** sont ainsi là pour prouver qu'en termes d'effets spéciaux, il ne faut jamais faire du passé table rase.

Julien DUPUY

NEW LINE **UN INDÉPENDANT DANS LA COUR DES GRANDS**

Petite histoire d'une société de production qui, en trois décennies, passe de quelques projections dans le cadre universitaire aux 280 millions de dollars de budget de la trilogie du **Seigneur des anneaux**. Aujourd'hui dans la cour des grands, tenant la dragée haute aux mammouths hollywoodiens, New Line ne vit pas le jour avec une cuillère en argent dans la bouche. Ce serait même radicalement le contraire.

Fondée en 1967 par Robert Shaye, New Line se consacre longtemps à la distribution avant de franchir le Rubicon qui mène à la production. Son créneau : le cinéma pour adolescents et jeunes adolescents, « filon » dont le prospecteur n°1 se nomme Roger Corman. New Line en vivote. Et, toujours à l'image de Corman, exploite également un cinéma plus pointu en faisant l'acquisition d'œuvres signées de cinéastes européens. Notamment Lina Wertmüller (**Mimi, métallo blessé dans son honneur**), Bertrand Blier (**Préparez vos mouchoirs**) et Rainer Werner Fassbinder (**Despair**)…

Ci-dessus :
Hidden de Jack Sholder et Critters 2 de Mick Garris, deux productions New Line du milieu des années 80.

Rien n'indique que New Line sortira un jour du sillon des gagne-petit quand, en 1983, Robert Shaye accepte de financer **Les Griffes de la nuit** de Wes Craven à hauteur d'un budget de 1,8 million de dollars. Une somme ridicule pour Paramount ou Warner, mais substantielle pour une New Line cependant rassurée par l'exploitation antérieure à l'occasion de reprises comme celles de **La Nuit des morts-vivants** et **Massacre à la tronçonneuse**.

Sorti le 11 novembre 1984 sur les écrans américains dans une combinaison « confetti » de 165 salles, **Les Griffes de la nuit** rapporte pas moins de 25 millions de dollars lors de sa première exploitation. Le vent a tourné pour Robert Shaye, pas peu fier d'avoir engrangé l'une des plus fortes recettes du cinéma indépendant. Cela grâce à un croquemitaine tueur d'enfants, Freddy Krueger ! La franchise Freddy, New Line l'exploitera encore dans six films et une série TV. Une poule aux œufs d'or. Surtout le troisième qui, après un investissement de seulement 4 millions de dollars, en rapporte 44 dans l'escarcelle de la firme. Et ce uniquement dans les salles américaines. Les ventes à l'étranger, la vidéo naissante et la télévision lui assurent des revenus plus importants encore. En 1990, en participant au financement et en distribuant **Les Tortues ninjas**, New Line monte encore en grade (135 millions de dollars). Le gros lot.

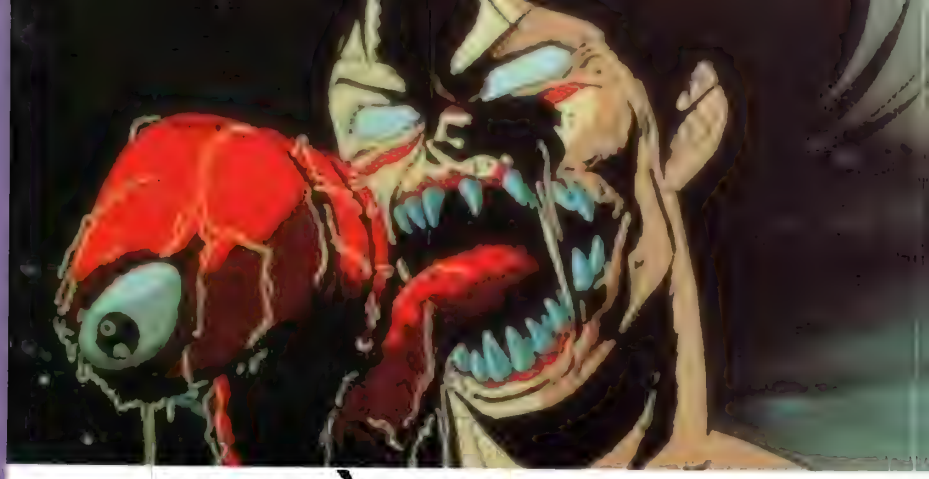
Tandis que d'autres sociétés flambent (Cannon, Orion, Carolco…) avec des budgets inflationnistes et misent sur le prestige de la signature d'artistes confirmés, New Line y va toujours mollo, capitalisant essentiellement dans le cinéma de genre. Fantastique, épouvante et science-fiction en première ligne. Une tradition maison car, avant **Les Griffes de la nuit**, Robert Shaye participe à la production de **Alone in the Dark** et de **X-Tro**. En dépit de la spectaculaire mais prudente croissance de la société, de son entrée dans le giron du Turner Broadcasting System en 1993, lui-même repris en main par Time Warner, et de la mise à l'écart de son président fondateur avant que **Le Seigneur des anneaux** ne le ramène sur le devant de la scène, cinéma fantastique et New Line fonctionnent en harmonie. À travers les franchises Freddy Krueger et **Critters** d'abord, puis de nombreuses autres, comme **Rush Hour** et **Austin Powers**. Titres en vrac : **L'Antre de folie**, **The Mask**, **Mortal Kombat**, **Spawn**, **The Cell**, **Jason va en enfer**, **Les Âmes perdues**, **Fréquence interdite**, **Bones**, **Max - le meilleur ami de l'homme**, **Hidden**, **My Demon Lover**, **Le Seigneur des anneaux**, **Perdus dans l'espace**, **Blade**, **Destination finale**, **Dark City**, **Jason X**, **Massacre à la tronçonneuse 3**, **L'Île du Dr. Moreau**… D'autant plus impressionnant que New Line ne perd que très rarement des ronds dans le casino du cinéma. Bien que **Au revoir à jamais** avec Geena Davis et Samuel Jackson, puis **Dernier recours**, animé par Bruce Willis, perdirent gros en leur temps.

Aujourd'hui plus puissante que jamais, New Line délègue à sa filiale Fine Line le soin de développer des projets plus « artistiques » comme **Magnolia**, **American History X** et **My Own Private Idaho**. Une manière de fidélité à la politique de double casquette des débuts.

Marc TOULLEC

STAN WINSTON
LE BUSINESS MAN

S'il n'a jamais été le plus génial des maquilleurs (et pour cause : il voulait avant tout devenir acteur ou réalisateur), il faut reconnaître à Stan Winston une brillante gestion de ses affaires. Très tôt dans sa carrière, il a l'intelligence de s'associer à James Cameron, ce qui lui donnera ensuite accès indirectement à Steven Spielberg. Il sait également repérer les jeunes talents comme personne : ses assistants Alec Gillis et Tom Woodruff sont pour beaucoup dans les succès techniques de ses premiers gros films. Enfin, il mène son entreprise avec une habilité terrassante. Les Stan Winston Studios s'étalent aujourd'hui sur des centaines de mètres carrés de hangars, abritent l'impressionnante collection de voitures de sport du boss, qui vient en outre de fonder sa propre société de production cinéma et de produits



ÇA BOUGE À L'EST

Les salles obscures, la presse et le grand public hexagonal ont longtemps boudé, voire méprisé, le cinéma d'animation nippon. En France, 1995 sera l'année de la révélation. D'abord, sort en salle l'excellent **Porco Rosso**, qui n'intéressa pas les spectateurs mais sensibilisa quelques journalistes, jusque-là de très mauvaise foi au sujet de la production animée du pays du soleil levant. Ensuite, le cycle itinérant Cinémanga proposa pas moins de huit films d'animation nippons aux spectateurs français. Malheureusement, ni **Conan, le fils du futur**, le premier long-métrage (aujourd'hui renié par le maître) créditant Hayao Miyazaki comme réalisateur, ni **Macross, Do You Remember Love ?**, et encore moins **Arion**, une relecture moderne, sauvage et littéralement fantastique des mythes de la Grèce antique, ne parvinrent à faire sortir ces films du ghetto culturel dans lequel leur sigle, Cinémanga, les enferma. Comme pour le cinéma de Hong-Kong, le salut vint du marché de la vidéo. Suivant la même évolution que celle ayant saturé les canaux hertziens entre 1988 et 1991 (15 à 40 nouvelles séries japonaises étaient diffusées chaque année), le nombre de films et d'OAV traduits explosa sous l'influence des éditeurs Kaze, Tonkam, Katsumi, AB et Pathé/Manga vidéo.

Pas moins d'une dizaine d'authentiques chefs-d'œuvre (**Akira**, **Patlabor I**, **Patlabor II**, **Les Ailes d'Honneamise**, **Golgo 13**, **Kamui**, **Macross Plus**, **Le Château de Cagliostro**, **Venus Wars**, **Megalopolis**) débarquèrent alors anonymement sur les étagères des grossistes avant de squatter les fonds de carton des solderies. Ces titres passèrent logiquement inaperçus car ils furent vendus n'importe comment, **Sailor Moon** côtoyant souvent **Urotsukidoji** pour des raisons purement alphabétiques... À la rédaction, notre affection se porta sur les films de Yoshiaki Kawajiri (**Ninja Scroll** et **La Cité interdite**), leur ancêtre (**Urotsukidoji**) et autres ersatz carrément Z (**L'Ange des ténèbres**, qui fit vomir Damien de plaisir lors de sa première vision). Après l'apocalypse **Akira**, nous découvrions donc non sans une certaine émotion que le monument d'Otomo ne représentait en aucun cas la limite du média animé japonais, mais sa transcendance. Autour de celle-ci s'organisaient tranquillement toutes sortes de mièvreries écœurantes, de fantasmes cinéphiliques et de perversions dont la force de subversion fait toujours frémir. L'Occident prit alors conscience qu'il existait une vraie industrie de l'art animé. Comme toute révélation, celle-ci fit peur et les derniers titres que nous avons cités, pourtant furieusement minoritaires, exacerbèrent la polémique concernant la violence contenue dans les DA. Une toute petite minorité de personnes allait alors faire partie d'une fronde refusant de « ghettoïser » l'animation au profit de sa grande sœur en prises de vues réelles. Mais, en dépit des projections du **Tombeau des lucioles** et de **Ghost in the Shell**, il fallut attendre fin 1999 et l'offensive lancée par **Perfect Blue**, **Jin-Roh**, **Mon voisin Totoro** et **Princesse Mononoké**, pour que la « japanimation » obtienne une véritable légitimité de masse. En témoignent les résultats du **Voyage de Chihiro** qui, en deux semaines, dépassent allègrement la barre des 500 000 entrées/France, faisant donc d'ores et déjà beaucoup mieux que tous les autres « anime » déjà cités. Une fois de plus, après avoir perdu plusieurs batailles, les francs-rêveurs ont gagné la guerre...

Bertrand ROUGIER

BRIAN YUZNA B COMME BRIAN

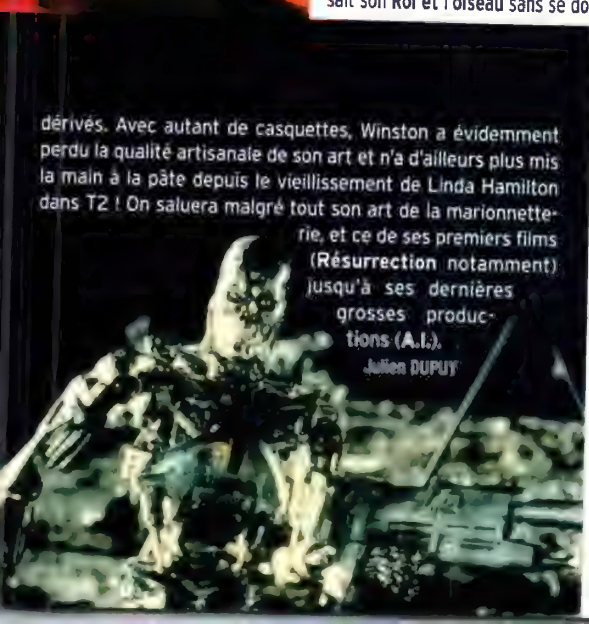
Producteur des meilleurs films de Stuart Gordon (**Reanimator**, **From Beyond**, **Dolls** et **Dagon**) et du très burné **Mutronics**, Brian Yuzna fait ses premières armes de réalisateur en 89 avec **Reanimator 2** avant d'exploser l'année suivante avec le très malsain **Society**, où un ado découvre que sa famille fait partie d'une secte qui se livre à l'inceste et dépèce allègrement les corps. Partouze surréaliste d'entrailles dégoulinantes et d'épidermes arrachés, le film est une attaque frontale contre la série *Beverly Hills* et le milieu qu'elle dépeint. Passé le quatrième volet des **Silent Night, Deadly Night**, Yuzna signe **Le Retour des Morts-Vivants 3**, qui marque les esprits par la présence d'une zombie sexy adepte du piercing. Il donne ensuite dans le film à sketches (**Necronomicon**), cachetonne à la télé (la série *Tarzan*), signe les deux volets du **Dentiste** et surfe sur la vague *X-Files* avec **Progeny**. Après avoir produit **Crying Freeman**, il rejoint Julio Fernandez au sein de la firme espagnole Fantastic Factory en tant que producteur (**Arachnid**, **Dagon**, **Darkness**) et réalisateur (**Faust** et le très attendu **Beyond Reanimator**). Auteur pervers et rigolo, Yuzna est un barge authentique comme on les aime. La preuve : il a appelé son fils Conan !

Cédric DELELÉE

Ci-dessous: **Progeny** et **Society**.

MON VOISIN HAYAO

À l'exception des fous furieux fortunés qui, dès 1991, payaient leurs laserdiscs d'importation au prix d'un scope bas de gamme, le grand public français dut attendre 1995 et la sortie de **Porco Rosso** pour découvrir l'oeuvre fondamentale d'Hayao Miyazaki. Effet cuturel pervers, les films du maître avaient pourtant déjà eu une influence considérable sur l'art occidental. Dès 1984, en découvrant **Nausicaa**, Jean Giraud devenait Moebius et abandonnait ses coups de crayon furieux au profit d'une ligne claire, de costumes médiévo-futuristes aux couleurs primaires, directement issus de cette oeuvre (encore scandaleusement inédite). De son côté, Steven Spielberg clamait à qui voulait bien l'entendre son admiration pour **Cagliostro** ou **Laputa**, dont le travail séquentiel offre des similitudes avec sa propre œuvre. Auparavant, Paul Grimault, artiste totalement vénéré par les artistes japonais, finissait son **Roi et l'oiseau** sans se douter qu'à l'autre bout du monde, l'autre grand animateur dessinait sur **Cagliostro** le même château labyrinthique que le sien. Enfin, quand Peter Rader rédigea son script de **Waterworld** à la fin des 70's, il avait sans doute eu vent de **Conan le fils du futur**, de sa terre engloutie par les eaux, son humanité nautique, et sa jeune fille qui porte en elle le secret d'une terre promise. R.D.



dérivés. Avec autant de casquettes, Winston a évidemment perdu la qualité artisanale de son art et n'a d'ailleurs plus mis la main à la pâte depuis le vieillissement de Linda Hamilton dans T2 ! On saluera malgré tout son art de la marionnetterie, et ce de ses premiers films (**Résurrection** notamment) jusqu'à ses dernières grosses productions (**A.I.**).

Julien DUPUY

LES 12 TRAVAUX DE TERRY

Photos de cette page : Terry Gilliam sur le tournage de **Las Vegas Parano**, Michael Palin dans le rôle de Jack Lint, prêt à torturer le héros de **Brazil** et John Neville en Baron de Munchausen, entouré de ses comparses dans **Les Aventures du Baron de Munchausen.**

Ci-dessous : Bruce Willis, alias James Cole, dans **L'Armée des 12 singes.**

Le milieu des années 90 fut plutôt une bonne période pour Terry Gilliam. Ses relations avec les grands studios, après le succès de **Fisher King**, allaient en s'améliorant. Il put donc enchaîner sur **L'Armée des 12 singes**, remake du moyen-métrage expérimental **La Jetée** (Chris Marker – 1962), et livrer ainsi ce qui restera à ce jour son plus gros carton au box-office.

Après avoir débuté comme dessinateur de bédé (notamment à Pilote, le périodique de René Goscinny, où il côtoiera des gens comme Gotlib, Druillet ou Moebius), Gilliam rejoint à la fin des années 60 la bande des Monty Python. C'est lui qui réalisera (avec Terry Jones) les longs-métrages des Britons déjantés avant d'inaugurer sa carrière solo en 77 avec **Jabberwocky**. Peu à peu, Gilliam va construire une œuvre décalée, où se mêlent la fantaisie, voire le burlesque, l'humour noir, un certain goût pour les figures mythiques, et surtout, une poésie libertaire et imagée qui n'appartient qu'à lui. **Bandits, bandits** et le segment **L'Assurance permanente Crimson** dans **Monty Python – Le Sens de la vie** vont préparer tout doucement cette œuvre-univers qu'est **Brazil**. Un monument de la science-fiction contemporaine, relecture barrée du *1984* d'Orwell, contre-utopie désespérée (voire uchronie non-déclarée), **Brazil** fut le point de départ du malentendu entre Gilliam et les studios. Malgré son bide au box-office et l'incompréhension manifeste des critiques, **Brazil** va progressivement acquérir un statut de film-culte. Avec son œuvre suivante, **Les Aventures du Baron de Munchausen**, Gilliam pète les plombs dans les grandes largeurs, explose le budget et se paye l'un des plus beaux bides des années 80. Cette rêverie ubuesque aux accents felliniens, conçue comme un film tel qu'aurait pu le réaliser un cinéaste du XVIIIe siècle, va en dérouter plus d'un et accentuer encore un peu plus l'image de mégalo pagailleur que le metteur en scène traîne derrière lui (et qu'il confirmera encore récemment avec l'ajournement pur et simple de son **Don Quichotte**, personnage décidément maudit puisqu'un autre artiste prométhéen, Orson Welles, s'y était déjà cassé les dents).

Il faudra donc attendre **L'Armée des 12 singes** pour que Gilliam puisse redorer son blason, tant auprès des exécutifs hollywoodiens que des critiques. Investissant à nouveau le terrain de l'uchronie, l'auteur de **Brazil** livre un film foisonnant et pessimiste, une des plus belles variations sur le thème du voyage dans le temps. Argument commercial qui contribuera sans doute à son succès en salles, le film est, de plus, porté par un casting de stars, en tête duquel on trouve un Bruce Willis transfiguré, dans ce qui constitue sa prestation la plus puissante, et un Brad Pitt en roue libre.

Des tranchées de la guerre 14-18 à une New York futuriste envahie par les animaux sauvages, l'odyssée de James Cole est encore l'occasion pour Gilliam de tracer le portrait d'un rêveur, un «outcast» qui marche sur le fil du rasoir, constamment entre rébellion et parano. La lutte interminable d'un Sisyphe moderne contre les apparences (voir la très belle séquence du réveil de Cole face au tableau), qui raconte en même temps le parcours hollywoodien de Gilliam. Ainsi, lors de l'époustouflante scène finale dans l'aérogare, Cole, avançant à visage découvert depuis le début du film, accepte de se déguiser et d'utiliser les simulacres qu'il a combattu jusque-là. Sa quête de la liberté s'achèvera malgré cela par sa mort et par l'inéluctable apocalypse. Tout Gilliam est là : dans la prise de conscience d'un homme et dans son combat perdu d'avance contre les structures qui entravent son élan. Aucune rêverie grandiloquente d'un avenir meilleur, mais la tentative désespérée d'un individu pour maintenir une étincelle de feu dans les ténèbres. Une vision de la vie qui se résume dans cette magnifique image mentale qui avait inspiré à Gilliam son **Brazil** : un homme assis sur une plage noire et déserte, et écoutant dans un petit transistor la chanson-titre, tandis que des cheminées d'usine crachent leur fumée sur l'horizon.

Arnaud BORDAS

ALEX PROYAS **DARKMAN**

Son talent s'exprime très tôt. À 17 ans avec le court-métrage **Groping** réalisé dans le cadre de ses études de cinéma. Mais ce sont le clip musical et le spot publicitaire qui donnent à Alex Proyas l'opportunité d'exprimer sa virtuosité technique et surtout, son sens plastique. Intégré à l'écurie de Propaganda, une firme qui réunit les plus grands talents dans le registre, il se met indifféremment au service au service de Coca Cola, Pepsi, Hitachi, American Express, Feetwood Mac, INXS... Quelques dizaines de clips et pubs après, il tourne incognito en Australie, en 1989, la fable post-apocalyptique **Spirits of the Air, Gremlins of the Clouds**. Une sorte de **Mad Max 2** onirique. Mais c'est le baroque **The Crow**, ghost-story heavy-metal, qui impose sa signature, croisement d'expressionnisme allemand, de film noir et de bédés. Une magistrale réussite, endeuillée par la mort accidentelle de Brandon Lee, dont le cinéaste, traumatisé, refusa longtemps de parler. Quitte même à ne pas participer au DVD du film. Alex Proyas met longtemps à s'en remettre. Rétabli, il confirme avec **Dark City** son goût pour les ambiances nocturnes, les tableaux de la décadence citadine, les jeux d'ombre et les terreurs moites. Une œuvre baroque qui démontre que l'artiste vaut mieux, beaucoup mieux, que les as du clip, techniciens brillants mais creux que s'arrachent les producteurs comme Jerry Bruckheimer et Joel Silver.

En rupture de fantastique, il tourne **Garage Days**, une chronique à la **Commitments**. Une façon de revenir sur ses années dans le monde de la musique. Après quoi, Proyas s'attèle à l'adaptation des *Robots* d'Isaac Asimov, ambitieux projet par lequel il ne peut que déboulonner le **A.I.** puéril de Steven Spielberg.

Marc TOULLEC

DAVID FINCHER **LE VIRTUOSE**

Nous étions très peu à nous exciter à l'annonce de Fincher à la réalisation d'**Alien 3**. L'époque, il faut dire, était propice aux désillusions vis-à-vis des «clippeurs» passant au grand écran (Mulcahy faisait **Highlander 2** et Steve Barron **Les Tortues Ninja**, alors...). Pourtant, sur la vingtaine de clips réalisés par le jeune homme, au moins trois annonçaient la naissance d'un authentique cinéaste : **Who is it ?** (Michael Jackson), une merveille diffusée uniquement en Europe, et éclairée par le chef-op de **Blade Runner** ; **L.A Woman** (Billy Idol) où le chanteur reprenait le look de l'homme aux cocottes en papier de... **Blade Runner**, et l'ambivalent **The Way that you love me** (Paula Abdul). À sa sortie, **Alien 3**, par sa maturité thématique et son élégance filmique, laisse sur le cul ceux qui n'en attendaient rien mais frustre à la fois son auteur (le film fut massacré au montage) et ses premiers admirateurs. Légèrement dépressif, Fincher s'empare alors d'un script réputé ingénieux mais peu fameux, et y injecte ses plus profondes obsessions. Avec **Seven**, il s'expose enfin dans toute sa splendeur artistique. Hélas, on attend toujours qu'il remette le couvert !

Rafik DJOUMI

Robin Williams dans **Fisher King.**

RÉVISIONNISME

La folie du director's cut a débuté dans les ciné-clubs des années 80 (restaurations de **La Porte du Paradis**, **L'Atalante**, **La Soif du Mal**...) et la tendance s'est portée sur le support cinéphile du laserdisc, y compris vis-à-vis des contemporains, pour le plus grand bien de la communauté. Hélas, en 1996, atteint du « syndrome Abel Gance » (qui massacra son chef-d'oeuvre muet **Napoléon** pour en faire un film parlant), George Thibault Lazarus Lucas pète une durite numérique et décide d'inclure dans son mythique **Star Wars** quelques séquences embarassantes, voire en modifier la teneur morale (cf Han Solo et Greedo). A sa suite, William Friedkin et Spielberg appliqueront le même détournement numérico-politique sur **L'Exorciste** et **E.T.**, l'un en se retournant vers Dieu, l'autre en effaçant des flingues en plastique.

R.D.

MICHELE SOAVI **LE FILS SPIRITUEL**

Cet italien de 45 ans fut pendant de nombreuses années le protégé de Dario Argento. Le maître de l'horreur transalpin confia au jeune homme le poste d'assistant réalisateur sur trois de ses films : **Ténèbres** (en 1982), **Phenomena** (1985) et **Opéra** (1987). Fort de cette expérience (il fait aussi l'acteur dans de nombreux films dont **Démons** de Lamberto Bava), Soavi passe seul derrière la caméra en 1987 et emballe **Bloody Bird**, l'histoire d'une troupe de théâtre qui se fait méthodiquement décimer par un tueur à tête de hibou. Le choc. Le monde s'arrête de tourner et tous les regards se tournent vers celui qui a ressuscité le Giallo en lui insufflant les meilleurs éléments du Slasher. L'homme rentre immédiatement dans la cour des grands avec un seul film à son actif. Hélas, la suite déçoit un peu. **The Church** (1988) et **The Sect** (1990) ne confirment pas le talent de Soavi. Pour cela, il faudra attendre quatre ans et se prendre **Dellamorte Dellamore** en pleine face. L'ex élève d'Argento réalise le meilleur film de zombies depuis **Le Jour des morts-vivants** de Romero. Depuis c'est le silence radio. Il réalise deux téléfilms (**Ultimo 2 : La Sfida** en 1999 et **Uno Bianca** en 2001) et ne semble pas se décider à refaire un film, peu aidé il est vrai par un contexte politique défavorable aux artistes. Reviens Michele, le Fantastique a besoin de toi.

Alexandre BUSTILLO

THE X-FILES PARANO CATHODIQUE

Avril 94 – Cannes. Pendant le MIP-TV, un journaliste non-spécialisé dans l'économie audio-visuelle peut facilement s'ennuyer. Pendant une semaine, le bunker Cannois, qui un mois plus tard se transforme en centre mondial de la cinéphilie, devient une sorte de gigantesque marché couvert de la télévision. Les marchands d'images du monde entier se retrouve pour essayer de fourguer leur programme aux chaînes de télé. Cette année-là, je m'étais laissé convaincre par mon pote Jimmy Frachon, alors distributeur des K7 de la série ***Thunderbirds*** et aujourd'hui producteur-télé et réalisateur d'un très fun court-métrage, **À Louer**, vainqueur du dernier Festival de Gérardmer, de l'accompagner sur la Croisette. J'avais réussi à convaincre Jean-Pierre de me payer le billet (et ce n'était vraiment pas chose facile à l'époque), il fallait donc que je ramène quelque chose pour Mad. Le dernier jour du marché, je n'avais pas grand chose. Et puis, l'attachée de presse de Fox Télévision, me voyant errer comme une âme en peine dans les couloirs du palais, m'a gentiment invité à visionner un épisode d'une série qui, selon elle, devait me plaire. Bien vu. Je découvrais ainsi mon premier ***X-Files***. Quelques mois plus tard, Mad publiait le premier article sur la série dans la presse française, le premier d'une longue série, et M6 commençait la diffusion de la série. Le phénomène atteignait les côtes françaises.

En créant les ***X-Files***, Chris Carter ne savait sans doute pas qu'il allait créer un tel phénomène. La série est basée sur un principe pourtant classique, deux agents du FBI, un homme et une femme, enquêtent sur des événements surnaturels. Lui y croit, elle moins. Voilà le concept de départ. Rien de révolutionnaire. Mais Carter va le transcender.

D'abord par l'écriture. Les scénaristes de la série ne reculent devant rien. Quand un épisode doit faire peur, il fait vraiment peur. Quand un épisode choisit le registre comédie, il est vraiment drôle. La recette était simple : faire du genre sans honte, avec un plaisir évident de le servir. La série est un véritable catalogue de 100 ans de cinéma fantastique et de science-fiction. Tous les thèmes du genre ont été exploités avec respect, passion et un nécessaire décalage. Et il y a la fameuse « mythologie ». Pendant neuf ans, entre 9 et 12 épisodes par saison sont consacrés à l'enquête fétiche de l'agent Mulder, son obsession : une gigantesque machination mêlant groupe secret ultra-puissant et extraterrestres. Un summum de parano télévisuel. Extrêmement compliquée, sans doute trop longue, mais incroyablement passionnante, cette mythologie est la colonne vertébrale de la série. Intelligemment, les indices sont distribués avec parcimonie à travers les saisons. Rien n'est vraiment révélé, mais chaque détail fait avancer le schmilblick. Pas étonnant que même lors des deux dernières saisons où les audiences n'ont cessé de chuter aux USA, on remarquait de larges pics d'audience pour les épisodes concernant la mythologie. Même si les ***X-Files*** ne sont plus ce qu'ils étaient, tout le monde veut savoir pourquoi il ne faut faire confiance à personne.

Il y a aussi le style visuel de la série, une image très sombre, très froide, parfois très gore, totalement inédite dans la télévision américaine. Une mise en scène impeccablement rigoureuse et toujours cohérente de réalisateurs télé ravis de pouvoir mettre autant d'exigence dans leur travail comme Kim Manners, David Nutter ou Rob Bowman.

Les ***X Files*** se sont insérés dans une brèche ouverte à la télévision américaine par l'inoubliable ***Twin Peaks***. Carter a été le seul à réaliser que grâce à David Lynch, on pouvait enfin se permettre de déranger le téléspectateur, de le plonger dans le bizarre, la parano, de lui dire de ne pas croire tout ce qu'il voit, et surtout de se méfier de tout. Pas étonnant que les audiences de la série se soient écroulées après le 11 septembre, où il paraissait presque anti-américain de remettre en cause tout ce que les officiels de Washington servaient dans l'assiette du téléphage assoiffé de news et d'un insatiable besoin de croire en une quelconque vérité gouvernementale. L'heure n'est plus au doute. Ça reviendra, sans doute. Mais les ***X-Files*** ne seront plus là. Le 19 mai 2002, Fox diffusera le dernier épisode de la série. Mulder et Scully feront leurs adieux.

Étrange coïncidence, aujourd'hui, 27 avril 2002, près de neuf ans après avoir rédigé mon premier article sur ***X-Files***, j'écris ce qui sera sans doute mon dernier papier sur la série en suivant le webcast de la fête de clôture de la série. Décidément, la vérité est définitivement ailleurs.

Didier ALLOUCH

Ci-dessus :
Gillian Anderson/Dana Scully et David Duchovny/Fox Mulder, le couple le plus médiatisé de la petite lucarne, dans un épisode de la série *X-Files*.

Ci-dessous :
Après le départ de David Duchovny de la série, Robert Patrick, le T-1000 de Terminator 2, rejoint Gillian Anderson et Mitch Pileggi, précédemment vu dans le rôle d'Horace Pinker, l'assassin du Shocker de Wes Craven.

IN MEMORIAM

1990 : Jim Henson, Don Chaffey, Rex Harrison, Michael Powell.

1991 : Andy Milligan, Klaus Kinski, Eugène Lourié, Howard Ashman, Kevin Peter Hall, David Lean, Don Siegel, Anton Furst, Irwin Allen, Gene Roddenberry, Dr Seuss.

1992 : Jack Arnold, Isaac Asimov, Anthony Perkins.

1993 : Inoshiro Honda, Vincent Price, Joseph L. Mankiewicz, Brandon Lee, Christian Nyby, Bill Bixby.

1994 : Peter Cushing, Cameron Mitchell, Pierre Boulle, Jack Kirby, Paul Grimault, Joseph Cotten, Fernando Ray, Hans J. Salter, Robert Bloch, Raul Julia, Burt Lancaster.

1995 : Al Adamson, Donald Pleasence, Jack Clayton, Miklos Rozsa, Derek Meddings, Robert Parrish.

1996 : Lucio Fulci, Lo Wei, Howard Vernon, Les Baxter, Saul Bass, Masaki Kobayashi, Brigitte Helm, Marcel Carné, Carl Sagan, Lew Ayres.

1997 : King Hu, David Warbeck, Alexander Salkind, Roland Topor, Burgess Meredith, Samuel Fuller.

1998 : Thomas Narcejac, Henry G. Saperstein, Akira Kurosawa, Roddy McDowall, Jean Marais.

1999 : Stanley Kubrick, Riccardo Freda, Joe d'Amato, Charles Crichton, Albert Whitlock, David Allen, Brion James, Oliver Reed, Victor Mature, George C. Scott.

2000 : Paul Bartel, Jeffrey Boam, Roger Vadim, Steve Reeves, Curt Siodmak, Alec Guinness, Jun Fukuda.

2001 : Hiroshi Teshigahara, James Bernard, John Chambers, Samuel Z. Arkoff, Kathleen Freeman.

2002 : Chuck Jones, Francis Leroi, Lawrence Tierney.

DAVID DECOTEAU L'ENVERS DU Z

Après avoir réalisé quelques courts et moyens métrages fantastiques et plusieurs films pornos gays, David DeCoteau attire l'attention du producteur Charles Band avec son film de fin d'étude, **Dreamaniac**, un ersatz des **Griffes de la nuit** dans lequel une succube plutôt bien roulée remplace le tueur d'Elm Street. DeCoteau devient alors le réalisateur attitré de l'écurie Empire dans les années 80, puis de Full Moon dans les années 90. Une bonne trentaine de films naîtront de cette association, parmi lesquels **Creepozoïds**, **Dr Alien**, **Prehysteria 3**, **Blonde Heaven**, et plus récemment **Shriek**, **Killer Eye**, **Retro Puppet Master** ou encore **Witchouse**. Excellent dans le registre de la comédie légère où monstres baveux et grosses nunuches font bon ménage, David DeCoteau se dissimulera régulièrement derrière divers noms d'emprunt pour signer ses pires nanars : Julian Breen, Ellen Cabot, Richard Chasen, Victoria Sloan et Martin Tate porteront ainsi le chapeau à sa place ! En 2000, la carrière de David DeCoteau prend un nouveau tournant lorsqu'il se sépare de Charles Band pour créer sa propre société, Rapid Heart Pictures, et qu'il décide de révéler son homosexualité au grand jour. Ses derniers films, **La Légende de la Momie 2**, **Final Scream**, les 3 **Brotherhood** et **The Frightening** reflètent ainsi son coming out, de grands gaillards remplaçant désormais sous la douche les habituelles bimbos. Un auteur est né !

Damien GRANGER

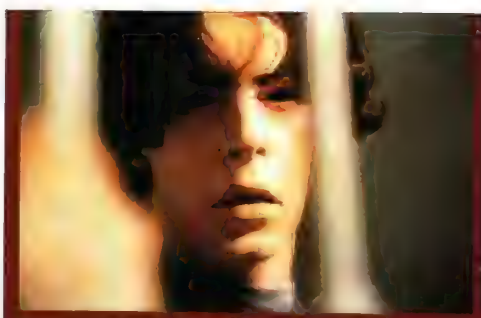
CONCEPT ?

« Rien ne se perd, rien se crée, tout se transforme » disait Lavoisier. On ne peut que s'incliner devant son axiome lorsque l'on voit débarquer, frappés du sceau de la nouveauté, les « films-concept » **Cube** ou **Le Projet Blair Witch**. Sans remettre en cause leurs qualités propres, ces deux succès surfent sur des terrains déjà partiellement défrichés.

Cube mixe assez intelligement les univers symboliques de ***La Quatrième Dimension***, un épisode labyrinthique de **Chapeau melon et bottes de cuir**, et les théories d'Hitchcock sur le huis-clos (de **La Corde** au futur **Phone Booth**).

Quant à **Blair Witch**, on a dit et répété sa filiation évidente avec **Cannibal Holocaust** (trop gore) ou encore les superbes mais méconnus **Documents interdits** de Jean-Teddy Philippe (trop flippants).

Au cinéma, les générations spontanées, ça n'existe pas... R.D.



TE QUIERO ESPAÑA

Le cinéma fantastique espagnol n'est plus qu'un souvenir : les films de Paul Naschy et de Jess Franco se contentent de hanter les cinémathèques à l'occasion d'hommages au cinéma bis. Rien de très glorieux, donc. Pourtant, quelques auteurs ont commencé à émerger depuis le milieu des années 90 : Alex de la Iglesia (**Le Jour de la Bête**, **Action Mutante**) et surtout Alejandro Amenabar, avec **Tesis** en 95 et le très remarqué **Ouvre les yeux** trois ans plus tard. Mais c'est en 99 que le genre explose pour de bon avec **La Secte sans nom**, premier film du jeune cinéaste Jaume Balaguero. Histoire d'une mère qui découvre que sa fille qu'elle croyait morte a été enlevée par une secte, le film impressionne par son absence de concessions (le final est terrifiant), son atmosphère malsaine et ses images choquantes, qui lui permettent de rafler plusieurs prix dans différents festivals à travers le monde. Il inaugure aussi l'activité de la firme Fantastic Factory, filiale de la société de production Filmax, dirigée par Julio Fernandez, et qui se positionne comme l'équivalent ibérique de la branche Dimension chez Miramax. Bientôt rejoint par le producteur/réalisateur américain agité de la cafetière Brian Yuzna (**Society**), Fernandez lance une série de projets tout entier dévoués au genre, débauchant au passage pas mal de réalisateurs étrangers dont Jack Sholder (**Hidden**) et Stuart Gordon (**Reanimator**), à qui il confie respectivement **Arachnid** et **Dagon**. Yuzna n'est pas en reste, puisqu'il tourne quant à lui **Faust** et **Beyond Reanimator**, tandis que Balaguero persiste dans la voie horrifique avec **Darkness**. Le fantastique espagnol semble alors pris d'une véritable frénésie et devient un genre emblématique du pays : Mateo Gil, scénariste d'**Ouvre les yeux**, tourne son premier long (**Jeux de rôles**), Alvaro Fernandez Armero, jusqu'ici abonné aux comédies, réalise **Souvenirs mortels**, l'ex-critique Daniel Monzon signe **El Corazon del Guerrero**, immédiatement acheté par Filmax... Même le très bourgeois Pedro Almodovar s'y met puisqu'il produit le magnifique **L'Échine du Diable** du mexicain Guillermo Del Toro (**Mimic**, **Blade II**), présenté au festival de Gerardmer 2002 où triomphe **Fausto 5.0** de l'espagnol Isidro Ortiz.

Une telle agitation ne pouvait que faire réagir Hollywood. Ébloui par **Ouvre les yeux**, Tom Cruise en achète les droits pour en faire un remake (le pathétique **Vanilla Sky**) et produit le quatrième film d'Amenabar, une histoire de fantômes gothique intitulée **Les Autres**. C'est un triomphe, aussi bien commercial que critique. L'Espagne est donc devenue la nouvelle patrie d'un genre qui ne connaît pas les frontières, servi par des passionnés profondément épris d'un fantastique fortement ancré dans la tradition mais nourri d'idées énergiques et modernes. Un exemple qui commence à faire école en Europe, notamment en Allemagne d'où ont été exportés les étonnants **Sept jours à vivre** et **Anatomie**. La corrida est loin d'être terminée, si l'on en croit les multiples projets annoncés par Filmax et la profusion de jeunes cinéastes qui continue d'émerger. Tous les regards sont désormais braqués sur eux.

Cédric DELELÉE

DEBOUT LES MONSTRES !

Les années 30 virent surgir une déferlante de films fantastiques inspirés des grandes figures mythiques de la littérature gothique : une horde de monstres légendaires apparut ainsi sur les écrans pour terroriser toute une génération de spectateurs. 30 années passèrent avant que les Anglais de la Hammer ne revisitent avec brio cette panoplie de monstres, leur conférant le petit plus de la couleur. Il faut attendre encore 30 ans, avec l'explosion des effets spéciaux numériques et la déferlante des blockbusters fantastiques, pour voir débouler une nouvelle vague de films « monstrueux ».

C'est Francis Ford Coppola qui inaugure le mouvement, en réalisant en 1992 son **Dracula**. Le but avoué de ce remake est de coller au plus près de l'œuvre originale de Bram Stoker. « Trip » expressionniste et baroque faisant parfois montre d'un manque d'inspiration flagrant, le film de Coppola sera néanmoins un véritable succès au box-office mondial et entraînera ainsi un nouveau « revival » de l'épouvante à l'ancienne.

La même année arrive ainsi sur les écrans **Les Aventures d'un homme invisible** de John Carpenter, adapté d'un roman de H.F. Saint (lui-même inspiré du classique d'H.G. Wells). Peut-être pas le plus grand film de son auteur, mais une vision intéressante et pleine d'humour des déboires quotidiens engendrés par l'invisibilité, et l'occasion pour ILM de mettre sur pied des effets spéciaux renversants.

En 1994, dans la droite lignée de son **Dracula**, Coppola envisage de porter à l'écran de manière aussi fidèle le chef d'œuvre de Mary Shelley, *Frankenstein*. Il confiera finalement le projet à Kenneth Branagh. Une vraie réussite accidentelle. De la mise en scène outrée et maniérée de Branagh au jeu exagéré des acteurs, tout concourt à faire de ce film LA meilleure adaptation du bouquin (rappelons-le, écrit de manière maladroite et fiévreuse, au début du XIXe siècle, par une jeune fille de 18 ans). Une bouleversante tragédie philosophique qui retourne aux sources mêmes du mythe de Frankenstein.

À quelques mois d'intervalle, sort le piètre **Wolf** de Mike Nichols, relecture sociologique du film de loup-garou qui sombre assez vite dans le ridicule le plus total (et dire que les producteurs ont allongé 70 millions de dollars pour que le réal du **Lauréat** puisse filmer un Nicholson hirsute en train de faire du trempoline...).

En 1996, Stephen Frears revisite l'histoire du Docteur Jekyll, dans **Mary Reilly**. Le rôle-titre, celui de la bonne de Jekyll, est incarné par une Julia Roberts enlaidie mais transfigurée. Malheureusement, malgré sa prestation (et celle de John Malkovich), le film, miné par les préciosités du scénariste Christopher Hampton et par le développement chaotique du projet, ne parvient jamais à décoller.

Enfin, en 1999, **La Momie** atterrit sur les écrans après des années de développement mouvementé. Un pur exemple de grand film d'aventures exotiques à l'ancienne, rehaussé par les effets derniers cris d'ILM.. Le blockbuster jouissif de Stephen Sommers (ainsi que sa médiocre séquelle) s'étant taillé un énorme succès surprise au box-office international, il faut croire que nos bons vieux monstres à papa ne sont pas près de quitter les écrans.

Arnaud BORDAS

Ci-dessous, de haut en bas et de gauche à droite : Dracula de Francis Ford Coppola, Wolf de Mike Nichols, La Momie de Stephen Sommers et Frankenstein de Kenneth Branagh.

L'univers de Shinya Tsukamoto résumé en trois photos : les expérimentaux **Tetsuo** (ci-dessous) et **Tetsuo 2** (ci-contre) et **Hiruko the Goblin**, un film de commande.

SHINYA TSUKAMOTO, HEAVY METAL

Shinya Tsukamoto (**Tetsuo I** et **II**, **Hiruko the Goblin**, **Tokyo Fist**, **Bullet Ballet**, **Gemini**) n'a pas révolutionné l'industrie du cinéma japonais. Les films de Kinji Fukasaku, ceux du « black market », l'animation japonaise et même les longs-métrages d'Akira Kurosawa étaient déjà porteurs d'autant de subversions et d'inventions. Cependant, Tsukamoto est le réalisateur contemporain qui a le mieux su tirer profit de ces influences pour accoucher d'une œuvre torturée et atrabilaire en parfaite symbiose avec son époque. Gros bébé Mad fan de Sentaï comme **Ultraman**, il tourna dès l'âge de 14 ans. D'emblée apparut dans ses films (**Tsubasa**, **Futsu size no Kaijin** - l'ancêtre de **Tetsuo** -, **Kyodai Gokiburi Monogatari**) une vraie sympathie pour les monstres et les freaks. En fait, le jeune Shinya posa très tôt les jalons d'un univers obsessionnel bien abîmé. Plus tard, son succès sera le corollaire de cette fragilité associée à un authentique manque de pudeur et à une vraie forme d'honnêteté intellectuelle passant par le refus de toute sacralisation, même la sienne.

Bien qu'il s'adresse en priorité au salary-man, à l'anonyme, au sans grade, Tsukamoto refuse de lénifier. Il ne joue pas le jeu du (cu)culte ou du politiquement correct. Au contraire, il imprime sur la pellicule les fantasmes les plus déviants et les plus réels, son œuvre étant celle des extrêmes, dont le mariage l'obnubile. Tsukamoto sait le Japonais hanté par des cauchemars kafkaïens, rendu vulnérable par une société ne cessant jamais de l'humilier, stressé par l'exiguïté de son lieu d'habitation où la promiscuité est étouffante. Pour exorciser ses démons, il n'emploie pas de happy-end, mais va chercher au plus profond de l'inconscient les clés susceptibles de délivrer un individu qu'il souhaite aussi libre que son cinéma.

Simultanément scénariste, producteur, réalisateur, opérateur, monteur et comédien, Tsukamoto a construit une œuvre cohérente en dépit de sa frénésie et de son absence de carcan. Entre pratiques expérimentales (animation image par image, raccords abrupts, photo granuleuse, narration éclatée) et culture populaire, l'artiste remet en question l'intégrité du corps et les rapports de l'humain au tissu social (ou urbain). En fait, il explose toutes les architectures trop figées, qu'il perçoit comme autant de prisons pour l'âme, d'abjects instruments d'aliénation. Évidemment, pour dynamiter des édifices aussi monumentaux, il fallait que le trublion autorise des intrusions brutales de violence, de poésie, de stupre et de chaos dans ses œuvres. Le magma ainsi produit est on ne peut plus vivant, et c'est la raison pour laquelle il est si précieux...

Bertrand ROUGIER

SCOTT REYNOLDS DÉJÀ GRAND !

Un petit nouveau dans le domaine du fantastique, mais le bougre concourt déjà dans la catégorie poids lourd. En deux films suffisamment majestueux (**The Ugly**, sorti en salles et **Heaven**, sorti en vidéo), ce jeune réalisateur néo-zélandais nous en fout plein les sens avec un minimum de moyens et des intrigues qui basculent progressivement en terrain fantastique. On ne sait pas grand-chose de lui en termes biographiques, mais ses films parlent très certainement pour lui puisque ce sont les éléments surnaturels qui définissent le mieux ses personnages phares en soulignant leur propre humanité. Défenseur des gens simples au passif chargé, Scott Reynolds s'impose également comme un conteur de haute volée via le maniement d'une caméra sans cesse à l'affût du moindre effet percutant. Il s'apprête à frapper une troisième fois avec **When Strangers Appear**, un néo-**Duel** que l'on espère découvrir chez nous en salles. Non pas un futur grand, puisqu'il l'est déjà !

Stéphane MOÏSSAKIS

HORS SÉRIES

Les années 90 marquent la découverte par les producteurs hollywoodiens d'une nouvelle poule aux oeufs d'or : l'adaptation sur grand écran des séries télé les plus populaires. À partir du **Mission : Impossible** de Brian De Palma (recettes mondiales : 422 millions de dollars), logiquement, la machine s'emballe. Mais, ayant du mal à faire le grand écart entre les desiderata des fans et la volonté de rendre chaque adaptation accessible au plus grand nombre, les producteurs font traverser à leurs « bébés » des mois, voire des années, de gestation douloureuse. À l'arrivée, bien souvent, le produit fini est bancal et mal foutu : pour s'en convaincre, il suffit de voir le poussif **Wild Wild West** de Barry Sonnenfeld, le **Chapeau melon et bottes de cuir** de Jeremiah Chechik, réécrit et remonté jusqu'à plus soif, ou encore l'adaptation honteuse de notre **Belphégor** national. Seul le récent **Charlie et ses drôles de dames** tirait son épingle du jeu en choisissant ouvertement de péter un boulon et de verser dans le délire kitsch assumé (et tant pis pour les fans !).

Attendons la suite, puisque les projets ne manquent pas : **Le Prisonnier**, **Wonder Woman**, **L'Homme qui valait 3 milliards**, **L'Homme du Picardie** (non, pas celui-là, me dit-on), etc.

Ar.B.

ALEX DE LA IGLESIA BAROQUE IBÉRIQUE

Un gros barbu débraillé courant en hurlant dans les couloirs d'un palace canadien, une cannette de bière à la main, à 3 heures du matin. C'était au festival du film fantastique de Montréal, en 1991. Et pour moi, Alex De La Iglesia, ce sera toujours un peu ça.

Cette année-là, Alex De La Iglesia présentait **Action Mutante**, son premier long-métrage. Difficile de définir **Action Mutante**. Un mélange iconoclaste de science-fiction punkisante et d'humour bête et méchant, le tout à la sauce **Mad Max**. Un groupe de mutants rebelles et très laids luttent à leur façon contre la dictature du beau et du bien-pensant. Depuis, rien n'a vraiment changé dans les films d'Alex de la Iglesia. Personne n'y est jamais vraiment normal. Ni le curé basque sauveur de l'univers dans **Le Jour de la Bête**, ni le héros tatoué de **Perdita Durango**, ni les comiques fouteurs de baffes de **Muertos De Risa** et encore moins les voisins tarés et meurtriers de **Mes chers voisins**. Ça n'intéresse pas Alex, la normalité. Son univers est ailleurs, au pays du tout exagéré, du tout fou.

Alex De La Iglesia, c'est le fils caché de Blake Edwards et du Professeur Choron, avec une pincée de Sergio Leone pour corser le tout. D'ailleurs son prochain film, **800 Balas**, raconte un tournage de western spaghetti dans le sud de l'Espagne. Pas sûr que le héros ressemble à Clint Eastwood.

Didier ALLOUCH

PAUL VERHOEVEN **HOLLANDWOOD**

Ci-dessus :
Paul Verhoeven, le Hollandais fou, sur le tournage de Robocop.

Ci-dessous :
Les marines de Starship Troopers aux prises avec des insectes carnivores venus d'une autre galaxie.

Verhoeven, contrairement à la croyance générale, n'a pas attendu **Robocop** pour se révéler à Hollywood. À vrai dire, dès la fin des années 70, certains yeux perspicaces étaient déjà rivés sur ce « wonder boy » étrange, dont les quatre premiers films (**Business is Business**, **Turkish Delight**, **Cathie Tippel**, **Soldier of Orange**) avaient traumatisé l'histoire du box-office hollandais. En 1980, alors que son film punk **Spetters** déclenche une vague de protestation inimaginable, menant à la création d'un très officiel parti-Anti-**Spetters** (!), le Hollandais fou se rend en terre sainte, sur l'invitation de Kathleen Kennedy et Spielberg, grands fans d'un **Soldier of Orange** qui vient d'obtenir le Golden Globe. Spielberg lui déclare : *« La Hollande est trop petite pour toi »*, et se charge de lui trouver des projets à sa mesure. Lucas recherche alors un exécutant pour son **Retour du Jedi**, et Spielberg considère Verhoeven, mais après avoir vu **Spetters**, le wonder boy US se rétracte. *« Je suppose qu'il a eu peur de voir des Jedis baiser dans tous les coins ! »* confie Popaul. Au même moment, la MGM met une option sur **Harry's Tale**, le script de son scénariste attitré Gerard Soetman sur la traite des noirs dans l'Amérique du XVIIIème siècle. Barbra Streisand fait publiquement connaître son désir de tourner avec le trublion. Columbia propose de son côté une adaptation de *La Mort n'est pas une fin* d'Agatha Christie, pour laquelle Verhoeven fera des repérages en Egypte. Même Coppola, à la tête de Zoetrope, s'intéresse au Hollandais, avant que ce dernier ne se foute de sa gueule en comparant les 31 millions de dollars « officiels » d'**Apocalypse Now** et les 2 petits millions de **Soldier of Orange**. Sans contrat concret, le cinéaste retourne en Hollande achever son **4ème homme**, une fable fantastique et cynique, conçue pour se foutre de la gueule de la critique revêche de son pays. Lauréat à Avoriaz, du prix de la critique justement, le film ne sortira pas en France. Pourtant, cette œuvre aussi creuse que visuellement somptueuse (McTiernan sera suffisamment impressionné pour lui piquer plus tard son chef-op Jan De Bont) aurait pu connaître chez nous un accueil hautement favorable en son temps. C'est aussi l'époque où Popaul réalise que le gouvernement néerlandais lui est devenu explicitement hostile, et bloque le financement de ses œuvres. Des multiples projets esquissés aux USA naîtra ainsi, par nécessité plus que par désir, la co-production americano-européenne **La Chair et le sang**, tournage épouvantable qui accouchera d'un chef-d'œuvre aussi spécifique que quasiment invendable. Ayant, malgré tout, définitivement fait ses preuves sur une production d'envergure, Verhoeven est contraint à l'exil hollywoodien, mais une fois sur place, se plaint de l'indigence des scripts qui lui sont proposés. Il faudra même l'intervention habile de sa femme pour qu'il accepte de jeter un œil sur le script de **Robocop**, après qu'il l'ait foutu sans ménagement à la poubelle. L'européen intello et provocateur va alors se souvenir de la bédé *Dick Bos* (équivalent hollandais de *Dick Tracy*) qu'il dévorait dans son enfance. Soudain conscient de son rapport ambivalent à la culture populaire, il va synthétiser la mentalité rentre-dedans qui le caractérise avec son amour passé pour l'évidence mythologique. En conséquence, **Robocop** le film sera tout à la fois une charge politique furieuse à l'européenne, un film populaire américain, un comic-book, un film d'auteur et une sacrée claque dans les gencives. Galvanisé par la découverte de cet entre-deux thématique (et par le succès of course), il reprend le projet **Total Recall** que Cronenberg avait tenté, sans succès, de transformer en plongée vertigineuse dans les plis de la conscience, et que Fred Shepisi avait tenté (sans succès non plus) de transformer en gros navet qui pue des pieds. Par

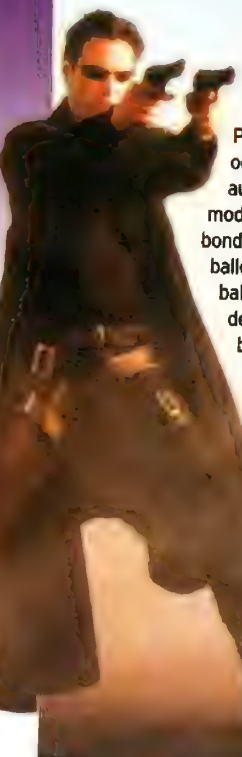
la suite, Verhoeven se contentera de refaire sans en avoir l'air ses succès européens, en calmant leurs ardeurs (**Basic Instinct** = **Le 4ème homme** et **Showgirls** = **Cathie Tippel**). Sa carrière hollywoodienne culminera avec **Starship Troopers**, certainement le film US où il s'est le plus investi et le plus mis à nu. Mais entre les scandales et les attaques critiques, Verhoeven revit un mauvais remake de son expérience hollandaise, et songe à retourner vers l'Europe. Son **Homme sans ombre**, teinté de renoncement, annonce un futur nouveau départ.

Rafik DJOUMI

LA FRANCE SE RÉVEILLE...

Fantastique et cinéma français n'ont pas souvent fait bon ménage. À l'exception de quelques classiques (**La Belle et la bête**, **Les Yeux sans visage**...), les tentatives répétées de rares irréductibles (dont Jean Rollin), c'est morne plaine. D'autant plus que dans les seventies, le cinéma français de genre commence à réduire sérieusement sa production. Dans les années 90, c'est pratiquement une espèce éteinte. Plus de films d'aventure, plus de polars (le genre étant désormais le monopole des télévisions), même plus de comique troupier. Quant à la science-fiction, elle sort sinistrée du naufrage à la fois artistique et commercial du **Terminus** avec Johnny Hallyday. Pourtant, le phénix renaît de ses cendres. Question de génération. L'arrivée d'une nouvelle tête, le départ d'une autre au sanatorium. Et, ainsi, soutenu par des producteurs de leur âge ou partageant une même culture, les réalisateurs, justement servés au cinéma de genre, s'y collent. Au film d'action et policier d'abord, via les **Taxi**, **Dobermann**, **Nid de guêpes**, **Les Rivières pourpres**... Et au fantastique/science-fiction, des domaines que les « anciens » de la profession méprisaient ouvertement, préférant jouer les prolongations de la Nouvelle Vague. Et ça marche. Christophe Gans avec son **Pacte des loups** rassemble plus de cinq millions de spectateurs en France. De quoi de lui donner envie de creuser son sillon avec **L'Aventurier**, puis **Diabolik**. S'il ne verse pas dans le surnaturel, Jan Kounen parvient enfin à monter son western **Blueberry**. Jean-Paul Salomé exhume **Belphégor**. Un navet, mais le public répond présent, attiré par la présence de comédiens comme Sophie Marceau et Michel Serrault. Idem pour **Promenons-nous dans les bois**, prétentieux slasher hexagonal qui atteint tout de même les 400 000 tickets. Un ratage qui tend cependant à montrer que le cinéma français de genre n'a plus à cultiver de complexes vis-à-vis d'Hollywood, qu'il peut se mesurer à lui. Entre fantastique et historique, le **Vidocq** de Pitof, bien que partiellement raté, le prouve également. **Les Morsures de l'aube** d'Antoine de Caunes creuse le sillon du vampirisme, **Un jeu d'enfant**, celui de la terreur domestique. Pas de doute là-dessus, le savoir-faire, le talent et les capitaux vont désormais dans le sens du cinéma de genre, en dépit de réels risques financiers. À moins de miser peu, comme le fait l'anthologie Bee movies sous contrôle de Fidélité Productions. Peu pour le polar déjanté **Requiem**, peu également pour **Bloody Mallory** et **Maléfique**. Un peu plus cependant pour **Samourais**... Beaucoup, dans un autre cadre, pour **La Femme piège** de Bilal en dépit de ses deux fours précédents (**Bunker palace hôtel**, **Tykho moon**). Avec sa puissante société Europa, Luc Besson producteur n'est pas le dernier à s'y mettre. Conforté par les scores mirifiques du **Cinquième élément** chez Gaumont, puis du **Baiser mortel du dragon** battant son propre pavillon, il peut désormais renouer avec le film de cape et d'épée (**Fanfan la Tulipe**), remettre ça dans l'action (**The Transporter**, **Spécial police**), fureter du côté des circuits automobiles (**Michel Vaillant**)... En clair, ça se bouscule désormais au portillon. Même **Fantômas** devrait bientôt réapparaître, sous la direction de Frédéric Forestier (le co-réalisateur du **Boulet**), avec Jean Reno dans le double rôle du journaliste Fandor et du super criminel cagoulé !

Marc TOULLEC



CONTREBANDE

Pour réaliser l'étendue du service rendu par les frères Wachowski au cinéma occidental, il est bon de rappeler à quel point la majeure partie du public était autrefois infectée par la terminologie du *« Ouah l'aut' ! Ça s'peut pas hé ! »*, un mode de pensée étrange qui considérait qu'une femme ne pouvait pas faire des bonds de 5 mètres (**A Touch of Zen**) et que Chow Yun Fat ne pouvait tirer 4200 balles sans recharger. Pour ce même public, il était par contre tout à fait probable d'échapper à une explosion hiroshimesque en sautant dans l'eau, de déboucher un réservoir d'avion à mains nues, ou de se faire poursuivre par une boule de 4 tonnes hissée au plafond 2000 ans auparavant par des aztèques farceurs ! Ainsi, la petite poignée qui se laissait porter par l'énergie libératrice du Chiu Man Chuk de **The Blade**, ou les exploits corporels du Jet Li d'**Il était une fois en Chine**, devait supporter les railleries désabusées et les rires forcés du plus grand nombre. En tablant sur La Matrice, cette réalité parallèle où tous les exploits sont permis, les Wachowski trouvent la faille rhétorique par laquelle ils vont faire accepter au plus grand nombre les contorsions de Yuen Woo Ping, les poses brutalement rigides de Kawajiri ou Oshii, et le 1200 coups (de poings, de pieds, de balles) par minute. Tout l'intérêt de ce qu'on a appelé la vague « post-**Matrix** » aura été de s'éloigner progressivement de la justification fantastique pour appliquer ces recettes chorégraphiques à des domaines dits « réalistes » (**Charlie et ses drôles de dames**, **Spy Kids**) et imposer enfin aux austères cyniques une totale « suspension d'incrédulité ».

Rafik DJOUMI

COMMUNION

Mad Movies s'est intéressé au **Seigneur des anneaux** dès le lancement du projet. Non pas parce que Rafik passait son temps à vider des godets en compagnie de Peter Jackson, mais simplement parce que nous avions vu **Bad Taste**, **Créatures célestes** ou **Fantômes contre fantômes**, et qu'à la lumière de ses films précédents, il apparaissait évident que Jackson possédait la démesure, la poésie, la folie et l'énergie requises pour porter un tel projet sur ses fonds baptismaux. Et au cas où certains ne seraient pas au courant, la confirmation est sur vos écrans depuis le 19 décembre dernier. Baptême ? Confirmation ? De là à parler de religion...

Arnaud BORDAS

Ci-dessus : Marc Dacascos en pleine démonstration de ses talents dans Le Pacte des loups et Vincent Lecoeur, mal en point dans Promenons-nous dans les bois.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit** / **Dune** / **1984** / **Brazil** / int. Wes Craven...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang contre» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

49 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / Index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Katheryn Bigelow, Frank Henenlotter...

54 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1989 / «Les héros du Fantastique» / «vendredi 13 : l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

55 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg : interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV **Freddy**...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les méchants du fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «H.M. : La grande illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy IV*** / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...

68 «Georges Lucas : la fête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones IV*** / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

86 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mash** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / **Sous les Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman... / **Body Bags** / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamore Dellamorte** / interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Dien Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Hercule*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes** / **Babe**...

100 Spécial 100 pages / ***X-Files*** / **Toy Story** / «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 Sp. 100 pages / ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu**...

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / **Tsui Hark**...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Element** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining TV**...

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / «Rêve» **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Été Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gores»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de frissons»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / retro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***San Ku Kai*** / «Hommage à la Hammer»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «*Tremors*»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Convent** / **Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier **Monnies** / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bonnes sœurs du fantastique / Dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samouraïs** / Dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** / **From Hell** / **The Doe** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars** / **Battle Royale** / **Le Voyage de Chihiro** / **Harry Potter** / **Chevalier**

137 **Rollerball** / **Monstres et Cie** / **The One** / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** / **Les Autres** / **13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** / **Spiderman** / **Versus** / **Donnie Darko** / «Les différents visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon** / **Rollerball** / **Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs d'œuvre oubliés»

IMPACT

1 Commando / dossier Rocky 4 / La trilogie des Morts-Vivants / Avoriaz 1986...

2 Highlander / Rutger Hauer / Les films de la Cannon...

3 Hitcher / Cobra / Mel Gibson / int. Antonia Margheriti...

4 Jack Burton / L'Invasion Vient de Mars / carrière John Badham...

6 Dossier «Aliens» / Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond / carrière Jesus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 Full Metal Jacket / Les Incorruptibles / ent. Fred Olen Ray...

12 Running Man / RoboCop / China Girl / Hellraiser...

13 Avoriaz 1988 / Running Man / Portés Disparus 3 / int. Lucio Fulci...

14 Hellraiser 2 / Rambo 3 / Elvira / int. Andy Sidaris...

16 Double Détente / Beetlejuice / Maniac Cop / dossier Emmanuelle...

25 Spécial Rambo 3 (poster) / Cyborg / La Bête de Guerre...

17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3 / Traci Lords...

18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / dossier «L'Inspecteur Harrya / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / Punisher / Schwarzenegger...

20 Indiana Jones / Simetierre / Punisher / La Mouche 2...

21 Total Recall / Freddy 5 / Cabal / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Sécurité...

23 Spécial la trilogie «Indiana Jones» / Punisher / Society / The Killer...

24 Avoriaz 1990 / «Cool-musiciens» : Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

26 Robocop 2 / Total Recall / Gunmen / int. Roger Corman...

27 Dossier «Super Nanasse (suite)» / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 Total Recall / Predator 2 / Stallone et Schwarzie : 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des Rocky / Hong Kong Connection / Cabal...

31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / Universal Soldier / Alien 3...

37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain / «Black is Beautiful» 4...

38 Basic Instinct / Batman 2 / dossier «Arts Martiaux»...

39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2 / Cannes 1992...

40 La saga des Alien / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Impitoyable...

41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous / dossier «Flics»...

42 Dracula / Chasse à l'Homme / dossier «Les hommes d'actions»...

43 Bad Lieutenant / Cavale sans Issue / Piège en Haute Mer / dossier «Femmes Fatales»...

44 Cliffhanger / True Romance / dossier «Action Mexa...

45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / Last Action Hero / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / Cliffhanger / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / Demolition Man / L'Impasse...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 Pulp Fiction / Killing Zoé / dossier *Amicalement Vôtre*...

52 Speed / Killing Zoé / The Crow / carrière Brandon Lee...

53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / dossier «BD/cinéma»...

55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / Kirk Wong...

56 Judge Dredd / The Killer / Sonatine / GoldenEye / int. Jim Wynorski...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer...

58 Judge Dredd / Desperado / USS Alabama / carrière Bruce Willis...

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / carrière Mel Gibson...

60 Seven / GoldenEye / dossier James Bond / Showgirls...

61 Broken Arrow / Heat / Casino / L'Armée des 12 Singes / Tsui Hark...

62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite...

63 L'Effaceur / Le Grand Tournoi / Rock / Twister / Fargo...

64 Mission Impossible : le film et la série / L.A. 2013 / int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum / dossier «Films catastrophes»...

66 *X-Files* / Mars Attacks ! / Star Wars / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le 5ème Elément...

68 Dossier Dobermann / Le Monde Perdu / Double Team / Speed 2...

69 *X-Files* / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer...

70 Copland / L.A. Confidential / Hana-Bi / Alien 4 / Le Pacificateur...

71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / Spawn TV...

72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine / dossier «Blaxploitation»...

73 Un Tueur pour Cible / carrière Al Capone / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals...

74 L'Arme Fatale 4 / Sexcrimes / Jackie Chan / Cannes 98...

75 Chapeau Melon : le film et la série / Godzilla / int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte / carrière Nicolas Cage...

77 Soldier / Rush Hour / Ennemi d'Etat / *Oz* / carrière Shane Black...

78 Star Wars / Un Plan Simple / 8mm / dossier «On les filles ta...

79 Stanley Kubrick / Payback / Le 13ème Guerrier / Matrix...

80 Matrix / Le Corrupteur / Cannes 99 / poster : index des n°1 à 79...

81 Dossier *Buffy* / spécial séries télé / Le 13ème Guerrier...

82 Austin Powers 2 / Fight Club / *Les Sopranos* / Le X fantastique...

83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / *The Practice*...

84 American Psycho / Les Rois du Désert / carrière Clooney / *Buffy* & *Angel*...

85 X-Men / American Psycho / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête / carrière Jackie Chan...

88 The Cell / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir / carrière Jet Li...

89 Incassable / *X-Files* / *Dark Angel* / carrière Kilmer / Way of the Gun...

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies

18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19

(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 3,80 €. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90). Frais de port gratuits à partir de deux numéros commandés (sinon : 1 € de frais de port en sus). Pour l'étranger, 4,50 € par exemplaire, attention, nous n'acceptons que le mandat-international ou le paiement direct par carte bancaire.

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** et/ou de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :

Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____

ADRESSE ____

CODE POSTAL ____ VILLE ____

PAYS ____

Date d'expiration ____ Mois/Année

Date/Signature obligatoire

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

29 32 33 34 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89
90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101
102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113
114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125
126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137
138 139 140

IMPACT

1 2 3 4 6 7 11 12 13 14
15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 27
29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41
42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77
78 79 80 81 82 83 84 85 87 88 89

Evil Dead

DE SAM RAIMI

LE « RIDE » MALADE-DE-LA-TÊTE DE SAM RAIMI, PREMIÈRE BAFOUILLE DU FUTUR CINÉASTE DE SPIDERMAN, N'EN EST PAS À SA PREMIÈRE ÉDITION SUR LES SUPPORTS À DOMICILE. POURQUOI CELLE-CI DEVRAIT NOUS FAIRE ACHETER CE FILM QUE NOUS POSSÉDONS TOUS DÉJÀ EN VINGT EXEMPLAIRES ? RÉPONSE CI-DESSOUS.

Il fut un temps où la sortie de petits films n'était pas forcément remise en cause par les aléas de la distribution. Cette époque glorieuse voyait des cinémas de quartier afficher dans le même complexe un gros Z rital bien crassouille, un bon gros soft-porn des familles et le dernier blockbuster en date. À la même époque, le boum de la vidéo profitait à toute une vague de films encore récemment interdits par le régime Giscard. Dans cette effervescente pluralité des genres et des styles qui aura secoué la France du début des années 80, une bombe comme **Evil Dead** ne pouvait décemment pas passer inaperçue. Présenté au festival de Cannes, le film renvoie une onde de choc dont la portée s'étendra au monde entier. C'est bien simple, en 1982, personne n'avait jamais vu ça ! Reprenant la trame de son désormais mythique mais néanmoins invisible court-métrage **Within the Woods** (paraît-il disponible en pirate sur le Net), Sam Raimi poussait sa caméra dans ses derniers retranchements, enquillant les effets de style à qui mieux mieux pour foutre ses spectateurs potentiels sur les rotules. Avec l'énergie de la jeunesse et un véritable problème psychiatrique (entre nous, vous pensez qu'un homme capable de telles prouesses n'est pas tout simplement fou ?), Raimi investit donc totalement son script peau de chagrin. En toute humilité, il est pourtant le premier à se demander comment son film a pu traverser les âges et s'imposer de manière aussi définitive.

La qualité du film aidant, c'est clairement la vidéo qui aura imposé le film comme une sorte de classique. Genre prédominant sur bandes magnétiques, l'horreur bénéficie donc d'un public large qui n'a pas toujours accès aux salles interdites aux moins de 18 ans : les adolescents. Ainsi, au fur et à mesure de son succès grandissant, le film bénéficiera de rééditions multiples sur tous les supports imaginables, débarquant aujourd'hui dans ce « Book of the Dead » imitant le fameux Necronomicon, livre des morts représenté dans le film. Bel objet en caoutchouc mou qui sent tout de même un peu durant trois/quatre jours après l'avoir retiré de son emballage (il faut bien le dire, sinon l'expérience n'est pas ultime). Il ne s'agit pourtant pas de la première édition d'**Evil Dead** en DVD. Pour tout dire, on pourrait penser à une sorte de coup marketing, marque de fabrique de l'éditeur Anchor Bay (voir à ce titre la ressortie récente d'**Evil Dead 3**, l'un de leurs plus gros succès). Bien évidemment, c'est tout à fait le cas à la différence près que l'éditeur s'évertue maintenant à ramener le titre aux normes du home cinéma. C'est clair, les temps changent. Imaginez donc le film présenté dans un recadrage au format 1.85 (celui d'origine est le 1.33), scrupuleusement supervisé par le cinéaste, avec en prime, une qualité sonore aberrante due au remixage en 5.1. Oui, les puristes risquent de faire la gueule. Oui, le grain d'origine disparaît au profit d'une clarté d'image proprement stupéfiante. Enfin, oui, le film apparaît sous un jour nouveau et, en cela, ce produit est donc particulièrement intéressant.

Car en tant que shocker ultime, **Evil Dead** représente un sacré morceau de mise en scène, dont l'implacable découpage est très rarement mis en avant. Dans son commentaire audio (qui date de la première édition spéciale en DVD), le réalisateur et son producteur Robert Tapert s'extasient sur la qualité du transfert, arguant qu'ils n'avaient jamais vu le film dans un tel confort remasterisé. Pour un film qui joue autant sur les sens, il est donc particulièrement revigorant de le découvrir sous un jour nouveau. Aux rayons des suppléments à noter, la featurette **Discovering Evil Dead** apporte quelques éclairages sur la carrière vidéo du film en Angleterre tandis que le **Fanalysis**, réalisé

par Bruce Campbell, permet de faire un tour dans le petit monde des conventions « geeks » et de dresser un portrait mi-figue mi-raisin sur les gens qui ne peuvent vivre autrement que dans leurs fantasmes.

En tout cas, grâce à un habillage particulier et un tirage limité, Anchor Bay redonne tout son sens à l'expression collector.

Stéphane MOÏSSAKIS

ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO NON SOUS TITRÉE) ET VF (5.1 ET 2.0). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO DE SAM RAIMI ET ROBERT TAPERT - COMMENTAIRE AUDIO DE BRUCE CAMPBELL - DEUX FEATURETTES (**FANALYSIS** ET **DISCOVERING EVIL DEAD**) - EXTRAITS DE TOURNAGE - GALERIE DE PHOTOS - FILMOGRAPHIES - BANDE ANNONCE ET TV SPOTS.

Les miroirs de l'âme

(A.I. + REPLICANT)

Qui aurait crû qu'il serait possible un jour de comparer les thématiques d'un film de Steven Spielberg avec celles d'un autre interprété par Jean-Claude Van Damme ? Pourtant, sur un point notamment, **A.I.** et le **Replicant** de Ringo Lam se rejoignent. Explications : Parce qu'ils ne sont pas à proprement parler des créations « divines », le gentil mécha de **A.I.** (fabuleux Haley Joel Osment) et le clone de **Replicant** (qui apprend la vie tel un nourrisson) sont traités comme quantité négligeable par leurs « parents » respectifs et entament un voyage pour découvrir leur humanité dans un monde qui les rejette. Forcément, le sujet amène les réalisateurs à une utilisation de la violence particulièrement crue dans un sens comme dans l'autre. Celle de Spielberg s'avère moins problématique pour les censeurs, même dans la séquence clé de la « flesh fair », où les méchas sont brutalement détruits pour le plaisir des humains. Comme si la souffrance n'était pas aussi réelle que celle exprimée par un humain. La démonstration Spielbergienne n'en acquiert que plus d'efficacité dans son propos et rejoint donc celle de Ringo Lam, sans détour, où le Replicant est assimilé à un chien battu et où les handicapés en prennent plein la gueule. Logique donc que les deux cinéastes abusent finalement d'une certaine insistance sur le regard pour caractériser leurs « parias », qui deviendront plus humains (dans les qualités comme les défauts) que leurs « maîtres ». On sera également surpris de constater que l'édition de **Replicant**, petit film face au mammouth de Spielberg/Kubrick, soit d'une facture plus soignée et surtout plus en accord avec son sujet. Copie nickel contre copie granuleuse et approche plus thématique que technique (**A.I.** accumule les featurettes sur le design ou les SFX). Et surtout, surtout, ceux qui s'attendent à se poiler comme des otaries sur le commentaire audio du pain d'épice/karatéka risquent de tirer la tronche tant le sieur parvient à exprimer certaines choses particulièrement intéressantes sur son travail lorsqu'on lui en laisse l'occasion. Pour l'interview filmée, c'est une autre paire de manches !

Stéphane MOÏSSAKIS

ÉDITEURS : WARNER ET METROPOLITAN. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - MULTIPLES FEATURETTES (ACTEURS, COSTUMES, SFX, DÉCORS, ÉCLAIRAGES...) - GALERIE DE PHOTOS ET STORYBOARDS - BANDE ANNONCE (POUR **A.I.**) COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - GALERIE DE PHOTOS ET STORYBOARDS - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES (POUR **REPLICANT**).

Replicant, le meilleur film de JCVD. Pour de vrai cette fois !

NEWS

● Il ne s'agit pas d'un director's cut mais c'est toujours mieux que peau de zob : le **Rollerball** de McT, celui-là même qui s'est ramassé la banane critique du siècle, sort en zone 1 chez MGM le 18 juin prochain dans une version R Rated, soit plus violente. Au menu, un commentaire audio non confirmé, des featurettes sur les cascades et des sous-titres français ! On reviendra dessus, soyez-en sûrs !

● Puisqu'on en est à parler de lui, l'ami McTiernan aura également les honneurs d'une édition spéciale via son film **Predator** qui ressort le 5 juin prochain chez FPE. On ne connaît pas encore le contenu de l'édition. Le même jour, chez le même éditeur, dans des conditions égales, sortent **Speed** et sa séquelle foireuse. Et encore le même jour, chez le même éditeur, des éditions simples de **Enemy, Futur Immédiat**, le **Batman** de 1966 et surtout **L'Arnaqueur** de Robert Rossen, avec Paul Newman.

● C'est annoncé ! **Ed Wood**, le sublime biopic de Tim Burton concernant le réalisateur de Z va enfin sortir en zone 1. On prie jusqu'au 13 août prochain, jour de la sortie du film.

● Chez Warner, nous avons la série télé *V* pour le 7 mai, l'édition spéciale du **Fugitif** pour le 22 mai et **Harry Potter** en super gros collector de ouf pour le 5 juin. On dit merci la Warner !

● Enfin, pour rappel, les coffrets de la saison 2 des ***Simpsons*** et de la saison 1 de ***Futurama*** sont toujours prévus chez FPE pour la fin du mois de mai. Et ça, c'est carrément mortel !

Blockbusters divers

(VIDOCQ + JURASSIC PARK 3)

Gérard « The kicker » Depardieu vs the Mad Raptors... Coming soon ?

A priori, **Vidocq** et **Jurassic Park 3** n'ont pas franchement de points communs, si ce n'est qu'il s'agit de deux blockbusters dont le souci de contenter le public (la définition même d'un blockbuster, non ?) passe par une appréhension assez différente de l'outil cinéma. D'un côté, nous avons donc une tentative de modernisation d'une icône populaire bien de chez nous qui se plante dans tous les sens à force de mal expérimenter. De l'autre, nous avons le pur produit familial formaté qui comprend son quota de séquences chocs à peine divertissantes (sauf pour Djoumi et Granger mais eux, c'est de la triche, ils sont oufs). En termes d'éditions DVD, le frenchie l'emporte haut la main avec son documentaire au visuel plus soigné que le film et ses tentatives d'explications auteurisantes de l'œuvre. Le commentaire audio de Pitof explose donc celui de l'équipe technique de **Jurassic Park 3**. Mais allez comprendre, ce dernier risque de se vendre bien mieux que notre **Vidocq** national. Peut-être une histoire de savoir-faire... Pourtant, comme dinosaure, notre Depardieu d'amour se pose là, non ?

Stéphane MOÏSSAKIS

ÉDITEUR : TF1 ET UNIVERSAL. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 ET DTS (POUR **VIDOCQ**) ET 5.1 (VO ET VF DE **JURASSIC PARK 3**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - LE JOURNAL DE **VIDOCQ** - PROJETS D'AFFICHES - FEATURETTES - CLIP VIDÉO - MAKING OF (POUR **VIDOCQ**) COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTES - VISITE DES STUDIOS ILM ET STAN WINSTON - GALERIE DE STORYBOARDS ET PHOTOS (POUR **JURASSIC PARK 3**)

DVD RAPIDO

HIGHLANDER 4. Pas de director's cut censément au zone 1 mais une tripotée de scènes coupées réparties sur le second disque. Comme vous vous en doutez, une suite inutile avec notre Lambert national en phase molle, mais y'a des épées, donc : « Deleted's Approved ». (!!! VOSTA)

JOSEY WALES HORS LA LOI. Le magnifique western pacifiste de notre Clint Eastwood adoré ressort en édition spéciale avec un documentaire concernant le film et une introduction de L'HOMME. À voir pour se dire que ceux qui le traitaient de fasciste à l'époque n'ont pas dû tout comprendre. Copie sensiblement meilleure. Ce n'est pas permis de faire des films aussi beaux. (WARNER)

COMME CHIENS ET CHATS. Wouarf wouarf contre Miaou miaou : un pitch très accrocheur dont Pixar aurait tiré un chef-d'œuvre. En l'état, une comédie gamine dont les gags ne fonctionnent qu'à l'état d'ébauches. Pas très drôle malgré des intentions plus que louables. (Warner)

EH MEC, ELLE EST OÙ MA CAISSE. Attention, on rentre dans le domaine du psychotronique. Aux frontières de la connerie et de l'intelligence résident une poignée de films "autres" dont cette comédie fait indéniablement partie. Et qu'on se réjouisse, la Fox prépare la suite de ce petit bijou : **Seriously Dude, Where's my car ?** Trop bon. (FOX)

CHOPPER. Relatant la vie du Most Wanted australien, Chopper fait preuve d'une utilisation de la violence « gore » assez poussée, notamment dans sa première partie. C'est franchement tout ce que l'on peut retenir de ce biopic poussif. Ah si ! L'interprète-titre Eric Bana va bientôt se fondre dans la peau de The Hulk, futur film préféré d'Arnaud Bordas. (!!! VOSTA)

GUNBLAST VODKA. Une série B à base de snuff, de grosses putes explosées par des flingueuses turgescents et autres dialogues aussi percutants que débiles, mais qui n'a pas eu l'heur de plaire à notre Damien respecté. C'est dire comme c'est pas bon ! (KABA FILMS)

JENNIFER 8. Andy Garcia mène l'enquête pour retrouver un serial killer et s'amourache d'une jeune aveugle, seul témoin des actes sauvages du meurtrier. Un thriller qui s'éloigne des semblables productions pour papa que les exécutifs nous font bouffer à longueur d'impact pour suivre son petit bonhomme de chemin. Assez percutant, malgré les apparences... (PARAMOUNT)

DEAD AGAIN. Un autre thriller, plus conventionnel, dont l'idée de base (enquête sous hypnose, à travers les âges) laissait augurer de bonnes choses. C'était sans compter sur Kenneth Branagh, l'homme qui fait passer l'œuvre de Shakespeare pour du Paul-Loup Sulitzer et celle de Mary Shelley pour du Feydeau. Forcément, ça calme. (PARAMOUNT)

CROCODILE DUNDEE. « Je sais pas ce que c'est mais ça a l'air bon, ce qu'il y a dans la gamelle de la grosse Géraldine là ! », « Un couteau ? Ça c'est un couteau ! », « Deux bières ma belle, une pour moi, et une pour mon pote ! ». Bref, le film préféré de ce gros beauf de Moïssakis, qui tente de nous expliquer que ce fut drôle, un jour, dans les années 80. (PARAMOUNT)

Les frères siamois

(FORD FAIRLAINE + RADIO REBELS)

C'était au carrefour des années 80 et des années 90, au moment même où l'entertainment américain tendait vers sa forme la plus primitivement foireuse, entre blockbusters perraves pour stars consensuelles et glorification du système politique républicain. Au milieu de toute cette mélasse informe, un îlot de résistance s'est formé parmi lesquels on compte des films revêches comme **Invasion Los Angeles** de Big John ou le **Robocop** de Paul Verhoeven. Au-delà des titres cités, on comptera également l'œuvre conjointe de deux forces a priori contraires, mais dont le travail en duo portera concrètement une marque sur leur future carrière en solo. Après s'être unis sur **Heathers**, ultime teen-movie contestataire, le scénariste Daniel Waters et le réalisateur Michael Lehmann s'en vont commettre, chacun de leur côté, les deux bafouilles barges que l'éditeur FPE nous propose aujourd'hui pour la modique somme de 15 euros (de bonheur) : **Les Aventures de Ford Fairlane** pour le premier, **Radio Rebels** pour le second. Les deux œuvres ont en commun de s'attaquer méchamment à l'industrie de la musique par le biais d'un détournement du film de genre. Loin de s'adonner à une forme parodique, **Ford Fairlane** et **Radio Rebels** affichent sans faillir une bêtise crasse qu'il faut contourner pour découvrir les atours de la fine caricature esquissée. Autrement dit, une lecture au 3e degré s'impose. L'exercice n'étant pas donné à tout le monde, les films se sont mangé de méchantes plantades au box-office, mais font aujourd'hui l'objet d'un certain culte. Et même si chacun n'est pas présent sur le film de l'autre, les rapports entre les deux films sont nombreux : dialogues outrancièrement exagérés, personnages bêtas et développement de l'intrigue dans l'action. Il est évident que chacun des deux films porte la marque de son auteur respectif avant même de représenter les autres intervenants (Joel Silver pour le premier, le trio Brendan Fraser/Adam Sandler/Steve Buscemi pour le second). Il est cependant certain que les deux zigotos travaillent mieux ensemble et l'on espère une éventuelle réunion sur **Killing Mr Duke**, la suite de **Heathers**, actuellement en écriture ! À noter qu'entre les deux films chroniqués ici, Daniel Waters et Michael Lehmann auront collaboré une dernière fois sur le maudit **Hudson Hawk**, mais là, il s'agit encore d'une autre histoire…

Stéphane MOÏSSAKIS

Ford Fairlane, l'homme qui a la classe... au 3ème degré !

ÉDITEUR : FPE. TRANSFERTS 2.35 ET 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE.

Ring

D'HIDEO NAKATA

Adapté du roman de Koji Suzuki, **Ring** est le symbole de ce que les Japonais sont capables de faire de mieux en matière de terreur pure au cinéma. Véritable cauchemar éveillé au rythme lancinant, le film d'Hideo Nakata nous entraîne à la poursuite du fantôme de la sorcière Sadako sévissant par le biais d'une cassette vidéo maudite. Énorme succès en Asie, **Ring** a connu une distribution plus confidentielle en France et mérite d'être redécouvert en DVD, surtout par la jeune génération de fantasticophiles élevée aux succès récents de Wes Craven. Ceux qui hurlaient de peur en salles à chaque apparition du « Ghost face » de **Scream** risquent de faire une attaque devant le climax oppressant du film de Nakata.

Ring, le film qui va faire flipper grave la génération Scream.

Petits bonus mais grands effets pour cette édition DVD qui nous propose une interview passionnante du réalisateur (qui bossait dans le porno avant de se découvrir un talent de conteur incroyable) et l'intégralité de la cassette maudite. Une petite surprise vous attend après l'avoir visionnée. Le 5.1 mettant bien en valeur une bande-son très travaillée, la vision de **Ring** est conseillée dans le noir, seul chez soi et tard dans la nuit…Votre échine se glace. Le trouillomètre s'affole. La malédiction est en marche.

Alexandre BUSTILLO

ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEW DU RÉALISATEUR - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES - K7 MAUDITE.

L'art de la confrontation

(LE FESTIN CHINOIS + LE BAISER MORTEL DU DRAGON)

Si **Le Festin chinois** n'est pas à proprement parler un film d'arts martiaux, il en reprend néanmoins les principales figures, à la fois scénaristiques et visuelles. Dans cette comédie à la rythmique speedée, Tsui Hark fait comme s'il ne filmait que des cuisiniers à l'œuvre. Et pourtant, le découpage mouvementé de la séquence de confrontation finale offre une véritable dynamique de duel, similaire à celles des **Il était une fois en Chine**. Au contraire, Luc Besson et son disciple Chris Nahon, qui ont découvert les films de kung-fu avec **Matrix**, filment leur **Baiser mortel du Dragon** avec un nombre incalculable de faux raccords impressionnants qui annihilent forcément toute topographie correcte. Et encore, on ne parle pas des accélérés ! Le plus drôle est surtout de constater que l'ami Jet Li s'en vient en Europe faire un « film d'auteur » qui ressemble au plus violent, sadique et putassier des Steven Seagal. À tel point que notre tronche de pneu préférée devrait intenter un énième procès au Spielberg gaulois pour « utilisation éhontée du cassage de bras ». Évidemment, le vrai bon film « de kung-fu » de l'affaire ne mérite qu'une piètre édition (copie 2.35 4/3 dégueulasse), tandis que le chef-d'œuvre à Luc se paye un collector bourré à craquer. Pas juste !

Stéphane MOÏSSAKIS

ÉDITEURS : SONY MUSIC ET FPE. TRANSFERTS 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 1.0, 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF DU **BAISER MORTEL DU DRAGON**). SUPPLÉMENTS (VOST) : FILMOGRAPHIE ET INTERVIEW DE TSUI HARK (POUR **LE FESTIN CHINOIS**) MAKING OF - MULTIPLES FEATURETTES (SFX, INTERVIEWS, TOURNAGE, AVANT PREMIÈRE, COREY YUEN) - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES - GALERIE DE PHOTOS

Vigilante

DE WILLIAM LUSTIG

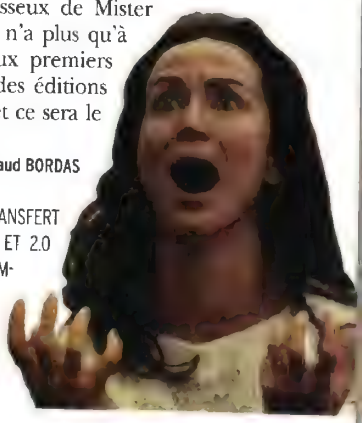
Le père Lustig étant l'un des principaux actionnaires d'Anchor Bay, l'édition de son **Vigilante** était légitimement attendue par les fans du film. C'est désormais chose faite.

Prototype même du « self-defense movie », genre qui fit les belles heures du polar urbain des seventies (**Un justicier dans la ville** étant le mètre étalon du genre), **Vigilante** s'avère toujours aussi puissant vingt ans après sa sortie. Deux ans après son mémorable **Maniac**, Lustig retournait donc dans les bas-fonds new-yorkais pour filmer cette fois-ci l'autre côté de la barrière, c'est-à-dire les « honnêtes gens », victimes de la violence des grandes villes. Et dans le genre, **Vigilante** fait très fort, en nous racontant la prise de conscience d'un père de famille qui, devant l'incapacité de la société à punir comme il se doit les voyous qui ont sauvagement assassiné son petit garçon, décide de se faire justice. Cette version « unrated » permet donc d'apprécier toute la violence jusqu'au-boutiste du métrage. On a beau connaître le film, on reste toujours estomaqué par le traitement visuel sans pitié d'une scène comme celle du meurtre de l'enfant. Une scène terrible, qu'il serait impossible de refaire aujourd'hui. Cependant, Lustig n'oublie jamais qu'il tourne un film d'exploitation, et non un drame psychologique et didactique à la Grisham. Du coup, logiquement, Fred « The Hammer » Williamson (**Le Parrain de Harlem**, **Une nuit en Enfer**) se prend pour Bruce Lee, Robert Foster (**Alligator**, **Jackie Brown**) et Woody Strode (**Spartacus**, **Mort ou vif**) se bastonnent sous la douche avec deux taulards mastocs, et l'on assiste même à une superbe poursuite en bagnole sur la dernière bobine. Bref, tous ceux qui participent du « revival seventies » actuel devraient se mater **Vigilante** en boucle pour comprendre ce qu'est vraiment un authentique polar à la dure.

Les suppléments ne sont pas légion : quelques bandes-annonces, une featurette promo, et surtout, un commentaire audio avec Lustig, Foster et Williamson, qui a l'intérêt qu'ont les commentaires d'une bande de vieux briscards se retrouvant vingt ans après (des fous rires, des anecdotes sur le temps qui passe, etc.). En tout cas, la copie est de qualité et permet de goûter pleinement le scope crasseux de Mister Lustig. Anchor Bay n'a plus qu'à nous sortir les deux premiers **Maniac Cop** dans des éditions dignes de ce nom et ce sera le panard total…

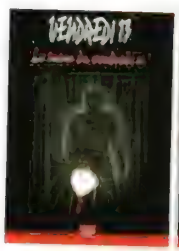
Arnaud BORDAS

ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTE - GALERIES PHOTOS - FILMOGRAPHIES - BANDES ANNONCES ET TV SPOTS.



Vendredi 13 n° 3 et 4

DE STEVE MINER ET JOSEPH ZITO.

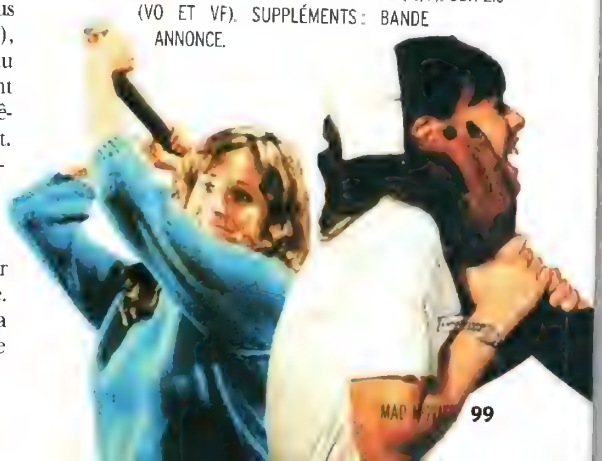


N'ayant plus les droits du premier opus, les gros malins de la Paramount ont carrément décidés de refaire un système de numérotation sur la série **vendredi 13, Meurtres en 3 dimensions** (le chapitre trois) devenant ainsi **Le Tueur du vendredi 2**. C'est pas très pro tout ça. Le film de Steve Miner (tourné en scope, quand même) est important dans cette saga puisqu'il voit ce gros viandeux de Jason se munir de son fameux masque qui ne le quittera plus. Heureux comme un fou de ne plus passer pour un gros blaireau (voir chapitre 2), il défonce tous les kids de Cristal Lake qui, au passage, ne sont pas si cons que ça puisqu'ils lisent Fangoria. Une marque de bon goût qui n'empêchera pas Jason de les charcler sauvagement.

Réalisé par cet esthète de Joseph Zito, **vendredi 13 : chapitre final** (au moins) respecte le cahier des charges et voit Jason interprété par un certain Ted White (qui a fait ses armes sur **Rio Bravo** et **Alamo**) qui ne parlait à personne sur le tournage, histoire d'accentuer l'effet de trouille. Ce bien joli film vaut surtout pour son climax et sa légendaire scène de la « machette slide », scène coupée un peu partout dans le monde mais bien présente ici. Petit regret au final (et ce pour les deux épisodes), le mono d'origine ne rend pas justice à l'obsédante musique d'Harry Manfredini. Dommage aussi pour l'interactivité qui se résume à une vulgaire bande annonce.

Alexandre BUSTILLO

ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERTS 2.35 ET 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE.



→ par Alexandre BUSTILLO

Monkeybone

D'HENRY SELICK

UN PETIT SINGE HYSTÉRIQUE EN IMAGES DE SYNTHÈSE, UN BRENDAN FRASER PLUS CABOTIN QUE JAMAIS, UNE VILLE DE CAUCHEMAR PEUPLÉE DE MONSTRES CARTOONESQUES, VOILÀ EN QUELQUES MOTS LES PRINCIPAUX INGRÉDIENTS DU NOUVEAU FILM D'HENRY SELICK QUI PASSE DIRECTEMENT PAR LA CASE VIDÉO DANS NOTRE BEAU PAYS, SANS CONNAÎTRE UNE EXPLOITATION EN SALLES. RETOUR SUR UN COCKTAIL DÉTONNANT QUI N'A PAS EMBRASSÉ LA CARRIÈRE QU'IL MÉRITAIT.

Pour avoir connu un succès critique et commercial international avec **L'Étrange Noël de Monsieur Jack**, Henry Selick en a payé le prix fort. L'homme n'a jamais vraiment réussi à sortir de l'ombre de son mentor, à savoir Tim Burton. En effet, pour une grande majorité de personnes, **L'Étrange Noël de Monsieur Jack** est un film de Tim Burton (qui fût, rappelons-le, producteur et designer sur le projet) et le nom d'Henry Selick leur est totalement inconnu. Et ce n'est pas **James et la pêche géante**, son deuxième film, qui lui permis de se faire connaître et reconnaître du grand public. Difficile de se faire un nom lorsqu'on travaille avec un géant. Hélas, ce n'est toujours pas son nouveau film, **Monkeybone**, qui permettra à Henry Selick d'inverser la tendance.

Produit majoritairement par la Fox pour un budget de 75 millions de dollars, **Monkeybone** ne rapportera que la modique somme de 2,7 millions de dollars lors de son premier week-end d'exploitation aux États-Unis, en février 2001.

Autant dire que personne n'a vu le film. Ce qui est bien dommage. Mais justice peut être enfin rendue par le biais de la vidéo.

Dessinateur à succès, Stu Milley (Brendan Fraser, aussi bon et cabotin que dans **George de la jungle**) est l'heureux créateur du Monkeybone, un petit singe irrévérencieux et star d'un dessin animé très populaire. Le jour même où il s'apprêtait à demander la main de sa fiancée Julie (Bridget Fonda, toute en douceur), le bonhomme se paye un carton en voiture et se retrouve plongé dans un profond coma, entre la vie et la mort. Un coma qui va l'entraîner aux confins d'une ville peuplée de cauchemars, Downtown. Enthousiasmé par cette idée, Henry Selick s'explique : *« Je pense que c'est un concept très simple, très imaginatif. Un concept proche de celui d'un grand mythe, comme Orphée. Si quelqu'un est dans le coma, vous voudriez qu'il ait une vie intérieure. Est-il en train de rêver ? Si oui, que lui arrive-t-il ? J'ai interviewé une femme qui est restée plus d'un an dans le coma et elle m'a totalement convaincu qu'il y a bien un monde intérieur. C'est très effrayant en même temps. Cette femme, durant cette période, conversait avec son grand-père et se sentait tiraillée entre la vie et la mort ».* Fort de ces témoignages, Henry Selick propulse le gentil Stu dans un monde parallèle totalement déjanté abritant de multiples créatures cauchemardesques, dont sa création Monkeybone, qui en profite aussitôt pour prendre sa place restée vacante dans le monde des vivants. Au travers de ce périple, Stu rencontrera la Mort (Whoopi Goldberg) et plusieurs écrivains, comme Stephen King et Edgar Poe, perdus à jamais dans leurs cauchemars. Revenu sur terre à la place de son créateur, l'affreux Monkeybone se voit confier la mission d'alimenter le monde des cauchemars grâce à une collection de jouets à son effigie dissimulant un gaz toxique donnant des hallucinations à celui qui l'inhale…

Épaulé par un casting de premier ordre (on retrouve, en plus des trois têtes d'affiches, Rose McGowan, John Turturro et Chris Kattan), Henry Selick s'amuse comme un petit fou pour finalement adopter un ton irrévérencieux dans un climax hilarant où l'âme de Stu se voit projetée dans le corps d'un gymnaste mort, en pleine autopsie. Même si l'ombre de Burton plane encore sur son film (on pense beaucoup à **Beetlejuice**), Selick en est conscient et revendique pour le coup d'autres influences : *« Certaines personnes pensent à* **Labyrinth** *en voyant*

Dessinateur et créateur d'un petit singe cabotin, Brendan Fraser se retrouve plongé dans une ville de cauchemar peuplée de monstres cartoonesques.

mon film. Je ne l'ai jamais vu. D'autres, évidemment, pensent à **Qui veut la peau de Roger Rabbit ?**, *ce qui n'est pas exact non plus. Le film de Zemeckis est d'une totale interactivité entre le dessin animé et les prises de vues réelles, alors que dans* **Monkeybone**, *seul le premier tiers et la fin du film font appel à cette technique. Ma référence première fut* **Carnival of Souls** *d'Herk Harvey car j'adore le film ! Mais tourner un film comme celui-ci n'est pas si difficile. Les acteurs se sont vraiment amusés. Bridget Fonda adorait nous rendre visite quand nous étions en train de tourner les scènes dans Downtown. Elle a insisté pour faire un caméo, cachée sous une grosse tête de cochon ».* Une bonne ambiance qui se ressent dans chaque plan de ce film, pas uniquement destiné aux enfants. À l'instar de **Gods and Monsters** (le chef-d'oeuvre oublié de la filmo de Brendan Fraser), **Monkeybone** mérite amplement une seconde chance. C'est donc à vous de jouer maintenant.

USA. 2001. RÉAL : HENRY SELICK. INT : BRENDAN FRASER, BRIDGET FONDA, ED REIF, ROSE MCGOWAN, JOHN TURTURRO... FORMAT 1.85 COMPATIBLE16/9. SON 5.1 (VF ET VO). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO DU RÉALISATEUR - LES 7 SECRETS DE **MONKEYBONE** (EFFETS-SPÉCIAUX) - BANDE-ANNONCE - 11 SCÈNES COUPÉES - SPOTS TV - GALERIE DE PHOTOS. DIST : FPE.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

Teenage caveman

DE LARRY CLARK

Chapitre final pour Stan Winston et ses Creature Features. Réalisé par Larry Clark, entre **Bully** et **Ken Park** (son prochain film), **Teenage caveman** ne s'approprie que le titre du film homonyme réalisé en 1958 par Roger Corman (avec Robert Vaughn) et nous propose, et ce comme pour les autres épisodes de la collection, une histoire totalement originale écrite par Christos N. Gage, responsable de **The Breed**, le très mauvais film de vampires avec Adrian Paul (voir Mad 140).

Dans un futur incertain, l'humanité n'est plus. Seule une poignée d'hommes vivent sous terre. Partis en quête d'un monde meilleur, ces survivants désabusés ne tarderont pas à rencontrer deux immortels aptes à les guider vers la terre promise.

C'est les vacances pour Larry Clark. Le bonhomme se fout totalement de son histoire (qui est mauvaise de toute façon), de ses personnages exaspérants (il se contente de nous refaire en moins bien ce qu'il fait depuis toujours sur grand écran, à savoir des scènes de débauches pseudo-sulfureuses mélangeant drogue, sexe et alcool) et de sa mise en scène inexistante et vide de toute notion de dynamisme. Reste un corps qui explose (c'est joli, on dirait du Cronenberg à la belle époque) et un monstre tout juste passable conçu par un Stan Winston visiblement lui aussi peu inspiré. En conclusion, **Teenage Caveman** est le film le plus mauvais de la série Creature Features et rehausse par la même occasion **The Day the World Ended** et **How to Make a Monster**, les épisodes les plus faibles jusqu'à maintenant.

USA. 2000. RÉAL : LARRY CLARK INT : ANDREW KEEGAN, TARA SUBKOFF, RICHARD HILLMAN, TIFFANY LIMOS... FORMAT 1.78 COMPATIBLE 16/9. SON 5.1 (VF ET VO) SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES - MAKING OF - GALERIE DE PHOTOS - FILMOGRAPHIES. DIST : GCTHV.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD

Les survivants amochés de Teenage Caveman, et le monstre vedette (en bas à gauche), quand même beaucoup plus réussi que dans la version de Roger Corman !

Magie Noire

DE TED NICOLAOU

Ce n'est un secret pour personne, les affaires de Charles Band vont plutôt mal depuis quelque temps. Pour essayer de renflouer ses caisses bien vides, le sympathique patron de feu Full Moon lance alors une collection de films mélangeant horreur et rap, histoire de créer le mixte parfait pour obliger la jeunesse ricaine à mater ses films.

Le premier titre a traverser l'Atlantique fut un **Killjoy** de sinistre mémoire (voir Mad 139), nous laissant dans la bouche comme un goût de formol quant à l'avenir de cette initiative.

Pour cette deuxième livraison, Charles Band débauche l'expérimenté Ted Nicolaou de la série **Subspecies** (Vlad, les vampires roumains et tout le tralala) et lui confie **Magie noire**, l'histoire d'un combo de jeunes rappeurs confronté à des forces maléfiques. Soupir de soulagement : bien meilleur que Graig Ross Jr (le réalisateur de **Killjoy**), Ted Nicolaou redresse la barre et, par la même occasion, nous fout la bave aux lèvres pour la suite, qui se verra constituée de **Killjoy 2** de Tammi Sutton (qui, paraît-il, est bien meilleur que l'original... le challenge n'était pas trop ardu non plus) et de **The Horrible Dr Bones** de Art Carnage (avec un boogey man qui est une copie conforme du chanteur Rob Zombie).

Leader d'un petit groupe de rap, Kwane (Russel Richardson, vu dans **Tigerland**) est un jeune homme intègre qui se retrouve bien malgré lui dans le collimateur d'un gang dirigé par un certain Viper, un producteur véreux prêt à tout pour se faire un maximum de pognon sur le dos de ses nouveaux poulains.

Le jour où sa grand-mère est envoyée à l'hosto par les petites frappes de Viper, Kwane n'hésite pas à invoquer le Shadow Man, un esprit maléfique apte à lui procurer la vengeance par le biais d'une poupée hystérique et avide de sang frais. Hélas, mille fois hélas, ce gros bêta de Kwane ne voit pas à temps que le contrat qu'il vient de signer avec le Shadow Man certifie que pour chaque ennemi tué par la poupée, un de ses amis se verra sacrifié à son tour. Le jeune rappeur se voit donc contraint de protéger son pire ennemi pour sauver la vie de sa fiancée...

On ne frissonne pas des masses dans **Magie noire** mais on y rigole bien. Jugez plutôt : on y trouve pêle-mêle une poupée complètement déjantée (une version sous acide d'une marionnette échappée de **Puppet Master**) qui s'amuse aux platines avant d'égorger le DJ, des gens qui se battent contre des vêtements (on se croirait dans un film des ZAZ avec Leslie Nielsen), des dialogues perspicaces (*« Peut-être que le jour la fera fuir ? » « C'est pas un vampire, c'est une poupée ! »*) et un final traumatisant qui transformera un groupe de rap au gros son West Coast en lovers mielleux et poseurs façon Boyz II Men. Comme quoi, c'est vraiment dangereux la magie noire !

Magie noire, une production Full Moon entre rap et sorcellerie.

USA. 1999. RÉAL : TED NICOLAOU. INT : RUSSEL RICHARDSON, JENNIA WATSON, BILL DAVIES, WILLIAM JOHNSON... FORMAT 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : VF (5.1) ET VO (2.0). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIES - TEASER L'UNIVERS FOU DE FULL MOON. DIST : WARNER

DISPONIBLE EN VHS ET DVD.

Le boogey man de Magie noire : une grand-mère réincarnée en poupée vaudou !

Le signe des 4

DE RODNEY GIBBONS

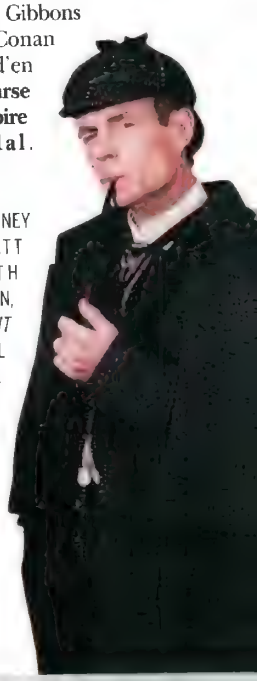
Après une désastreuse adaptation du *Chien des Baskerville* (voir Mad 138. Décidément, quelle référence ce Mad Movies !), Rodney Gibbons remet le couvert sans changer d'équipe technique ni de casting et adapte *Le Signe des 4*, une enquête un peu moins médiatisée de Sherlock Holmes (il faut bien reconnaître pour la défense du Sieur Gibbons qu'il n'est pas aisé de passer derrière Terence Fisher).

Chaque année, et ce depuis 10 ans, Mary Morston (Sophie Lorrain) reçoit par colis une inestimable perle de culture, le jour anniversaire de la disparition de son père... Bien décidée à faire toute la lumière sur ce mystère, elle fait appel à ce bon vieux Sherlock (toujours Matt Frewer) et à son inséparable ami Hercule... non Watson (Kenneth Welsh), les seuls Londoniens ayant assez de neurones pour faire éclater la vérité. Produit standard formaté pour la télé (et en avant pour des fondus au noir disséminés un peu partout pour les coupures pubs), **Le signe des 4** se regarde d'un œil distrait avec la sensation de perdre une heure et demie que l'on aurait pu consacrer à la lecture du bouquin. Mais les aventures de Sherlock à la télé sont sûrement très rentables puisque Rodney Gibbons (qui ne sera jamais le Conan Doyle de la caméra) vient d'en torcher deux autres : **Curse of the White Chapel Vampire** et **The Royal Scandal**. Comprenne qui pourra...

Le Signe des 4 : une nouvelle enquête de Sherlock Holmes adaptée par Rodney Gibbons.

USA. 2000. RÉAL : RODNEY GIBBONS. INT : MATT FREWER, KENNETH WELSH, SOPHIE LORRAIN, (*VOUS LISEZ VRAIMENT CES LIGNES ?*), MARCEL JEANNIN... FORMAT 4/3. SON VF (5.1) ET VO (2.0). SUPPLÉMENTS : FILMOGRAPHIE - BANDE-ANNONCE. DIST : WARNER.

DISPONIBLE EN VHS ET DVD



Brooklyn Legend

DE RICHARD FRIEDENBERG

En 1947, dans un New York ravagé par des hordes d'antisémites, le jeune catholique Michael Devlin (Peter Tambakis, **Sixième sens**) se lie d'amitié avec un vieux rabbin (Stephen Rea, **D'Artagnan**) qui lui fera découvrir les mystères et la magie de la Cabbale. Une force qui va bientôt devenir essentielle au jeune garçon le jour où il s'attirera les foudres d'une bande de dégénérés nostalgiques du troisième Reich...
Réalisé par Richard Friedenberg (**Dying Youngs**), **Brooklyn Legend** est un téléfilm standard, bavard et avare en effets spéciaux, qui ne fait pas honneur à la très belle légende du Golem, ce titan sorti de terre pour protéger le peuple juif.
Même si le film est difficile à trouver dans une copie décente aujourd'hui, mieux vaut se retaper **La Forteresse noire** de Michael Mann, l'œuvre de référence sur cette captivante légende.

USA. 2000. RÉAL : RICHARD FRIEDENBERG. INT : STEPHEN REA, LOLITA DAVIDOVICH, PETER TAMBAKIS... TRANSFERT 4/3. SON : VF (5.1) ET VO (2.0). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE - FILMOGRAPHIES. DIST : WARNER.
DISPONIBLE EN VHS ET DVD.

La légende du Golem revue et corrigée par Richard Friedenberg : rien de très spectaculaire !

Cecilia Bergquist, une belle suédoise dangereuse sous tous rapports...

Parts of the Family

DE LÉON PAUL DE BRUYN

Lloyd Kaufman et Michael Herz (les big boss de Troma) aiment tellement le gros Z qui refoule qu'ils sont prêts à faire le tour du monde pour nous en dénicher. C'est la Belgique qui est à l'honneur aujourd'hui.
Troma et le plat pays, c'est une histoire d'amour qui remonte à 1987 avec l'achat de **Rabid Grannies** d'Emmanuel Kervyn, un petit film bien crado où deux mamies possédées par des démons s'amusaient à massacrer leur famille, allant même jusqu'à couper les jambes de la petite dernière, tout juste âgée d'une dizaine d'années. Une perle bien comme il faut qui se fait appeler parfois **Les Mémés cannibales**.
Réalisé par l'inconnu Léon Paul De Bruyn (pas de doute, c'est bien un belge), **Parts of the Family** nous propose de suivre la jolie Ella (Cecilia Bergquist, une bien belle suédoise vue dans **Pretty Cool**), prise en otage dans sa propre demeure par Jason (pas Voorhees, hein !), un braqueur de banque qui tente d'échapper à la police. Mais le voyou ignore que la maison fut le théâtre de meurtres sanglants (dont un avec un talon aiguille enfoncé dans un œil) et qu'elle abrite dorénavant des zombies (avec un Z majuscule) affamés, prêts à boulotter n'importe quoi, même des flics. Si vous êtes clients de ce genre de friandise, n'hésitez pas. **Parts of the Family** déborde de tripailles, d'estomacs béants, de gros plans bien sales et se termine dans un climax à la Fulci où la peinture au couteau prend tout son sens.
Pour un maximum d'efficacité, nous vous recommandons de vous le mater le matin au petit-déjeuner. Une belle journée au dessus des toilettes vous sera promise. Merci Troma.

BELG QUE. 2000. RÉAL : LÉON PAUL DE BRYUN. INT : CECILIA BERGQUIST, BOB DOUGHERTY, LEO FRANQUET, PAUL HOUWEN, LLOYD KAUFMAN... DIST : UNCUT MOVIES.
DISPONIBLE UNIQUEMENT EN VHS (VENTE)

Les zombies défraichis de Parts of the Family : du 100 pour sang Troma !

par Anne-Laure GAUBERTHIER

Wolfland sort ses griffes

ENTRETIEN AVEC ALEXANDRE BRILLANT, PRÉSIDENT/FONDATEUR DE WOLFLAND PRODUCTION, QUI NOUS RETRACE LES BALBUTIEMENTS COURAGEUX ET PASSIONNÉS DE SA PETITE ENTREPRISE.

© 2002 Wolfland pictures / Carrere Group / France 2

Photos ci-contre, de gauche à droite :
Arzach, dernier des ptéroguerriers et futur héros cathodique.

L'une des créatures rencontrées par Arzach.

Arzach survole les péripéties sur son Gérard.

Chaque "vignette "de l'épisode est conçue, dessinée et coloriée par Moebius.

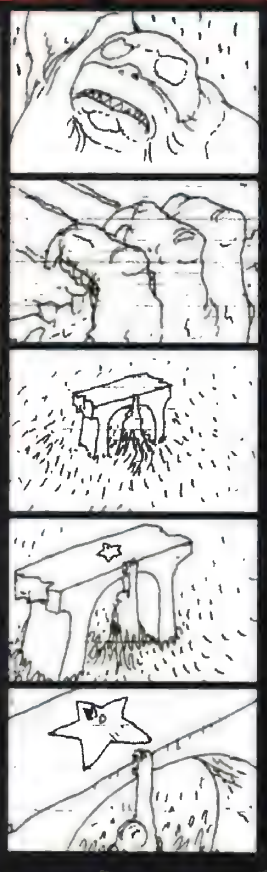
© Jean-Pol Stercq

Ci-dessus :
LE Alexandre Brillant en personne. Respect !

Après avoir reconquis les salles obscures, le fantastique tricolore s'apprête à investir notre petit écran. Artisan culotté de cette résurgence salutaire, Alexandre Brillant compte bien prouver aux décideurs que le genre est plus que compatible avec le format cathodique, le système de production national et surtout la culture française. Les deux premiers émissaires de cette grande entreprise se nomment **Arzach** et **Nosferatu**, deux noms pleins de promesses pour tous les adeptes du regretté magazine Métal Hurlant. Des fans d'ailleurs souvent frustrés de devoir se contenter de traitements statiques de ces personnages fabuleux créés respectivement par Jean « Mœbius » Giraud et Phillipe Druillet. Qu'ils se rassurent : la transposition télévisuelle de leurs hauts faits est d'une fidélité exemplaire au matériau d'origine. « *Comment est-ce possible ?* » vous interrogez-vous. Et bien c'est le marmiton audacieux de ces futurs festins oculaires qui vous dévoile ses recettes. Et en exclusivité SVP.

PARCOURS

J'ai suivi une école de commerce quelconque, puis prépa HEC, enfin j'ai atterri à la Sorbonne pour faire de la philo parce que les écoles de commerce m'emmerdaient royalement. Après le service militaire, je suis rentré au culot chez Première, en me présentant comme un fou de cinéma fantastique. C'était en 1994. Mon premier article concernait les problèmes sur le droit à l'image et les clones numériques d'acteurs. Puis, je me suis occupé du site web du magazine où j'ai traité de la déperdition d'information sur le Net. En cinq ans, j'ai appris beaucoup de choses en fréquentant des fous furieux de cinoche. En 2000, j'ai découvert les dessins animés de Tim Burton sur le Net, adaptés de son poème *Stin Boy \/*. Ça a été le déclic. J'ai immédiatement pensé qu'une porte venait de s'ouvrir pour tous ceux qui avaient échoué à infiltrer l'industrie de l'audiovisuel en suivant le chemin traditionnel. De plus, en œuvrant sur le Net, Tim Burton donnait immédiatement ses lettres de noblesse à ce support alors très mésestimé. J'ai donc commencé à faire un business plan pour monter une start-up destinée à produire du dessin animé sur Internet. Cette entreprise me semblait d'autant plus viable, que je voulais faire du fantastique et que ce genre a une côte énorme sur la toile. Dès lors, je me suis demandé quel pouvait être l'auteur le plus en adéquation avec ce support. J'ai pensé aussitôt à **Tron**, puis à son designer principal, Jean Giraud, connu aussi sous le pseudonyme de Mœbius. Évidemment, je ne le connaissais pas, et n'avais aucun moyen de le rencontrer, si ce n'est via son site officiel. Là encore, j'y suis allé au culot en lui envoyant un e-mail qui lui exposait mon projet. Coup de bol : il a répondu par l'affirmative et m'a donné rendez-vous six mois plus tard (il finissait alors les derniers albums de *L'Incal* et de *Blueberry*). J'ai quitté Première, je suis passé brièvement chez Canal pour créer un énorme portail Internet sur le fantastique, et après cinq mois plutôt infructueux (nous étions en pleine restructuration de la société après son rachat par Vivendi),



j'ai démissionné un 24 décembre, bien décidé à créer une série avec Mœbius.

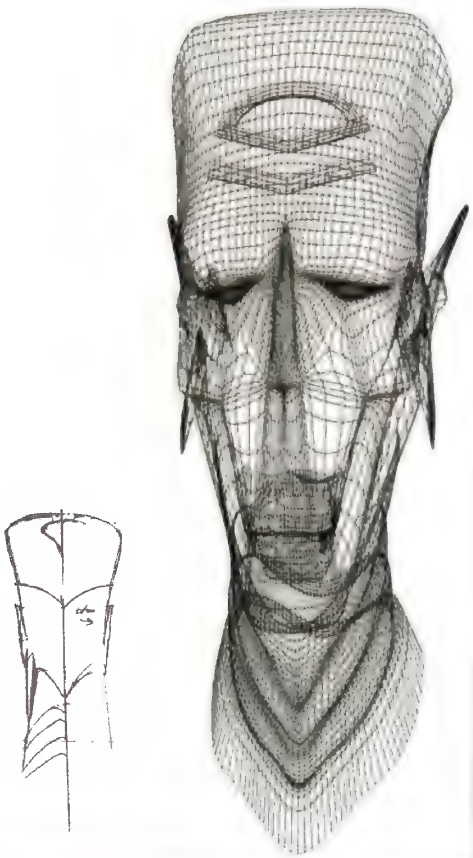
ARZACH

Nous sommes donc en janvier 2001 et je suis au chômage, avec en poche mes indemnités de licenciement et un morceau d'héritage. Je me suis alors dit : « *Jamais tu n'as été aussi libre de ta vie, c'est le moment, finance un pilote* ». J'ai donc financé le pilote d'**Arzach Rapsody** pour 250.000 francs. J'ai décroché une « aide au pilote » de 100 000 francs du CNC. Autant dire que pour le reste du budget, toutes mes économies y sont passées. Mœbius s'est énormément investi dans le projet, ce qui était rassurant. C'est lui qui m'a donné l'idée d'adapter **Arzach**, ce qui lui permettait en quelque sorte de ressusciter **Starwatcher** 2/. En outre, l'univers d'**Arzach** colle parfaitement bien à la génération Internet : dans les deux cas, nous avons à faire à un monde de surfers, d'aventuriers, qui traversent un espace au gré de leurs rencontres et découvertes. Ce qui est rigolo, c'est qu'un fan américain avait déjà fait une adaptation d'**Arzach** sur le Net avec le logiciel Flash 3/. J'ai alors vraiment réalisé qu'il y avait un marché pour cette série sur la toile.

MŒBIUS

Mœbius est très cher. Comme toutes mes économies passaient dans la fabrication du pilote, nous avons négocié un contrat où je m'engageais à lui donner plus de droits secondaires et dérivés, tandis que lui baissait la facture. Au final, il m'a fait un beau cadeau, puisqu'il n'était en rien assuré que la série allait démarrer. Il était cependant déjà prêt à tout faire : il concevait le storyboard, dessinait les images clés 4/, les coloriait sur Photoshop, surveillait l'animation que je sous-traitais à la société Milimage. C'était extraordinaire. Il faut savoir qu'il conçoit quand même entre soixante et quatre-vingt dessins par épisode, ce qui est colossal. Franck Bruno a composé la musique d'**Arzach**. Ça fait longtemps qu'il travaillait avec Mœbius et il était le plus à même de comprendre son univers. Là encore, Mœbius m'a donné accès à la personne qui correspondait le mieux au monde d'**Arzach**. Bref, il m'a offert la série clé en main. C'était d'ailleurs la seule façon de conserver la saveur de son œuvre originale. C'est pourtant la première fois que Mœbius faisait ça et c'était un défi pour lui, surtout que la bédé datait de 1976. C'est donc une vraie retranscription de son univers, les fans vont s'y reconnaître. Parfois, je demandais juste à Mœbius de clarifier un peu plus sa narration, chose qu'il comprenait parfaitement, d'autant plus qu'il désire vraiment communiquer ses idées, les faire partager. Le problème, c'est que son œuvre tient de l'intensité du rêve et du poème : c'est un univers totalement cérébral dont il est parfois difficile de trouver les clés. C'est une des raisons qui nous ont poussé à ajouter une voix-off à Arzach (la bédé est muette). Et puis, en donnant la parole à Arzach, Mœbius a pour le coup vraiment adapté son personnage à un nouveau support.

Ci-dessus :
Les images d'un épisode d'*Arzach* telles que dessinées par Moebius avant la mise en couleur et l'animation réalisée par les équipes de Milimages.



LES DOUTES

D'un seul coup, je me retrouvais donc sous l'aile de ce designer de génie, mais j'avais également l'angoisse énorme de ne pas parvenir, malgré ce parrainage d'exception, à vendre et à concrétiser son et mon rêve. D'autant qu'il est difficile de faire comprendre à des néophytes, en l'occurrence la majeure partie des interlocuteurs que j'ai rencontrés, quel sera visuellement un univers « à la Mœbius ». Les galères ont alors commencé. Il faut aussi prendre en compte le fait que j'apprenais sur le tas, que je me forgeais mon propre cursus de producteur au fur et à mesure que j'avançais. À l'inverse, mon expérience de journaliste m'a aidé dans la rédaction des mailings et des communiqués de presse. J'avais une option sur **Arzach** de neuf mois : au bout de ce délai l'auteur récupérait les droits et c'était fini pour moi. J'avais signé cette option en août 2000 et sept mois plus tard j'avais certes un pilote magnifique, mais qui était très obtus, puisqu'il était encore muet. Aussi, je n'avais toujours pas signé de contrat avec un diffuseur ou quelqu'un pour m'épauler. En désespoir de cause, j'ai tout misé sur le marché du film au festival d'animation d'Annecy. Je me suis préparé à abattre mes dernières cartes. J'étais très mal à cette période. C'est là que j'ai contacté des amis journalistes pour leur faire part de mon projet fou, et un camarade qui travaille à Broadcast m'a alors fait une superbe double page sur **Arzach**.

CARRERE

À cette époque, le groupe Carrere S/ s'apprêtait à entrer en bourse. Évidemment, ils lisent tous ces revues professionnelles comme Broadcast. Juste avant de partir à Annecy, alors que j'étais vraiment au bout du rouleau et que tout le monde me disait que Mœbius c'était génial, mais trop difficile à comprendre, je reçois un coup de fil chez moi. Au bout de la ligne : Claude Carrere, le grand boss de la société. Il me demande de venir immédiatement dans sa boîte pour lui montrer ce que j'ai sous le coude. Je débarque dans son bureau et lui montre le pilote. Il est estomaqué : il m'interdit d'aller à Annecy et me fait signer aussitôt pour prendre la coproduction d'**Arzach** à 50 %. Imaginez ma réaction alors que ça faisait six mois que je galérais ! Voilà vraiment le genre de choses qu'on ne lit que dans les biographies. Surtout que lorsque je suis allé ensuite à Annecy, j'ai réalisé que je n'aurais rien pu faire là-bas, qu'il faut déjà être dans le circuit pour pouvoir y travailler. Bien entendu, Carrere a désormais un droit moral de premier regard sur tous mes projets.

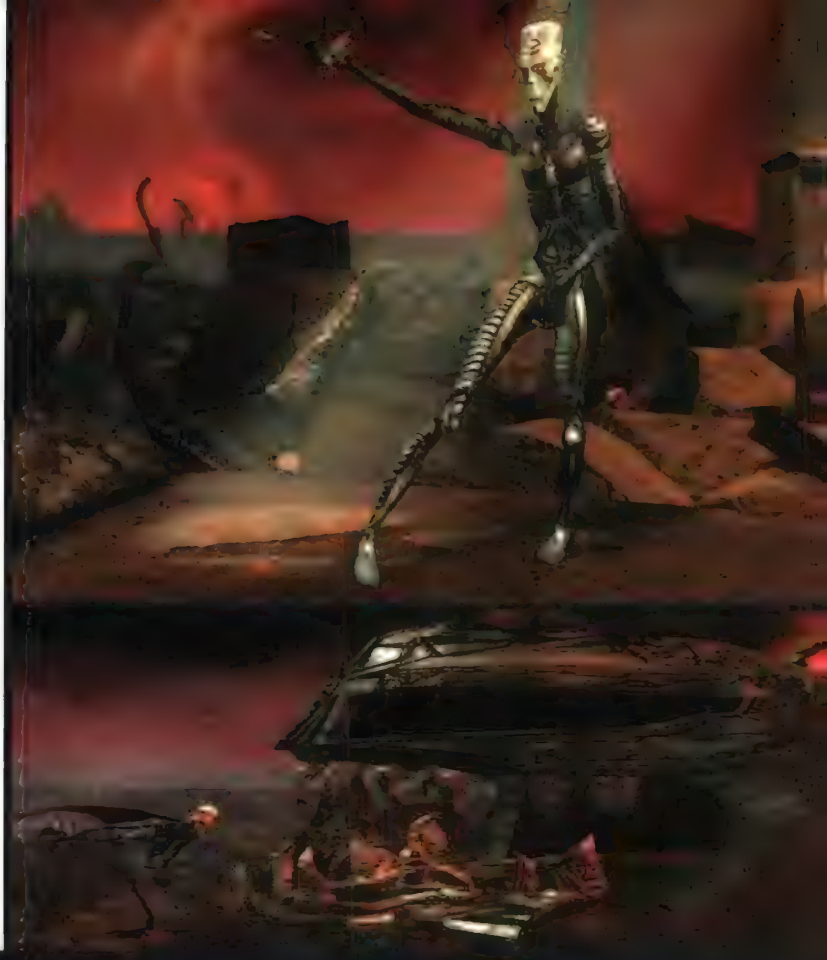
LA TÉLÉ

Carrere a signé après l'explosion de la bulle spéculative sur Internet et je n'avais obtenu aucune touche pour travailler sur la toile. Les financiers du Net n'avaient pas compris, et n'ont toujours pas compris, que c'est le soft qui fait vendre le hard. Et là, ironie du sort, le fait que Carrere me prenne sous son aile signifiait que le financement principal (la série coûtait trois millions cinq environ) allait venir de la télévision. Là, je me suis dit qu'il y avait un problème. Résultat des courses : nous nous sommes tournés vers la télévision. Au final, France 2 a signé pour la série, ce qui est totalement inattendu lorsque l'on considère à quel point **Arzach** est un Ovni. J'ai hâte de voir les réactions face à la diffusion de la série, en automne prochain, autour d'Halloween. Nous avons néanmoins continué à réaliser la série en Flash car c'était le seul moyen de conserver le graphisme de Mœbius de A à Z. En effet, une fois que ce dernier avait retouché ses dessins sur Photoshop, il suffisait à un animateur de vectoriser les visuels pour ensuite les animer. Et puis, le Flash nous laissait encore la possibilité de diffuser la série sur Internet, au cas où.

DRUILLET

Comme à mon habitude, j'ai contacté Philippe Druillet au culot via son site Internet. À l'instar de Mœbius, c'est un type profondément humain et généreux. Par contre, à l'inverse de Mœbius, il possède un esprit violent et destructeur. Là encore je ne l'ai jamais censuré, la seule chose que j'ai exigé, c'est qu'il reste lui-même. Trop souvent, on castre ce genre d'auteur. Moi je lui ai dit : « *Lâche-toi, fais ce dont tu as toujours rêvé* ». Il m'a immédiatement répondu qu'il voulait adapter son *Nosferatu*, qui avait été publiée la première fois en 1977. Druillet adore les vampires, comme il adore le fantastique en général puisqu'il a été correspondant pour le magazine américain Famous Monsters of Filmland. Il dit lui-même qu'il a été « *élevé par Dracula et le loup-garou* ». Le pilote qu'il a immédiatement écrit est beaucoup plus drôle que la bédé. C'est une histoire très dérisoire et parodique, qui parvient malgré

Ci-dessus : Nosferatu, le vampire métallique de Philippe Druillet, mis en couleur par son propre créateur qui, pour l'occasion, s'est plié au difficile exercice du turn-around (vues en 360° du personnage)

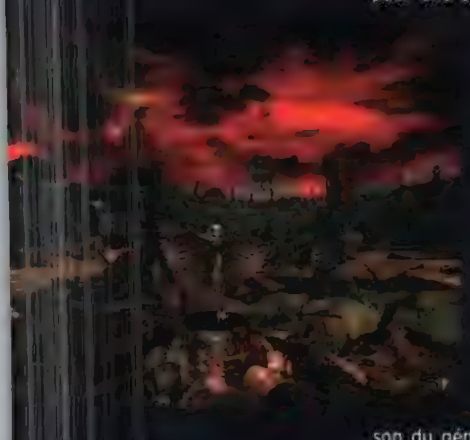


Ci-dessus (suite) : Trois étapes de la modélisation du personnage titre par quelques nerds, dissidents du studio Gribouille. Autour des images centrales et ci-dessous, le superbe résultat final.

tout à respecter le fan. Et puis, comme Mœbius avait rendu **Arzach** parlant, Druillet a apporté la couleur à **Nosferatu**, puisque la bédé était en noir et blanc. Là encore nous pensions concevoir d'abord cette série pour Internet, surtout que le côté nihiliste de **Nosferatu** correspondait bien à la toile. Nous devions donc réaliser la série en 2D, mais nous nous sommes retrouvés dans l'incapacité de trouver une société capable de retranscrire l'univers graphique de Druillet en mouvement. Nous étions dans l'impasse.

LA 3e DIMENSION

Druillet m'a alors fait remarquer qu'une partie de son univers graphique était adaptée par un studio d'Angoulême, Gribouille, pour une série diffusée par Canal + et France 2 : ***Xcalibur***. Certains d'entre eux connaissaient extrêmement bien l'univers de Druillet, et j'ai donc recruté quatre mercenaires qui quittaient la série suite à des différents artistiques. J'ai loué des ordinateurs, je les ai logés dans un ancien hôtel de passe près de Ternes, et depuis ils bossent jours et nuits, week-end compris. Et ils font un boulot incroyable ! Au final, on a un univers sublime et très drôle à la fois. On est à mi-chemin entre *Je suis une légende* de Richard Matheson, **Nosferatu** de Murnau et **Terminator 2**. Bref, c'est imprévisible, c'est une sorte de rock opera de cinq minutes, emporté par Jean Rochefor. Car ce dernier nous fait l'honneur d'incarner en voix-off Nosferatu, et Catherine Ringer des Rita Mitsouko qui interprète la chanson du générique. Comme l'année dernière, je m'apprête à suivre le parcours classique avec cette belle chose inédite dans les mains qui ne pourra que séduire.



PROJETS

J'ai beaucoup d'envies, comme de faire une série sur les vikings avec Franck Frazetta, d'adapter *Xoco*, la bédé démoniaque de Ledroit et Mosdi, ou peut-être même *Le Concombre masqué* de Mandryka, voire *Ranxerox* de Liberatore. Chacun de ces projets avance à son rythme, au gré des rencontres, des opportunités et des envies. En tout cas, après **Arzach** et **Nosferatu**, nous pensons déjà à une nouvelle saison d'**Arzach**, cette fois réalisée en 3D, et qui serait un treize minutes. Parce que le format de la série en Flash, trois minutes trente, est une durée souvent très frustrante. Enfin, j'espère passer très vite au « live » avec une série fantastique à sketch, ce qui serait une première, je crois, en France. Elle s'intitulerait ***Seul avec le diable***. J'ai aussi un projet de film, un rêve de gosse : **Dans la queue du loup**. Je fantasme cette histoire comme un mixte entre **Zombie** et **La Horde sauvage**. De toutes façons, il y a une vraie demande actuellement pour du fantastique à la française. Malheureusement pour l'instant, certaines expériences restent très frustrantes, notamment lorsque certaines personnes choisissent de détruire des mythes plutôt que d'en bâtir.

APPEL

Sachez que je suis un gros lecteur de revues spécialisées dans le fantastique comme Mad et j'ai eu envie de faire du cinéma en lisant les Notules notamment. Je suis donc preneur de tous types de projet, les lecteurs peuvent m'envoyer leurs délires, je leur promets que je lirai ce qu'ils me feront parvenir.

Vous êtes donc invité à faire part de vos projets/envies à :
Wolfland Production
Alexandre Brillant
Carrere Distribution
50, Avenue du président Wilson
93214 La Plaine Saint Denis

Propos recueillis et mis en forme par
Anne-Laure GAUBERTHIER

1/ *Stan Boy* est à l'origine un des poèmes parus dans le recueil de Tim Burton *La Triste fin du petit enfant huître et autres histoires* paru chez 10/18.

2/ Long-métrage en image de synthèse, que devait produire Ridley Scott, et qui fut abandonné en cours de développement suite à un dramatique coup du sort. Mœbius y revisitait déjà l'univers d'**Arzach**. Cf. Mad Movies n° 79 pour plus d'infos.

3/ Le Flash est un logiciel d'animation économique et très efficace, qui permet d'optimiser au maximum les différents cellulos.

4/ Plans charnières et principaux de l'animation. Ainsi, quand un personnage baisse un bras, le responsable des images clés dessine d'abord le personnage le bras levé, puis le bras baissé. D'autres animateurs s'occupent ensuite des cellulos intermédiaires.

5/ Un des plus grands producteurs de films d'animation en Europe, mais aussi de « live » (cf. **Nid de guêpes** dernièrement).

EXPRESSO

→ par Stéphane MOÏSSAKIS

THE TUXEDO

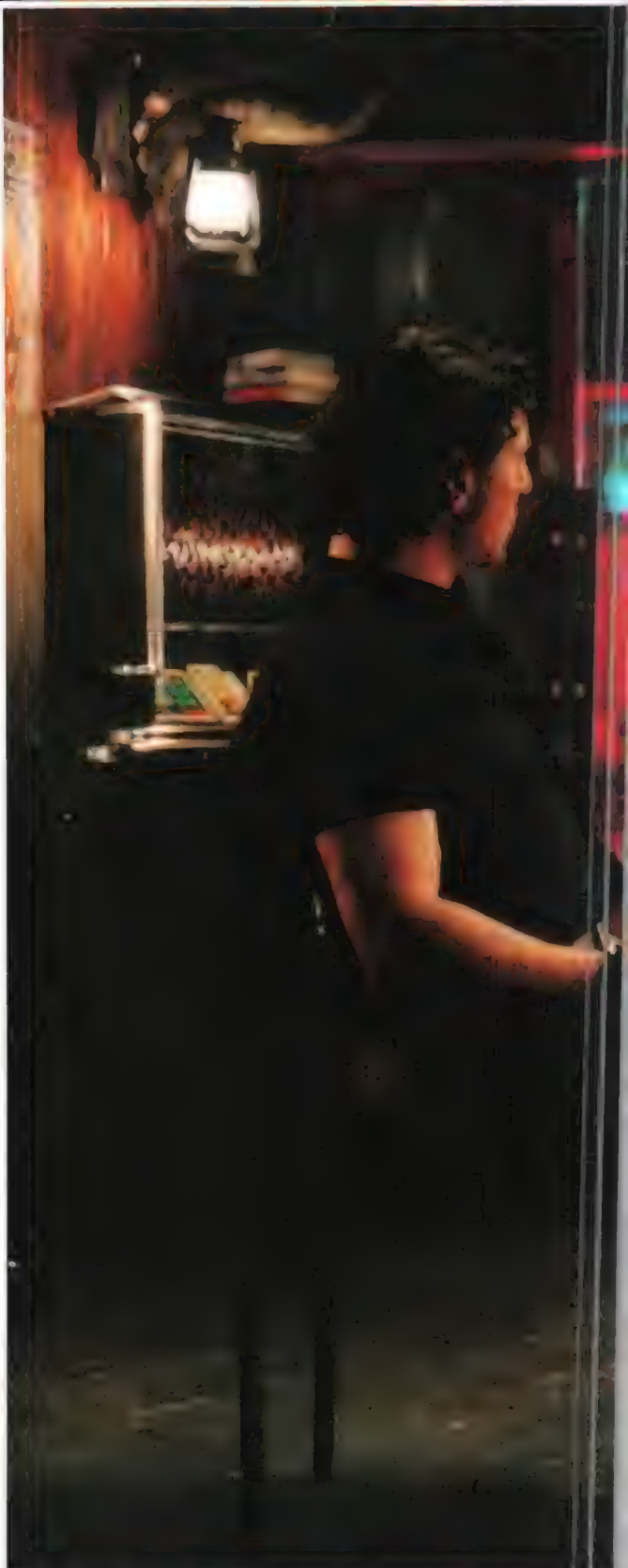
Depuis les succès consécutifs des deux **Rush Hour** et de **Shangaï Kid**, Jackie Chan s'est tranquillement installé au top des stars mondiales en enchaînant à la fois des films pour le marché US (donc international) et pour le marché asiatique. On pourra donc bientôt le voir dans le prochain Gordon Chan (**Highbinders**) mais également dans **The Tuxedo**, production Dreamworks qui s'annonce tout à fait réjouissante. À la base, une idée maligne que l'on espère pleinement exploitée à l'écran : Jackie, dans le rôle du chauffeur du plus grand espion de notre temps, endosse le costume de ce dernier afin de le sortir des griffes de vilains kidnappeurs. En quoi ce simple smoking s'avère être une arme redoutablement efficace ? Et bien il s'agit d'un prototype de deux milliards de dollars qui offre à celui qui le porte de formidables pouvoirs (comme celui de connaître toutes les formes d'arts martiaux, Jackie Chan oblige).

Après Tom Dey sur **Shanghaï Kid**, c'est encore un as de la pub qui se charge de mettre en scène l'ami Jackie. Kevin Donovan se retrouve ainsi à suivre ligne par ligne le script de Michael Leeson (**La Guerre des Rose**) et Phil Hay (**Crazy/Beautiful**) comme le bon yes-man qu'on lui demande d'être. On compte également au casting la présence de Jennifer Love Hewitt (les poumons maousse de **Souviens-toi l'été dernier**), Debi Mazar (**Batman Forever**) ou encore Jason Isaacs (**The Patriot**). Bref, de quoi réjouir les amateurs de kung-fu comedy que nous sommes, notamment lors de cette séquence déjà mémorable où le brave Jackie envoie une banane à ce pauvre James Brown qui l'interpellait pourtant amicalement ! Sortie prévue en France pour la fin de l'été.

BLOOD WORK

On annonçait la collaboration entre Brian Helgeland (**Payback**) et l'icône Clint Eastwood à l'époque de la sortie du fabuleux **Chevalier**. Voici maintenant la première photo de leur premier travail en commun sur **Blood Work**, un thriller dont le pitch est directement issu d'un roman de Michael Connelly. Clint y incarne Terrell McCaleb, un profiler du FBI à la retraite qui vient juste de recevoir une greffe du cœur. Peu après son opération, l'ex-agent fédéral reçoit la visite d'une femme qui dit être la sœur de sa donneuse d'organe, morte dans des circonstances particulières puisqu'elle a été assassinée. Au fur et à mesure que son enquête progresse, Terrell se rend compte qu'elle a été la victime d'un serial killer particulièrement vicieux que lui-même traquait autrefois. Affaibli par sa condition cardiaque, Terrell souhaite cependant retrouver le meurtrier, d'autant plus qu'il estime le devoir à la femme dont le cœur lui a sauvé la vie.

Deux géants du polar se retrouvent ainsi à collaborer ensemble, ce qui laisse augurer d'un résultat qu'on espère surprenant, au pire diantrement efficace. Il semble en tout cas que Clint Eastwood, à la fois devant et derrière la caméra, n'ait pas dérogé à la règle qu'il s'est fixé sur la plupart de ses derniers films, à savoir terminer le tournage en temps et en heures, voire en avance sur le planning et le budget. En effet, débuté à la mi-février, le tournage s'est achevé à l'heure où vous lisez ses lignes. Au casting, Anjelica Huston, Jeff Daniels et Wanda Jesus (**Ghosts of Mars**) assistent le grand Clint dans sa traque au serial killer. Une date de sortie est même déjà programmée en France pour le 23 octobre prochain, soit deux mois après la sortie US. Entre temps, la star et le génial scénariste auront peut-être déjà attaqué leur seconde collaboration avec **Mystic River**. En tout cas, on l'espère !



EXPRESSIMO

● À défaut du **Gates of Fire** de Michael Mann, ajourné pour l'instant, nous aurons bientôt droit à **The Trojan War**, autrement dit **La Guerre de Troie**, qu'aimerait commander Wolfgang Petersen (**En pleine tempête**) avec Brad Pitt dans le rôle principal. Et puisqu'on est dans l'épique guerrier, sachez qu'Oliver Stone démarre à la rentrée, en Inde, le tournage d'**Alexandre le Grand**, lequel sera incarné par Heath Ledger (**Chevalier**).

● On sait bien que Quentin Tarantino est le dieu des has been, mais là, il vient de

FEMME FATALE

Body Trouble

frapper un grand coup : pour remplacer un Warren Beatty soudainement indisponible, le réalisateur vient d'engager David Carradine pour **Kill Bill**, dont le tournage débute en juin prochain. Rappelons que ce film d'arts martiaux sera interprété par Uma Thurman, Sonny Chiba, Lucy Liu, Daryl Hannah ou encore LaTanya Richardson (femme de Samuel L. Jackson à la ville). Et oui... on l'attend avec impatience.

● Des nouvelles du **Gangs of New York** de Martin Scorsese, sans cesse reporté par ces scrogneugneu de chez Miramax. Le film sortira donc à Noël et sera d'une durée de 2h40. Étant donné que le premier report fut invoqué pour cause de concurrence avec **La Communauté de l'anneau**, doit-on leur rappeler que **Les Deux tours** sort également à Noël ?

● David Fincher a annoncé qu'il est fort possible qu'il s'attèle à la réalisation de **Mission : Impossible 3** sans pour autant qu'aucun contrat n'ait été signé. Si le sieur fait voltiger sa caméra à travers la tasse de café de Tom Cruise, ça va mal se passer !

● LA nouvelle du mois qui fait bander : New Line vient de rentrer en contact avec Konami pour acquérir les droits d'adaptation de *Metal Gear Solid*. Serait-il stupide de suggérer James Cameron ou John McTiernan à la réalisation ? Certainement pas !

FEMME FATALE
DE BRIAN DE PALMA

Déjà vue

Ci-dessus, de haut en bas : Veronica (Rie Rasmussen) et Laure (Rebecca Romijn-Stamos), la pin-up adepte des plaisirs saphiques et la voleuse aux doigts de fée.

Laure, errant dans les artères enluminées d'un paris nocturne.

« Déjà vue ». C'est le titre d'un spectacle imaginaire dont l'affiche orne chaque coin d'écran du dernier film de De Palma. Un clin d'œil appuyé au spectateur, qui lui rappelle à la fois le sens déclaré de l'intrigue de **Femme fatale** (usurpation d'identité, événements qui se répètent) et lui donne de précieux indices sur la véritable vocation de l'œuvre, tant le personnage principal est identifié à ce poster (sa silhouette la recouvre, s'y superpose, s'y reflète, s'y substitue, etc...). Au-delà de ce jeu de pistes, « Déjà vue » est aussi le titre d'un script co-écrit dans les années 70 par Paul Schrader et De Palma, déjà une histoire de double, de substitution d'identité, teintée de mysticisme onirique. Le titre « Déjà vue » fut abandonné, au profit d'un autre bien plus explicite pour le public américain : **Obsession**. Et dans le processus, les jeunots De Palma et Schrader, sur les conseils du vétéran Bernard Herrmann qui leur conseillait d'aller à l'essentiel, retirèrent de leur script un troisième acte qu'on aurait alors pu juger un peu « too much ». Aujourd'hui que De Palma est lui-même devenu le vétéran, que **Femme fatale** a été conçu en parfaite liberté et avec une certaine assurance commerciale (le nom du réalisateur fait vendre), il est difficile de ne pas tracer le parallèle, et constater que le troisième acte de **Femme fatale**, précisément « too much », sonne comme une revanche tardive.

Le premier acte de **Femme fatale**, celui autour duquel a tourné l'essentiel de la pré-promo, est bien évidemment la fameuse séquence cannoise. Laure (Rebecca Romijn Stamos) travaille, avec quelques truands sur-organisés, au vol d'une robe précieuse. Ambiance **Mission : Impossible** mâtinée de suspens type **L'Impasse** (dont un gros monsieur essouflé) décuplé d'un pré-gun fight au ralenti (**Les Incorruptibles**), bref tout l'arsenal de mise en scène architecturale qui a valu aux cinéastes ses succès à la fois critiques et publics (et même une référence ouverte dans **La Cité de la peur**, précisément sur ces mêmes marches de Cannes !). Une séquence de montée de tension, de montages parallèles, qui joue sur un crescendo typique (accélération et rapprochement des événements) et donne l'illusion au spectateur de maîtriser l'ensemble des enjeux et des points de vue, alors que l'essentiel lui est soigneusement caché. À ce titre, on ne peut que saluer le choix de la musique de Sakamoto, qui nous livre sa propre variation du Boléro de Ravel. Cinquante deux ans auparavant, Fumio Hayasaka choisissait lui aussi la forme du Boléro pour illustrer cette œuvre ultime sur le point de vue qu'est **Rashomon**, et on ne peut que saluer l'analogie, qu'elle soit volontaire ou non. En tous les cas, une séquence qui met à peu près tout le monde d'accord, et ceci n'est pas dû au hasard.

Suite à cette mise en bouche, le second acte voit l'héroïne fuir seule avec le butin tant convoité, remonter sur Paris et y usurper l'identité d'une autre femme. Nous voici dorénavant plongés dans les méandres du De Palma « thrillesque » à grands coups de split-screens, de flashs voyeuristes (Banderas y est un paparazzi malgré lui), d'exotisme gothique et/ou religieux (Paris, ses églises, son architecture qui confronte présent et passé), bref une totale réminiscence du De Palma « pornographe » que la critique d'autrefois fustigeait avec aigreur avant de l'accueillir en son panthéon. Là aussi, le cinéaste, en confiance, se cite abondamment. Plus qu'une « femme fatale », Rebecca y interprète la « femme totale » de la terminologie du cinéaste, puisqu'elle endosse successivement les attributs d'une garce, semi call-girl de luxe (Michelle Pfeiffer dans **Scarface**), nous livre un strip-tease torride affublée d'un string affriolant (Melanie Griffith dans **Body Double**), s'avère être la « poule » d'un politicien, cherchant à préserver son anonymat (Nancy Allen dans **Blow Out**), joue à la névrosée suicidaire, revêtue d'un ensemble blanc de star italienne (Angie Dickinson dans **Pulsions**), devient le fantôme d'une disparue lorsqu'on la découvre dans une église (Geneviève Bujold dans **Obsession**) ou encore les ingénues surprises dans leur bain, évoluant dans un cadre

Ci-dessus :
Laure et Nicolas (Antonio Banderas), la manipulatrice et le voyeur, dans un duo dangereux.

onirique (Nancy Allen dans **Pulsions**), bref un cumul de fantasmes cinématographiques, de renvois rétrospectifs, qui ont fait dire à certains (et pas forcément ceux qui haïssent le film) que De Palma faisait dorénavant du cinéma de « vieux pervers ». C'est oublier un peu vite quelles furent les mamelles du cinéma de De Palma : la vulgarité alliée à la préciosité technique ; l'exagération des éléments jusqu'au point de rupture, à la lisière du ridicule mais toujours fascinants ; et enfin un rapport tellement charnel et fantasmatique à l'image qu'il dépasse le simple cadre du voyeurisme dit « sexuel ». **Femme fatale** ne fait que confronter ces éléments les uns aux autres, agencer ces « clichés » en espérant y découvrir un sens caché. Le personnage du photographe qu'interprète Antonio Banderas ne fait rien d'autre lorsqu'il s'adonne au « montage » gigantesque qui orne son appartement.

Tout ceci nous mènera tranquillement au fameux troisième acte, le plus osé, le plus inattendu (bien que chaque plan du film nous l'annonce par une symbolique appuyée) et aussi celui qui se heurtera à la plus grande résistance du public comme de la critique, dans la mesure où il tourne royalement le dos à son « histoire » pour ne plus tenir compte que de l'essence du film. L'insistance à conclure le film sur une note à la fois optimiste et impressionniste (plutôt que l'expressionnisme qui le caractérise) mais également la démarche casse-gueule d'une telle entreprise, révèle chez le cinéaste une démarche introspective dont l'honnêteté et le courage ne peuvent qu'être salués. Alors, De Palma a-t-il enfin décidé d'analyser ses propres mécanismes de cinéaste pour, quelque part, s'en libérer sans se trahir ? Le principal intéressé vous répondra que non… mais en fait que oui !

Rafik DJOUMI

FR/USA. 2001. RÉAL. ET SCÉN.: BRIAN DE PALMA. DIR. PHOT.: THIERRY ARBOGAST. MUS.: RYUICHI SAKAMOTO. PROD.: TARAK BEN AMMAR ET MARINA GEFTER POUR QUINTA COMMUNICATIONS. INT.: ANTONIO BANDERAS, REBECCA ROMIJN-STAMOS, PETER COYOTE, ERIQ EBOUANEY, EDOUARD MONTOUTE... DUR.: 1H55. DIST.: ARP SÉLECTION. SORTIE LE 30 AVRIL 2002.

INTERVIEW BRIAN DE PALMA
ANALYZE THIS

CE N'EST PAS UNE NOUVEAUTÉ, DE PALMA SE MÉFIE DES JOURNALISTES. ET CE CINÉASTE EXTRÊMEMENT ANALYTIQUE EST AUSSI CÉLÈBRE POUR REFUSER SYSTÉMATIQUEMENT L'ANALYSE, QUAND IL NE POUSSE PAS CARRÉMENT L'INTERVIEWEUR À MONTRER «PATTE BLANCHE» EN DÉCRIVANT LUI-MÊME, PRÉCISÉMENT, LES PLANS OU LES SCÈNES INVOQUÉES. AINSI, VOUS VERREZ QUE LA MOITIÉ DES RÉPONSES DE CET ENTRETIEN DÉBUTENT PAR UNE NÉGATION, POUR FINALEMENT EN DIRE ENCORE PLUS SUR L'INTROSPECTION QUE NE LE SUPPOSAIT LA QUESTION.
LE PARADOXE DE PALMA EN QUELQUE SORTE...

Ça fait longtemps qu'on vous voit en ville, préparer ce film...
Je suis venu prendre quelques vacances en France. Je me suis installé dans un hôtel des Champs-Élysées, j'ai fait le tour des restaurants, de quelques festivals de films. Puis un matin, j'ai eu cette idée qui est, au bout du compte, devenue **Femme fatale**. J'ai voyagé en métro, en scooter, je me suis imprégné de l'atmosphère de la ville.

On dirait que, dès le plan séquence d'ouverture, vous nous annoncez que vous allez analyser votre propre style de thriller.
Comment ça ?

Hé bien, le plan débute sur un thriller célèbre,* Assurance sur la mort *(Billy Wilder - 1944), et se conclue avec un reflet dans un miroir...
Oui mais plus précisément...

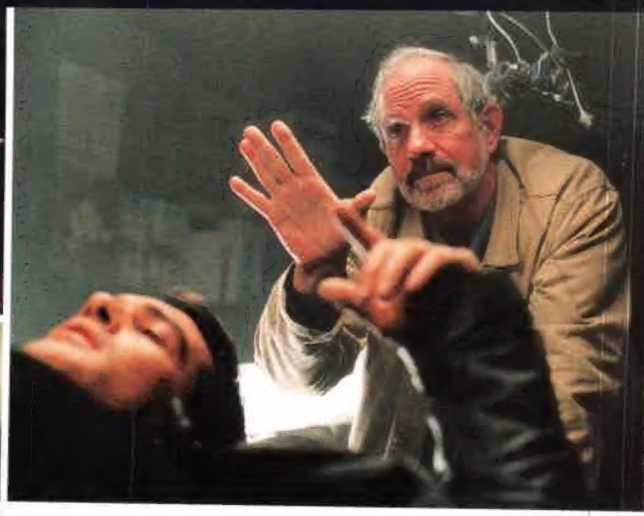
Il y a ce travelling avant vers Barbara Stanwyck, qui regarde son interlocuteur hors champ à gauche, et en même temps vous faites un travelling arrière de l'écran de télé, qui révèle Rebecca dévêtue, allongée sur la droite. Tout ceci avant que n'intervienne son « patron » sur la gauche, et que dans le mouvement, Rebecca, en se rhabillant, ne nous amène face au miroir de l'autre côté de la pièce. Tous ces renvois, ces correspondances, ces reflets, posent question...
Pas vraiment. Le plan est spécifiquement adapté au terrain que vous allez explorer durant le film. Elle regarde ce célèbre film noir du regretté Billy Wilder, et elle est transportée par ce personnage de femme fatale interprétée par Barbara Stanwyck. Ce qui se produira par la suite, c'est qu'elle fantasme, en quelque sorte, ce monde dans lequel vivent Stanwyck et Fred McMurray. Ce qui nous pousse à nous isoler dans des salles de cinéma ou devant nos écrans de télé participe de ce désir de nous immerger dans les univers créés par ces grands cinéastes, de nous imaginer ce que serait notre monde si nous étions nous-mêmes ces personnages, si nous portions ces habits et si nous vivions ces situations. L'héroïne se reflète dans l'écran de télévision, c'est une image dans une image dans une image... (il réfléchit) Ça fonctionne à tellement de niveaux que c'est difficile d'analyser... Le travelling avant de Wilder par-dessus l'épaule de McMurray, couplé à mon travelling arrière par-dessus l'épaule de Rebecca... Ensuite, Black Tie, l'homme au nœud papillon (Eriq Ebouaney) qui intervient et nous rejoue sa scène à la **Mission : Impossible**, en récitant ce qui va se passer par la suite dans le casino... dans le palais des festivals... C'est difficile d'analyser tout cela. Même moi, lorsque je regarde ce plan, j'essaie de... (rires)... recoller les morceaux tant il y a plusieurs niveaux qui s'interpénètrent. Ça vous prend du temps de savoir où tout cela mène. Et je comprendrais tout à fait que ce plan signifie des choses différentes à différents publics. Et à vrai dire, sa complexité est telle qu'il se retrouve au final au-delà de l'analyse. Il y a tellement de choses qui s'y passent...

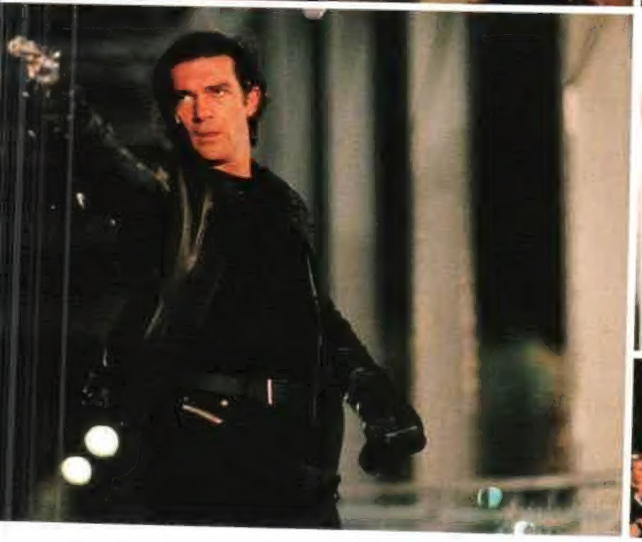
Il n'empêche que le film est rempli de métaphores sur le cinéma. Rien que le mur de photographies qu'agence le personnage de Banderas est un montage en soi...
Je n'appellerais pas cela du montage. Il photographie un même lieu, sous différents angles, depuis un certain temps, et en agençant toutes les pièces de ce puzzle, il essaie de comprendre, de capturer des moments dont il ignore la signification. Ce « tableau », nous l'avons créé avec mon frère. Il était dans mon appartement et nous y apportions des modifications chaque jour. Nous le regardions sous tous les angles, le changions au fur et à mesure que le tournage du film avançait, rajoutions certains clichés, en retirions d'autres, et ce tableau a évolué avec le film. Nous n'étions pas sûrs de ce qu'il signifiait avant que toutes les photos soient en p ace. Mon frère est peintre et artiste digital, et selon sa démarche, nous avons littéralement laissé ce tableau grandir par lui-même, et nous n'avons essayé de comprendre ce qu'il signifiait qu'une fois terminé.

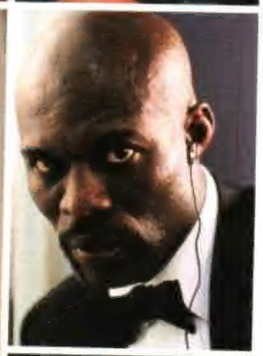
Déjà,* Snake Eyes *tournait autour de l'affaire d'un « plan manquant », d'un angle de caméra crucial. Est-ce que le thriller est une manière d'interroger chez vous ce que vous ne vouliez surtout pas interroger auparavant ?
Non. Je suis très concerné par la forme filmique et son évolu-

tion, à travers notamment les films que je fais. J'y pense tout le temps. Je pense être un des seuls à exercer dans ce domaine. Je ne vois pas grand monde autour de moi dans cette même catégorie. Je m'intéresse à l'idée d'exprimer de la manière la plus vivace et la plus émotionnelle mes idées à l'écran. Je pense constamment en termes de personnages, de figures, d'espace, et je crée des scripts qui me permettent d'explorer cet aspect du cinéma qui est à mon sens tristement négligé. Je suis souvent en festival, je regarde beaucoup de films, jauge d'autres praticiens de ma branche. Et depuis la mort d'Hitchcock, ils se font rares. Chris Nolan (**Memento**) est assez intéressant dans son travail, les frères Coen également, mais c'est presque tout.

Le film est également rempli de motifs d'eau, d'exagération de certains détails. Est-ce une manière d'indiquer au public ce qui se trame vraiment ?
Non, j'ai veillé à conserver tout du long une certaine patine surréaliste sans pour autant avertir le spectateur. Le principe de l'onirisme veut que le principal acteur de l'événement, vous, moi, ignore précisément la nature de « l'événement » dans lequel il évolue. Pas besoin d'analyser plus avant les détails.







J'imagine que toute la séquence à Cannes a été assez compliquée à élaborer. Y-a-t-il eu des modifications à apporter ?
Nous en avons filmé une partie avant d'aller à Cannes. Toute la partie des toilettes pour dames est filmée en studio. Le reste est filmé là-bas, et nous avons tourné sur quatre nuits et demie. À vrai dire, ce n'était pas aussi difficile que ça à tourner. C'était même plutôt amusant. Nous étions à la fin du tournage et l'équipe avait appris à se connaître depuis un certain temps. J'avais éclairé le tout très méticuleusement. Comme d'habitude depuis dix ans, je travaille sur des programmes informatiques qui servent pour l'architecture et j'y développe mes storyboards.

La sortie de la prison se déroule dans un décor très inattendu, presque melvillien...
En général, les sorties de prison sont des lieux sans grand intérêt. Une rue vide, un vague château fort et des gardes qui ouvrent une porte. J'ai regardé quelques clichés de prison françaises et les endroits où elles se trouvaient, pour découvrir que c'était tout aussi ennuyeux qu'ailleurs. Je me suis alors demandé pourquoi cette scène ne se déroulerait pas à un carrefour original, en pleine campagne désertique. À vrai dire, c'est un lieu qui évoque celui de **La Mort aux trousses**, un espace très plat. Dans le script original, Black Tie se faisait tuer à cet endroit. C'était là que le chauffeur du camion arrivait. Black Tie, libéré, prenait une grande inspiration, restait au milieu de la route, persuadé que le camion l'éviterait. Et lorsque j'ai déplacé la séquence à Belleville, nous avons gardé cet espace en pleine campagne.

Black Tie a toujours du sang frais sur sa chemise. Ça fait partie des éléments cohérents mais non réalistes.
Oui, c'est étrange. Ça devrait l'être. J'aime cette idée selon laquelle, quand vous sortez de prison, on vous redonne les vêtements que vous portiez en y entrant. Lui se retrouve avec ce smoking taché de sang, sept ans après son meurtre. Je trouvais cela cocasse. On a eu tout un tas de discussions sur la couleur que devait avoir le sang après une aussi longue période. Parfois il noircit, parfois il devient rouge foncé.

À gauche, de haut en bas : Nicolas et Laure dans une scène où plane l'ombre d'Hitchcock.

Nicolas, un personnage passif contraint de se transformer en homme d'action.

Colonne du milieu : Laure dans les bars enfumés de la capitale française.

Lily (Rebecca Romijn-Stamos), double ou projection de Laure ?

Black Tie (Eriq Ebouaney), un acolyte efficace et impitoyable.

Laure se fait passer pour une photographe lors du festival de Cannes.

En haut, à droite : Brian De Palma dirige Antonio Banderas avec les mains.

La séquence de strip-tease est très éloignée de la manière avec laquelle vous filmez le nu et le sexe habituellement.
Je ne crois pas qu'il y ait eu de concertation très élaborée. Mia Fry a travaillé avec Rebecca toute la gestuelle de ce strip-tease. Nous avons choisi la musique. Puis elle m'ont montré le numéro fini. J'ai dit : « *Whoa* » et je me suis contenté de tourner ce numéro aussi expressément que possible en m'adaptant à elles. Je n'avais pas de visuel préconçu. Ce sont les filles qui ont créé ce numéro. Rebecca bouge comme j'ai rarement vu une femme bouger auparavant, et j'ai déjà tourné des séquences de strip-tease par le passé. Elle n'a pas de doublure.

Comment définiriez vous ce personnage de femme fatale ?
C'est le serpent ultime, pragmatique et voluptueux. Elle ne se soucie que d'elle-même, en toute situation. Si des gens sont tués dans l'affaire, c'est tant pis. Et Barbara Stanwyck le rappelle dès l'ouverture à travers l'extrait d'**Assurance sur la mort** : « *I'm rotten to the heart* » (« *je suis pourrie dans l'âme* »).

Votre équipe est essentiellement française. Votre chef-opérateur est Thierry Arbogast. Considérant votre exigence, ont-ils été à la hauteur ?
Thierry travaille habituellement avec Luc Besson, qui fait certains des films les plus visuellement intéressants aujourd'hui. Il a photographié **L'Appartement** que j'apprécie également. Les techniciens français travaillent toute l'année. Il y a en France une véritable industrie filmique, les gens travaillent. Ça n'a rien à voir avec Chicago ou la Nouvelle-Orléans, où vous vous retrouvez avec des gens du coin qui travaillent au maximum sur un film par an. L'industrie du cinéma français crée donc, par la masse de films produits, des techniciens tout à fait alertes. J'ai donc eu très peu de problèmes. Et je parle en ayant à l'esprit que les derniers films que j'ai réalisés ont été faits à Montréal, à Vancouver, à Prague, à Londres.

D'ailleurs, c'est étonnant à quel point vous avez changé de système de production ces dernières années.
J'essaie d'aller dans des endroits différents, d'apprendre de nouvelles manières de faire, et de trouver les idées adaptées aux endroits où je me trouve. Tous mes films sont basés sur mon expérience personnelle de l'existence. Le problème principal du cinéma américain contemporain, c'est justement que peu de gens vont au-delà de Sunset Boulevard, et ils passent leur temps à remaker ce qui a déjà été fait. Il faudrait qu'ils en sortent, rencontrent des gens nouveaux, car c'est là que votre esprit se réveille et que les idées neuves arrivent.

Pour conclure, pourriez-vous nous expliquer l'influence que le film* Ne vous retournez pas *(Nicolas Roeg - 1973) pas a pu avoir sur vous ?
(pause) J'ai adoré le film à sa sortie. L'idée du décor, d'utiliser Venise comme un lieu sinistre, est exceptionnelle. Pour ce qui est du montage, cette méthode pré-cognitive qui consiste en flash-forward, à montrer ce qui va se passer, était très inventive à l'époque. Et bien sûr, il y a cette musique merveilleuse de Pino Donaggio, qui m'a permis de découvrir son style et de travailler avec lui par la suite... (en français) Voilà !

Propos recueillis et traduits par Rafik DJOUMI

■ Rech tout doc sur P. Anderson *(Paul Anderson ?)*, Traci Lords, Mark Dacascos, L. Llamas et Dolph Lundgren, ainsi que Motos à Collectionner n° 42 à 52, avec fascicules + sôcles, et Harley-Davidson n°3 à 15 avec fascicules. Vds nombreux Hot Video + suppléments + K7 vidéo X. David au 06 17 85 59 35.

■ L'association STELLIKO basée à Besançon recherche jeune monteur motivé pour clip, docs, concert, vidéolight... ainsi qu'un graphiste – possibilité de rémunération – Greg au 03 81 88 73 59.

■ Rech les jaquettes des films suivants : **L'Abominable Docteur Phibes** (+ documentation), **C.H.U.D. 2**, **La Colline a des yeux**, **La Forteresse noire**, **Lune de sang**, **Les Oiseaux**, **Le Placard de l'angoisse**, **Psychose**, **La Nuit du loup-garou**, **L'Enfer des zombies**. Écrire à Chris Cossic, 5 cour des frontons, apt 37, 95800 Cergy-Saint-Christophe, ou appeler au 01 30 38 28 11.

■ Rech correspondantes tout style, tout genre, tout pays, tout âge, mais passionnées par le 7e art et Mad *(une montagnarde péruvienne de 97 ans, ça te va ?)*. Christophe Jolier, 1 allée des forgerons, apt 23, 49300 Cholet.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Ça y est ! On a enfin découvert la recette secrète de la fameuse moussaka du père Moïssakis. Franchement, c'est scandaleux ! Et après ça, on viendra nous dire que la malbouffe est une invention... José Bové, fais quelque chose !

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où vient cette zoli photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du numéro 141 était **Intruder** (USA - 1988), de Scott Spiegel, avec, entre autres, Bruce Campbell, Lawrence Bender, Ted Raimi et le génial Sam Raimi, qui figurait justement sur la photo (c'était pas difficile, vu le nombre d'indices glissées dans le texte d'accompagnement).
Bravo à Kenny Bernard, Arnaud Merlet, Frédéric Duroc, Laurent Baisadoulo et David Coadic.

Mad Movies,
Petites Annonces
17 rue Rodier,
75009 Paris.
Tél. : 01 44 635 635
Fax : 01 44 635 634

■ Rech n°1 de la revue fantastique Le Visage Vert. Merci de me contacter au 05 59 83 87 28.

■ Vds Roman Photo, Star Ciné Cosmos, Aventures, Bravoure *(avec un titre pareil, c'est soit une revue de scouts, soit une revue gay...)*, Vaillance, Jungle Film, Cinéma, Midi-Minuit, Mad Movies, B.D.P.F., Marvel, Strange, Comics, etc. Liste contre timbre. Melle Laury, 1 rue de l'Église, 37260 Monts.

■ Éch intégrale de la série ***Le Prisonnier*** en DVD (neuf, encore sous cellophane) contre intégrale de la série ***Amicalement vôtre***. Emmanuel Tocut, 31 rue du Colonel Moll, 51100 Reims, 06 60 80 68 61.

■ Vds l'affiche thaïlandaise originale du **Projet Blair Witch** et de **Creepshow 2** : 20 € par affiche. Appeler au 03 29 56 27 44.

■ Rech personnes motivées pour court-métrage série Z avec matos sur Nantes. Rech aussi vidéo du dessin animé ***Les Chroniques de Narnia*** ou ***L'Armoire magique*** (même chose), diffusé une seule fois sur TF1 il y a une dizaine d'années. Pour contact : snap@netcourrier.com ou Nicolas au 06 61 76 01 72.

■ Rech K7 ou DVD et figurines des films suivants : **Démons 2**, **Le Retour des morts-vivants 2**, **Chucky 3**, **vendredi 13 n°4** et **8**, **Les Démons du maïs 3**. Michaël au 04 66 90 73 37 (à partir de 16h).

■ Rech VHS originales de **Nekromantik 2**, **Toxic Avenger 3**, **Sleepaway Camp 2** et **3** ainsi que tout film Troma. Cédric au 06 88 10 98 33 (après 20h).

■ Vds 80 affiches (formats divers et photos) Cronenberg, **Scream 2** et **3**, **Chucky**, **Star Wars**, Gilliam, **Star Trek**, S.M. Gellar, **Orange mécanique**... entre 2 et 5 € ; demandez liste à lokmariaker@club-internet.fr ou par courrier (contre 1 timbre) à J. Manchec, 45 avenue de Paris, 27200 Vernon.

■ Vds affiches de cinéma tout thème (fantastique, horreur, western, érotique, etc.). Olivier au 04 93 53 64 30 (après 18 h).

■ Vds + de 40 films fantastiques, très bon état, ainsi que des posters (***X-Files***, Hitchcock, Chaplin). David Zilioli, Domaine de Monlouis, 208 route de Toulouse, 33130 Bègles.

■ Vds VHS horreur, fantastique (10 €) + posters 150x110 (**Apollo 13**, **Virus**), 110x170 (réédition de **Zombie**), 80x60 (**Ghosts of Mars**, **La Planète des singes**, **Scream 3**, **Matrix**), 60x40 (***Buffy***, ***Angel***, ***Roswell***). William Morel, Le Village, 01400 Chanoz-Chatenay.

■ Rech les téléfilms ***Starsky & Hutch***, ***L'Incroyable Hulk*** et ***Hulk revient***, ***Le Roman d'Elvis*** + **Dark Star** + tout sur Lee Majors et la série ***Roseanne*** (pour copies d'épisodes) + les B.O. des **Vendredi 13**. Franck Castéran, Place St jean, Bât A n°4, 82000 Montauban.

■ Vds affiches rares et récentes + magazines : Mad Movies, E.F., SFX, Starfix, Impact, Midi-Minuit, SFX, Fantastyka... + revues américaines : Monster Bis, Cine Zine Zone, Famous Monsters, Monsterama, etc. + livres de poche SF + qques articles sur le western. Guillaume Trivin, 1 place Paul Éluard, 38420 Le Versoud.

■ Rech courts tout style pour participation à festival de passionnés. Laurent au 06 89 77 10 77.

■ Vds nombreuses séries en vidéo, anciennes et récentes, collection privée, tout style. Liste contre 1 enveloppe timbrée. Arnaud Ramousse, Les Cèdres, 23 bis Val de Gorbio, 06500 Menton.

■ Rech films suivants en VHS originale : **Keoma**, **Les Guerriers du Bronx 2**, **La Police accuse, la loi acquitte**, **La Mort au large**, **Sur ordre du Führer**. Possibilité d'échange contre de nombreuses VHS bis. Didier Bidart, 2B rue Maréchal Joffre, apt 39, 33260 La Teste.

■ Rech anciens Top 50 ou autres avec apparitions du chanteur des années 80, Confetti's. Ainsi que DVD zone 1 de **Vampire, vous avez dit vampire 2**, **Journal intime d'un vampire**, **The Crow**. Morgan Le Bail, 35 rue de Rouen, 95420 Magny en Vexin.

■ Vds magazines américains : CineFex, Fangoria, Gore Zone, Famous Monsters, Cinefantastique, Starlog, etc. + des ouvrages américains sur les effets spéciaux (visuels, maquillages). Raphaël Ganzitti, 10 rue des Ardennes, 67460 Souffelweyersheim.

■ Scénariste (amateur) de BD cherche dessinateur (du Nord de préférence) pour développer projet(s) en commun. Genres : anticipation, fantastique ou humour de bistrot *(!!!)* en une planche. Bruno Bonnet, 7 allée Béranger, apt 2, 59170 Croix. 03 20 24 19 26. bigbonn@free.fr

■ Rech l'adresse de Bruce Willis pour lui écrire *(Bruce te fait dire qu'il n'a pas l'habitude d'écrire et qu'il passera directement te voir, chez toi)* + des docs sur **Armageddon**. Marlène Bonnet, 8 rue Chateaubriand, 56530 Queven.

■ Vds DVD Z1 et Z2 (19,82 €), affiches ciné 1960 à 1995, lot/détail, 600 pièces, jeux photos, revues (Première, Starfix, EF, CinéNews, Mad Movies, Impact, hors-séries, Studio) + comics Image et jaquettes vidéo. Liste contre 4 timbres. Patrick Deshayes, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny. 01 48 95 38 02 (après 15h).

■ Vds 800 VHS pour tous les goûts (SF, fantastique, gore, manga, bis italien dont quelques raretés, killer 80's, etc.). Liste contre 1 timbre. Francis Perrin, 30 avenue du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

■ Vds revues cinéma (Mad Movies, EF...) + romans (Harlequin, érotisme, espionnage, etc.). Liste contre enveloppe timbrée. Bruno Malitte, 9 rue Duvivier, 58170 Luzy.

■ Aucun Rohmer ni Angelopoulos, mais Lenzi, De Coteau, *(Molinaro... non, j'déconne...)* Franco, Rollin et autres dans mes K7 à vendre : Jean-Pierre Duhayon, 10 square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Vds revues Marvel France (X-Men, X-Force, Wolverine). Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves Richemont.

■ Vds nombreuses VHS originales (Horreur, gore, rareté, giallo, bis, Haxan...) et rech courts-métrages de David Lynch + VHS originales de J. Franco. Olivier le soir au 04 78 85 37 26.

COLORADO

DVD EN VENTE LIBRE LE 17 AVRIL

QU'EST-CE QUE C'EST QUE CE DVD ?

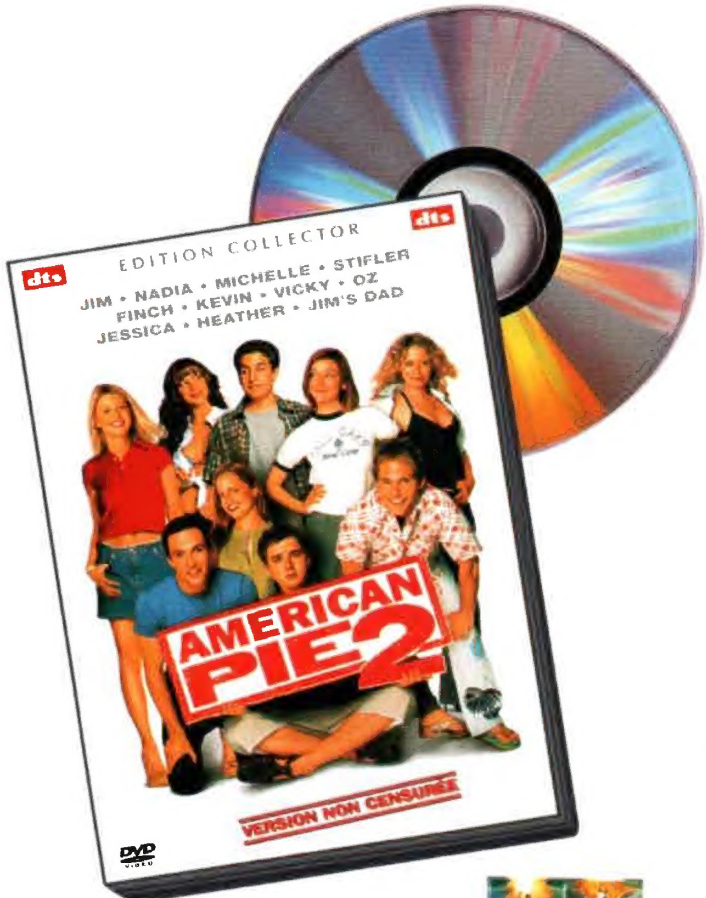
Non censuré ? C'est pas un peu osé tout de même ?

OOOH ! MAIS C'EST COQUIN !

Et collector avec ça !
Bêtisier, 3 commentaires audio, scènes coupées, clip, making of, bonus caché...

EH ! MOI AUSSI JE PEUX LE FAIRE !

On peut aussi consulter le classement des scènes les plus chaudes !



PLUS DÉJANTÉ QUE LE FILM : LE DVD

dts™ UNIVERSAL

COLUMBIA TRISTAR DVD

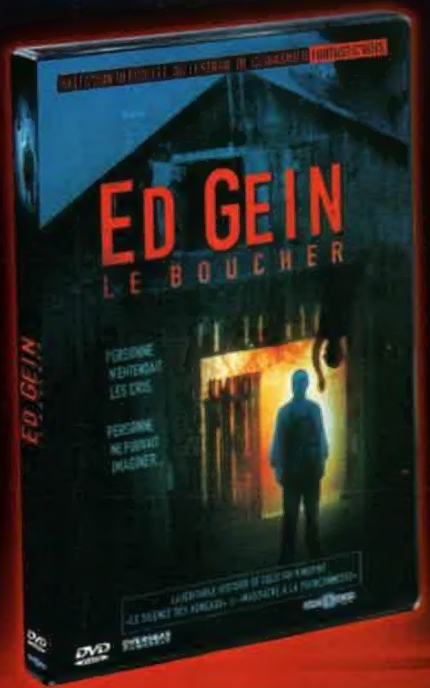
GAUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE CELUI QUI A INSPIRÉ
«LE SILENCE DES AGNEAUX» ET «MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE»

ED GEIN
LE BOUCHER

VOUS CONNAISSEZ
LA FICTION.

LA VÉRITÉ
EST BIEN PLUS
EFFRAYANTE.



DOLBY DIGITAL 5.1 VF ET VOST
SCÈNES COUPÉES - NOTES D'ED GEIN
FILMOGRAPHIES - FILM ANNONCE

FILM OFFICE Editions

EN DVD ET VHS

13ème RUE
LA CRIME ACTION ET SUSPENSE

TPA INC. Tous droits réservés. © Film Office Éditions ■ DESIGN 3D ■